REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

A. ERNOUT
MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

ET

P. CHANTRAINE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

ANNÉE ET TOME XXIV
(76e de la collection)

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11

1950

TOUS DROITS RÉSERVÉS

TYRRHENVS CHEZ VIRGILE

L'*Index uerborum Vergilianus* de Wetmore compte 34 emplois de *Tyrrhenus* chez le poète : 8 comme substantif, et le reste comme adjectif[1]. Les premiers n'appellent pas de remarques ; et parmi les seconds, la plupart ne sont pas instructifs : ainsi G. 2.164 *Tyrrhenus... aestus* ; A. 12.123 *Tyrrhenus... exercitus* ; A. 12.272 *coniunx Tyrrhena* ; A. 8.551 *Tyrrhena... arua* ; 555 *Tyrrhena... litora* ; 507 *Tyrrhena... regna* ; 11.581 *Tyrrhena... oppida* ; 7.242 *Tyrrhenum... Thybrim* ; 11.517 *Tyrrhenum... equitem* ; 11.727 *Tyrrhenum... Tarchonem* ; 12.290 *Tyrrhenum Autestem* ; 7.43 et 11.450 *Tyrrhenam... manum* ; 10.71 *Tyrrhenam... fidem* ; 1.67 *Tyrrhenum... aequor* ; 7.209 *Tyrrhena ab sede* ; 6.697 *sale Tyrrheno* ; 6.663 *Tyrrheno... in flumine* ; 11.171, 835[2] *Tyrrheni... duces* ; 10.691 *Tyrrhenae acies* ; 11.504 *Tyrrhenos equites* ; 7.426 *Tyrrhenas... acies* ; 7.647 *Tyrrhenis... ab oris*. Simples épithètes géographiques, indiquant le lieu, l'origine ou l'appartenance, elles n'impliquent en rien, sauf pour les noms propres auxquels elles s'appliquent, comme *Tyrrhenum Thybrim*, *T. Tarchonem*, *T. Autestem*, que le mot auquel elles sont jointes : *aequor*, *aestus*, *litus*, *ora*, *sal*, *flumen*, *sedēs*, *arma*, *exercitus*, *acies*, *manus*, *regnum*, *arua*, *coniunx*, *eques*, *dux* soit d'origine étrusque[3].

Plus intéressant est l'emploi de l'adjectif pour qualifier deux objets, dont Virgile souligne le caractère étrusque. Tous deux sont dans le huitième livre de l'*Énéide*. Le premier est au v. 526 :

Tyrrhenusque tubae mugire per aethera clangor

---

1. Je ne compte pas l'exemple de l'*Énéide* 11.612, où *Tyrrhenus* est le nom d'un guerrier isolé.

2. Variante *Tyrrhenum* (gén. pl.) dans M.

3. Il en est de même pour les 6 emplois de *Tuscus* qu'on relève dans l'œuvre de Virgile : G. 1.499 *Tuscum Tiberim*, A. 8.473 et 11.316 *Tusco amni* ; 10.199 *Tusci amnis* ; 10.203 *Tusco de sanguine* ; 10.164 *Tuscis ab oris*. La remarque vaut également pour l'adjectif *Etruscus*, qu'on trouve le même nombre de fois dans l'*Énéide* : 8.480 *iugis... Etruscis*, 8.503 *Etrusca... acies* ; 9.521 *Etruscam/pinum* ; 10.148 *castris... Etruscis* ; 10.180 *Pisae,/urbs Etrusca solo* ; 11.598 *Etrusci... duces*.

L'épithète *Tyrrhenus* qui caractérise *tuba* est transportée, comme on l'a vu depuis longtemps, par « hypallage », au son émis par la trompette, et il faut comprendre : « Et le meuglement de la tuba tyrrhénienne retentit à travers le ciel. » Or, on sait que la trompette droite passait pour être l'invention des Étrusques, de même que le *lituus*, qui désigne le bâton augural recourbé à son extrémité, et aussi la trompette de même forme. Déjà K. O. Müller a supposé que le mot *lituus* était d'origine étrusque, comme l'objet qu'il désigne : et si l'étymologie n'est pas rigoureusement démontrable, elle a la vraisemblance pour elle ; les autres explications qu'on a proposées de *lituus*, qu'on trouvera mentionnées dans la 3e édition du *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch* de Walde-Hofmann, ne conviennent ni pour le sens ni pour la forme.

Il n'est pas téméraire de supposer une même origine pour *tuba*, qui apparaît comme un instrument de guerre :

At tuba terribili sonitu taratantara dixit

(Ennius, Ann. 140)

mais aussi comme un instrument du culte, cf. entre autres Varron L. L. VI, 14 : *dies tubulustrium appellatur quod eo die in atrio sutorio sacrorum tubae lustrantur*, et les notes de l'édition de G. Goetz et Friedr. Schoell *ad loc.* [1]. Dans le livre III des *Fastes* d'Ovide, v. 849-850, on lit :

Summa dies e quinque tubas lustrare canoras
Admonet, et forti sacrificare deae.

« Le dernier de cinq jours (c.-à-d. des *Quinquatrus*) nous recommande de procéder à la lustration des trompettes sonores, et de sacrifier à la forte déeese » (c.-à-d. à *Nerio Minerva*, une Minerve à laquelle était accolée l'épithète *Nerio*, tirée du radical indo-

1. La *tuba* figure entre autres dans les cérémonies célébrées devant l'Autel de la Paix, le 30 janvier, ce qui fait dire à Ovide, F. 1.716

Canteturque fera nil nisi pompa tuba

« Et que la tuba farouche ne sonne que pour la procession. » Il est possible que la *tuba* n'ait eu à l'origine qu'un emploi religieux, et qu'elle n'ait servi qu'à accompagner la déclaration solennelle de guerre, faite par les *fétiaux* sous la conduite de leur chef, le *pater patratus*, « *ut iustum conciperetur bellum* » (Varr. L. L. 5, 86). Les Romains hésitaient sur l'origine des *fētiālēs*. Cicéron, Rep. 2, 31, la fait remonter à *Tullus*, c.-à-d. à un roi étrusque ; Servius, Aen. 7, 695, enseigne que les Romains les ont reçus des Sabins ; mais, Aen. 10, 4, il déclare que c'est *Ancus Martius* qui emprunta ce rite aux *Aequiculi* et l'introduisit à Rome, et ce témoignage est confirmé par d'autres textes, cf. Thes. L. L., s. u. De toute façon, la tradition était que l'institution était d'origine étrangère.

européen **ner-* qui désigne l'homme envisagé dans l'exercice de sa force, le guerrier, cf. le cognomen *Nero*, et la *Nerio Mauortis*. Il ne faut pas s'étonner que le culte de la déesse étrusque, en se répandant à travers l'Italie, lui ait valu, à côté de son nom tyrrhénien, une épithète sabine d'origine indo-européenne). Nous voici en pleine atmosphère étrusque. *Minerva* est une déesse étrusque, les *Quinquatrus* sont des fêtes qui lui sont spécialement consacrées, et leur nom, comme celui des *ides*, *Idūs*, dont Varron L. L. 6, 28 indique expressément l'origine étrusque [1], a toutes chances d'être étrusque lui aussi. Tout cet ensemble concordant invite à voir dans *tuba*, dont aucune étymologie indo-européenne n'a pu être donnée, un mot étrusque, venu à Rome, comme *lituus*, avec l'instrument lui-même.

Le second vers est le v. 458. Décrivant le lever d'Évandre, le poète le représente ainsi :

> *Consurgit senior, tunicaque inducitur artus,*
> *Et Tyrrhena pedum circumdat uincula plantis.*

« Le vieillard se lève, revêt sa tunique, et passe autour de ses pieds les courroies tyrrhéniennes ». Or, on sait que la périphrase virgilienne signifie que le vieillard chausse des sandales (*calcei*) étrusques ; et, à ce propos, Lejay note dans son édition de Virgile : « ...Enfin les Étrusques, avant les Romains, ont employé le *calceus*, avec ses courroies apparentes ; mais il a chez eux la pointe relevée ; ce détail, qui en fait une sorte de soulier à la poulaine, paraît indiquer une origine orientale. Les Romains ont dû prendre le *calceus* chez leurs voisins, en simplifiant la pointe ; la tradition religieuse a seule gardé pour le culte les *calcei repandi* (Cic. *N. D.*, I, 82). Virgile, si instruit des antiquités, donne à Évandre le *calceus* romain qu'il sait importé d'Étrurie. » Cf. Servius *ad loc* : *Tyrrhena uincula... alii calceos senatorios uolunt, quia hoc genus calceamenti a Tuscis sumptum est.* Glose dont on rapprochera la glose de Festus, 128, 3 et s. Lindsay : « *Mulleos genus calceorum aiunt esse ; quibus reges Albanorum primi, deinde patricii sunt usi...* », et celle d'Isidore, Orig. 19, 34, 4 : « *calceos reges utebantur et Caesares. Forma eorum* †. *Patricios calceos Romulus reperit IV corrigiarum assu-*

1. Cf. aussi Macrobe I, 15, 14. Je me demande si l'épithète *āter* appliquée à certains jours, cf. Varron, *ibid.* § 99, et Macrobe 1, 16, 24, dont on n'a jusqu'à présent donné aucune explication satisfaisante, ne rentre pas dans la même série ; cf. Ernout-Meillet, *Dictionnaire étymologique*, s. u.

taque luna. Hos soli patricii utebantur. Luna autem in eis non sideris formam sed notam centenarii numeri significabat, quod initio patricii senatores C fuerint. » D'abord chaussure royale introduite sans doute avec la royauté elle-même par les Étrusques, elle fut ensuite adoptée par la classe sacerdotale et patricienne, et finit par devenir la chaussure de tout le monde, comme *solea* ; un personnage du *Truculentus* de Plaute, v. 765, emploie le mot dans une expression proverbiale :

Nec mihi adeost tantillum pensi iam quos capiam calceos

« Et peu m'importe avec quels souliers je me chausse. » C'est même devenu aussi la chaussure des femmes, cf. Varron, Men. 155 : *stolam calceosque muliebris propter positos capio*, la chaussure des centurions et des *evocati*, *Bardaicus... calceus* (Juvénal 16, 14, et le Scholiaste ad l.), et enfin l'espèce de semelle de fer qu'on mettait au sabot des chevaux (Amm. 14, 6, 16).

On fait généralement dériver *calceus* de *calx* « talon », qui est lui-même d'origine inconnue, ou tout au moins incertaine. Mais la formation du mot serait étrange : le suffixe *-eus* sert ordinairement à former des adjectifs : *lignum/ligneus*, *ignis/igneus*, *faex/faeceus*, etc., et le sens même de ces adjectifs convient mal au mot *calceus*. Par contre *calceus* se range naturellement dans la série des noms en *-eus* — qui n'ont rien de commun avec les adjectifs du type précité — désignant des objets précis qui semblent bien provenir d'Étrurie : *balteus*, donné expressément comme étrusque par Varron, *puteus*, *clipeus*, *malleus*, *mulleus*, etc., mots que j'ai cités et rassemblés dans mon article sur « les éléments étrusques du vocabulaire latin » [1], tous mots techniques, qui sont les mots d'emprunt par excellence et auxquels on ne trouve des étymologies européennes que par des combinaisons hasardeuses et arbitraires. *Tuba* et *calceus* appartiennent au vocabulaire religieux ; les objets rituels qu'ils désignent ont été introduits — directement ou par voie d'emprunt à Rome — par les Étrusques, et ils y ont conservé le nom qu'ils portaient dans leur langue originelle.

A. ERNOUT.

1. V. ERNOUT, *Philologica*, p. 43 et suiv.

LES NOMS D'AGENT FÉMININS EN GREC

1. Dans son récent ouvrage sur les *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen* (1948), M. E. Benveniste a renouvelé l'étude de ces formations nominales. Entre deux classes de dérivés en **-$t^e/_o r$-*, il définit, à date indo-européenne, une triple opposition : formelle, fonctionnelle, notionnelle. Les dérivés de la *première classe* : *a*) sont caractérisés par racine intonée et de degré plein, vocalisme *o* du suffixe ; *b*) fonctionnent comme des participes, susceptibles de la même rection que les formes verbales personnelles correspondantes ; *c*) désignent l'*auteur* (occasionnel ou habituel) d'un acte. Les dérivés de la *seconde classe* : *a*) sont caractérisés par racine de degré réduit, suffixe intoné à vocalisme *e* ; *b*) fonctionnent comme des noms (déterminés, le cas échéant, par des génitifs objectifs) ; *c*) désignent l'*agent* voué à une fonction.

A date historique, l'opposition des deux notions (*c*) n'a conservé d'expression linguistique (*a*, *b*) qu'en indo-iranien et en grec. Conservation d'ailleurs partielle au regard de l'état initial : le contraste des vocalismes radicaux est aboli en védique, celui des places du ton en avestique, celui des vocalismes suffixaux dans tout l'indo-iranien, celui des rections en grec.

A vrai dire, il n'y a plus en grec que des vestiges de l'opposition des vocalismes radicaux : δώτωρ/δοτήρ, βώτωρ/βοτήρ, -βήτωρ/-βᾰτήρ ; encore rencontre-t-on δωτήρ et βωτήρ ; le vocalisme réduit de la racine est attendu dans στᾰτήρ ou ποτήρ, non dans ἵστωρ ; côte à côte existent κλήτωρ et κλητήρ, -σλέτωρ et ὀλετήρ, etc. C'est que, d'une part, certaines racines ne pouvaient présenter d'alternances (ἄκτωρ/-ακτήρ, δέκτωρ/-δεκτήρ, etc.) ; c'est, surtout, que le développement très considérable des noms d'agent à partir de verbes dénominatifs tendait à abolir le sentiment de ces alternances (γεννητήρ à côté de γεννήτωρ entraînait γενετήρ à côté de γενέτωρ, etc.) ; c'est, par surcroît, que les noms d'agent en -τωρ, -τήρ pouvaient tendre à s'associer aux adjectifs verbaux en -τός et à en accueillir le vocalisme (ἵστωρ comme ἄ-ιστος, etc.) ; c'est, enfin, que le système, différent, des noms de parenté et de leurs composés, apportait, du dehors, des risques supplémentaires de confusion (πᾰτήρ/ἀπᾰτωρ, φρήτηρ/ἀφρήτωρ, etc.). — En revanche

l'opposition *formelle* de -τωρ (baryton) et de -τήρ (oxyton) n'a jamais cessé d'être claire.

Cependant l'opposition du nom d'auteur au nom d'agent, largement reconnaissable dans nombre d'exemples, et dans des catégories entières d'emplois (aptitude de -τωρ à fournir des noms propres, de -τήρ à fournir des noms d'instrument), tend assez vite à s'obscurcir en grec ancien ; d'abord attaché à quiconque prend la parole en public, le nom ῥήτωρ a, par la suite, désigné l'orateur de métier ; d'abord attachée aux divinités par vocation tutélaires, l'épithète σωτήρ a pu, ensuite, qualifier l'auteur occasionnel d'un acte salutaire, etc.

Il arrive, spécialement chez les tragiques, que les dérivés en -τωρ et en -τήρ soient usités au féminin [1]. — Mais, le plus souvent, aux noms en -τωρ et -τήρ répondent diverses formations féminines, principalement en -τειρα, en -τρια et en -τρίς, comme aux noms en -τής répondent des féminins en -τις [2]. Dans quelle mesure, et sous quelle forme, l'opposition s'y marque-t-elle entre auteur et agent ?

2. Dans l'enquête de M. E. Benveniste, les féminins ne jouent qu'un faible rôle. Ce qui implique qu'il en considère le développement comme propre à l'histoire séparée de chaque langue, et subordonné, dans chacune, à l'évolution des masculins correspondants : véd. *jánitrī*, gr. γενέτειρα, lat. *genetrix* seraient secondaires par rapport à *jánitā*, à γενέτωρ, à *genitor*.

Les féminins du védique sont passés sous silence. M. L. Renou avait montré qu'ils sont peu nombreux et peu significatifs dans

---

1. Chez Alkman : (Ἀῶτις) ...ἰάτωρ ἔγεντο. Chez Bacchylide : ἵστορες κοῦραι. Chez Eschyle, 12 exemples (βρωτήρ, ἐπαμβατήρ, θέλκτωρ, καρανιστήρ, ξυνοικήτωρ, παιδολέτωρ, πενθητήρ, deux fois πράκτωρ, συνίστωρ, σωτήρ, φιλήτωρ) ; chez Sophocle, 7 exemples (ἱκέτηρ, ἵστωρ et ὑπερίστωρ, λωβητήρ, πράκτωρ, deux fois σωτήρ) ; chez Euripide, 6 exemples (ἵστωρ, μιάστωρ, deux fois παιδολέτωρ, deux fois σωτήρ) ; etc. Voir Fraenkel, *Gesch. der gr. Nomina agentis*, t. II, p. 49. — Sur les emplois féminins des composés en -ᾱνωρ, -μᾱτωρ, -πᾱτωρ, voir les notes du § 4.

2. Voir E. Fraenkel, *Geschichte der gr. Nomina Agentis* (I : 1910 ; II : 1912), *passim*, et surtout *I. F.* XXXII [1913], p. 395-413. Avec plus ou moins de détails, les résultats de son étude sont repris par A. Debrunner (*Griechische Wortbildungslehre*, 1917), par P. Chantraine (*Formation des noms en grec ancien* [1933], notamment p. 104-107 et 339-341), par E. Schwyzer (*Gr. Gr.* I [1939], p. 464-5 et 475) — Les formes sont désormais commodément réunies dans le *Reverse Index* de Buck-Petesen, p. 154-156 (-τρια), p. 350-351 (-τειρα), p. 426 (-τηρίς, -τορίς), p. 426-427 (-τρίς), p. 428-432 (-τις).

le R V., moins encore dans les textes postérieurs [1]. Seule la place du ton (en principe réglée sur l'intonation des masculins correspondants) dessine un partage formel entre les deux classes ; mais les barytons [2] en *-trī-* du R V. (*jánitrī-*, *anu-bhartrī-*, *sánutrī-*, *déṣṭrī-*, *rāṣṭrī-*, *dhánutrī-*, *várutrī-*) ne manifestent ni les emplois ni les significations caractéristique de la première classe [3].

Rares, eux aussi, les féminins iraniens sont invoqués par M. E. Benveniste (p. 19-23), parce qu'à peu près tous [4] se trouvent manifester par leur emploi et leur signification, en même temps que par leur vocalisme radical, leur appartenance à la première classe. Il faut d'ailleurs noter que presque tous les exemples appartiennent aux parties récentes de l'Avesta.

Le grec a donné aux féminins des noms d'agent un large développement comme l'indique le tableau ci-dessous, où figure, pour les grandes catégories, le nombre des formes qui *apparaissent* aux différentes époques :

	Époque homérique	Époque classique (VIIIe-IVe s.)	Formes connues après 300, ou de date incertaine
-τειρα	3	environ 20	environ 75
-τρια	0	environ 50	environ 200
-τρίς	1	environ 20	environ 60

Mais les grandes lignes du développement sont déjà fixées à la fin de l'époque classique ; c'est, d'autre part, en grec homérique et classique que se maintient le plus clairement, pour les masculins, l'opposition du nom d'auteur au nom d'agent ; il suffit donc d'examiner (c'est ce qui sera fait ci-dessous) la totalité des exemples antérieurs à 300 pour fonder des conclusions valables.

M. E. Benveniste se borne à mentionner [5] d'une part (p. 34) le petit groupe des dérivés en -τορίς « où se manifeste le sens de -τωρ qui les a produits » ; d'autre part (p. 38) les dérivés en -τειρα, -τρια, -τρίς qui « n'apportent à une étude sémantique rien

1. *B. S. L.* 39 [1938], p. 103-120 : § 28 (p. 116 et n. 2) pour le R V. ; § 30 (p. 118) pour l'A V. ; §§ 33-34 (p. 119-120) pour la V S. et la T S.

2. Ils sont oxytonés en composition.

3. Les oxytons sont très rares (RV. : *avitrī-*, *netrī-*).

4. Sauf *duš-ərəθrī-* (Y. XLIX. 1) que son vocalisme radical invite à ranger dans la classe de *bərətar-*, mais dont l'interprétation est incertaine (p. 24). — Sur *daoiθrī-*, *bāγdī-*, voir p. 23, n. 1. — Sur v. p. **-zauštrī*, voir p. 20.

5. Avec quelques exemples isolés : Hom. -βότειρα, δμήτειρα, ἀλετρίς (p. 38) ; Hésiod. δότειρα, κηλήτειρα (p. 39) ; Pind. μνᾶστειρα (p. 43) et γενέτειρα (p. 46).

que les masculins en -τήρ n'indiquent déjà ». Il ne fait là que reprendre une répartition traditionnelle. Cette répartition est-elle justifiée ?

3. Il faut d'abord envisager à part les mots en -τορίς. Hom. Ἀκτορίς (Ψ 228) est à écarter de la liste : il ne s'agit pas d'un nom d'agent féminin devenu nom propre, mais, sans doute, d'une désignation patronymique qui est à Ἄκτωρ (nom d'homme ; déjà homérique : B 513, etc.) comme Ἀτλαντίς à Ἄτλᾱς, Νηρηΐς à Νηρεύς, etc. La même interprétation est probable pour rhod. Ἀκεστορίς (Ier s. av. J.-C. : *G. D. I.* 3807.3) en regard du nom d'homme Ἀκέστωρ (qui nous est connu depuis le IIIe s., notamment à Argos : *I. G.*, IV, 772.3, etc.).

En second lieu, il se peut que le nom ἀλέκτωρ du « coq » (Pind., Sim., Esch., etc.) soit à l'origine un sobriquet (« combattif » : cf. ἀλεξητήρ, ἀλκτήρ) ; mais le nom ἀλεκτορίς de la « poule » (Hécatée, Epicharme, etc.) ne saurait être considéré comme un nom d'agent féminin ; il n'y a pas de poules de combat ; le rapport de ἀλεκτορίς à ἀλέκτωρ est celui de ἀηδονίς (Eur.) à ἀηδών, de χελιδονίς à χελιδών, etc. Est-il besoin de dire que le nom des κύνες κασταρίδες (chez Agathias, au IVe s. de notre ère !) ou κασταρίαι (Xén.), race laconienne de chiens de chasse dont le dressage était attribué à Castor, n'a rien à voir ici ?

Le nom anatomique κλειτορίς (qui n'est pas attesté avant le IIe s. de notre ère, ne répond à aucun masculin en -τωρ, et peut être emprunté [1]) ne saurait davantage entrer en ligne de compte.

Si bien que la « série » considérée se réduit, en fait, à l'*hapax* hippocratique ἀκεστορίς. On aperçoit, au reste, dans quelles conditions le mot a été formé : ἀκέομαι signifie, dès Homère, « guérir » et « réparer » ; en regard du masculin ἀκέστωρ/ἀκεστήρ (tragiques) [2] existaient deux féminins répondant aux deux sens du verbe, mais l'un et l'autre restreints à la désignation d'une activité féminine précise : ἀκεστρίς « sage-femme » (traité hippocratique περὶ σαρκῶν, 19 : πρὸς τὰς ἀκεστρίδας, αἳ πάρεισι τῇσι τικτούσῃσιν, ἐλθών...) et ἀκέστρια « ravaudeuse » (Sophron, Antiphane, etc.) ; pour « guérisseuse », au sens le plus général, l'auteur du περὶ φυσῶν hippocratique (1) a été amené à forger ἀκεστορίς : πᾶσι γὰρ τουτέοισιν (τοῖς πόνοις) ἄντιχρυς ἰητρικὴ εὑρίσκεται ἀκεστορίς. C'est une *formation de circonstance* : -τορίς a été là forgé sur -τορ- comme -τηρίς le sera sur -τηρ- dans quelques adjectifs créés par

1. Cf. Marcel Cohen, *Mél. Boisacq* [1937], t. I, p. 187.
2. Sur l'opposition des deux termes, voir Benveniste, p. 45.

les poètes alexandrins : βατηρίς, βλιστηρίς, ἱκετηρίς, μυστηρίς, etc. [1].

Il n'y a pas de « série », même dialectale, de noms d'agent féminins en -τορίς. Doit-on, dès lors, admettre que les trois seules séries qui aient une existence réelle (-τειρα, -τρια, -τρίς), se réfèrent toutes, exclusivement, à -τήρ ?

4. En faveur d'une telle référence, les arguments formels invoqués, ou invocables, sont de peu de poids.

a) *Vocalisme radical.* On a vu plus haut (§ 1) combien restreinte, pour les masculins eux-mêmes, est la portée de ce critère. Il est vrai que δότειρα (Hésiode), -βότειρα (Hom.) ont même vocalisme radical que δοτήρ, βοτήρ, et que des formes rares comme τελεσσιδώτειρα (Eur.) rappellent les formes rares du type δωτήρ (influencées par δώτωρ).

Mais ces indications ne concernent que deux ou trois formes en -τειρα ; il n'y a aucun exemple analogue pour -τρίς, et les exemples relatifs à -τρια sont si tardifs qu'ils sont dépourvus de valeur [2]. Il demeure, cependant, qu'un lien pouvait être *senti* par les Grecs entre -τηρ et -τειρα ; en particulier, en regard de σώτηρ (à quoi n'a jamais répondu de *σώτωρ : § 1), existe seulement le féminin σώτειρα. Mais -τειρα est-il vraiment formé sur -τήρ ?

b) *Vocalisme suffixal.* Il va de soi que le degré zéro de -τρ-ια et de -τρ-ίς n'implique aucune référence exclusive soit à -τωρ soit à -τήρ. Reste -τειρα. Une première difficulté, qui a déjà été signalée, est de caractère phonétique : *-τηρ-*yă* eût sans doute abouti en ionien-attique à *-τηρᾰ [3] ; il faudrait donc partir de *-τερ-*yă*. Mais, en dehors du vocatif en -τερ, d'ailleurs extrêmement rare [4], la longue est généralisée en grec dans la flexion des noms d'agent en -τήρ [5]. — Une seconde difficulté, qui ne paraît pas avoir été signalée jusqu'ici, réside dans l'absence de féminins en *-τοιρα, que la symétrie ferait attendre (comme on a les formations *récentes* en -τορίς en regard de -τηρίς : § 3). En fait,

---

1. Le premier exemple en remonterait au ve s. (Achaios le tragique, fragm. 21 Nauck) si nous avons un texte correct de la glose de Pollux (10.157) : ἀκτηρίδα δὲ τὴν βακτηρίαν Ἀχαιὸς ἐν Ἴωσι ὠνόμασεν (la canne = la « meneuse » ?).

2. Ecclésiaste : ἐπιθέτρια ; gloses συμπότρια, στάτρια ; etc.

3. Le groupe -*ry*- se résout par allongement compensatoire, non par anticipation de *y*, après voyelle de timbre *e*.

4. Fraenkel, t. I, p. 16.

5. Cf. les formations *récentes* en -τηρ-ίς, en regard de -τορ-ίς, mentionnées au § 3.

le grec n'a pas de féminins en -οιρᾰ́ [1], en regard de -αιρᾰ́ et de -ειρᾰ́ [2] ; aux substantifs ἀνήρ, μᾰ́τηρ, πατήρ répondent des composés masculins en -ᾰ́νωρ, -μᾰ́τωρ, -πᾰ́τωρ ; mais, lorsque des féminins sont attestés, ils sont en -ειρα : dans l'Iliade, ἀντιάνειρα, κῡδιάνειρα, βωτιάνειρα [3]; dans l'hymne à Gè (VIe s.), παμμήτειρα [4] ; chez Ménandre, εὐπάτειρα [5] ; dans un papyrus d'Oxyrinchos (1380.19), ἀπάτειρα (épithète d'Isis), etc. Il en résulte que -ειρᾰ́ peut répondre à -ωρ. Il convient, d'autre part, de tenir compte de l'influence que le type πατήρ/ἀπάτωρ/ἀπάτειρα a pu exercer sur les formations de noms d'agent. — Enfin, J. Wackernagel [6] a vu, dans les dérivés en -τειρα, qui demeurent propres à la poésie soutenue, des imitations d'un type homérique (ὀμήτειρα, etc.) ; mieux adaptée que -τρια à la structure de l'hexamètre [7], la finale -τειρα résulterait d'un arrangement de éol. -τερρᾰ́ < -τριᾰ́ [8] — peut-être, ajoute P. Kretschmer [9], sous l'action du type -άνειρα.

---

1. En dehors de μοῖρα, où -*yᾰ́* est suffixé à une *racine*, comme dans σφαῖρα ou πεῖρα.

2. Cf. E. Benveniste, *Origines* I [1935], p. 27. — Les féminins en -αιρᾰ́ sont dérivés de thèmes en -αρ(ο)-, eux-mêmes primitivement impliqués dans une flexion en -*r*/*n*- : μάκαρ (sans trace de -*n*-)/μάκαιρα ; χείμων/χίμαρος/χίμαιρα ; γέρων (secondairement passé à la flexion en -*nt*-, comme skr. *jarant*-)/γεραρός/γέραιρα ; peut-être μᾰ́χαιρα (substantivé au sens de « coutelas ») se rattache-t-il à μηχάνη/μῆχαρ ; ἰο-χέαιρα en regard du participe χέ(ϝ)ων, est analogique de γέραιρα/γέρων. — La finale -ειρᾰ́ est ancienne dans πῖειρα (skr. *pīvarī*) en regard de πῖων (skr. *pīvā*), mais a été étendue par analogie à πέπειρα (en regard de πέπων) et même à ἴλαειρα (chants cypriens, Empédocle : masc. ἴλαρός) et πρέσβειρα (hymne à Aphrodite ; Eur. ; Ar. ; masc. πρεσβύς).

3. Les trois masculins correspondants ne sont pas attestés (sauf Ἀντήνωρ, dont la structure est légèrement différente). Noter que l'adjectif en -ᾰ́νωρ peut souvent s'accorder avec un substantif féminin : [κόρας]... λιπεσάνορας (Stésichore) ; ἡσυχίας μεγαλήνορος, et ἐν εὐάνορι ἀποικίᾳ, et Ἀρκαδίαν... εὐάνορα (Pindare) ; φιλάνορι τιμᾷ (Bacchylide) ; ἀντήνορος σποδοῦ, et ἀστεργάνορα παρθενίαν, et πολυάνορος... γυναικός (Eschyle) ; αὐδὰ τρυσάνωρ (Sophocle) ; etc.

4. Mais chez Eschyle (*Prom.* 90) παμμῆτόρ τε γῆ. Autres exemples d'accord d'adjectifs en -μᾰ́τωρ avec des féminins : μουσομήτορ' ἐργάνην, et σιδηρομήτορα... αἶαν (Eschyle) ; μήτηρ ἀμήτωρ (Sophocle) ; τᾶς παλαιομάτορος... πόριος (Euripide), ἐπὶ θυγατρὶ ἀμήτορι (Hérodote) ; etc.

5. Les masculins εὐπάτωρ et ἀπάτωρ sont connus depuis Eschyle et Sophocle, respectivement. Noter l'accord de -πάτωρ avec des féminins : ἀοίκους ἀπάτορᾰ́ς τ' ἀλωμένας (Sophocle) ; τὰν λιποπάτορα λιπόγαμόν τε (Euripide) ; etc.

6. *I. F.* XLIII [1925], 123-125.

7. Les dérivés en -τρια ne pouvaient figurer dans l'hexamètre qu'au nomin. sg. (devant consonne), à l'acc. sg., au dat. sg., au nomin. pl. (devant voyelle), alors que toutes les formes de dérivés en -τειρα pouvaient trouver place dans le vers.

8. Cf. lesb. Πέρρᾰμος (Alcée) = Πρίᾰμος, Ἀγερρᾰ́νιος (inscr.) = Ἀγριᾰ́νιος, etc. (Bechtel, *Gr. Dial.* I 42) et lesb. κοπέρρᾱ < κοπρίᾱ (Hérodien II 605).

9. *Glotta* XVI [1928], 188.

c) *Intonation.* Comme dans l'ensemble des dérivés en *-yà, le ton est récessif dans les féminins en -τειρα, -τρια [1], et se trouve par là porter sur la même syllabe que dans les masculins en -τωρ : γεννήτωρ/γεννήτειρα/γεννήτρια, etc. L'action des masculins en -τήρ n'a donc point amené les féminins en -τειρα à être propérispomènes (γεννητήρ/[*γεννητεῖρα] comme λυθείς/λυθεῖσα, etc.) : c'est là l'argument le plus fort contre une explication de -τειρα à partir de -τήρ. — D'autre part, les féminins en -ις (gén. -ιδος) sont le plus souvent oxytons ; cependant le ton des noms d'agent en -τις est réglé sur celui des masculins correspondants : βουλευτής/βουλευτίς mais ὀφειλέτης/ὀφειλέτις, etc. Or tous les noms d'agent en -τρίς se trouvent être oxytons, comme les masculins en -τήρ.

d) *Composition.* A première vue, il a pu sembler qu'en grec « -τωρ forme des simples, tandis que -τήρ peut former des composés » (Benveniste, p. 111). Or la composition est fréquente pour -τειρα (§ 6 : Homère, λῃϊ- et πουλυ-βότειρα ; Hésiode, εὐ-κηλήτειρα ; Simonide, παν-θέλκτειρα ; Hippocrate : παν-δέκτειρα ; tragiques : βαρυ-, ὀλβο-, σεμνο- et ὑπνο-δότειρα, ἀνδρ-, παιδ- et τεκνο-λέτειρα, etc.), rare pour -τρια (§ 8 : comiques, ἀνδρ-εράστρια, παν-δοκεύτρια, λαχανο-πωλήτρια, συ-βώτρια), absente pour -τρίς (§ 10) ; ici apparaîtrait alors une affinité entre -τειρα et -τήρ. Mais la question est mal posée. En fait, les féminins ne se présentent en composition que dans la mesure où ils appartiennent au vocabulaire poétique ; de là la vocation des dérivés en -τειρα, qui sont propres à la poésie soutenue. D'autre part, pour les masculins [2], la composition est, également, liée à l'emploi en poésie des noms d'agent ; elle peut affecter des dérivés en -τωρ [3] ; si elle affecte un peu plus souvent des dérivés en -τήρ, c'est que ceux-ci sont, au total, en poésie, plus fréquents.

5. Les indices *formels* n'autorisent donc aucune conclusion nette sur les relations qui peuvent avoir existé entre chacune des trois catégories féminines en -τειρα, en -τρια, en -τρίς et l'une ou l'autre des catégories masculines (-τωρ, -τήρ). Il reste à examiner les *emplois.* C'est ce qu'on fera ci-dessous, en tenant

---

1. La leçon καυστειρῆς (Δ 342, M 316) conserve trace d'une alternance archaïque du type de μία/μιᾶς, ὄργυια/ὀργυιᾶς.

2. Cf. Fraenkel, I, p. 65-73, 111, 125-131.

3. Homère : παν-δαμάτωρ ; hymne à Dèmèter : πολυ-σημάντωρ ; tragiques : Διο- et ὁμο-γενέτωρ, δορι-, θεο- et χαλκεο-μήστωρ, πολυ-μνήστωρ, παιδ-ολέτωρ, θεο-σέπτωρ ; etc.

compte de toutes les données antérieures à 300 (§ 1). A l'ambiguïté des indices formels l'enquête gagne d'être, au départ, affranchie de toute présomption d'appartenance, pour -τειρα, -τρια, -τρίς, à l'une ou à l'autre classe.

La confrontation entre dérivés diversement suffixés d'un même radical n'apporte à peu près rien. Il n'y a à relever, pour l'âge classique, que les doublets -δέκτειρα/δέκτρια, ἐλάτειρα/-ήλατρίς, ἀκέστρια/ἀκεστρίς (cf. § 3), πλύντρια/πλυντρίς. Et, si l'on excède les limites de cette période, les exemples appartiennent à des genres littéraires trop différents et à des époques trop diverses pour qu'on puisse les confronter utilement. C'est donc catégorie par catégorie qu'il faudra procéder, en définissant successivement les fonctions des féminins en -τειρα (§§ 6-7), en -τρια (§§ 8-9), en -τρίς (§§ 10-11).

6. Les féminins en -τειρα sont proprement poétiques. Ils appartiennent depuis Homère à la langue de la poésie dactylique, depuis Pindare à celle de la lyrique chorale. Chez les tragiques, ils figurent principalement dans les chœurs [1]. Dans la comédie et la prose attique, ils font défaut [2]. On en a un ou deux exemples en prose ionienne (Hérodote II 156 : ... Λητοῦν δὲ τροφὸν αὐτοῖσι καὶ σώτειραν γενέσθαι. Lettre hippocratique XXIII : μέσῃ δὲ τούτεων χορηγεῖ πανδέκτειρα κοιλίη, à propos de l'estomac, « réceptacle général »). La formation n'a pas de couleur dialectale. Propre à la poésie, elle fournit volontiers des composés à premier terme nominal (πουλυ-δότειρα, etc.).

Exception faite de :

κτεάτειρα (Esch.),

à tous les dérivés en -τειρα répondent des masculins soit en -τωρ, soit en -τήρ, soit en -της, sans que ces correspondances soient significatives pour l'appartenance de -τειρα à l'une ou l'autre classe (sur les couples σωτήρ/σώτειρα, βοτήρ/-βότειρα, δοτήρ/δότειρα, voir § 4 *a*).

---

1. Les exemples tragiques se répartissent comme suit entre :

	chœurs	anapestes	tétram. troch. et trim.
Eschyle.....	6	—	2
Sophocle	—	1	—
Euripide.....	7	—	1

2. Sauf lorsqu'Aristophane (*Gren.* 379), Lycurgue (*C. Léocr.* 17) ou tel autre mentionne l'épithète divine Σώτειρα, ou lorsque Platon (*Crat.* 410 *c*) cite, pour l'expliquer, le mot γεννήτειρα. Il arrive cependant à Platon d'employer, comme Hérodote, σώτειρα : ... Λάχεσιν μὲν..., Κλωθὼ δὲ..., τὴν Ἄτροπον δὲ τρίτην, σώτειραν τῶν ληχθέντων (*Lois*, 960 *c*).

-τειρα	-τωρ	-τήρ	-της
[*βότειρα	βώτωρ : Hom. etc.	βοτήρ : Od. etc.	—
λῃϊ-βότειρα (Od.)	—	lexicogr.	—
πουλυ-βότειρα (Il., Hés.)	—	—	—
γενέτειρα (Pind.)	Hdt., Eur., etc.	Aristote, Koinè	Esch., Soph., etc.
συγ-γενέτειρα (Eur.)	—	—	—
γεννήτειρα (Platon)	Esch., Eur., etc.	Anthologie	Soph., Platon, etc.
[*δέκτειρα]	Eschyle	—	Odyssée
παν-δέκτειρα (Hper.)	—	—	Koinè
δμήτειρα (Il.)	—	Alkman	—
δότειρα (Hés.)	—	Iliade, etc.	Koinè
βαρυ-δότειρα (Esch.)	—	—	—
ὀλβο-δότειρα (Eur.)	—	—	Eur., etc.
σεμνο-δότειρα (Bacch.)	—	—	—
ὑπνο-δότειρα (Eur.)	—	—	Eschyle
[δώτειρα : Aratos]	Od., etc.	Od., Hés.	Hésiode
τελεσσι-δώτειρα (Eur.)	—	—	—
δρήστειρα (Od.)	—	Odyssée	Archil., Pd., etc.
ἐλάτειρα (Pind.)	—	Iliade, etc.	—
εὐνήτειρα (Esch.)	Esch., Eur., etc.	Esch., etc.	Eur., etc.
ἡγήτειρα (Plat. épigr.)	Iliade, etc.	Soph., Pd.	Esch.
[*θέλκτειρα]	Eschyle	Hymne à Askl.	—
παν-θέλκτειρα (Simon.)	—	—	—
θρέπτειρα (Eur.)	—	Koinè	—
κούστειρα (Il.)	—	Hippocrate	Koinè
[*κηλήτειρα]	Orphée	—	Koinè
εὐ-κηλήτειρα (Hés.)	—	—	—
μάστειρα (Esch.)	—	Soph., Eur.	—
[ὀλέτειρα : Batrach.]	—	Iliade	—
ἀνδρ-ολέτειρα (Esch.)	—	—	—
παιδ-ολέτειρα (Eur.)	Esch. Eur.	Lexicogr.	—
τεκν-ολέτειρα (Soph.)	—	—	—
συλήτειρα (Eur.)	Eschyle	—	Lexicogr.
σώτειρα (Pd , etc.)	—	Pindare, etc.	—
τινάκτειρα (Esch.)	Sophocle	—	—

7. Les dérivés en -τειρα sont *tous adjectifs* [1]. Cette formation, sans doute parce qu'elle est demeurée poétique et n'a pas libre-

1. Très rares sont les emplois substantivés tels que (Pindare, fragm. 89 Schroeder) : βαθύζωνόν τε Λατὼ καὶ θοᾶν ἵππων ἐλάτειραν ἀεῖσαι (où ἐλάτειραν est épithète d'Artémis, dont le nom n'est pas mentionné). — Il faut mettre à part quelques dérivés en -τειρα, employés substantivement à *l'analogie de noms de parenté* dont ils étaient devenus synonymes ; chez Eschyle, εὐνήτειρα = γυνή, ἄλοχος (*Perses* 157 : θεοῦ μὲν εὐνήτειρα Περσῶν, θεοῦ δὲ καὶ μήτηρ ἔφυς ; cf. *Prom.* 895 : μήποτέ με... λεχέων Διὸς εὐνάτειραν ἴδοισθε πέλουσαν) ; chez Euripide, συγγενέτειρα = κασιγνήτη (*Él.* 746 : κλεινῶν συγγενέτειρ' ἀδελφῶν).

ment évolué, n'a pas fourni de substantifs ; elle n'a, en particulier, fourni ni noms de professions (comme -τρια et, occasionnellement, -τρίς), ni noms d'instruments (comme -τρίς). C'est donc à des développements très différents qu'étaient promis les deux types de dérivation qui coexistent chez Homère :

τ 344-5 (cf. κ 349) : ...Οὐδὲ γυνὴ ποδὸς ἄψεται ἡμετέροιο
τάων, αἵ τοι δῶμα κάτα ὀρήστειραι ἔασιν.
υ 105-6 : Φήμην δ' ἐξ οἴκοιο γυνὴ προέηκεν ἀλετρίς
πλησίον, ἔνθ' ἄρα οἱ μύλαι εἵατο ποιμένι λαῶν.

Les féminins en -τειρα fournissent le plus souvent, chez Homère et après Homère, des *épithètes de nature* : μάχης καυστειρῆς (Δ 342 = M 316), χθονὶ πουλυβοτείρῃ, χθόνα πουλυβότειραν (Γ 89, etc. : 17 ex.), συὸς ...λητιβοτείρης (σ 29), ἡμερὶ πανθέλκτειρα (Simonide, 183.1 Bergk), [ἀ] σεμνοδότειρα Φήμα (Bacchylide II 1), ἀνδρολέτειραν κάκαν (Eschyle, *Sept* 314), Μοῖρα τελεσσιδώτειρα (Eur., *Héracl.*, 899), ὀλβοδότειραν εἰρήναν (Eur., *Bacch.*, 419), etc. A partir du ve s., Σώτειρα apparaît comme épithète divine, fonctionnelle, qu'on trouve appliquée à Ἀθήνη, à Ἄρτεμις, à Δημήτηρ, à Ἑκάτη, à Εὐνομία, à Θέμις, à Κόρη, à Τύχη, etc.

Mais, dans les textes posthomériques, l'adjectif en -τειρα peut être aussi une *épithète de circonstance* :

Eschyle, *Sept* 975 : ὦ Μοῖρα βαρυδότειρα μογερά...
Sophocle, *Él.* 107 : τεκνολέτειρ' ὥς τις ἀηδών...
(« comme un rossignol qui a perdu ses petits » = τέκν' ὀλέσασα)
Euripide, *Méd.* 849 : σὲ... τὰν παιδολέτειραν...
(« toi qui as tué tes enfants » = παῖδας ὀλέσασαν)
Platon Épigr. (22.7 Diehl) : φωνὴν δ' ἡγήτειραν ὁδοιπόρος οὐκ ἀπολείπων... (« le voyageur, ne quittant pas de l'oreille la voix qui le guidait » = ἡγουμένην)
Pindare, *Ol.* XIII 54 : ...τὰν πατρὸς ἀντία Μήδειαν θεμέναν γάμον αὐτᾷ, ναὶ σώτειραν Ἀργοῖ (= ναῦν σώσασαν)
Euripide, *Héracl.* 588 : μέμνησθε τὴν σώτειραν ὡς θάψαι χρεών (= τὴν σώσασαν). Etc.

D'autre part, le dérivé en -τειρα est *déterminé* par un génitif objectif[1] dans presque tous les cas où il n'est pas composé

1. Il faut mettre à part un passage d'Euripide (*Or.* 175) : πότνια νύξ, ὑπνοδότειρα τῶν πολυπόνων βροτῶν..., où, joint à un *composé* en -τειρα (= ὕπνον διδοῦσα), le génitif est attributif (βροτοῖς διδοῦσα). — Sur les génitifs déterminant εὐνήτειρα et συγγενέτειρα, voir la note précédente.

(l'objet du verbe étant alors exprimé par le premier terme du composé). — Ainsi, en fonction d'épithète de nature : ...νὺξ ...δμήτειρα θεῶν... καὶ ἀνδρῶν (Ξ 259) ; δῶς ἀγαθή, ἅρπαξ δὲ κακή, θανάτοιο δότειρα (Hés., *Trav.* 356) ; νειὸς ἀλεξιάρη, παίδων εὐκηλήτειρα (*ibid.* 464) ; Ἐλείθυια, ...γενέτειρα τέκνων (Pind., *Ném.* VII 2) ; θαλασσίαν τε γῆς τινάκτειραν νόσον (Esch., *Prom.* 934 : il s'agit du trident de Poséidon) ; τὰν ...δόρκαν..., συλήτειραν ἀγρωστᾶν (Eur., *H. F.* 377) ; δουλεύσω..., | τὰν παρὰ προθύροις φυλακὰν κατέχουσ' | ἢ παίδων θρέπτειρα... (Eur., *Troy.* 195) ; etc. De même pour σώτειρα chez Platon (*Lois* 960 *c*) : ...Ἄτροπον..., σώτειραν τῶν λεχθέντων.

Ainsi encore en fonction d'épithète de circonstance :

Esch. *Suppl.* 163 : ...Ἰοῦς, ἰώ, μᾶνις μάστειρ' ἐκ θεῶν
(« c'est Io, hélas, que poursuit un courroux divin » = τὴν Ἰὼ μαιομένη)
Esch., *Ag.* 356 ...νύξ φιλία, μεγάλων κόσμων κτεάτειρα, ἦτ' ἐπὶ Τροίας πύργοις ἔβαλες... δίκτυον (= κόσμους κτησαμένη)
Eur., *Médée* 528 : Κύπριν νομίζω τῆς ἐμῆς ναυκληρίας | σώτειραν εἶναι ...μόνην (= ναυκληρίαν σώσασαν). Etc.

Dans le classement qui précède, les « épithètes de circonstance » ressortissent à la première classe. Mais il s'en faut que les « épithètes de nature » ressortissent nécessairement à la deuxième ; car elles peuvent, *a priori*, définir soit des activités simplement habituelles (qui relèvent encore de -τωρ), soit des activités proprement fonctionnelles (qui relèvent de -τήρ) [1].

8. Parmi les féminins en -τρια attestés avant le IIIe s. [2], un seul, le plus ancien (δέκτρια), appartient à la poésie dactylique [3]. La plupart [4] appartiennent au trimètre [5], soit des tragiques (de

1. Cf. Benveniste, p. 45 et suiv.

2. Le plus ancien de tous serait le nom de la ville d'Érétrie, Ἐρέτρια déjà homérique : Εἰρέτριαν B 537), s'il fallait, ce qui n'est pas sûr, y voir un féminin de ἐρέτης (ou plutôt de *ἐρετήρ : skr. *aritā* ; cf. Fraenkel, *I. F.* XXXII [1913], p. 395).

3. Il figure dans un distique épigrammatique d'Archiloque (fragm. 15 Diehl).

4. Les féminins en -τρια ne figurent que rarement dans les chœurs tragiques (Eschyle, *Choéph.* 424, ἰηλέμιστρίας : rythme ïambique) ou comiques (Aristophane, *Gren.* 411, συμπαιστρίας : rythme ïambique ; *ibid.* 826, βασανίστρια : rythme dactylique).

5. Il est à noter que les féminins en -τρια, 22 fois sur 27, *terminent* le trimètre, avec _|⏑⏑ : ψάλτριαν (2 fois) et ψάλτρια chez Ménandre ; avec |⏑_|⏑⏑ : ἀγώρτρια (Esch.), παλευτρίας (Eub.), ποαστρίας (Archipp.) ; avec |__|⏑⏑ : εὐνήτριαν (Soph.), κομμώτρια (Ar.), νυμφεύτρια (Ar.), μορφώτρια (Eur.), πενθήτρια

Phrynicos à Euripide), soit, le plus souvent, des comiques (de l'Ancienne Comédie à Ménandre). En prose, à l'exception de πολεμίστρια (épithète divine) chez Héraclite, d'ἀλείπτρια chez Lysias, de πλύντρια dans une dédicace attique archaïque (*I. G.*² I 473 : Σμικύθη πλύντρια δεκάτην ἀνέθηκεν), on n'a d'exemples, et assez peu nombreux, qu'à partir du IVe s., chez Xénophon (συλλήπτρια), chez Aristote (ψάλτρια, κιθαρίστρια), chez Démosthène (τρυγήτρια) et surtout chez Platon (ἐγχυτρίστρια, ἑταιρίστρια, κομμώτρια, μαιχεύτρια, προμνήστρια, σοφίστρια, ψάλτρια). Nos données proviennent presque toutes de l'attique ; mais il s'y ajoute le témoignage de l'ionien avec Archiloque (δέκτρια) et Héraclite (πολεμίστρια), le témoignage du dorien avec Sophron (ἀκέστρια, πλύντρια).

A certains de ces dérivés ne répond, à notre connaissance, aucun masculin ; c'est le cas pour :

ἐγχυτρίστρια (Plat.)	παρατίλτρια (Cratin.)
ἐπικοκκάστρια (Ar.)	ποάστρια (Archippos)
θηλάστρια (Soph., Cratin, Eupol.)	πορνεύτρια (Ar.)
ἠλεμίστρια (Esch.)	συσκηνήτρια (Ar.)
μαιεύτρια (Soph.)	ψηφοπεριβομβήτρια (Eub.)
μορφώτρια (Eur.)	

Les correspondances, pour les autres, se présentent comme suit (cf. § 6) :

-τρια	-τωρ	-τήρ	-της
ἀγύρτρια (Esch.)	—	Koinè	Soph., Eur., Eub., etc.
ἀκέστρια (Sophron, etc.)	Euripide	Sophocle	Xénophon
ἀλείπτρια (Lysias)	—	Koinè	Koinè
βάπτρια (Eupolis)	—	—	Eupolis
βασανίστρια (Ar.)	—	—	Antiphon, etc.
δέκτρια (Archil.)	Eschyle	—	Odyssée

(Eur.), προμνήστριαν (Eur.), φαιδρύντρια (Esch.) ; avec ⏑⏑–⏑⏑ : παρατιλτριῶν (Cratinos) ; avec –⏑–⏑⏑ : πανδοκεύτρια, πανδοκεύτριαν, συκοφάντρια, συνθεάτριαν (Ar.) ; avec –⏑––⏑⏑ : συσκηνήτρια (Ar.) ; avec ⏑⏑⏑––⏑⏑ : ἐπικοκκάστρια (Ar.) ; avec ⏑⏑⏑⏑––⏑⏑ : λαχανοπωλητρίας (Ar.) ; avec –⏑⏑⏑⏑––⏑⏑ : ψηφοπεριβομβήτριαν (Eub.). — Seules exceptions : la forme élidée |προμνήσ|τρι' (III-IV) chez Aristophane et ψάλ|τριαι (II-III) chez Ion le tragique, παν|δοκεύ|τριαν (I-III) chez Eubule, παν|δοκευ|τρίας (III-V) chez Aristophane. — Il y a donc chance, *a priori*, pour que, dans le texte altéré du fragment 211 (Kock) de Platon le comique, la disposition du texte soit à rechercher ainsi :

[⏑–⏑–⏑]· ὅτι | δ'ἂν ἡ | συδώ|τρια
[⏑–⏑–⏑] μηδ' | ἀγαθὴ | γένοι|τό μοι

-τρια	-τωρ	-τήρ	-της
ἐράστρια (Eupolis)	—	—	Hdt., Soph., etc.
ἀνδρ-εράστρια (Ar.)	—	—	—
ἑταιρίστρια (Pl.)	—	—	Lexicogr.
εὐνήτρια (Soph.)	Esch., Eur.	Eschyle	Euripide
θεᾱτρια (Com. Adesp.)	—	Bacchylide	Hdt., Eur., etc.
συν-θεᾱτρια (Ar.)	—	—	Platon
θερίστρια	—	Lycophron	Euripide
ἰᾱτρια (Alexis)	Alkman; inscr. thess.	Hom., etc.; inscr. cypr.	—
κιθαρίστρια (Anax., etc.)	—	—	Hésiode, etc.
κομμώτρια (Ar., Pl., etc.)	—	—	Koinè
μισθώτρια (Phryn.)	—	—	Isocr.; inscr. att.
[*μνήστρια]	—	Odyssée	—
προ-μνήστρια (Eur., Ar., Xén.)	—	—	—
μοιχεύτρια (Pl.)	—	—	Koinè
ναύτρια (Ar.)	—	—	Homère
ξάντρια (Esch.)	—	—	Platon
παλεύτρια (Eub., etc.)	—	—	Lexicogr.
πανδοκεύτρια (Eup., Ar.)	—	—	Koinè
πενθήτρια (Eup., Ar.)	—	Eschyle	—
πλύντρια (Sophr.; inscr. att.)	—	—	Lexicogr.
πολεμίστρια (Héraclite)	—	—	Homère
[*πωλήτρια]	—	—	Antiphon; inscr. att.
λαχανο-πωλήτρια (Ar.)	—	—	—
σοφίστρια (Plat.)	—	—	Pd., Hdt., attiques
συβώτρια (Plat. Com.)	—	—	Homère
συκοφάντρια (Ar.)	—	—	Attiques
συλλήπτρια (Ar.)	Esch., Eur., etc.	—	—
συμπαίστρια (Ar.)	Xénophon	—	Platon
τρυγήτρια (Dém.)	—	Hésiode	Koinè
φαιδρύντρια (Esch.)	—	—	Koinè
φρυγανίστρια (Ar.)	—	Polyaenos	—
ψάλτρια (Ion, Pl., Mén.)	—	—	Ménandre

9. Souvent, dès le ve s., les dérivés en -τρια apparaissent comme des *substantifs* désignant des professions féminines. Ainsi dans la dédicace attique de la laveuse (πλύντρια) Σμικύθη (*I. G*². I 473). Chez Eschyle : ἰηλεμίστρια « pleureuse » (*Choéph.* 424), ἀγύρτρια « diseuse de bonne aventure » (*Ag.* 1273). Dans l'Ancienne Comédie : παρατίλτρια « épileuse » (Cratinos 256 Kock), πανδοκεύτρια « aubergiste » (Eupolis 9; cf. Ar. *Gren.* 114 et *Pl.* 426), συβώτρια « porchère » (Platon le comique, 211). Chez Aristophane : προμνήστρια « entremetteuse » (*Nuées* 41 ; cf. Platon,

Théét. 149 *d*), λαχανοπωλήτρια « marchande de légumes » (*Thesm.* 387), συκοφάντρια « délatrice » (*Pl.* 970), νυμφεύτρια « dame d'honneur » (*Ach.* 1056), κομμώτρια « femme de chambre » (*Ass.* 737 ; cf. Platon, *Rép.* 373 *c*). De même par la suite : ψάλτρια « joueuse de harpe » (Ion le tragique, 22 Nauck ; Ménandre ; Platon ; Aristote), ἐγχυτρίστρια « ramasseuse d'ossements » (Platon, *Minos* 315 *c*), ἑταιρίστρια « homosexuelle professionnelle » (Platon, *Banq.* 191 *e*), τρυγήτρια « vendangeuse » (Dém. LVII 45), etc. Beaucoup de ces désignations ont d'ailleurs fourni leurs titres à des *drames satyriques* : Ξάντριαι (Esch.), Πλύντριαι (Soph.) ; à des *mimes* : Ἀκέστριαι (Sophron) ; à des *comédies* : Ἀκέστρια (Antiphane), Ἀλείπτριαι (Amphis, Antiphane), Κιθαρίστριαι (Anaximandre), Πλύντριαι (Philyllos), Πρᾶστριαι (Phrynicos, Magnès) ; etc.

Mais les dérivés en -τρια se rencontrent également en fonction d'*adjectifs*. Il est probable, *a priori*, que l'emploi adjectival est le plus ancien. En fait il figure dans les deux exemples antérieurs au ve s. (Archiloque : δέκτρια Πασιφίλη ; Héraclite : Ἀθηνᾶ πολεμίστρια) et dans un assez grand nombre d'exemples du ve s. (ainsi chez les comiques : τίτθην θηλάστριαν, Eupolis 417 Kock ; κύλικα ψηφοπεριβομβήτριαν, Eubule 56 ; γυναιξὶ ποαστρίαις, Archippos 44 ; μισθώτριαι γυναῖκες, Phrynicos 74 ; φάλαινα πανδοκεύτρια, *Guêpes* 35 ; ἠχὼ ἐπικοκκάστρια, *Thesm.* 1059 ; μειρακίσκης... συμπαιστρίας, *Gren.* 411 ; etc.). Après le ve s., on n'en rencontre plus que de rares vestiges (Platon, *Banq.* 191 *e* : ὅσαι αὖ γυναῖκες φίλανδροί τε καὶ μοιχεύτριαι ... γίγνονται).

Il y a plus. Dans ces emplois adjectivaux, les féminins en -τρια sont volontiers *déterminés* par des génitifs objectifs et apparaissent comme équivalents de participes soit aoristes, soit présents, soit futurs. Nous en choisirons comme exemples [1] :

Archiloque, fr. 15 Diehl (épigramme visant la courtisane milésienne Pasiphilè) :

εὐήθης ξείνων δέκτρια Πασιφίλη
(= ξείνους δέκουσα)

Eschyle, *Choéph.* 759 (la nourrice évoque Oreste bébé) :

... παιδὸς σπαργάνων φαιδρύντρια,
γναφεύς τροφεύς τε ταὐτὸν εἰχέτην τέλος
(= σπάργανα φαιδρύνουσα)

1. Si le *nombre* de ces exemples est très inférieur à celui des dérivés en -τρια énumérés au § 8, c'est que beaucoup de ces dérivés nous sont parvenus sous forme de mots isolés, dépourvus de contexte (gloses, etc.).

Sophocle, *Trach.* 922 (adieux de Déjanire et à sa couche et à sa chambre nuptiale) : ... ἔμ'οὔποτε

δέξεσθ'ἔτ'ἐν κοίταισι ταῖσδ'εὐνήτριαν
(= εὐνωμένην οὐ εὐνησομένην)

Euripide, *Troy.* 437 (énumération des adversaires d'Ulysse) :

... Λιγυστίς θ' ἡ συῶν μορφώτρια
Κίρκη... (= σῦς μορφοῦσα)

Euripide, *Hipp.* 589 (Phèdre et le chœur entendent Hippolyte invectiver la nourrice qui vient de lui révéler la passion de sa maîtresse) :

καὶ μὴν σαφῶς γε τὴν κακῶν προμνήστριαν
τὴν δεσπότου προδοῦσαν ἐξαυδᾷ λέχος
(= τὴν τοὺς κακοὺς γάμους προμνησαμένην)

Ibid. 805 (le chœur à Thésée) : ... παρεῖμι τῶν σῶν κακῶν πενθήτρια (= τὰ σὰ κακὰ πενθήσουσα)

Aristophane, *Thesm.* 624 : ... Καὶ τίς σοὐστὶ συσκηνήτρια ; (= συσκηνοῦσά σοι)

Aristophane, fragm. 472 Hall-Geldart : ... λήκυθον...

ἣν ἐφερόμην ἵν' ἔχοιμι συνθεάτριαν
(= συνθεωμένην)

Aristophane, *Gren.* 826 :

... στοματουργός, ἐπῶν βασανίστρια, λίσπη
γλῶσσα... (= ἔπη βασανίζουσα)

Eubule, fr. 84 Kock (définition des courtisanes « charmeuses d'écus ») :

ἢ τὰς φιλώδους κερμάτων παλευτρίας
οὐκ οἶσθα... (= κέρματα παλευούσας)

Dans les deux premiers et les deux derniers de ces exemples, il s'agit d'une *activité habituelle.* Plus nettement encore dans le passage suivant de Xénophon (*Mém.* 2.1.32, discours de la Vertu) : τιμῶμαι... ἀγαπητὴ μὲν σύνεργος τεχνίταις, πιστὴ δὲ φύλαξ οἴκων δεσπόταις, εὐμενὴς δὲ παραστάτις οἰκέταις, ἀγαθὴ δὲ συλλήπτρια τῶν ἐν εἰρήνῃ πόνων, βεβαία δὲ τῶν ἐν πολέμῳ σύμμαχος ἔργων, ἀρίστη δὲ φιλίας κοινωνός. Déjà, dans la lettre VII d'Héraclite, un adjectif féminin en -τρια apparaît comme épithète divine (§ 6 : θεός, Ἀθηνᾶ Πολεμίστρια καὶ Ἄρης Ἐνυάλιος καλούμενος). Un texte comme le fragment 44 d'Archippos (σκαφεῦσι κηπωροῖσι τοῖς τ' ὀνηλάταις καὶ ταῖς γυναιξὶ προσέτι ταῖς ποαστρίαις) laisse apercevoir comment l'adjectif en -τρια pouvait aussi désigner une activité profession-

nelle : c'est là le point de départ de la constitution, à partir du ve siècle, d'une série de noms de métiers féminins en -τρια.

10. Les plus anciens exemples de féminins en -τρίς (ἀλετρίς : υ 105 ; αὐλητρίς : Simonide, fr. 157 Diehl) appartiennent à la poésie dactylique. Mais, aux ve et IVe s., les dérivés en -τρίς n'apparaissent guère que dans la poésie ïambo-trochaïque et en prose [1]. Plus précisément [2], ils appartiennent à la langue de l'Ancienne Comédie et d'Aristophane [3], à la prose ionienne (Hérodote, Hippocrate), à la prose attique (Platon, Xénophon, Démosthène, Théopompe, Théophraste). L'emploi (plus tardif) de περονᾶτρίς « vêtement agrafant » dans les *Syracusaines* (Théocrite XIV 21) témoigne de l'existence de la formation en dorien.

A certains de ces dérivés ne répond, à notre connaissance, aucun masculin ; c'est le cas pour :

ἀποστερητρίς (Ar.)
διαστομωτρίς (Hippocr.)
ἐφεστρίς (Xén.)

Les correspondances, pour les autres, se présentent comme suit (cf. §§ 6, 8) :

-τρίς	-τωρ	-τήρ	-τηις
ἀκεστρίς (Hippocr.)	Euripide	Sophocle	Lycophron
[*ἀκτρίς]	Eschyle	—	—
ἐπακτρίς (Xén.)	—	Homère	—
[*ἀλειπτρίς]	—	Koinè	Aristote
ὑπαλειπτρίς (Hippocr.)	—	—	—
ἀλετρίς (Odyssée)	—	—	Gortyne (ve s.), Xén.
αὐλητρις (Simonide)	—	Archil., Théogn.	Théogn., Hdt., Ar.
[*ἐλατρίς]	—	Iliade	Euripide
ζευγ-ηλατρίς (Soph.)	—	—	Sophocle
[*κεντρίς]	Iliade	—	—
ἐγκεντρίς (Phérécrate)	—	—	—
λῃστρίς (Dém.)	Odyssée	Odyssée	Hdt., Eur., Thc.
[*νιπτρίς]	—	Évangiles	—
μετανιπτρίς (Callias)	—	—	—

1. La poésie dactylique alexandrine présente encore quelques exemples de -τρίς (ἀρυστρίς, εἰσοπτρίς, καιρωστρίς, κιθαριστρίς, λαλητρίς, περονητρίς, etc.).

2. Exception faite de l'auteur inconnu du fragment lyrique 21 de Bergk (ἀλετρίς dans un tétramètre trochaïque) et de Sophocle, qui aurait employé ζευγηλατρίς (fragm. 794 Nauck).

3. Mais, chez les comiques, ils figurent parfois dans des passages de rythme dactylique (Callias 6, Antiphane 149, Métagène 4), anapestique (*Nuées* 996) ou crétique (*Lysistr.* 644).

-τρίς	-τωρ	-τήρ	-τις
ὀρχηστρίς (Cratès)	—	Iliade, Hésiode	Iliade, Pd., att.
πλυντρίς (Nicocharès)	—	Lexicographes	Lexicographes
σημαντρίς (Hérodote)	Iliade	Alexandrins	—
σμηκτρίς (Eupol., Hper.)	—	—	Lexicographes
στεγαστρίς (Hérodote)	—	Lexicographes	Lexicographes
στεφανωτρίς (Apolloph.)	—	—	Hérodien

11. Les féminins en -τρίς sont, à l'origine, des *adjectifs* : γυνὴ ἀλετρίς (υ 105) est antérieur à ἀλετρίς, substantif (« esclave occupée à la meule » ; lyr. adesp. 21 Bergk : καὶ παχυσκελὴς ἀλετρὶς πρὸς μύλην κινουμένη ; Callimaque, *Dèlos* 242 : ... ὅθι δειλαὶ | δυστοκέες μογέουσιν ἀλετρίδες... ; etc. [1]). De même, λῃστρὶς ναῦς (Démosthène LII 5 ; cf. 1432.8 : τριήρεις αἱ λῃστρίδες) est antérieur à λῃστρίς, substantif (« bateau-pirate » : Diod. Sic. 16.5, Plutarque, *Nicias* 29) [2]. Un certain nombre de ces féminins ne nous sont connus que comme adjectifs : γνώμην ἀποστερητρίδα (Ar., *Nuées* 730) ; γῆν πλυντρίδα (Nicocharès: fr. 4 Kock) ; γῆν σημαντρίδα (Hérodote II 38) ; γῆν σμηκτρίδα (Eupolis, fr. 380 Kock ; Nicocharès, fr. 4 ; Céphisodore, fr. 6 ; traités hippocratiques περὶ συρίγγων, 3, et περὶ ἐπικυήσιος, 8) ; φιβάλεως στεφανωτρίδας (Apollophane, fr. 5 Kock) et βύβλος στεφανωτρὶς (Théopompe, fr. 22[c] Grenfell-Hunt ; Théophraste, fr. 142 Wimmer) ; etc.

Substantivés, les féminins en -τρίς désignent parfois une personne : ἀκεστρίς « sage-femme » (Hippocrate, περὶ σαρκῶν, 19 ; cf. § 3), ἀλετρίς (voir ci-dessus), αὐλητρίς « joueuse de flûte » (Simonide, 157 Diehl ; puis Aristophane, Platon, Xénophon, etc.), probablement ζευγηλατρίς « conductrice d'attelage » (dans un fragment de Sophocle, 794 Nauck, réduit à deux mots : ποππύζεται ζ.), ὀρχηστρίς « danseuse » (depuis l'Ancienne Comédie : Cratès, fr. 27 Kock ; Métagène, fr. 4 ; Aristophane, *Ach.* 1093, *Nuées* 996 ; etc.). Plus souvent (à partir du ve s. et surtout ensuite), ils désignent une chose : διαστρωτρίς (instrument médical : Hippocrate), ἐπακτρίς (embarcation légère : Xén. *Hell.* 1.1.11), ἐφεστρίς (vêtement de dessus : Xén. *Banq.* 4.38), μεταναπτρίς (coupe pour la libation qui suit les ablutions : Callias, fr. 6 Kock ; Antiphane, fr. 149 ; Nicostrate, fr. 3 ; Diphile, fr. 69), ὑπαλειπ-

1. Chez Aristophane déjà, ἀλετρίς est substantif (*Lys.* 643) et se réfère à une fonction des jeunes filles nobles dans la préparation des gâteaux sacrés.

2. Mais (voc.) λῃστρί « brigande ! » chez Hérondas (VI 10), dans la bouche d'une femme qui injurie sa servante.

τρίς (spatule à onguent : Hippocrate), etc. [1]. A la différence des dérivés en -τειρα/-τρια, *les dérivés en* -τρίς *fournissent donc des noms d'instrument.*

D'autre part, *ils se réfèrent toujours à l'exercice d'une fonction permanente* à laquelle la personne considérée est vouée professionnellement ou à laquelle l'objet considéré est, par construction, destiné [2].

Jamais, de plus, *un génitif objectif ne leur est associé.* Le passage suivant des *Nuées* est significatif à cet égard :

728 Ἐξευρετέος γὰρ νοῦς ἀποστερητικός
729 κἀπαιόλημα'. — Οἴμοι, τίς ἂν δῆτ' ἐπιβάλοι
730 ἐξ ἀρνακίδων γνώμην ἀποστερητρίδα ;
. . . . . .
747 Ἔχω τόκου γνώμην ἀποστερητικήν.

Là où il s'agit d'un tour appelant un génitif objectif (τόκου), le dérivé en -τρίς est évité.

12. Il résulte de cette confrontation des trois séries de noms d'agent féminins, les constatations suivantes :

a) Les trois formations n'ont pas d'*attaches dialectales* déterminées ; elles sont représentées en ionien, en attique, en dorien [3].

b) En revanche, elles se répartissent *selon les genres littéraires* : -τειρα appartient à l'épopée et au lyrisme choral, -τρια au dialogue scénique (tragique et comique) plus qu'à la prose, -τρίς au dialogue comique et surtout à la prose. La couleur proprement poétique des féminins en -τειρα leur vaut de conserver avec une particulière netteté, d'une part un caractère commun, à l'origine, aux trois séries (emploi adjectival : *c*), d'autre part

---

1. A cette liste, leur aspect associait ἐγκεντρίς « dard, pointe, aiguillon » (Phérécrate, fr. 48 Kock ; Platon le comique, fr. 40 ; Aristophane, *Guêpes* 427 ; Xénophon, *Cyn.* 6. 1 ; etc.), qui (non plus que κέντωρ) n'est pas un nom d'agent (cf. Benveniste, p. 30) — et χυτρίς, qui n'est qu'un diminutif de χύτρα.

2. Seule exception, peut-être (Hérodote I 194) : ἐπεὰν... νομέας ἐτέης ταμόμενοι ποιήσωνται, περιτείνουσι τούτοισι διφθέρας στεγαστρίδας : ils tendent, sur les varangues faites de branches de saule, des peaux qui (*en l'occurrence*) constituent comme une enveloppe. Mais aussi bien : des peaux *destinées* à envelopper.

3. Il est notable que nous n'avons, jusqu'ici, aucun exemple éolien (Sappho, Alcée, Corinne). Les inscriptions sont très pauvres d'exemples (pour la période étudiée, seulement πλύντρια à Athènes). Presque toute la documentation est littéraire.

un caractère commun aux deux séries -τειρα/-τρια (emploi quasi participial : *d*, *e*). En revanche, cette même couleur poétique autorise, pour -τειρα, l'intervention de la composition nominale, étrangère à -τρια comme à -τρίς (ὀλβο-δότειρα « donneuse de bonheur » en regard de θανάτοιο δότειρά « donneuse de mort » ; mais seulement ξείνων δέκτρια « accueilleuse d'hôtes »).

c) Les dérivés en -τειρα, -τρια, -τρίς sont, à l'origine, des *adjectifs* ; ce caractère se conserve dans la première série ; mais, dès le ve s., apparaissent des substantifs en -τρια et en -τρίς ; et ces deux séries ne fournissent plus guère, à partir du IVe s., que des substantifs.

d) Les dérivés en -τειρα sont presque toujours *déterminés* (soit par un premier terme de composé nominal, soit par un génitif objectif) ; les dérivés en -τρια sont souvent déterminés par un génitif objectif (au moins lorsqu'ils demeurent adjectifs). Les dérivés en -τρίς, même adjectivaux, ne sont jamais déterminés.

e) Par opposition aux féminins en -τρίς, les féminins en -τειρα, et (dans la mesure où ils demeurent adjectifs), les féminins en -τρια apparaissent comme équivalents à des participes soit aoristes, soit présents, soit futurs. Ce caractère, et le précédent (*d*), définissent pour les adjectifs en -τειρα/-τρια une fonction quasi participiale.

f) Les adjectifs en -τειρα et en -τρια fournissent des épithètes de circonstance plus souvent que des épithètes de nature, ces dernières, d'ailleurs, pouvant se référer à des activités habituelles aussi bien qu'à des activités fonctionnelles. En revanche les féminins en -τρίς se réfèrent toujours à des fonctions.

g) Si les formations en -τρια et en -τρίς peuvent fournir des désignations de professions féminines, seule la formation en -τρίς fournit des noms d'instrument.

13. De l'ensemble de ces constatations, ressort *l'appartenance de -τειρα/-τρια à la première classe*, *l'appartenance de -τρίς à la seconde classe* (§ 1). En dépit des accidents formels qui pouvaient conduire à associer parfois -τειρα et -τήρ (§ 4 *a*, *b*), — en dépit des développements convergents qui, à partir de -τρια et de -τρίς, aboutissent très tôt à la constitution de noms de professions féminines (§§ 9, 11 : ἀκέστρια/ἀκεστρίς ; ψάλτρια, mais αὐλητρίς ; etc.), — la distinction des deux classes demeure, pour le moins, aussi nette au féminin qu'au masculin.

Or les formations en -τρια (-τειρα) et en -τρίς comportent, l'une et l'autre, le degré zéro *-tr-* du suffixe *-tor-/-ter-*. Mais le grec disposait, pour constituer des féminins, de deux suffixes, *-yă-* et

-*í-ə̀-*, qui paraissent répondre, respectivement [1], aux suffixes de véd. *dēvī́* (gén. abl. *dēvyáḥ*) [2] et de véd. *vr̥kī́ḥ* (gén. abl. *vr̥kyàḥ*). Il a affecté -*yă* aux noms d'agent féminins de la première classe, -*íə̀*- à ceux de la seconde classe, pour maintenir entre l'une et l'autre une opposition formelle que ne soutenait plus le timbre du suffixe, la répartition étant, semble-t-il, commandée par l'intonation volontiers récessive des dérivés en -*yă* (δέκτρια se trouve ainsi intoné sur la même syllabe que δέκτωρ, ἡγήτειρα sur la même syllabe que ἡγήτωρ), et par l'intonaison volontiers finale des dérivés en -*íə̀*- (ἀκεστρίς se trouve ainsi oxytoné, comme ἀκεστήρ).

La distinction formelle des deux classes dans les dérivés féminins, établie par le seul examen des emplois (§ 5), paraît apporter à la thèse de M. Benveniste une confirmation qui n'est pas négligeable.

Michel Lejeune.

Paris, juin 1949.

---

1. Voir H. Lommel, *Studien über idg. Femininbildungen* [1912], notamment p. 51-67 ; J. Wackernagel, *Altind. Gr.* III [1930], p. 163-187 (avec bibliographie) ; J. Lohmann, *Genus und Sexus* [1932], notamment ch. IX.

2. Le type *dēvī́* comporte aussi des barytons (*dēvī́* est oxyton sous l'influence du masculin *devā́ḥ*), ainsi *ásiknī* (instr. *asiknyā́*) dont l'intonation évoque celle de καύστειρα/gén. καυστειρῆς (voir note au § 4 *c*). Le type *vr̥kíḥ* (en dehors des composés) ne comprend que des oxytons (opposer l'intonation du masculin *vŕ̥kaḥ*).

PLOTIN ET SAINT AMBROISE

Saint Ambroise a la réputation d'un homme d'État de premier plan [1], d'un spécialiste en matière d'exégèse et de dogme [2], d'un orateur et d'un poète de qualité [3]. En revanche, il ne passe pas pour un philosophe. Sur ce point, les savants modernes de tendances opposées s'accordent : « Ambroise, écrit M. Alfaric,... était un conducteur d'âmes, et non un philosophe [4]. » M. Gilson est encore plus explicite : « Ambroise savait le grec ; il a longuement étudié Philon et Origène, dont les œuvres sont si riches en données philosophiques de toute nature ; mais il ne s'est pas... laissé entraîner au moindre approfondissement métaphysique du texte sacré. Ambroise ne pensait aucun bien des philosophes. La manière dont il en parle, dans son *De fide* (I, 5 ; I, 13 ; IV, 8) et dans son *De incarnatione* (IX, 89), annonce parfois les invectives d'un Pierre Damiani contre la dialectique. Ambroise est l'une des sources les plus sûres des « anti-dialecticiens » du XIe et du XIIe siècle, et ce que l'on peut relever de notions philosophiques dans ses écrits y reste comme incrusté dans la formule du dogme [5]. » Là même où il suit Cicéron, dans le *De officiis ministrorum*, Ambroise montre sa prédilection pour les problèmes pratiques. Ses préférences, conclut M. Gilson, l'ont « détourné de la métaphysique vers la morale » [6].

---

1. Cf. J.-R. Palanque, *Saint Ambroise et l'empire romain, contribution à l'histoire des rapports de l'Église et de l'État à la fin du IVe siècle*, thèse, Paris, 1933. Ceux même qui jugent déplorable son influence politique, comme A. Piganiol, *L'empire chrétien (325-395)*, Paris, 1947, p. 256, n'en sous-estiment nullement la portée.

2. Son originalité est d'ailleurs très contestée ; cf. déjà le jugement sévère porté par saint Jérôme, *De viris ill.*, CXXIV, *P. L.*, t. XXIII, 711 *c*.

3. Loué notamment par saint Augustin, *Conf.* V, 13, 23, 21, éd. Labriolle, p. 112 ; IX, 7, 15, 12, p. 220 et IX, 12, 32, 20, p. 234.

4. P. Alfaric, *L'évolution intellectuelle de saint Augustin*, thèse, Paris, 1918, p. 372. On sait que ce livre a soulevé beaucoup d'objections, notamment de la part de M. Gilson, dans *Revue philosophique*, t. LXXXVIII (1919), p. 503-505.

5. E. Gilson, *La philosophie au moyen âge, des origines patristiques à la fin du XIVe siècle*, 2e édition, Paris, 1944, p. 112. Cet auteur a eu pourtant le grand mérite de discerner que les thèses d'Ambroise sur l' « être » de Dieu étaient imprégnées de néo-platonisme ; cf. ci-dessous, p. 46.

6. *Ibid.*, p. 113. Points de vue analogues chez S. Vanni Rovighi, *Le idee filosofiche di sant'Ambrogio*, dans *Sant'Ambrogio nel XVI centenario della nascita*, Milan, 1940, p. 235-258 ; G. M. Carpaneto, *Le opere oratorie di s. Ambrogio*,

A la vérité, de tels jugements pourraient sembler hâtifs, puisque le *De philosophia* d'Ambroise, à quelques fragments près[1], est perdu. Le peu que nous en dit saint Augustin concorde pourtant, à première vue, avec l'opinion communément admise sur l'hostilité d'Ambroise à l'égard des philosophes : il y critiquait les théories platoniciennes de la métempsycose et de la création des corps par des dieux inférieurs[2] ; il attaquait « les néo-platoniciens qui prétendent que le Seigneur (Jésus-Christ) a tiré profit des livres de Platon »[3].

On croirait ainsi, à s'en tenir à ces observations, qu'Ambroise avait peu de goût pour la réflexion spéculative, professait un profond mépris pour les philosophes en général, et considérait comme dangereuse, entre toutes, la seule école qui restât vivante au IVe siècle : la néo-platonicienne. L'on ne s'est pas étonné, dans ces conditions, de voir le P. Henry, qui a si bien mis en lumière l'influence de Plotin sur divers auteurs chrétiens des IVe et Ve siècles, ne déceler aucune réminiscence ou tendance plotinienne chez Ambroise[4]. Puisque Ambroise n'est pas philosophe, il devient même naturel de penser, comme plusieurs l'ont assuré, qu'il n'a joué, en dépit du témoignage répété d'Augustin, aucun rôle dans l'évolution philosophique du rhéteur milanais[5]. Comment cet ennemi des néo-platoniciens n'aurait-il pas, s'il avait exercé la moindre influence philosophique sur Augustin, cherché à le détourner du néo-platonisme, plutôt qu'à l'y convertir ?

---

dans *Didaskaleion*, *n. s.*, t. IX, 1930, p. 102 : « Saint Ambroise n'aimait pas s'entretenir de questions de philosophie spéculative » ; G. Bardy, *L'entrée de la philosophie dans le dogme au IVe siècle*, dans *L'année théologique*, t. IX, 1948, p. 51 (à propos du *De Spiritu sancto* d'Ambroise) : « Tout révèle l'esprit d'un administrateur, et non celui d'un philosophe habitué aux spéculations métaphysiques. »

1. Réunis dans l'éd. Ballerini, t. IV, 905-908.

2. Augustin, *Contra Iulianum*, II, 7, 19, *P. L.*, t. XLIV, 686 : « Audi ergo quid dicat in libro *De philosophia* contra Platonem philosophum, qui hominum animas reuolui in bestias asseuerat et animarum tantummodo deum opinatur auctorem, corpora autem diis minoribus facienda decernit. »

3. Augustin, *Epist. ad Paulinum Nolanum*, XXXI, 8, dans *C. S. E. L.*, t. XXXIV, p. 8, 2 (écrite vers 396) : « Libros beatissimi papae Ambrosii credo habere sanctitatem tuam ; eos autem multum desidero, quos aduersus nonnullos inperitissimos et superbissimos, qui de Platonis libris Dominum profecisse contendunt, diligentissime scripsit. »

4. Paul Henry, *Plotin et l'Occident*, Louvain, 1934, index, *s. u.* Ambroise.

5. Alfaric, *op. cit.*, p. 371, dit d'Augustin : « Les rapports personnels qu'il a eus avec l'évêque de Milan ont été, en définitive, très lointains, et n'ont guère pu influer sur son évolution » ; il conclut, p. 399 : « Moralement comme intellectuellement, c'est au néo-platonisme qu'il s'est converti, plutôt qu'à l'Évangile » ; J. Davids, *Sint Augustinus en sint Ambrosius*, dans *Miscellanea Augustiniana*, Rotterdam, 1930, p. 242-255, pense aussi que les *Confessions* exagèrent beaucoup l'intimité des rapports entre Ambroise et Augustin.

*
* *

Je me propose de montrer ici que de telles vues sont superficielles et en grande partie erronées, à supposer même que les relations *personnelles* entre Ambroise et Augustin en 385-386 se réduisent, comme je crois, à peu de chose [1].

Je me suis en effet convaincu, en lisant les œuvres d'Ambroise, qu'il a eu entre les mains plusieurs traités de Plotin et qu'il fait siennes plusieurs de ses théories. A titre de fil directeur, il vaut la peine de se reporter aux références platoniciennes indiquées dans le *Corpus de Vienne*. L'éditeur Schenkl pensait qu'Ambroise avait lu Platon dans le texte [2]. Depuis, Wilbrand a très bien montré que Platon n'est pas la source directe ; il a conjecturé que l'intermédiaire était tel commentaire perdu d'Origène [3]. Il a peut-être raison pour certains passages, mais non pour tous. En effet, il n'a pas pris la peine, à titre de contre-épreuve, de confronter le texte d'Ambroise avec celui des *Ennéades*. Or, il existe des parallèles frappants, qui n'ont jamais été aperçus, notamment dans le *De Isaac uel anima* et le *De bono mortis*.

Sur un point seulement, une parenté d'idées a été signalée par Huhn entre Ambroise et Plotin. L'un des thèmes fondamentaux du *De Isaac* est que le mal est une privation du bien ; cette idée se retrouve dans le traité de Plotin Πόθεν τὰ κακά ; mais, loin de croire qu'Ambroise ait lu ce traité, Huhn voit là un lieu commun philosophique et suppose qu'Ambroise tient cette idée de quelque Père grec [4]. Il s'agit pourtant d'un parallèle textuel presque littéral :

Plotin, *Ennéades*, I, 8, 1, 14, éd. Bréhier, t. I, p. 115 :	Ambroise, *De Isaac* VII, 61, p. 685, 13 :
« Ἀναγκαῖον περὶ ἀγαθοῦ δεῖδεῖν τοῖς μέλλουσι τὰ κακὰ γνώσεσθαι. »	« Quid ergo est malitia nisi boni indigentia ?... Ex bonis igitur mala orta sunt ; non enim sunt mala, nisi quae priuantur bonis. Per mala tamen factum est, ut bona eminerent. Ergo indigentia boni radix malitiae est et *definitione boni malum repperitur*.

1. Je reviendrai longuement sur ce point dans l'*Essai sur les Confessions de saint Augustin*, que je prépare.
2. Schenkl, dans *C. S. E. L.*, t. XXXII, 1, p. xxxi-xxxii.
3. W. Wilbrand, *Ambrosius und Plato*, dans *Römische Quartalschrift*, t. XXV (1911), p. 42*-49*.
4. J. Huhn, *Ursprung und Wesen des Bösen und der Sünde nach der Lehre des Kirchenvaters Ambrosius*, dans *Forschungen zur christl. Literatur- und Dogmengeschichte*, t. XXVII, Heft 5, Paderborn, 1933, p. 47 et n. 1.

PLOTIN, *Ennéades*, I, 8, 2, 1, p. 115 :

« Νῦν δὲ λεγέσθω, τίς ἡ τοῦ ἀγαθοῦ φύσις, καθ' ὅσον τοῖς παροῦσι λόγοις προσήκει. Ἔστι δὲ τοῦτο, εἰς ὃ πάντα ἀνήρτηται καὶ οὗ πάντα τὰ ὄντα ἐφίεται ἀρχὴν ἔχοντα αὐτὸ κἀκείνου δεόμενα· τὸ δ' ἐστὶν ἀνενδεές, ἱκανὸν ἑαυτῷ, μηδενὸς δεόμενον, μέτρον πάντων καὶ πέρας, δοὺς ἐξ αὑτοῦ νοῦν καὶ οὐσίαν καὶ ψυχὴν καὶ ζωὴν καὶ περὶ νοῦν ἐνέργειαν. »

Bonum autem nullius eget, sibi abundat, mensuram et perfectionem, *finem quoque tribuit omnibus, in quo uniuersa constant et de quo omnia pendent. Haec boni natura est, quae mentem replet.* »

Comme Plotin, Ambroise définit le Mal par son contraire, le Bien, qui est l'unique réalité. Tous deux caractérisent le Bien de même façon.

Ce court parallèle pourrait paraître un hasard, s'il était un fait isolé. Mais les dernières pages du *De Isaac* sont, sans doute possible, une paraphrase textuelle, souvent même une traduction littérale des trois derniers chapitres du Περὶ τοῦ καλοῦ :

PLOTIN, *Ennéades*, I, 6, 5, 49, p. 101 :

« Καὶ ἔστι τοῦτο αἶσχος ψυχῇ μὴ καθαρᾷ μηδὲ εἰλικρινεῖ εἶναι, ὥσπερ χρυσῷ ἀναπεπλῆσθαι τοῦ γεώδους, ὃ εἴ τις ἀφέλοι, καταλέλειπται χρυσὸς καὶ ἔστι καλός. »

I, 6, 7, 1, p. 103 : « Ἀναβατέον οὖν πάλιν ἐπὶ τὸ ἀγαθόν οὗ ὀρέγεται πᾶσα ψυχή. Εἴ τις οὖν εἶδεν αὐτό, οἶδεν ὃ λέγω, ὅπως καλόν. Ἐφετὸν μὲν γὰρ ὡς ἀγαθὸν καὶ ἡ ἔφεσις πρὸς τοῦτο, τεύξις δὲ αὐτοῦ ἀναβαίνουσι πρὸς τὸ ἄνω καὶ ἐπιστραφεῖσι καὶ ἀποδυομένοις ἃ καταβαίνοντες ἠμφιέσμεθα· οἷον ἐπὶ τὰ ἅγια τῶν ἱερῶν τοῖς ἀνιοῦσι καθάρσεις τε καὶ ἱματίων ἀποθέσεις τῶν πρὶν καὶ τὸ γυμνοῖς ἀνιέναι· ἕως ἄν τις παρελθὼν ἐν τῇ ἀναβάσει πᾶν ὅσον ἀλλότριον τοῦ θεοῦ αὐτῷ μόνῳ αὐτὸ μόνον ἴδῃ εἰλικρινές, ἁπλοῦν, καθαρόν, ἀφ' οὗ πάντα ἐξήρτηται, καὶ πρὸς αὐτὸ βλέπει καὶ ἔστι καὶ ζῇ καὶ νοεῖ·

AMBROISE, *De Isaac uel anima*, VIII, 78, éd. Schenkl, dans *C. S. E. L.*, t. XXXII, 1, p. 696, 22 :

« Sumamus igitur has alas, quae sicut flammae *ad superiora* dirigant. *Exuat* unusquisque animam suam *inuolucris* sordidioribus et *quasi aurum* igni adprobet *detersam luto*. Sic enim *purgatur anima ut aurum optimum*. Pulchritudo autem animae sincera uirtus et decus uerior cognitio superiorum, *ut uideat illud bonum ex quo pendent omnia* ; ipsum autem ex nullo ; *eo igitur uiuit atque intellectum accipit. Vitae enim fons est* summum illud bonum, *cuius nobis accenditur caritas et desiderium*, cui adpropinquare et *misceri uoluptas* est, *quod ei qui non uidit* (*PVNT*) *desiderio est et qui uidit* (*PVNT*) *inest*, ideoque *alia* uniuersa *despicit*, hoc mul-

ζωῆς γὰρ αἴτιον καὶ νοῦ καὶ τοῦ εἶναι. Τοῦτο οὖν εἴ τις ἴδοι, ποίους ἂν ἴσχοι ἔρωτας, ποίους δὲ πόθους, βουλόμενος αὐτῷ συγκερασθῆναι, πῶς δ'ἂν ἐκπλαγείη μεθ' ἡδονῆς; Ἔστι γὰρ τῷ μὲν μήπω ἰδόντι ὀρέγεσθαι ὡς ἀγαθοῦ· τῷ δὲ ἰδόντι ὑπάρχει ἐπὶ καλῷ ἄγασθαι τε καὶ θάμβους πίμπλασθαι μεθ' ἡδονῆς καὶ ἐκπλήττεσθαι ἀβλαβῶς καὶ ἐρᾶν ἀληθῆ ἔρωτα καὶ ὁρμᾶν πόθου καὶ τῶν ἄλλων ἐρώτων καταγελᾶν καὶ τῶν πρόσθεν νομιζομένων καλῶν καταφρονεῖν· ὁποῖον πάσχουσιν ὅσοι θεῶν εἴδεσιν ἢ δαιμόνων προστυχόντες οὐκέτ' ἂν ἀποδέχοιντο ὁμοίως ἄλλων κάλλη σωμάτων.

Τί δῆτα οἰόμεθα, εἴ τις αὐτὸ τὸ καλὸν θεῷτο αὐτὸ ἐφ' ἑαυτοῦ καθαρόν, μὴ σαρκῶν, μὴ σώματος ἀναπλεων, μὴ ἐν γῇ, μὴ ἐν οὐρανῷ, ἵν' ᾖ καθαρόν; Καὶ γὰρ ἐπακτὰ πάντα ταῦτα καὶ μέμικται καὶ οὐ πρῶτα, παρ'ἐκείνου δέ. Εἰ οὖν ἐκεῖνο, ὃ χορηγεῖ μὲν ἅπασιν, ἐφ' ἑαυτοῦ δὲ μένον δίδωσι καὶ οὐ δέχεταί τι εἰς αὐτό, ἴδοι, μένων ἐν τῇ θέᾳ τοῦ τοιούτου καὶ ἀπολαύων αὐτοῦ ὁμοιούμενος, τίνος ἂν ἔτι δέοιτο καλοῦ; Τοῦτο γὰρ αὐτὸ μάλιστα κάλλος ὂν αὐτὸ καὶ τὸ πρῶτον ἐργάζεται τοὺς ἐραστὰς αὐτοῦ καλοὺς καὶ ἐραστοὺς ποιεῖ. Οὗ δὴ καὶ ἀγὼν μέγιστος καὶ ἔσχατος ψυχαῖς πρόκειται, ὑπὲρ οὗ καὶ ὁ πᾶς πόνος, μὴ ἀμοίρους γενέσθαι τῆς ἀρίστης θέας, ἧς ὁ μὲν τυχὼν μακάριος ὅψιν μακαρίαν τεθεαμένος· ἀτυχὴς δὲ ὄντως ὁ μὴ τυχών. Οὐ γὰρ ὁ χρωμάτων ἢ σωμάτων καλῶν μὴ τυχὼν οὐδὲ δυνάμεως οὐδὲ ἀρχῶν οὐδ' ὁ βασιλείας μὴ τυχὼν ἀτυχής, ἀλλ' ὁ τούτου καὶ

cetur et *delectatur. Hoc est quod sumministrat uniuersis substantiam, ipsum autem manens in semet ipso dat aliis, nihil autem in se ex aliis suscipit.* De quo propheta ait : « Dixi domino meo : deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non indiges » (*Ps. XV, 2*). Hoc solum uidere desiderauit, sicut ipse alibi ait : « Unam petii a domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo domini omnes dies uitae meae et uideam delectationem domini et considerem templum eius » (*Ps. XXVI, 4*).

Si quis igitur purum illud et incorporeum summum illud uidere meruerit, *quid habeat aliud, quod desideret?* Denique Petrus gloriam resurrectionis Christi uidit et nolebat descendere dicens : « Domine, bonum est nos hic esse » (*Mt. XVII, 4*). Et quanto inconparabilior est illa diuinitatis gloria et « lux inaccessibilis » (*I Tim. VI, 16*), quam *si quis uiderit, quid aliud concupiscat? Non regna*, non facultates, *honores*, gloriam, *potestates; illis enim uti nihil beatitudinis est, hoc uti beatum est,* ut *illa despiciens ad hoc conuersus* maneat.

μόνου, ὑπὲρ οὗ τῆς τεύξεως καὶ βασιλείας καὶ ἀρχὰς γῆς ἁπάσης καὶ θαλάττης καὶ οὐρανοῦ προέσθαι χρεών, εἰ καταλιπών τις ταῦτα καὶ ὑπεριδὼν εἰς ἐκεῖνο στραφεὶς ἴδοι.

On le voit, Ambroise imprime au texte de Plotin la marque de son génie littéraire, en traduisant souvent un terme grec par deux synonymes latins, ou inversement. Mais d'un bout à l'autre du chapitre, comme ce sera le cas pour les chapitres suivants, il

conserve, sans doute possible, le fil de la pensée plotinienne. Il s'est contenté de relier le développement sur la montée de l'âme vers les régions supérieures, avec la métaphore, elle-même platonicienne, des ailes de l'âme [1] ; il a, d'autre part, relié le début du chapitre 7 de Plotin avec le passage du chapitre 5, où la purification de l'âme était comparée à l'épreuve par laquelle l'or est débarrassé de sa gangue. On notera que l'allusion plotinienne à une expérience personnelle de l'extase a disparu chez Ambroise, ainsi que la proposition relative aux vêtements revêtus lors de notre descente dans le corps, et la comparaison avec les hommes qui montent vers les sanctuaires en vue de l'initiation aux mystères. Ambroise conserve très fidèlement l'idée de l'ascension de l'âme, purifiée parce qu'elle a dépouillé ses vêtements, en vue de voir le Bien dont tout dépend [2]. Plotin faisait de cet Être suprême la cause de la vie, de l'intelligence et de l'être ; Ambroise reproduit les trois termes, mais en réservant le troisième pour une phrase suivante. Il admet tout ce que dit Plotin sur les sentiments d'amour et de désir que cet Être inspire, avant qu'on ne l'ait vu, sur le plaisir que cause l'union avec lui [3], en sorte que l'on méprise tout le reste [4]. Mais il substitue aux termes plotiniens qui exprimaient l'effroi sacré ou la stupeur provoqués chez le myste par l'extase (ἐκπλαγείη ; θάμβους ; ἐκπλήττεσθαι), la simple notion d'une présence intérieure [5].

Les bienfaits de cet Être et le désir de vision qu'il inspire sont illustrés chez Ambroise par deux références bibliques, aux *Psaumes XV* et *XXVI*. La phrase plotinienne relative à la première Beauté qui embellit ses propres amants est interprétée à la lumière de la doctrine de la Grâce et du libre arbitre, comme si cette vision pouvait être *méritée* (*meruerit*) [6]. Plotin indiquait

---

1. Sur cette métaphore, cf. A. d'Alès, *Les ailes de l'âme*, dans *Ephemerides theologicae Louanienses*, t. X (1933), p. 63-72, et mon art. *Quelques symboles funéraires du néo-platonisme latin*, dans *R. E. A.*, t. XLVI, 1944, p. 66-73.

2. Ambroise ajoute : « mais qui ne dépend de personne. »

3. Συγκερασθῆναι est dédoublé en *appropinquare et misceri*.

4. Là où Plotin redoublait l'expression : καταγελᾶν καὶ... καταφρονεῖν, Ambroise simplifie en *despicit* ; de même, à la fin du chapitre, καταλιπών ...καὶ ὑπεριδών est simplifié en *despiciens* ; au contraire, Ambroise a rendu ἡδονή par deux verbes : *mulcetur et delectatur*.

5. *Inest* est substitué à θάμβους πίμπλασθαι.

6. Cf. aussi Ambroise, *De fuga saeculi*, I, 1, dans *C. S. E. L.*, t. XXXII, 2, p. 163, 13 : « ... ipsoque in tempore quo eleuare mentem paramus, insertis inanibus cogitationibus ad terrena plerumque deicimur. Quis autem tam beatus, qui in corde suo semper ascendat ? sed hoc sine auxilio diuino qui fieri potest ? nullo profecto modo », texte cité par Augustin, *Contra duas epist. Pelag.* IV, 1, et *De dono perseuerantiae* XIII, 33.

que l'homme peut rester dans la jouissance de cette contemplation ; Ambroise illustre cette pensée par la parole de saint Pierre, lors de la Transfiguration [1], et par celle de saint Paul sur la lumière inaccessible. Il reprend textuellement le développement de Plotin sur la béatitude que procure cette vision, opposée au faux bonheur que procurent le pouvoir, les magistratures ou la royauté ; il s'est contenté d'ajouter à la liste des faux biens les richesses et la gloire, mais conclut comme Plotin que, seul, le mépris des faux biens permet de se tourner vers le Bien.

*
* *

Le parallèle se poursuit tout au long du chapitre 8 de Plotin, relatif aux moyens de parvenir à cette vision :

PLOTIN :

Τίς οὖν ὁ τρόπος ; Τίς μηχανή ; Πῶς τις θεάσεται κάλλος ἀμήχανον οἷον ἔνδον ἐν ἁγίοις ἱεροῖς μένον οὐδὲ προιὸν εἰς τὸ ἔξω, ἵνα τις καὶ βέβηλος ἴδῃ ; Ἴτω δὴ καὶ συνεπέσθω εἰς τὸ εἴσω ὁ δυνάμενος ἔξω καταλιπὼν ὄψιν ὀμμάτων μηδ' ἐπιστρέφων αὐτὸν εἰς τὰς προτέρας ἀγλαίας σωμάτων. Ἰδόντα γὰρ δεῖ τὰ ἐν σώμασι καλὰ μήτοι προστρέχειν, ἀλλὰ γνόντα ὡς εἰσιν εἰκόνες καὶ ἴχνη καὶ σκιαί, φεύγειν πρὸς ἐκεῖνο οὗ ταῦτα εἰκόνες. Εἰ γάρ τις ἐπιδράμοι λαβεῖν βουλόμενος ὡς ἀληθινόν, οἷα εἰδώλου καλοῦ ἐφ' ὕδατος ὀχουμένου, οὗ λαβεῖν βουληθείς, ὡς πού τις μῦθος, δοκῶ μοι, αἰνίττεται, δὺς εἰς τὸ κάτω τοῦ ῥεύματος ἀφανὴς ἐγένετο, τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον ὁ

AMBROISE :

Hanc igitur uidens pulchram imaginem ingrediatur intro, foris relinquat uultum corporis. *Nam qui intuetur corpora non debet introrsum intueri,* ne more *mergentis in gurgite* rapiatur atque absorbeatur et quasi *in profundum demersus nusquam adpareat.*

ἐγόμενος τῶν καλῶν σωμάτων καὶ μὴ ἀφιεὶς οὐ τῷ σώματι, τῇ δὲ ψυχῇ καταδύσεται εἰς σκοτεινὰ καὶ ἀτερπῆ τῷ νῷ βάθη, ἔνθα τυφλὸς ⟨καὶ⟩ ἐν ᾅδου μένων καὶ ἐνταῦθα κἀκεῖ σκιαῖς συνέσται.

---

1. Même allusion à la scène de la Transfiguration et à la possibilité de la vision extatique, chez JÉRÔME, *Epist. ad Rufinum*, III, 4, 23, éd. Labourt, Paris, 1949, p. 13 (écrite en 375), à propos de son ami Bonose qui vit retiré dans une île : « (Bonosus) solus ibi... uidet gloriam Dei, quam etiam apostoli nisi in deserto non uiderant... Fortasse ad exemplum Iohannis aliquid uidet, dum in insula commoratur. »

PLOTIN :

Φεύγωμεν δὴ φίλην ἐς πατρίδα, ἀληθέστερον ἄν τις παρακελεύοιτο. Τίς οὖν ἡ φυγή ; Καὶ πῶς ἀναξόμεθα ; Οἷον ἀπὸ μάγου Κίρκης φησὶν ἢ Καλυψοῦς Ὀδυσσεὺς αἰνιττόμενος, δοκεῖ μοι, μεῖναι οὐκ ἀρεσθείς, καίτοι ἔχων ἡδονὰς δι' ὀμμάτων καὶ κάλλει πολλῷ αἰσθητῷ συνών. Πατρὶς δὴ ἡμῖν, ὁθενπερ ἤλθομεν, καὶ πατὴρ ἐκεῖ. Τίς οὖν ὁ στόλος καὶ ἡ φυγή ; Οὐ ποσὶ δεῖ διανύσαι· πανταχοῦ γὰρ φέρουσι πόδες ἐπὶ γῆν ἄλλην ἀπ' ἄλλης· οὐδέ σε δεῖ ἵππων ὄχημα ἢ τι θαλάττιον παρασκευάσαι, ἀλλὰ ταῦτα πάντα ἀφεῖναι δεῖ καὶ μὴ βλέπειν, ἄλλ' οἷον μύσαντα ὄψιν ἄλλην ἀλλάξασθαι καὶ ἀνεγεῖραι, ἣν ἔχει μὲν πᾶς, χρῶνται δὲ ὀλίγοι. Τί οὖν ἐκείνη ἡ ἔνδον βλέπει ;

AMBROISE :

Fugiamus ergo in patriam uerissimam. Illic patria nobis et illic pater, a quo creati sumus, ubi est « Hierusalem ciuitas, quae est mater omnium (*Galat. IV, 26*) » *Sed quae est fuga? Non utique pedum*, qui sunt corporis : *isti enim quocumque currunt in terra* currunt et *de solo ad solum* transeunt. *Nec nauibus* fugiamus *aut « curribus aut equis*, qui obligantur et cadunt » (*Ps. XX*, 8-9), sed fugiamus animo et *oculis* aut pedibus *interioribus*.

Dans ce chapitre 8 de Plotin, Ambroise a commencé par couper la nouvelle allusion à l'idole des sanctuaires, qui n'apparaît pas aux profanes. Il met en garde, dans les mêmes termes que Plotin, contre la vision des beautés corporelles, qui, si l'on s'y attarde, empêche la vision intérieure et vous fait plonger et disparaître dans le gouffre. L'allusion transparente de Plotin à la fable de Narcisse est atténuée par Ambroise, mais il en conserve l'interprétation allégorique qui voit dans le gouffre en question le gouffre infernal ; il évite pourtant le mot : *Hadès*. Les paragraphes relatifs à la fuite dans la patrie se répondent littéralement, à quelques détails près : « Enfuyons-nous donc dans notre chère patrie, voilà le vrai conseil », disait Plotin ; Ambroise a transposé : « Enfuyons-nous donc dans notre *vraie* patrie [1]. » Il supprime ensuite la référence aux interprétations symboliques des épreuves d'Ulysse [2]. « Notre patrie est *le lieu d'où nous venons*, et notre père est là-bas », écrivait Plotin ; Ambroise altère sciemment sa pensée : « Notre patrie et notre père, *qui nous a créés*, sont là-bas, *où est la Jérusalem céleste qui est notre mère commune* (*Galat. IV*, 26) » ; il substitue ainsi l'idée

1. A moins que *uerissimam* ne doive être corrigé en *carissimam*.

2. Il les connaît d'ailleurs bien et les emploie dans d'autres ouvrages ; sur Ulysse et les Sirènes, cf. les textes d'Ambroise cités dans mon article, *Quelques symboles funéraires* ... p. 76, n. 3 ; 90, n. 2 et 4.

de création à l'idée de descente des âmes, et cite saint Paul.

Quoiqu'il ait supprimé la mention des voyages d'Ulysse sur mer [1], il conserve néanmoins la mention du navire. L'attelage dont parlait Plotin a évoqué fort à propos, pour Ambroise, les versets du Psalmiste sur « les chars et les chevaux qui s'empêtrent et qui tombent » [2]. Enfin, il ajoute audacieusement, pour la symétrie : « Fuyons par l'âme, avec nos yeux *ou nos pieds* intérieurs », et raye la phrase suivante de Plotin, relative au réveil de l'âme.

*
* *

Le chapitre 9 de Plotin a encore servi de canevas au sermon d'Ambroise :

Ἄρτι μὲν ἐγειρομένη οὐ πάνυ τὰ λαμπρὰ δύναται βλέπειν. Ἐθιστέον οὖν τὴν ψυχὴν αὐτὴν πρῶτον μὲν τὰ καλὰ βλέπειν ἐπιτηδεύματα· εἶτα ἔργα καλά, οὐχ ὅσα αἱ τέχναι ἐργάζονται, ἀλλ' ὅσα οἱ ἄνδρες οἱ λεγόμενοι ἀγαθοί· εἶτα ψυχὴν ἰδὲ τῶν τὰ ἔργα τὰ καλὰ ἐργαζομένων· πῶς ἂν οὖν ἴδοις ψυχὴν ἀγαθὴν οἷον τὸ κάλλος ἔχει; Ἄναγε ἐπὶ σαυτὸν καὶ ἰδέ· κἂν μήπω σαυτὸν ἴδῃς καλόν, οἷα ποιητὴς ἀγάλματος, ὃ δεῖ καλὸν γενέσθαι, τὸ μὲν ἀφαιρεῖ, τὸ δὲ ἀπέξεσε, τὸ δὲ λεῖον, τὸ δὲ καθαρὸν ἐποίησεν, ἕως ἔδειξε καλὸν ἐπὶ τῷ ἀγάλματι πρόσωπον, οὕτω καὶ σὺ ἀφαίρει ὅσα περιττὰ καὶ ἀπεύθυνε ὅσα σκολιά, ὅσα σκοτεινὰ καθαίρων ἐργάζου εἶναι λαμπρὰ καὶ μὴ παύσῃ τεκταίνων τὸ σὸν ἄγαλμα, ἕως ἂν ἐκλάμψῃ σοι τῆς ἀρετῆς ἡ θεοειδὴς ἀγλαία, ἕως ἂν ἴδῃς σωφροσύνην ἐν ἁγνῷ βεβῶσαν βάθρῳ. Εἰ γέγονας τοῦτο καὶ εἶδες αὐτὸ καὶ σαυτῷ καθαρῶς συνεγένου οὐδὲν ἔχων ἐμπόδιον πρὸς τὸ ἓν οὕτω γενέσθαι οὐδὲ σὺν αὐτῷ ἄλλο τι ἐντὸς μεμιγμένον ἔχων, ἀλλ' ὅλος αὐτὸς φῶς ἀληθινὸν μόνον, οὐ μεγέθει μεμετρημένον οὐδὲ σχήματι εἰς ἐλάττωσιν περιγραφὲν οὐδ' αὖ εἰς μέγεθος δι' ἀπειρίας αὐξηθέν, ἀλλ' ἀμέτρητον πανταχοῦ, ὡς ἂν μεῖζον παντὸς μέτρου καὶ παντὸς κρεῖσσον ποσοῦ· εἰ τοῦτο γενόμενον σαυτὸν ἴδοις, ὄψις ἤδη γενόμενος θαρσήσας περὶ σαυτῷ καὶ ἐνταῦθα ἤδη ἀναβεβηκὼς μηκέτι τοῦ δεικνύντος δεηθεὶς ἀτενίσας ἰδέ·

Adsuescamus oculos nostros *uidere quae dilucida et clara sunt, spectare uultum continentiae et temperantiae* omnesque *uirtutes*, in quibus *nihil scabrum, nihil obscurum et tortuosum* sit. *Et ipsum spectet quis et conscientiam suam.*

---

1. Ambroise ne rend pas στόλος.

2. La référence au *Psaume XX*, 8-9, cité par Ambroise, *Epist. ad Marcellinam* XXII, 10, *P. L.*, t. XVI, 1022 C (appliquée à ses ennemis Ariens lors de la translation de Gervais et Protais) et *Explanatio Psalmorum XII*, dans *C.S. E. L.*, t. LXIV, p. 69, 23 et 251, 6, sous la forme : « Hi in curribus et hi in equis : nos autem in nomine Domini Dei nostri magnificabimur... ; ipsi obligati sunt et ceciderunt : nos uero surreximus et erecti sumus », ne figure pas dans l'édition Schenkl et m'a été signalée par mon élève M. l'abbé Testard ; elle explique qu'Ambroise ait substitué *curribus aut equis* à ἵπποι ὄχημα. Augustin, *Enarr. in Ps.* CXLVI, 19, *P. L.*, t. XXXVII, 1912, lit le même texte avec la variante : « *illis obligati sunt pedes.* »

οὗτος γὰρ μόνος ὁ ὀφθαλμὸς τὸ μέγα κάλλος βλέπει. Ἐὰν δὲ ἴῃ ἐπὶ τὴν θέαν λημῶν κακίαις καὶ οὐ κεκαθαρμένος ἢ ἀσθενής, ἀνανδρίᾳ οὐ δυνάμενος τὰ πάνυ λαμπρὰ βλέπειν, οὐδὲν βλέπει, κἂν ἄλλος δεικνύῃ παρὸν τὸ ὁραθῆναι δυνάμενον. Τὸ γὰρ ὁρῶν πρὸς τὸ ὁρώμενον συγγενὲς καὶ ὅμοιον ποιησάμενον δεῖ ἐπιβάλλειν τῇ θέᾳ. Οὐ γὰρ ἂν πώποτε εἶδεν ὀφθαλμὸς ἥλιον ἡλιοειδὴς μὴ γεγενημένος, οὐδὲ τὸ καλὸν ἂν ἴδοι ψυχὴ μὴ καλὴ γενομένη. Γενέσθω δὴ πρῶτον θεοειδὴς πᾶς καὶ καλὸς πᾶς, εἰ μέλλει θεάσασθαι θεόν τε καὶ καλόν. Ἥξει γὰρ πρῶτον ἀναβαίνων ἐπὶ τὸν νοῦν κἀκεῖ πάντα εἰσ⟨όψ⟩εται καλὰ τὰ εἴδη καὶ φήσει τὸ κάλλος τοῦτο εἶναι. Τὸ δὲ ἐπέκεινα τούτου τὴν τοῦ ἀγαθοῦ λεγομένην φύσιν προβεβλημένον τὸ καλὸν πρὸ αὑτῆς ἔχουσαν. Ὥστε ὁλοσχερεῖ μὲν λόγῳ τὸ πρῶτον καλόν· διαιρῶν δὲ τὰ νοητὰ τὸ μὲν νοητὸν καλὸν τὸν τῶν εἰδῶν φήσει τόπον, τὸ δ'ἀγαθὸν τὸ ἐπέκεινα καὶ πηγὴν καὶ ἀρχὴν τοῦ καλοῦ. Ἡ ἐν τῷ αὐτῷ τὸ ἀγαθὸν καὶ καλὸν πρῶτον θήσεται· πλὴν ἐκεῖ τὸ καλόν.

Illum oculum mundet, ne quid habeat sordium; quod enim uidetur non debet dissonare ab eo qui uidet, quoniam « conformes nos deus imaginis uoluit esse filii sui » (*Rom. VIII, 29*). Cognatum igitur nobis est illud bonum « nec longe est ab unoquoque nostrum; in ipso enim uiuimus et sumus et mouemur; ipsius enim et genus sumus » (*Act. XVII, 28*), ut Apostolus gentiles posuit significare. Ipsum est bonum quod quaerimus, « solum bonum » (*Marc X, 18 = Luc XVIII, 19*); nemo enim bonus nisi unus deus. *Hic est oculus, qui magnum illum* et uerum *decorem intuetur. Solem* nisi sanus et uigens *oculus non aspicit, nec bonum potest uidere nisi anima bona. Fiat ergo bonus qui uult uidere dominum et quod est bonum.* Huius boni similes simus et secundum id operemur quae bona sunt. *Hoc est bonum, quod supra* omnem operationem *est, supra omnem mentem atque intellectum.* Ipsum est quod semper manet et ad ipsum conuertuntur omnia, « in quo habitat plenitudo diuinitatis » (*Coloss. II, 9*)...

Comme méthode d'ascèse, Ambroise et Plotin préconisent, dans les mêmes termes, que l'on s'accoutume au brillant de la vision [1] en observant la tempérance et une conduite vertueuse. Remarquons qu'Ambroise évite de personnifier la Tempérance, alors que Plotin la faisait siéger, comme une idole, sur un trône sacré [2]; pour le même motif, il préfère parler des vertus, plutôt que de la Vertu à l'éclat divin; il atténue aussi, tout en conservant les trois épithètes, la comparaison plotinienne avec le sculpteur qui achève la statue en enlevant tout ce qui est rugueux, oblique ou sombre (*nihil scabrum, nihil obscurum et tortuo-*

1. Τὰ λαμπρά est rendu par *dilucida et clara.*
2. Σωφροσυνήν est rendu par *continentiae et temperantiae.*

sum). Il reproduit fidèlement les phrases de Plotin sur la nécessité de regarder en soi-même, de purifier l'œil des chassies, d'établir une harmonie entre le sujet qui voit et l'objet vu. Mais il a sauté le développement sur l'homme devenu lumière; il ne pense pas, comme Plotin, que l'homme doive prendre confiance en soi et n'ait plus besoin de guide. « Il faut, disait Plotin, que l'œil soit *de même race* (συγγενές) et se rende semblable à l'objet vu » ; Ambroise prend ce terme de parenté au sens le plus strict, il l'illustre à l'aide de textes chrétiens : d'abord, le verset de l'*Épître aux Romains* précise que, par la volonté de Dieu, nous sommes *conformes* à l'image de son Fils; puis le discours de saint Paul sur l'Aréopage suggère que Dieu nous est apparenté (*cognatum*) [1] en citant la parole d'Aratos : « *De sa race* nous sommes » (ipsius enim et *genus* sumus). Le contexte de saint Paul : « il n'est pas loin de chacun de nous » confirme, pour Ambroise, la proposition de Plotin sur la présence du Bien qui peut être vu.

« Jamais, continuait Plotin, un œil ne verrait le soleil sans être devenu *semblable au soleil*, ni une âme ne verrait le Beau sans être belle; que tout être devienne donc d'abord *divin* et beau, s'il veut contempler Dieu et le Beau. » Ambroise a jugé l'expression excessive et prend soin de ne pas diviniser l'homme : « Jamais un œil ne voit le soleil sans être *sain et vigourenx*, ni une âme ne peut voir le Bien sans être bonne; que tout être devienne donc d'abord bon, s'il veut contempler *le Seigneur* et le Bien » ; au lieu de parler d'un œil semblable au soleil, il préfère dire : un œil *sain et vigoureux*, empruntant d'ailleurs ces épithètes au contexte de Plotin qui juge inapte à la vision l'œil *maladif et sans énergie* ; Ambroise identifie le Bien avec *le Seigneur* Jésus-Christ; et il ajoute : « rendons-nous semblables à ce Bien. » On l'aura remarqué, tout au long de ces pages, Ambroise substitue fréquemment la notion de Bien à celle de Beau [2]. Pour terminer, Plotin faisait du Beau, confondu avec l'Intelligence, une hypostase inférieure au Bien. Ambroise reproduit cette phrase, mais l'interprète en un sens psychologique, non en un sens métaphysique : « Le Bien, c'est ce qui est au-dessus de *toute* opération, au-dessus de *toute* pensée et de *toute* intelligence » ; il se garde d'ériger l'Intelligence en

1. Les manuscrits et éditions d'Ambroise portent *cognitum* ; mais je me crois autorisé à corriger en *cognatum*, en raison du mot *cognationem* dans les textes d'Ambroise cités ci-dessous, p. 53, n. 4.

2. Il traduit indifféremment καλόν et ἀγαθόν par *pulchritudo*, *decus*, *pulchrum*, *bonum* ; ce dernier terme est celui qu'il préfère.

hypostase, et entend seulement que l'intelligence humaine est ce qu'il y a de plus proche de la divinité. Il termine ensuite le sermon, indépendamment du texte de Plotin, en montrant à l'aide de citations de l'Écriture, notamment de l'*Épître aux Colossiens*, que le Bien est source de toute vie, et que la mort, délivrance du corps, nous procurera cette vision.

Ce long parallèle nous enseigne qu'Ambroise a médité et s'est assimilé le Περὶ τοῦ καλοῦ de Plotin. Il le suit pas à pas, reproduit des phrases entières, fait profondément sienne la doctrine plotinienne de la vision de Dieu. Mais en même temps, il la filtre soigneusement ; il élimine en particulier tout ce qui a trait aux cultes païens (stupeur extatique du myste ; idole des sanctuaires invisible aux profanes), et toute allusion aux mythes helléniques (fable de Narcisse, épreuves d'Ulysse) ; il se défie même de l'allégorie, quand elle risque de diviniser une notion abstraite : la Tempérance, la Vertu. Il repousse encore les formules qui rappellent les doctrines platoniciennes de la préexistence, de la descente des âmes, de la réminiscence, et substitue la notion de création. Il interprète dans le sens du don divin par la Grâce la phrase de Plotin sur la Beauté qui embellit ses propres amants. Il rejette les expressions relatives à la divinisation de l'âme humaine et se garde de convier l'homme, comme faisait Plotin, à prendre confiance en ses propres forces et à se passer de guide. Il identifie constamment le Beau et le Bien, tandis que Plotin finissait par les distinguer ; il refuse de considérer l'intelligence comme une hypostase divine. Surtout, il ne cesse de confronter la pensée plotinienne avec les Écritures. Ajoutons que ces pages de Plotin lui sont si familières et si chères, qu'il les utilise de nouveau, mais toujours sans nommer Plotin, dans une de ses lettres à Irénée, relative au Souverain Bien [1]. Enfin, si nous

1. Cf., en particulier, avec les textes cités ci-dessus p. 32-33, Ambroise, *Epist. ad Irenaeum* XXIX, 8, *P. L.*, t. XVI, 1059 A : « *Vitae igitur fons est summum illud bonum, ex quo uiuendi substantia ministratur omnibus : ipse autem in se* habet uitam *manentem. A nullo* quasi inops *accipit* : largitur bona *aliis*, non aliunde indiget. Unde et ait ex persona hominis : « *Quoniam bonorum meorum non indiges* » (*Ps. XV*, 2). Quid ergo pulchrius quam *ei appropinquare, ei adhaerere?* Quae maior *uoluptas est? Quod is qui uiderit... quid potest aliud desiderare? quae regna? quas potestates?* cum aduertat quam miserae etiam hic conditiones sint, quam mutabiles imperii status, quam exigua uitae huius spatia, quanta in ipso imperio seruitia, cum ad aliorum, non ad suum uiuant arbitrium... *Imaginem* istam mundi *foris relinque* » ; de plus, dans le contexte, mêmes citations de *Ps. XXVI*, 4, *Mat. XVII*, 4, *Act. XVII*, 28 ; mêmes développements sur la fuite, le dépouillement, le vol de l'âme, la purification de l'œil intérieur. Sur le destinataire et la date de cette lettre, cf. les conjectures de Palanque, *op. cit.*, p. 546-547, et *Deux correspondants de saint Ambroise : Orontien et Irénée*, dans *R. E. L.*, t. XI (1933), p. 153-163 : il croit cette lettre de l'été 393, y voyant une allusion à

comparons l'usage qu'Ambroise fait de ces pages, avec celui qu'en faisait saint Basile, nous constatons que Basile n'est pas l'intermédiaire : Ambroise reste infiniment plus fidèle au texte de Plotin [1].

*
* *

Ce n'est pas tout. Les dernières phrases du *De Isaac* annoncent le *De bono mortis* [2], qui, comme le précise expressément Ambroise, lui fait suite. Or, la transition même de l'un à l'autre traité correspond au passage des traités 6 à 7 de la première *Ennéade*. Le traité 7 est, lui aussi, source d'Ambroise :

PLOTIN, *Enn.* I, 7, 2, 9, p. 109 :

« Ζωὴ τοίνυν, ὅτῳ τὸ ζῆν, τὸ ἀγαθόν... »

I, 7, 3, 3, p. 109 : « Εἰ δὴ ἡ ζωὴ ἡμῖν, ᾗ μέμικται κακὸν, ἀγαθόν, πῶς οὐχ ὁ θάνατος κακόν;

Ἢ τίνι; Τὸ γὰρ κακὸν συμβεβηκέναι δεῖ τῳ· ὃ δ'οὐκ ἔστιν ἔτι ὄν, ἤ, εἰ ἔστιν, ἐστερημένον ζωῆς, οὐδ' οὕτω κακὸν τῷ λίθῳ.

Εἰ δ'ἔστι ζωὴ καὶ ψυχὴ μετὰ θάνατον, ἤδη ἂν εἴη ἀγαθόν,

AMBROISE, *De bono mortis*, I, 1, p. 703, 1 :

« Quoniam de anima superiore libro sermonem aliquem contexuimus, faciliorem uiam putamus *de bono mortis* conficere aliquid.

p. 703, 10 : sed forte aliqui adserat : quid tam contrarium quam uita morti? *Si ergo uita bonum* putatur, *quomodo mors non est mala?*

IV, 13, p. 714, 12 « sed quomodo mors mala, si aut secundum gentiles sensu *caret* aut secundum Apostolum (*Philipp. I, 21* et *23*) lucrum Christus est, cum quo esse multo melius? quomodo igitur nobis mors malum, si *nullus* post mortem *sensus est?* ubi enim nullus sensus, *nullus utique iniuriae dolor*, quia dolor sensus est.

Aut quia est post mortem sensus, est utique *uita post mortem*

---

la mort de Valentinien, tandis que les Mauristes la dataient de 387, y voyant une allusion à la mort de Gratien. Il me paraît téméraire d'interpréter avec Palanque, *op. cit.*, p. 547, n. 362, le passage sur les vicissitudes des empires (ci-dessus : « cum ad aliorum, non ad suum uiuant imperium »), comme une allusion historique à Valentinien II et Eugène, jouets successifs d'Arbogast ; c'est en réalité le développement du lieu commun suggéré par Plotin, *Enn.* I, 6, 7, 35, p. 104. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il résulte du parallèle de cette lettre avec le *De Isaac* (notamment du « ei appropinquare, ei adhaerere ») que cette lettre est postérieure au *De Isaac*, et moins fidèle à Plotin.

1. Sur Basile et Plotin, cf. P. HENRY, *Les états du texte de Plotin*, Bruxelles, 1938, p. 175-176 et 180, où l'on trouvera les derniers chapitres du Περὶ τοῦ καλοῦ mis en parallèle avec l'*Hom. XV de fide* et le *De Spiritu sancto* de Basile. Henry date ce dernier traité de 374 environ.

2. Notamment p. 699, 21 : « ergo non timeamus mortem... »

ὅσῳ μᾶλλον ἐνεργεῖ τὰ αὑτῆς ἄνευ σώματος.

et superstes mortis est anima, quae sensu utitur et uita fungitur. *Cum autem manet post mortem uita atque anima, manet bonum* nec morte amittitur, sed *augetur*, nec ullo impedimento mortis retardatur anima, sed *operatur eo* [1] *magis, quia operatur quae sua sunt sine ulla corporis* societate, quod animae maiori oneri quam usui est.

Εἰ δὲ τῆς ὅλης γίνεται, τί ἂν ἐκεῖ οὕτῃ εἴη κακόν; Καὶ ὅλως ὥσπερ τοῖς θεοῖς ἀγαθὸν μέν ἐστι, κακὸν δὲ οὐδέν, οὕτως οὐδὲ τῇ ψυχῇ τῇ σωζούσῃ τὸ καθαρὸν αὑτῆς· εἰ δὲ μὴ σώζοι, οὐχ ὁ θάνατος ἂν εἴη κακὸν αὐτῇ, ἀλλ' ἡ ζωή.

Quid igitur est mali animae, quae puritatem suam custodierit et uirtutum disciplinam *seruauerit? aut si non seruauit, non mors malum, sed uita...*

Εἰ δὲ καὶ ἐν ᾅδου δίκαι, πάλιν αὐτῇ ἡ ζωὴ κἀκεῖ κακόν, ὅτι μὴ ζωὴ μόνον. Ἀλλ' εἰ σύνοδος μὲν ψυχῆς καὶ σώματος ζωή, θάνατος δὲ διάλυσις τούτων, ἡ ψυχὴ ἔσται ἀμφοτέρων δεκτική· ἀλλ' εἰ ἀγαθὴ ἡ ζωή, πῶς ὁ θάνατος οὐ κακόν; Ἡ ἀγαθὴ μέν ἡ ζωὴ οἷς ἔστιν, ἀγαθὸν οὐ καθόσον σύνοδος, ἀλλ' ὅτι δι' ἀρετῆς ἀμύνεται τὸ κακόν· ὁ δὲ θάνατος μᾶλλον ἀγαθόν· Ἢ λεκτέον αὐτὴν μὲν τὴν ἐν τῷ σώματι ζωὴν κακὸν μὲν παρ' αὑτῆς, τῇ δὲ ἀρετῇ ἐν ἀγαθῷ γίνεσθαι τὴν ψυχὴν οὐ ζῶσαν ⟨κατὰ⟩ τὸ σύνθετον, ἀλλ' ἤδη χωρίζουσαν ἑαυτήν· »

Si iudicium post mortem, etiam uita post mortem. Vita igitur haec non est bona, aut si hic bona uita, quomodo illic mors non est bona, cum illic nullus supersit terribilis iudicii metus? Sed *ipsa hic uita si bona est*, quibus rebus bona est? *Virtute* utique et bonis moribus. *Non ergo secundum animae et corporis copulam bona est*, sed quia *per uirtutem quod malum est suum repellit, quod autem bonum est mortis adipiscitur...* Quod si uita bona, quae animae *se* a corpore *separantis* est speculum, et si *anima bona*, quae se eleuat atque abducit a corporis contubernio, et mors utique est bonum, quae animam a societate huius carnis absoluit et liberat. »

Le chapitre 3 de cet ouvrage de Plotin traite le sujet même de saint Ambroise : le bien que constitue la mort. Ce chapitre extrêmement dense et difficile, du fait de l'entrecroisement des objections et des répliques, a été médité par Ambroise qui s'efforce de le rendre clair en le délayant un peu. On ne s'étonnera pas de l'intérêt spécial porté par Ambroise à ce traité de l'extrême vieillesse de Plotin, puisqu'il est, comme dit M. Bréhier, « un

1. Conjecture personnelle ; Schenkl conjecturait : *ea* ; le meilleur manuscrit porte : *aut*. Le ὅσῳ μᾶλλον de Plotin exige pour équivalent latin : *eo magis*.

témoignage de l'importance croissante que prennent les questions morales dans les œuvres de sa dernière période » [1].

Plotin et Ambroise supposent, pour commencer, la même objection, tirée de la dialectique des contraires : si la vie est un bien, comment la mort n'est-elle pas un mal ? Plotin, en se plaçant au point de vue épicurien, ripostait : « Un mal pour qui ? Car le mal doit arriver à un être ; mais le mort n'est plus, ou, s'il existe, il est privé de vie et ressent moins de mal qu'une pierre. » Ambroise conserve cette réplique, mais en attribuant aux Gentils la doctrine épicurienne ; il soutient d'ailleurs, dans les termes mêmes de Plotin, la survie de l'âme, mais précise par la citation de l'*Épître aux Philippiens* qu'il la conçoit comme la vie béatifique avec le Christ. Les additions d'Ambroise ne visent qu'à rendre plus claire l'expression trop concise de Plotin ; tous deux s'accordent à dire que la mort est un bien pour l'âme, en ce qu'elle la délivre du corps et lui permet de mieux exercer son activité propre ; mais Ambroise supprime l'allusion plotinienne à l'Ame universelle et la comparaison avec les dieux. Tous deux poursuivent en disant : « La mort n'est pas un mal pour l'âme qui a conservé sa pureté [2] ; et si elle ne l'a pas conservée, ce n'est pas la mort qui est un mal pour elle, mais la vie. » Après quelques lignes de développement, Ambroise passe avec Plotin à l'idée des châtiments d'outre-tombe, tout en supprimant la mention du Hadès ; ces châtiments sont, en réalité, non le fait de la mort, mais la punition d'une vie impure ; notre vie n'est un bien que si elle est vertueuse ; au contraire, la mort est toujours un bien, puisqu'elle sépare et libère l'âme du corps.

On voit ainsi que Plotin fournit à Ambroise la thèse fondamentale et le canevas du *De bono mortis*. Ambroise a peu de mal à christianiser, sur ce point, la pensée néo-platonicienne ; tous deux s'accordent sur le fond comme dans l'expression.

* * *

Un peu plus loin, Ambroise compare le jardin du *Cantique des cantiques* à celui du mythe de Poros, dans le *Banquet* de Platon. Cette comparaison n'était pas nouvelle ; comme l'a montré Wilbrand, Origène la faisait déjà dans son commentaire

1. Bréhier, éd. des *Ennéades*, t. I, p. 107.
2. Ambroise a simplement substitué l'interrogation rhétorique : *quid igitur est mali...* au tour positif de Plotin : κακὸν δὲ οὐδέν, et les parfaits *seruauerit*, *seruauit* aux présents σωζούσῃ, σώζοι.

perdu sur la *Genèse* [1]. Mais il faut ajouter que les détails typiques fournis par Ambroise ne peuvent provenir ni d'une lecture négligente du *Banquet*, comme pensait Schenkl [2], ni d'Origène [3]. En effet, Ambroise se réfère nettement à la curieuse interprétation que Plotin avait proposée de ce mythe :

Plotin, *Enn.* III, 5, 8, 1, éd. Bréhier, t. III, p. 84 :

« Ἀλλὰ τίς ὁ Ζεύς, οὗ τὸν κῆπον λέγει, εἰς ὃν εἰσῆλθεν ὁ Πόρος, καὶ τίς ὁ κῆπος οὗτος; Ἡ μὲν γὰρ Ἀφροδίτη ψυχὴ ἦν ἡμῖν, λόγος δὲ ἐλέγετο τῶν πάντων ὁ Πόρος. Ταῦτα δὲ τί δεῖ τίθεσθαι, τὸν Δία καὶ τὸν κῆπον αὐτοῦ; Οὐδὲ γὰρ ψυχὴν δεῖ τίθεσθαι τὸν Δία τὴν Ἀφροδίτην τοῦτο θέντας. Δεῖ δὴ λαβεῖν καὶ ἐνταῦθα παρὰ Πλάτωνος τὸν Δία ἐκ μὲν Φαίδρου (246 *e*) ἡγεμόνα μέγαν λέγοντος αὐτοῦ τοῦτον τὸν θεόν, ἐν ἄλλοις δὲ τρίτον, οἶμαι, τοῦτον (*Epist.* 312 *e*)· σαφέστερον δὲ ἐν τῷ Φιλήβῳ (30 *d*), ἡνίκ' ἂν φῇ ἐν τῷ Διὶ εἶναι βασιλικὴν μὲν ψυχήν, βασιλικὸν δὲ νοῦν. Εἰ οὖν ὁ Ζεὺς νοῦς ἐστι μέγας καὶ ψυχὴ καὶ ἐν τοῖς αἰτίοις τάττεται, κατὰ δὲ τὸ κρεῖττον δεῖ τάττειν διά τε τἆλλα καὶ ὅτι αἴτιον καὶ τὸ βασιλικὸν δὲ καὶ τὸ ἡγούμενον, ὁ μὲν ἔσται κατὰ τὸν νοῦν, ἡ δὲ Ἀφροδίτη αὐτοῦ οὖσα καὶ ἐξ αὐτοῦ καὶ σὺν αὐτῷ κατὰ τὴν ψυχὴν τετάξεται...

9 Ὁ οὖν Πόρος λόγος ὢν τῶν ἐν τῷ νοητῷ καὶ νῷ καὶ μᾶλλον κεχυμένος, καὶ οἷον ἁπλωθεὶς περὶ ψυχὴν ἂν γένοιτο καὶ ἐν ψυχῇ. Τὸ γὰρ ἐν νῷ συνεσπειραμένον καὶ οὐ παρὰ ἄλλου εἰς αὐτόν, τούτῳ δὲ μεθύοντι ἐπακτὸν τὸ τῆς πληρώσεως. Τὸ δ' ἐκεῖ πληροῦν τοῦ νέκταρος τί ἂν εἴη ἢ λόγος ἀπὸ κρείττονος ἀρχῆς πεσὼν εἰς ἐλάττονα; Ἐν οὖν τῇ ψυχῇ ἀπὸ νοῦ ὁ λόγος οὗτος, ὅτε ἡ Ἀφροδίτη λέγεται γεγονέναι, εἰσρυεὶς εἰς τὸν κῆπον αὐτοῦ. Κῆπος δὲ πᾶς ἀγλάισμα καὶ πλούτου ἐγκαλλώπισμά. Ἀγλαίζεται δὲ τῷ τοῦ Διὸς λόγῳ καὶ τὰ καλλωπίσματα αὐτοῦ, τὰ παρὰ τοῦ νοῦ αὐτοῦ εἰς τὴν ψυχὴν ἐλθόντα ἀγλαίσματα. Ἢ τί ἂν εἴη ὁ κῆπος τοῦ Διὸς ἢ τὰ ἀγάλματα αὐτοῦ καὶ τὰ ἀγλαίσματα; Τί δ' ἂν εἴη τὰ ἀγλαίσματα αὐτοῦ καὶ τὰ κοσμήματα ἢ οἱ λόγοι οἱ παρ' αὐτοῦ ῥυέντες; Ὁμοῦ δὴ οἱ λόγοι, ὁ Πόρος, ἡ εὐπορία καὶ ὁ πλοῦτος τῶν καλῶν, ἐν ἐκφάνσει ἤδη καὶ τοῦτό ἐστι τὸ μεθύειν τῷ νέκταρι... Ὁ δὲ λόγος νοῦ ...ἐν τῷ τοῦ Διὸς κήπῳ λέγεται κεῖσθαι τότε κείμενος, ὅτε ἡ Ἀφροδίτη ἐν τοῖς οὖσιν ὑποστῆναι λέγεται... Ἡ δὲ συναίρεσις ψυχὴ νῷ συνοῦσα ... Ἀφροδίτη μέν ἐστι...

Ambroise, *De bono mortis*, V, 19, p. 720, 11 :

« Hinc *hortum illum* sibi *Plato* composuit, quem *Iouis hortum alibi, alibi* hortum mentis appellauit; *Iouem enim et deum et mentem* totius *dixit*. In hunc introisse *animam, quam Venerem nuncupat*, ut se *abundantia et diuitiis* horti repleret, *in quo repletus potu iaceret Porus*, qui *nectar effunderet*. Hoc igitur ex libro Canticorum composuit, eo quod *anima deo adhaerens* in hortum mentis ingressa sit, in quo esset *abundantia diuersarum uirtutum floresque sermonum* [4]... »

1. Wilbrand, *art. cité*, p. 45*-46*.

2. Schenkl, dans *C. S. E. L.*, t. XXXII, 1, p. xxxi.

3. Origène, *Contra Celsum* IV, 39, *P. G.*, t. XI, 1089 = éd. Koetschau, t. I, Leipzig, 1899, p. 311-312, cite textuellement tout le passage du *Banquet* et nous indique quelle interprétation il en avait proposée dans son Commentaire sur la *Genèse* : le jardin de Zeus est le paradis ; Pénia représente le serpent ; Poros représente l'homme en butte au serpent.

4. « *Flores sermonum* » paraît bien être une mauvaise transposition de ἀγλαίσματα τῶν λόγων. On attendrait plutôt : *rationum*.

Ζωῆς δὲ φανείσης καὶ οὔσης ἀεὶ ἐν τοῖς οὖσιν ἑστιᾶσθαι οἱ θεοὶ λέγονται ὡς ἂν ἐν τοιαύτῃ μακαριότητι ὄντες. »

p. 723, 9 : « hinc ergo epulatores illi Platonici, hinc nectar illud ex uino et melle prophetico, hinc somnus ille translatus est, hinc *uita illa perpetua, quam deos suos dixit epulari*, quia Christus est uita. »

Par cet étrange développement, Ambroise traduit, sans doute possible, en termes latins l'exégèse originale que Plotin, dans son Περὶ Ἔρωτος avait proposée du *Banquet*. Selon Plotin, qui oppose son allégorie aux interprétations antérieures du mythe [1], Zeus est l'Intelligence universelle, Aphrodite l'Ame universelle ; Poros est le Logos qui développe et transmet les raisons reçues de l'Intelligence. Ambroise emprunte à Plotin les références aux deux passages de Platon, où Zeus est appelé, tantôt dieu, tantôt Intelligence ; il adopte, en les entendant en un sens chrétien, les vues de Plotin sur le rôle de Poros, intermédiaire entre l'Intelligence et l'Ame, et sur la Vie perpétuelle dont les dieux font festin. Au demeurant, il se garde de rien dire d'Érôs. La seule inexactitude par rapport à Plotin, c'est qu'Ambroise interprète avec quelque fantaisie la naissance de l'âme comme son entrée dans le jardin. Il obtient par là un parallèle plus net avec le *Cantique* [2]. Naturellement, selon la théorie habituelle d'Ambroise, ce mythe contient une part de vérité parce qu'il dérive de la Révélation ; Platon, croit-il, a connu les Écritures.

Voilà donc un fait nouveau que je tiens pour acquis : Ambroise, dans le *De Isaac* et le *De bono mortis*, se réfère textuellement à quatre traités de Plotin (*Enn.* I, 6, 7, 8 et III, 5). Une enquête plus étendue ne ferait, je crois, que confirmer ce fait : les œuvres d'Ambroise, où reparaissent fréquemment les métaphores du vol de l'âme, du dépouillement de l'âme, du corps-tombeau, sont fortement imprégnées de néo-platonisme. Dès le *De excessu Satyri* (375) et le *De uirginitate* (377) se découvrent de longs développements sur des sujets apparentés [3] ; dans le livre III

1. Sur ces interprétations, notamment celle de Plutarque, cf. L. Robin, *La théorie platonicienne de l'amour*, thèse, Paris, 1908, p. 123-127, et Bouillet, trad. des *Ennéades*, t. II, p. 537-541 ; Bréhier, trad. des *Ennéades*, t. III, p. 72-73.

2. Peut-être aussi, dans son exemplaire, un copiste avait-il corrigé la proposition εἰσρυεὶς εἰς τὸν κῆπον en mettant le participe au féminin pour le faire rapporter à Ἀφροδίτη, et non à λόγος.

3. Ambroise, *De excessu Satyri* II, 129, *P. L.*, t. XVI, 1353 A (avec allusion au vol d'Icare), et *De uirginitate* XVIII, 115-116, *P. L.*, t. XVI, 296 A-B.

du *De fide* (fin 380), M. Gilson lui-même a déjà reconnu que la notion ambrosienne de l'être divin, considéré comme « essence », est de caractère néo-platonicien [1].

*
* *

Ce fait nouveau bouleverse les données du problème, si souvent rebattu, de la conversion de saint Augustin. Il convient de réexaminer ce problème en posant la question précise : Augustin, qui séjourne à Milan de 385 à 387, a-t-il entendu en sermons la substance de certains développements plotiniens d'Ambroise ? A-t-il été orienté par lui vers le spiritualisme néo-platonicien ?

La date du *De Isaac* et du *De bono mortis* est malheureusement difficile à établir avec certitude. L'opinion générale admet avec les Mauristes que ces sermons furent prononcés vers 387-389 [2]. Selon M. Palanque, le *De Isaac* serait un livre écrit, tandis que le *De bono mortis* serait formé de deux sermons [3] ; l'un et l'autre ouvrage dateraient de 391. En réalité, les arguments fournis par M. Palanque en faveur de l'an 391 sont dénués de la moindre force [4], et lui-même ne propose cette date qu'avec un point d'interrogation. Rien non plus ne permet d'affirmer que le *De Isaac* ne soit pas, comme sont d'habitude les traités exégétiques d'Ambroise, la rédaction de sermons prononcés ; car Ambroise lui-même l'appelle : *Sermon* [5] ; et l'absence de doxologie à la fin du *De Isaac* s'explique suffisamment du fait que les deux traités ont été étroitement soudés lors de la rédaction écrite, et forment un tout [6]. Tout ce que l'on peut affirmer, après les travaux de Wilbrand, c'est que ces traités sont sensiblement contemporains, par la pensée, des traités de 386-388 :

---

1. Gilson, *op. cit.*, p. 112. Pour la date, cf. Palanque, *op. cit.*, p. 502-503.
2. Cf. Schenkl, dans *C. S. E. L.*, t. XXXII, 1, p. xii, et Wilbrand, *Zur Chronologie einiger Schriften des heitigen Ambrosius*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. XLI, 1921, p. 12-13.
3. Palanque, *op. cit.*, p. 441 (suivi par F. H. Dudden, *Saint Ambrose*, t. II, Oxford, 1935, p. 682).
4. *Ibid.*, p. 540 : « L'année 391 est une des plus vides, à notre connaissance, dans la vie d'Ambroise. Aussi y situerions-nous volontiers un certain nombre d'ouvrages dont la date ne peut être déterminée de façon certaine, mais qui sont à coup sûr de cette époque » (*sic !*).
5. Texte cité ci-dessus, p. 41. Les têtes de paragraphes sont en tout semblables à celles du *De bono mortis*, et conviennent aussi bien à un sermon : « Intuere, o homo, qui sis... ; cognosce igitur te et naturae tuae decorem... ; unde cognosce quia et istam ascendit... ; sumamus igitur has alas... ; ergo non timeamus mortem... »
6. Comme le prouve le début du *De bono mortis*, cité ci-dessus, p. 41.

Hexameron, *In Lucam*, *In Psalmum CXVIII*, et que, *dans la rédaction définitive*, le *De Isaac* contient un renvoi à l'*In Psalmum CXVIII*; mais, à part ce renvoi qui présente tous les caractères d'une interpolation faite par Ambroise lui-même lors de l'édition [1], les autres parallèles entre le *De Isaac* et l'*In Psalmum CXVIII* plaident en faveur de l'antériorité du *De Isaac* [2].

Je pense, pour ma part, que le *De Isaac* et le *De bono mortis* font partie des sermons prononcés en 386 et entendus par Augustin. En effet, Augustin a attaché un intérêt spécial aux passages précis de Plotin qu'Ambroise avait utilisés dans ces sermons. Le fait mérite d'être examiné de près, car il ne saurait être l'effet d'un hasard [3].

Le passage d'Ambroise-Plotin développant l'idée que le Mal est une privation de Bien [4], contient une théorie qui sera capitale dans la doctrine augustinienne. Selon M. Alfaric, « cette idée se présentait trop rarement dans la prédication d'Ambroise pour qu'Augustin ait bien pu la remarquer. En tout cas, il donne assez nettement à entendre qu'il ne l'a connue que par les « Platoniciens », plus précisément par Plotin (*Conf.* VII, 17-22) » [5]. Une telle affirmation est gratuite ; sans doute, Augustin a médité ce sujet à loisir lorsqu'il se fut procuré le texte même de Plotin ; mais il y a été conduit, selon toute vraisemblance, par le sermon d'Ambroise sur Isaac; loin de l'avoir écouté d'une oreille distraite, il a noté pour la vie l'intérêt de ce passage d'Ambroise et le cite textuellement, comme fondamental, quelque quarante ans plus tard, dans sa controverse avec

---

1. Ambroise, *De Isaac* IV, 17, p. 654, 17 : « Haec ergo equa pretiosa est et currus Pharao ueloces [Quod aliqui ad ecclesiam referunt et ad populum ; sed de hoc mysterio alibi saepius diximus et maxime in psalmo CXVIII ; hoc autem loco de anima dicendum suscepimus.] Huius equae similis aestimatur haec anima... » J'ai mis entre crochets ce que je considère comme rajouté lors de la publication par écrit ; l'interpolation se réduit peut-être seulement aux mots : « et maxime in psalmo CXVIII » (cf. *In Ps. CXVIII*, *sermo II*, *33*, dans *C. S. E. L.*, t. LXII, p. 40, 5).

2. En effet, ces parallèles, mis en lumière par Wilbrand, *art. cité*, p. 12, portent sur *Cant. VI, 11* : « posuit me currus Aminabad. » Or, tout le contexte du *De Isaac* explique en effet le *Cantique*, dans l'ordre des versets. Ce n'est pas le cas pour l'*In Ps. CXVIII*.

3. Un indice de nature toute différente va dans le même sens; quand Augustin se reproche sa froideur devant les miracles de l' « invention » de Gervais et Protais, survenus en juin 386, il s'inspire d'un passage du *De Isaac*, ce qui s'explique d'autant mieux s'il se souvient avoir entendu prononcer en sermons le *De Isaac* vers cette date ; cf. Ambroise, *De Isaac* III, 9, p. 648, 18 et Augustin, *Conf.* IX, 7, 16, 22, p. 221.

4. Ci-dessus, p. 31.

5. Alfaric, *op. cit.*, p. 372, n. 1.

Julien d'Eclane [1] ; bien plus, en faisant cette citation, il se réfère à Ambroise en tant que son maître (*doctor meus*), et souligne que tout le développement est dirigé contre les Manichéens, quoique Ambroise taise leur nom. C'est le signe qu'en entendant prononcer le passage plotinien du sermon d'Ambroise, Augustin y a découvert une philosophie, nouvelle pour lui, qui lui a paru susceptible de s'opposer victorieusement au manichéisme.

Le passage d'Ambroise-Plotin relatif au mythe de Poros [2] ne l'a pas moins frappé ; il a dû le relire attentivement, lorsqu'il eut entre les mains le texte des *Ennéades* ; car, dans une lettre écrite de Cassiciacum vers janvier 387, il fait une nette allusion à l'interprétation néo-platonicienne de Poros [3].

La longue paraphrase ambrosienne du Περὶ τοῦ καλοῦ a, plus sûrement encore, influé sur Augustin, et l'a préparé à entendre en un sens chrétien les derniers chapitres de ce traité. Le P. Henry a, le premier, souligné que le converti de Cassiciacum avait médité sur ces chapitres de Plotin [4]. Il convient désormais d'ajouter qu'il les a lus, lorsqu'il eut les *Ennéades* entre les mains, à la lumière de la paraphrase d'Ambroise. Il lui emprunte diverses

---

1. Augustin, *Contra Iulianum Pelagianum* I, 9, 44, *P. L.*, t. XLIV, 671 (écrit vers 421) : « Unde ille doctor meus... Ambrosius, in eo libro quem *de Isaac et anima* scripsit : « Quid ergo est, inquit, malitia, nisi boni indigentia ? » Et iterum ait : « Ex bonis igitur mala orta sunt. Non enim sunt mala, nisi quae priuantur bonis : per mala tamen factum est ut bona eminerent. Ergo indigentia boni radix malitiae est. » Vides quam uera catholicae fidei ratione redarguat beatus Ambrosius Manichaeos ? Vides quemadmodum eos, quamuis in eadem disputatione non nominauerit, tamen ista sententiarum ueritate ac breuitate conuicerit ? Ecce cui homini Dei propter originale peccatum, quod catholicus catholice asseruit, obiicis nomine Manichaeorum instinctu maledici furoris opprobrium, qui contra suffragium, quod eis tu praestas, tam inuictum ad eos debellandos catholicis disputatoribus praebet auxilium. Ille quippe aduersus Manichaeos clamat : « Ex bonis mala orta sunt » ; *Opus imperfectum contra secundam Iuliani responsionem* IV, 109, *P. L.*, t. XLV, 1405 (dans les dernières années d'Augustin) : « Manichaei dicunt... Ambrosius contradicit, et dicit : « Ex bonis mala orta sunt ; non enim sunt mala, nisi quae priuantur bonis ; per mala tamen factum est ut bona eminerent : ergo indigentia boni radix malitiae est. »

2. Ci-dessus, p. 44.

3. Augustin, *Epist. ad Nebridium* III, 2, *P. L.*, t. XXXIII, 64 = *C. S. E. L.*, t. XXXIV, p. 6, 21 (vers janvier 387, aussitôt après les *Soliloques*) : « Merito philosophi in rebus intelligibilibus *Diuitias* ponunt, in sensibilibus *Egestatem*. Quid enim aerumnosius quam minus atque minus semper posse fieri ? Quid ditius quam crescere quantum uelis, redire cum uelis, quousque uelis, et hoc multum *amare* quod minui non potest ? » ; cf. Ambroise, *op. cit.*, p. 720, 14 : « abundantia et *diuitiis* horti » et Plotin, *Enn.* III, 5, 9, 15, p. 85 : « ὁ Πόρος, ἡ εὐπορία καὶ ὁ πλοῦτος τῶν καλῶν, ἐν ἐκφάνσει ἤδη, καὶ τοῦτό ἐστι τὸ μεθύειν τῷ νέκταρι... Οἱ δὲ ἐν αὐτῇ (Aphrodite interprétée comme l'Ame unie à l'Intelligence) λόγοι πάντες εὐπορία καὶ Πόρος... Ὕλη δὲ ἡ Πενία. » Ce rapprochement a déjà été signalé par Bouillet, trad. des *Ennéades*, t. II, p. 541.

4. Henry, *Plotin et l'Occident*, p. 105-109.

expressions caractéristiques, dès l'époque de son séjour à Cassiciacum [1]. Le passage de Plotin sur la fuite vers la patrie divine, qui n'a lieu ni avec les pieds, ni avec un attelage ou sur un navire, évoque pour Augustin comme pour Ambroise, l'idée du vol de l'âme sur les ailes de la charité [2]. Dans les *Confessions*, Augustin réemploie deux fois ce passage de Plotin, au livre I où il l'adapte à la parabole de l'enfant prodigue [3], et au livre VIII

---

1. Ambroise (texte cité ci-dessus, p. 32 et suiv.) :

« Exuat unusquisque animam suam *inuolucris* sordidioribus...

Cui (summo bono) adpropinquare et misceri *uoluptas* est...*Si* quis igitur purum illud et incorporeum summum illud uidere meruerit, *quid* habeat aliud, quod desideret ?

...Hic est oculus qui magnum et *uerum* decorem *intuetur*. *Solem nisi sanus* et uigens *oculus non* aspicit nec bonum *potest uidere* nisi *anima* bona...

Hanc igitur *uidens pulchram* imaginem... foris relinquat uultum corporis. Nam qui intuetur corpora non debet introrsum intueri, ne more *mergentis in gurgite rapiatur atque absorbeatur* et quasi in profundum *demersus* nusquam adpareat...

Illic *patria* nobis et illic pater, *a quo creati sumus.* »

Augustin, *Contra Acad.* I, 8, 23, p. 21, 7 :

« Sapiens... beatus, cum ab omnibus *inuolucris* corporis mentem, quantum potest, euoluit. »

Ibid. II, 3, 7, p. 28, 14 : « *Si ueram* pulchritudinem, cuius falsae amator est, *sanatis* renudatisque paululum *oculis* possit *intueri*, *quanta uoluptate* philosophiae gremio se inuolueret ? »

Solil. I, 14, 25, *P. L.*, t. XXXII, 882 : « *Solem* autem *nisi sanus uidere non potest.* Et in eo saepe fallitur *animus*, ut sanum se putet et sese iactet. »

Contra Acad. I, 1, 1, p. 4, 6 : « Excepit te circumfluentia diuitiarum, quae illam aetatem atque animum, quae *pulchra* et honesta *uidebantur*, auide sequentem inlecebrosis coeperat *absorbere gurgitibus*, nisi inde te fortunae illi flatus, qui putantur aduersi, *eripuissent* paene *mergentem* » (cf. *De beata uita*, I, 3, p. 91, 6 : « *demergat ac sorbeat* ; IV, 33, p. 114, 13 : « *demergi* solet. »

De quantitate animae, I, 2, *P. L.*, t. XXXII, 1035 : « Propriam quamdam habitationem animae ac *patriam* Deum ipsum credo esse, *a quo creata est.* »

Rappelons que, dans la paraphrase ambrosienne, le mot *sanus* et la proposition *a quo creati sumus* étaient originaux par rapport à Plotin ; cf. ci-dessus p. 36 et 39. Ambroise se révèle donc sûrement comme l'intermédiaire entre Plotin et Augustin.

2. Ambroise, *De Isaac* VIII, 77, p. 696, 18 : « ...cognoscamus quia *alas* habeat perfecta *caritas*... Sumamus igitur has alas ...Fugiamus ergo in *patriam*... Sed quae est fuga ? *Non utique pedum*, *qui sunt corporis* ; isti enim, quocumque cu*r*runt, in terra *currunt* ...Nec *nauibus* fugiamus, aut curribus aut equis, qui obligantur et cadunt » (contexte ci-dessus, p. 32-36) ; Augustin, *Enarr. in Ps.* CXLIX, 5, *P. L.*, t. XXXVII, 1952 (vers l'an 414) : « Qui ergo in hac uita gemunt et desiderant illam *patriam*, *currant* dilectione, *non pedibus corporis* ; non quaerant *naues*, sed pennas ; duas *alas caritatis* accipiant » ; pour d'autres textes, voir les notes ci-dessous, et déjà *Contra Acad.* III, 2, 3, p. 47, 6 ; « sine naui uel quolibet uehiculo », cité dans mon article, *Quelques symboles funéraires du néo-platonisme latin, le vol de Dédale...*, dans *R. E. A.*, t. XLVI, 1944, p. 68-69.

3. Augustin, *Conf.* I, 18, 28, 45, p. 24 : « Non enim pedibus aut spatiis locorum itur abs te aut reditur ad te, aut uero filius ille tuus minor *equos aut cur-*

où il l'applique à l'élan spirituel qui le souleva lors de la scène du jardin de Milan [1]. Or, Ambroise, nous l'avons vu [2], avait transformé la phrase de Plotin pour la souder aux versets du *Psaume XX* : « Ceux-ci comptent sur leurs *chars* et sur leurs *chevaux* ; nous, nous serons magnifiés au nom du Seigneur notre Dieu ; eux, ils s'empêtrent et ils *tombent* ; nous, nous *nous relevons* et nous tenons droits. » Au lieu que Plotin parlait d'un *d'un* attelage *de chevaux* ou *d'un* navire, Ambroise avait dit : « Ne fuyons pas non plus sur *des* navires, *des* chars ou *des* chevaux, qui s'empêtrent et qui *tombent.* » Augustin, à propos de l'enfant prodigue, reprend exactement les trois termes d'Ambroise : chevaux, chars, navires [3]. Dans le passage relatif à la scène du jardin de Milan, il semble même faire allusion aux versets du *Psaume* cités par Ambroise, lorsqu'il décrit les luttes de sa volonté, dont une partie *se relève*, tandis que l'autre *tombe* [4].

Augustin prend soin aussi, comme Ambroise, d'apporter une restriction à la phrase de Plotin : seuls, les pieds *corporels* sont insuffisants pour nous transporter ; mais on peut concevoir, comme a osé l'écrire Ambroise, des pieds *intérieurs* [5]. Dans la *Cité de Dieu*, Augustin cite encore, textuellement cette fois, le

---

rus uel naues quaesiuit aut auolauit pinna uisibili aut moto poplite iter égit, ut in longinqua regione uiuens prodige dissiparet quod dederas proficiscenti dulcis *pater* » ; cf. B. Blumenkranz, *La parabole de l'enfant prodigue chez saint Augustin et saint Césaire d'Arles*, dans *Vigiliae christianae*, t. II, 1948, p. 102-105.

1. *Ibid.* VIII, 8, 19, 31, p. 192 : « Et non illuc ibatur *nauibus aut quadrigis aut pedibus*, quantum saltem de domo in eum locum ieram, ubi sedebamus. Nam non solum ire, uerum etiam peruenire illuc nihil erat aliud quam uelle ire, sed fortiter et integre, non semisauciam hac atque hac uersare atque iactare uoluntatem parte *adsurgente* eum alia parte *cadente* luctantem. » Pourquoi, ici, Augustin substitue-t-il au *char* le *quadrige* ? Peut-être songe-t-il au quadrige de l'apothéose païenne, tel qu'il est figuré sur le diptyque que E. Weigand, *Ein bisher verkanntes Diptychon Symmachorum*, dans *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. LII, 1937, p. 121-138, démontre avoir été commandé par Symmaque en 386. Augustin, qui était en relations avec Symmaque, a fort bien pu voir cette œuvre d'art.

2. Ci-dessus, p. 36-37.

3. Chez Plotin, « ἵππων ὄχημα ἢ τι θαλάττιον » ; chez Ambroise, *nauibus aut curribus aut equis* ; chez Augustin, *equos aut currus uel naues*. L'interversion des termes, chez Ambroise, tient à ce que *equis* est suivi d'une proposition relative.

4. Noter le *adsurgente... cadente* du texte cité ci-dessus n. 1 ; ces mots paraissent correspondre au *ceciderunt... surreximus* du *Psaume* (= *cadunt* dans la citation ambrosienne).

5. Chez Plotin, « οὐ ποσὶ δεῖ διανύσαι » ; chez Ambroise, « non utique pedum, *qui sunt corporis* » ; chez Augustin, *Enarr. in Ps. CXLIX*, 5 (cité ci-dessus, p. 49, n. 2) : « non pedibus *corporis* » ; *Conf.* VIII, 8, 19 (cité ci-dessus, n. 1) : « non ...pedibus, quantum saltem de domo in eum locum ieram... » Sur les *pieds intérieurs*, cf. ci-dessus, p. 36-37.

passage de Plotin, et sous le nom de Plotin [1] ; mais, par une rencontre significative, il saute, comme Ambroise, les lignes relatives aux épreuves d'Ulysse [2] ; de plus, il termine abusivement cette citation comme si Plotin avait conclu le développement en disant que cette fuite consistait à « devenir semblable à Dieu » ; chez Plotin, ce précepte se trouve, en réalité, non à cette place, mais trois pages plus haut [3] ; au contraire, chez Ambroise, la conclusion du développement est, en effet : « Rendons-nous semblables au Bien [4]. »

En outre, Ambroise, on l'a noté [5], avait volontairement passé sous silence la phrase orgueilleuse de Plotin : « Tu n'as plus besoin de *guide* ; fixe ton regard et vois. » De même, au livre VII des *Confessions*, dans une page qui suit de près le chapitre 9 du Περὶ τοῦ καλοῦ, Augustin nous assure qu'il n'a pu voir en lui que parce que Dieu s'est fait son *guide* et son aide [6] ; la vision, pour lui ainsi que pour Ambroise, est conçue comme une Grâce divine [7]. Il paraphrase ensuite les lignes de Plotin, relatives à la lumière non mesurable, qu'Ambroise avait négligées ; mais il ajoute à Plotin que « c'est la charité qui connaît la lumière » ; quand Ambroise avait reproduit le passage de Plotin : « Quel amour et quel désir ressentira-t-on en voulant s'unir à lui ! », il avait déjà pris garde de substituer la charité chrétienne (*caritas*) à l'Érôs platonicien (ἔρωτας, ἔρωτα) [8]. Après une allusion

---

1. Augustin, *Civ. Dei* IX, 17, éd. Hoffmann, p. 434, 20 : « Ubi est illud Plotini, ubi ait : « Fugiendum est igitur ad carissimam patriam et ibi pater, et ibi omnia. Quae igitur, inquit, classis aut fuga ? Similem Deo fieri. » Il suit ici le texte même de Plotin, non celui d'Ambroise, qui lisait *uerissimam* au lieu de *carissimam* ; cf. ci-dessus, p. 36 et n. 1. Ce passage est reproduit, d'après Augustin, par Guillaume de Saint-Thierry, *Rom., P. L.*, t. CLXXX, 560 C, qui l'attribue à Platon. La *Cité de Dieu* X, 16, contient aussi une citation des lignes précédentes de Plotin ; cf. Henry, *Plotin et l'Occident*, p. 105.

2. Henry, *op. cit.*, p. 108, avait déjà souligné cette lacune volontaire chez Augustin. Sur la même lacune chez Ambroise, cf. ci-dessus, p. 36-37.

3. Plotin, *Enn.* I, 6, 6, 18, p. 102 : « Διὸ καὶ λέγεται ὀρθῶς τὸ ἀγαθὸν καὶ καλὸν τὴν ψυχὴν γίνεσθαι ὁμοιωθῆναι εἶναι θεῷ. »

4. Cf. ci-dessus, p. 38-39.

5. Ci-dessus, p. 39.

6. Chez Plotin, « θαρσήσας περὶ σαυτῷ... μηκέτι τοῦ δεικνύντος δεηθεὶς ἀτενίσας ἰδέ » ; chez Augustin, au contraire, *Conf.* VII, 10, 16, 2, p. 161 : « intraui in intima mea *duce* te et potui, quoniam factus es adiutor meus (*Ps.* XXIX, 11) ; intraui et uidi... » Cf. Henry, *op. cit.*, p. 114.

7. Sur Ambroise, cf. p. 34 et 40.

8. Textes cités ci-dessus, p. 32-33. Chez Plotin, « τοῦτο οὖν εἴ τις ἴδοι, ποίους ἂν ἴσχοι ἔρωτας, ποίους δὲ πόθους » ; chez Ambroise, « summum illud bonum, cuius nobis accenditur *caritas* et desiderium » ; chez Augustin, *Conf.* VII, 10, 16, 15, p. 162 : « *Caritas* nouit eam. » En revanche, six lignes plus bas, pour exprimer qu'il n'avait pas encore la *caritas* nécessaire à la vision, Augustin a rendu les mots de Plotin relatifs à la stupeur du myste : « ἐκπλήττεσθαι... καὶ ἐρᾶν ἀληθῆ

au traité de Plotin : Πόθεν τὰ κακά[1], Augustin revient à la phrase d'Ambroise sur le Bien qui subsiste en lui-même, et l'éclaire à l'aide de la même citation du *Psaume XV*[2]. Enfin, j'ai déjà fait remarquer que, là où Plotin disait le Beau immédiatement supérieur à l'Intelligence, Ambroise corrigeait : « à *toute* intelligence », pour éviter d'ériger l'Intelligence en hypostase[3] ; Augustin, dans le récit de l'extase d'Ostie adopte, non la vue plotinienne, mais la rectification ambrosienne : sa mère et lui ont atteint la divinité immédiatement au delà de *leurs* intelligences[4].

Les rapprochements mentionnés jusqu'à présent entre Augustin et Ambroise sont de nature très diverse ; les uns qui ont trait à la pensée, pourraient à la rigueur signifier seulement qu'Augustin et Ambroise ont abouti, chacun de son côté, à une interprétation chrétienne des derniers chapitres du Περὶ τοῦ καλοῦ ; les autres, qui ont trait à la forme, imposent de conclure que, dès avant le séjour à Cassiciacum, Augustin connaissait et adoptait pour son compte l'exégèse ambrosienne de Plotin.

Si un doute subsistait encore sur cette conclusion, voici un fait crucial qui paraît décisif : la façon identique dont Augustin et Ambroise entendent, dans ce contexte plotinien, le passage du discours sur le Dieu inconnu, que saint Paul prononça au milieu de l'Aréopage : « En lui nous avons la vie, l'être et le mouvement ; comme l'ont dit quelques uns de vos poètes : de sa race nous sommes (*Act. XVII*, 28)[5]. » Fait étrange, remarqué

ἔρωτα » par « contremui *amore* et horrore ». On voit combien il y aurait à ajouter aux six pages que Mlle Pétré, *Caritas*, Louvain, 1948, p. 90-96, consacre à Augustin : aucun de ces exemples n'y figure.

1. Augustin, *Conf.* VII, 10, 16, 22, p. 162. Il n'est pas douteux, après les études de F. Chatillon, *Regio dissimilitudinis*, dans *Mélanges F. Podechard*, Lyon, 1945, p. 85-102, et E. Gilson, *Regio dissimilitudinis de Platon à saint Bernard de Clairvaux*, dans *Mediaeval studies*, t. IX, 1947, p. 108-130, que la source directe d'Augustin, pour cette expression, ne soit Plotin, *Enn.* I, 8, 13, 17, p. 127 : « ἐν τῷ τῆς ἀνομοιότητος τόπῳ » ; cf. aussi F. Chatillon, *La région de la dissemblance signalée dans saint Athanase*, dans *Revue du moyen âge latin*, t. III, 1947, p. 376. La référence qu'il croit avoir découverte dans le *De incarnatione* XLIII, 4, figure déjà dans l'éd. Gibb des *Confessions*, de 1908.

2. Chez Ambroise (p. 697, 10) : « *ipsum autem manens in semet ipso* dat aliis, nihil autem in se ex aliis suscipit. De quo propheta ait : Dixi domino meo : *deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non indiges* (*Ps.* XV, 2) » ; chez Augustin, *Conf.* VII, 11, 17, 5, p. 162 : « *Ille autem in se manens* innouat omnia ; et *dominus meus es, quoniam bonorum meorum non eges* (*Ps.* XV, 2). »

3. Ci-dessus, p. 39-40.

4. Augustin, *Conf.* IX, 10, 24, 10, p. 228 : « et uenimus in mentes nostras et transcendimus eas, ut attingeremus regionem ubertatis indeficientis, ubi pascis Israël... » Cf. mes *Lettres grecques en Occident*, p. 162 et n. 2

5. En grec, éd. Merk, Rome, 1933 : « ...ζητεῖν τὸν Θεόν, εἰ ἄρα γε ψηλαφήσειαν αὐτὸν καὶ εὕροιεν, καί γε οὐ μακρὰν ἀπὸ ἑνὸς ἑκάστου ἡμῶν ὑπάρχοντα· ἐν αὐτῷ γὰρ ζῶμεν καὶ κινούμεθα καὶ ἐσμέν, ὡς καί τινες τῶν καθ' ὑμᾶς ποιητῶν εἰρήκασιν· τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν. »

depuis longtemps : Augustin, lorsqu'il se réfère à ces versets des *Actes*, considère que le texte cité par saint Paul est, non pas seulement l'hémistiche d'Aratos : « De sa race nous sommes [1] », mais aussi la phrase précédente, et il attribue le tout, non pas au poète Aratos, mais aux philosophes platoniciens ; on a vu là, d'ordinaire, une inadvertance d'Augustin [2]. Récemment, M. l'abbé Châtillon a refusé de se rallier à ce point de vue ; il observe, en effet, que cette prétendue bévue revient constamment, sept fois au moins, sous la plume d'Augustin ; elle a pour but évident de remplacer le renvoi de saint Paul au poète stoïcien par une référence aux philosophes néo-platoniciens [3]. Il faut ajouter désormais qu'Augustin tient cette exégèse de la paraphrase ambrosienne du Περὶ τοῦ καλοῦ. Ambroise, commentant une phrase de Plotin sur le Bien, avait dit : « Ce bien nous est apparenté. *Il n'est pas loin de chacun de nous ; en lui nous avons la vie, l'être et le mouvement ; car nous sommes de sa race*, comme l'Apôtre a établi que les Gentils le laissaient entendre [4]. »

---

1. Les seuls mots qui soient réellement d'Aratos, *Phainom.*, v. 5, sont : τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν.

2. Cf. D. Franses, *Die Werke des hl. Quodvultdeus*, Munich, 1920, p. 87 ; G. Morin, *Sermo Mai CXXVI*, dans *Miscellanea Agostiniana*, t. I, Rome, 1930, p. 360, n. à la ligne 29 ; Henry, *op. cit.*, p. 97, n. 1.

3. F. Châtillon, « *Quidam secundum eos* », *note d'exégèse augustinienne*, dans *Revue du moyen âge latin*, t. I (1945), p. 287-304.

4. Texte cité ci-dessus, p. 38. L'attribution de cette pensée aux néo-platoniciens se justifie d'ailleurs si l'on veut, car Plotin, *Enn.* VI, 9, 9, 7-11, p. 184, en avait exprimé une toute proche : « οὐ γὰρ ἀποτετμήμεθα οὐδὲ χωρὶς ἐσμέν, ...ἀλλ' ἐμπνέομεν καὶ σωζόμεθα, οὐ δόντος, εἶτα ἀποστάντος ἐκείνου, ἀλλ' ἀεὶ χορηγοῦντος ἕως ἂν ᾖ ὅπερ ἐστί » ; cf. Henry, *op. cit.*, p. 97, n. 1. Ambroise, dans les écrits de cette période (386-387), revient plusieurs fois sur le passage des *Actes* : il sait très bien qu'en réalité Paul cite un poète (cf. *In Lucam* VI, 108, p. 280, 17 : « sic interdum etiam Apostolus suadet incredulis nec uersus refugit *poeticos*, ut fabulas destruat poetarum »), mais la démonstration selon laquelle « en Dieu nous avons la vie, l'être et le mouvement » lui semble de nature philosophique (cf. *In Lucam* VI, 104, p. 277, 23 : « ...et ideo etiam nos, cum aliqui ex gentibus uocantur ad ecclesiam, ita praeceptorum seriem formare debemus, ut primo unum Deum auctorem mundi omniumque esse doceamus, *in quo uiuimus et sumus et mouemur, cuius et genus sumus*, ut non solum propter munera lucis et uitae, uerum etiam propter *cognationem* (cognitionem *G* γ ; cogitationem *L*) quandam generis diligendus a nobis sit, deinde opinionem illam, quae est de idolis, destruamus, quod non possit auri argentique uel ligni materia uim in se habere diuinam. Cum unum Deum esse persuaseris, tunc indicio eius adstrues per Christum nobis salutem datam incipiens ab illis quae gessit in corpore et ea diuina describens, ut plus quam homo fuisse uideatur, uictam unius uirtute mortem, mortuum ab inferis suscitatum. Nam paulatim fides crescit, ut cum supra hominem fuisse uideatur, Deus esse credatur » ; Augustin lui-même semble bien avoir été soumis à ce programme apologétique et avoir passé par ces différentes étapes ; il note, *Conf.* VII, 19, 25, 1, p. 168, l'une de ces étapes : à un certain moment, le Christ n'était à ses yeux qu'un homme d'une éminente sagesse, auquel sa naissance miraculeuse d'une vierge conférait une exceptionnelle autorité de magistère).

Dans le *De bono mortis*, la citation d'*Act.* XVII, 28-29, reparaît deux fois

En renversant l'ordre des propositions, tel qu'il figure dans le texte des *Actes*, Ambroise invitait à attribuer à l'auteur païen cité par saint Paul, non seulement l'hémistiche, mais la phrase entière ; il se gardait du reste de nommer Aratos et substituait à la mention des *poètes* celle des *Gentils*, afin de suggérer une harmonie entre la doctrine paulinienne et la doctrine plotinienne.

Ce n'est assurément pas un hasard si l'ingénieuse confusion, créée volontairement par Ambroise dans le sermon *De Isaac*, reparaît dès 394 chez Augustin [1], et s'il la répète dans les *Confessions* (juste avant le récit des extases milanaises inspiré des mêmes pages du Περὶ τοῦ καλοῦ), pour se justifier d'avoir retiré tant de fruit de la lecture des livres néo-platoniciens : « Moi aussi, j'étais venu à vous des Gentils, et mes vœux se sont tournés vers l'or que vous avez voulu que votre peuple enlevât d'Égypte, parce que, où qu'il fût, il était à vous. Et vous avez dit aux Athéniens par votre Apôtre que « *en vous nous avons la vie, le mouvement et l'être* », comme l'ont dit aussi certains d'entre eux ; et naturellement, c'est de ce côté-là que venaient ces livres [2]. » Ajoutons que Monique, elle aussi, paraît avoir entendu et retenu les leçons du *De Isaac* et du *De bono mortis* : à Ostie, peu de jours avant de s'éteindre, elle s'entretenait avec les amis d'Augustin *de bono mortis* et faisait allusion au verset des *Actes* : « Dieu n'est pas loin de chacun de nous [3]. »

---

dans un contexte qui rappelle la paraphrase ambrosienne du Περὶ τοῦ καλοῦ : *De bono mortis* IX, 38, p. 736, 4 : (anima)... ad illud sublime euolet, et cum illo puro et perpetuo bono atque immortali maneat, ipsi adhaereat et cum ipso sit, de quo *cognationem* ducit, ut quidam ait : « *cuius et genus sumus* » ; XII, 55, p. 750, 14 : « quod ideo frequentauit, ut scires hinc bonum illud philosophos transtulisse, quod summum adserunt ; pande ergo illud uere bonum tuum, illud diuinum, *in quo uiuimus et sumus et mouemur* » ; cf. encore *Hexam.* III, 7, 31, p. 80, 4.

On voit comme il est regrettable que M. Châtillon n'ait pas, comme il dit, *art. cité*, p. 288, n. 2, « pris le loisir d'explorer ...saint Ambroise » ; les références scripturaires, en dépit de son affirmation, se trouvent dans l'édition du *Corpus de Vienne* et lui auraient fourni une abondante moisson.

1. Augustin, *Expos. quarumdam propositionum ex epist. ad Rom.* III, *P. L.*, t. XXXV, 2063 : « Cum enim dixisset (Paulus) quia *in ipso uiuimus et mouemur et sumus*, addidit : *sicut et quidam secundum uos dixerunt.* » On notera toutefois qu'Augustin cite les trois termes dans l'ordre habituel : *uiuimus et mouemur et sumus*, non dans l'ordre qu'adoptait Ambroise.

2. Augustin, *Conf.* VII, 9, 15, 17, p. 161 : « Et dixisti Atheniensibus per Apostolum tuum, quod *in te uiuimus et mouemur et sumus, sicut et quidam secundum eos dixerunt* ; et utique inde erant illi libri. Et non adtendi in idola Aegyptiorum... » Le *inde* signifie à mon avis : originaires *de la Gentilité* et non : *d'Égypte, patrie de Plotin*, comme propose trop subtilement P. Henry, *op. cit.*, p 98.

3. Augustin, *Conf.* IX, 11, 28, 18, p. 231 : « Audiui etiam postea, quod iam, cum Ostiis essemus, cum quibusdam amicis meis materna fiducia conloquebatur quodam die *de* contemtu uitae huius et *bono mortis*... : « Nihil, inquit, longe est deo » ; cf. IV, 12, 18, 7, p. 79 : « non est longe. » On notera en outre que deux

Je ne crois donc pas trop hardi de poser ce nouveau jalon, capital si l'on veut saisir l'évolution psychologique de saint Augustin : plusieurs sermons d'Ambroise lui ont révélé l'existence d'une philosophie susceptible de réfuter le manichéisme et de s'accommoder avec le christianisme. Intéressé par cette possibilité entrevue d'un accord entre la raison et la foi, il a voulu connaître le néo-platonisme par les textes, et les a empruntés à cet homme « gonflé d'un monstrueux orgueil » que j'ai cru pouvoir identifier avec Mallius Theodorus [1]. On voit combien il est arbitraire et artificiel de découper la conversion milanaise d'Augustin en phases chronologiques ou logiques : influence philosophique exercée par des laïcs, influence religieuse exercée par Ambroise. Par ses sermons *De Isaac* et *De bono mortis*, Ambroise initiait Augustin à la fois au spiritualisme chrétien et aux doctrines plotiniennes.

* * *

Ambroise lui-même apparaît, d'après ces sermons, comme l'adepte d'un néo-platonisme chrétien déjà fortement élaboré. Il a lu et s'est assimilé intimement divers traités des *Ennéades*. Ce qui a pu faire illusion, ce sont les formules méprisantes qu'il emploie, ici ou là, à l'adresse des philosophies profanes ; mais on sait qu'à l'époque les Chrétiens, nourris de Virgile ou de Cicéron, affectaient volontiers à leur égard le détachement ou l'aversion [2] ! Les lignes d'Augustin relatives au *De philosophia* d'Am-

---

passages du *De bono mortis* seront cités textuellement, vers l'an 420, par Augustin, *Contra duas epistulas Pelagianorum*, IV, 11, 31, dans *C. S. E. L.*, t. LX, p. 567, 3.

1. Cet homme devait en effet, par la suite (vers l'époque où furent écrites les *Confessions*), abandonner sa retraite pieuse et studieuse pour revenir à une vie mondaine et à la carrière des honneurs ; cf. *Les Lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore*, 2e éd., Paris, 1948, p. 125-128, et *Les premières confessions de saint Augustin*, dans *Revue des études latines*, t. XXII (1945), p. 165-171. Les mots du prologue à Théodorus, dans le *De beata uita* I, 4, éd. Knöll, *C. S. E. L.*, t. LXIII, p. 92, 1 : « Animaduerti enim et saepe in *sacerdotis nostri* (=*Ambroise*) et aliquando in sermonibus tuis, cum de Deo cogitaretur, nihil omnino corporis esse cogitandum, neque cum de anima ; nam id est unum in rebus proximum Deo ...Lectis autem Plotini paucissimis libris, cuius te esse studiosissimum *accepi*... », indiquent que quelqu'un a *appris* (*accepi*) à Augustin que Théodorus était un fervent disciple de Plotin ; ce quelqu'un est peut-être Ambroise lui-même, dont Théodorus, philosophe chrétien milanais était, en quelque sorte, le « paroissien » (sacerdotis *nostri*).

2. Cf. entre autres, Augustin, *Conf.* I, 13, 20, 14, p. 18 : « Aeneae nescio cuius errores » ; III, 4, 7, 4, p. 49 : « librum cuiusdam Ciceronis, cuius linguam fere omnes mirantur, pectus non ita. » Selon O. Tescari, *Nota augustiniana*, dans *Convivium*, 1933, p. 414-421, l'expression *librum cuiusdam Ciceronis* signifie seulement qu'à l'âge où Augustin lut l'*Hortensius*, il entendait parler de Cicéron pour la première fois. C'est invraisemblable, si l'on songe à la place que tenait Cicéron dans l'éducation rhétorique ; du reste, le contexte est nettement méprisant.

broise ne doivent pas non plus nous égarer. Sans doute, Ambroise y combattait certains dogmes platoniciens : métempsycose, création des corps par des dieux inférieurs ; de même, dans le *De Isaac*, nous l'avons vu rayer les phrases de Plotin relatives à la préexistence ou à la descente des âmes. Mais le fait même qu'il s'en prenait « aux néo-platoniciens, qui prétendent que le Seigneur a tiré profit des livres de Platon [1] », montre bien sur quel terrain s'engageait la controverse : certaines vérités étant supposées communes au platonisme et au christianisme (par exemple le Logos de Platon et le Verbe du prologue de saint Jean), la querelle entre néo-platoniciens, païens et chrétiens devenait d'ordre chronologique : pour les premiers, l'Évangile emprunte à Platon ; pour les seconds, Platon lui-même a lu en Égypte les textes de Moïse et des Prophètes ; il connaît en partie les vérités de la foi [2].

Assurément, si le *De philosophia* était conservé, le néo-platonisme d'Ambroise serait plus évident encore. Mais le *De Isaac* et le *De bono mortis* suffisent, comme le montrent les parallèles textuels que j'ai mis en lumière, à établir l'attachement que porte Ambroise à la doctrine plotinienne. Cet attachement semblera moins surprenant si l'on songe qu'Ambroise a été instruit, entre l'élection épiscopale et le baptême, par le prêtre Simplicien [3], l'un des intimes du grand philosophe chrétien Marius Victorinus, traducteur de Plotin [4].

Pierre COURCELLE.

---

1. AUGUSTIN, texte cité ci-dessus, p. 30, n. 3.

2. AMBROISE, *In Ps.* CXVIII, 18, 4, dans *C. S. E. L.*, t. LXII, p. 397, 25. Sur les calculs d'Ambroise dans le *De philosophia*, relatifs au synchronisme entre Platon et Jérémie, cf. E. MOLLAND, *Three passages in St. Augustine* (*Retr.* II, 30, *De doctr. christ.* II, 43, *De civ. Dei* VIII, 11), dans *Serta Eitremiana*, Oslo, 1942, p. 112-117.

3. AUGUSTIN, *Conf.* VIII, 2, 3, 1, éd. Labriolle, p. 177, appelle Simplicien « patrem in accipienda gratia tunc episcopi Ambrosii et quem uere ut patrem diligebat » ; cf. AMBROISE, *Epist. ad Simplicianum* XXXVII, 2, *P. L.*, t. XVI, 1084 B : « paternae gratiae », et PALANQUE, *op. cit.*, p. 22.

4. *Conf.*, VIII, 2, 3, 14, p. 178 : « Victorinum ipsum recordatus est, quem, Romae cum esset, familiarissime nouerat. »

L'EFFORT DE STYLE DE VARRON DANS LES *RES RUSTICAE*

Varron passe communément pour un auteur technique — un savant, le plus savant des hommes de son temps, *uir Romanorum eruditissimus*[1], ἄνδρα Ῥωμαίων ἐν ἱστορίᾳ βιβλιακώτατον[2]. Pendant toute l'antiquité, de Cicéron[3] à Denys d'Halicarnasse[4], de Sénèque[5] à Apulée[6] et à saint Augustin[7], l'étendue prodigieuse de ses connaissances, la fécondité, ininterrompue durant une longue vie, de ses recherches dans tous les domaines du savoir n'ont cessé de provoquer une admiration que nuançaient toutefois d'unanimes réserves sur son talent d'écrivain : on ne pouvait s'expliquer que tant de science allât de pair avec si peu d'éloquence.

Et dans cette immense production les *Res Rusticae* font figure, par excellence, d'ouvrage technique. Dès le début, Varron définit avec netteté le but qu'il feint de se proposer : il va composer, à l'intention de sa femme Fundania, pour l'aider à bien cultiver ses terres, *tres libros indices, ad quos reuertare, siqua in re quaeres quem ad modum quidque te in colendo oporteat facere*[8]. *Tres libros indices* : une sorte de manuel pratique, où l'agriculteur trouvera, clairement et méthodiquement exposées, sans autre souci que l'utilité, sans autre mérite que l'exactitude, toutes les questions qui peuvent l'embarrasser.

Mais l'on sait bien aussi que ce prétendu savant n'était pas uniquement voué au service de la vérité, et que se cachait en lui un homme de lettres soucieux, non seulement des choses qu'il avait à dire, mais de la manière de les dire. On a voulu voir en lui un austère Sabin fidèle aux vertus traditionnelles de sa race ; on a cru qu'il avait recueilli dans l'héritage de son maître Caton

1. Quint., *Inst. or.*, X, 1, 95.
2. Plut., *Rom.*, 12.
3. *Brut.*, 60 ; *Acad. post.*, I, 9 ; *Phil.*, II, 105.
4. II, 21.
5. *Cons. ad Helu.*, 8, 1.
6. *Apol*, 42.
7. *Ciu. dei*, VI, 2.
8. I, 1, 2.

le même moralisme intransigeant et la même âpreté paysanne. En réalité ce prophète du passé a beau déclamer contre le luxe et vanter la frugalité antique ; il partage toutes les faiblesses de ses contemporains. Un mot significatif apparaît dans son vocabulaire, qu'on chercherait vainement dans les lexiques de Caton : *delectatio*. Il admet que l'agrément s'insinue derrière l'intérêt parmi les buts de l'agriculture[1] : « Il n'est personne qui, à utilité égale, ne préfère acheter plus cher ce qui est plus beau, plutôt qu'une propriété qui rapporte mais qui est laide. » Il reconnaît qu'il achète ses mulets non comme de simples bêtes de somme, mais en tenant compte de considérations esthétiques, *ut oculos aspectu delectare queant*[2]. Il ne cache pas sa fierté d'entretenir à Casinum une volière dont il avoue qu'elle ne sert qu'au plaisir des yeux[3].

Sensible comme il est au charme de la vie, et d'une vie raffinée, ce n'est donc pas seulement par un artifice de méthode didactique, comme les médecins de Lucrèce qui enduisent de miel les bords de la coupe d'absinthe, que Varron a présenté sa doctrine sous la forme littéraire du dialogue, et que, dans la mise en œuvre d'une matière assez ingrate, il a multiplié les scènes de comédie, les tableaux de genre, les allusions poétiques et les jeux de mots[4]. Ne disons pas, scolairement : Varron a *voulu* égayer sa peinture. Cet enjouement lui était naturel. Il fait spontanément de l'esprit sur l'agriculture, comme Montesquieu en devait faire sur les lois, et retrouve sans effort, pour exposer les préceptes du grave Caton, le ton de badinage et quelquefois de bouffonnerie de la Satire Ménippée. Ses interlocuteurs ne peuvent se regarder sans sourire : *cum subrisisset Scrofa*[5]..., *Stolo subridens*[6] ... *Axius Appio subridens*[7] ...*Appius subridens*[8] ...On le surprend lui-même clignant de l'œil à son lecteur, avec l'attitude dégagée et sémillante, parfois un peu agaçante, de l'homme du monde qui parle, non à des rustres, mais à des gens de son milieu, et qui ne veut pas avoir l'air trop dupe du sérieux des problèmes.

---

1. I, 4, 1 sq.
2. II, 8, 5.
3. III, 4, 2 ; cf. III, 3, 1.
4. « La mise en œuvre et les procédés littéraires dans les *Res Rusticae* de Varron » ont été étudiés par M. Albert Strenna dans un mémoire pour le diplôme d'Études supérieures, préparé sous la direction de M. Jean Bayet.
5. I, 2, 25.
6. I, 2, 27.
7. III, 2, 2.
8. III, 2, 7.

Mais, même en dehors des prologues et des épilogues, et de ces moments de détente où il aime s'abandonner, on saisit, au milieu des développements les plus techniques, le jeu d'une sensibilité vive et heureuse. Varron s'intéresse tellement à la réalité, il a des plantes et des bêtes une curiosité si alerte que, malgré tant de divisions scolastiques et de discussions embrouillées, il n'est guère de pages qui ne s'animent par l'évocation d'un détail juste ou d'un petit fait vrai. Il ne s'ennuie jamais. Il est là, présent dans chaque phrase, s'évertuant à transcrire en latin, tel qu'il le trouvait dans ses sources, mais en le corrigeant d'après nature, le portrait du cheval ou du chien. Tour à tour amusé ou attendri. Sa main tremble de précautions lorsqu'il décrit la cueillette des olives, qu'il faut détacher les doigts nus, car la dureté du gantelet écorche la branche et la laisse sans défense contre le gel [1]. Il n'a pas de termes assez délicats, assez d'euphémismes et de diminutifs pour parler des ébats des agneaux, *ne toto die cursantes inter se teneri delibent aliquid membrorum* [2]. Mais à la seule pensée du bœuf, son cœur s'emplit d'un sentiment de majesté [3]. En considérant l' « incroyable intelligence naturelle » des abeilles [4], en étudiant les mœurs de leurs petites sociétés [5], il est saisi d'un émerveillement presque religieux, qui s'est communiqué à Virgile. Enfin si les êtres humains n'interviennent dans ses tableaux, selon la loi d'airain de l'esclavage antique, qu'à titre d'*instrumentum uocale*, comme des outils doués de parole [6], il ne s'est pas contenté de cette décevante abstraction : il a surpris les travailleurs de la terre dans leurs gestes caractéristiques, dans leur fatigue, leur faim et leurs amours. Où trouverait-on, dans toute la littérature latine, sinon peut-être chez quelques poètes, des pages aussi chargées de vie concrète que celles qu'il a consacrées aux femmes des bergers en transhumance [7] ? Ou à ces mères de Liburnie qu'il a vues « porter du bois en même temps qu'un ou deux nourrissons, et qui faisaient bien voir que nos accouchées, qui gisent étendues pendant plusieurs jours sur des canapés, ne sont que de méprisables sarments stériles » [8]. Il n'y a que Varron, et les inscriptions, qui nous aient conservé, avec une intensité aussi pittoresque, l'atmosphère d'une

1. I, 55, 1.
2. II, 2, 16.
3. II, 5, 4.
4. III, 16, 3.
5. III, 16, 4 sq.
6. I, 17, 1.
7. II, 10, 6 sq.
8. II, 10, 8.

ferme italienne d'autrefois et de toujours, dans ses aspects quotidiens ou imprévus : telle cette image, digne de Lenain, des ouvriers mangeant leur casse-croûte, l'hiver, avant le lever du jour, près de la cuisine [1], ou encore, dans une *villa* imprudemment construite au fond d'un creux, la brusque irruption d'une bande de brigands [2]. Si les *Res Rusticae* reflètent une si grande part de la réalité des choses, c'est sans doute parce que Varron était un observateur qui savait voir ; mais n'est-ce pas aussi parce qu'il était rebelle à une certaine forme d'élaboration littéraire qui, en stylisant, ternit les couleurs, parce qu'il était incapable de déclamer selon les préceptes de la rhétorique, — parce qu'il écrivait mal ?

Les remarques qui précèdent n'ont d'autre but, en effet, que de replacer sous son véritable éclairage le problème du style de Varron. Comment apprécier ce style déconcertant ? De nombreux philologues s'y sont efforcés sans réussir à se mettre d'accord ni sur sa valeur littéraire, ni, en admettant qu'il fût mauvais, sur le caractère de ses défauts : défauts conscients, que justifient des intentions lucides, ou défauts involontaires imputables à la négligence et à l'âge ?

« Varron », selon Heidrich, « aurait pu écrire un aussi bon latin que Cicéron et César [3]. » Mais il prétendait réagir contre les tendances hellénisantes de son temps et s'en tenir à la simplicité et à l'absence d'art des anciens.

C'est aussi le parti pris archaïsant d'un auteur « qui plaçait son idéal dans le passé » [4] que Norden fait entrer au premier chef dans sa définition, d'ailleurs magistrale, du style de Varron, sur lequel il porte une sentence sévère. « Avouons que cette œuvre capitale sur la langue latine [5] est écrite dans le pire latin que montre une œuvre en prose. » Et il en dirait presque autant des *Res Rusticae*. Toutefois, pour Norden, l'archaïsme n'est pas seul en cause : il décèle chez Varron un mélange du style italique et du style asianique, et ce n'est pas son moindre mérite d'avoir, dans ce chapitre, donné toute sa valeur au témoignage de Cicéron : « *Hegesiae genus, quod Varro laudat* [6] » — Hégésias, fondateur d'une éloquence ornée, qui s'était donné pour tâche de

1. I, 13, 2.
2. I, 12, 4.
3. G. Heidrich, *Der Stil des Varro*, Melk, 1892, p. 8.
4. E. Norden, *Die Römische Kunstprosa*, p. 195.
5. Le *De lingua latina*.
6. *Ad Att.*, XII, 6, 1 ; cf. *Brut.*, 325.

morceler la période d'Isocrate et de Démosthène en courtes phrases sautillantes.

M. Marouzeau, intervenant à son tour du point de vue de la phrase nominale, reconnaît dans le style de Varron un style de notes. Les omissions, entre autres celle, si fréquente, de la copule, ne sont qu'un « procédé du langage savant, du style didactique, qui abrège et retient l'essentiel ». Varron opère « comme un écrivain moderne qui, composant un manuel, se contenterait de rendre à l'aide de ponctuations la suite de ses idées [1].

Enfin M. de Saint-Denis, dans une récente étude, [2] a insisté sur la place que tenait le latin parlé dans les *Res Rusticae*. Il a montré qu'un très grand nombre de faits syntaxiques qu'on y peut constater, et qui rappellent les habitudes de Plaute dans ses *Comédies* et de Cicéron dans sa *Correspondance*, annoncent aussi bien celles des âges postérieurs; il en a conclu qu'à la date où Varron rédigeait ses *sermones*, en 36 av. J.-C., il n'était pas exact de le taxer d'archaïsme. D'ailleurs les exemples de latin didactique, qu'on invoque, peuvent se ramener à des exemples de latin parlé. Plutôt que la volonté délibérée de s'opposer au courant qui entraînait son époque, plutôt que la sécheresse d'un auteur technique réunissant des notes, il voit dans les prétendues incorrections de Varron quelques-uns des traits du latin qu'on parlait alors, et la hâte d'un vieillard qui, pressé par ses quatre-vingts ans, a laissé à son œuvre « la bonhomie des dialogues rustiques dans lesquels il avait choisi de verser faits, expériences et prescriptions ».

Il est certain que toutes ces interprétations comportent une part de vérité. Celle dont, après la critique de M. de Saint-Denis, la valeur paraît le plus contestable, c'est sans contredit celle de Heidrich. Ce n'est pas parce que Varron se penche avec une nostalgique piété sur les mœurs des *uiri magni nostri maiores* [3], ni parce que sa phrase reproduit parfois les tours de la langue juridique; ni parce qu'il préfère à l'occasion une forme ancienne (*aeditumus*) à la forme moderne (*aedituus*) [4], que, dans l'ensemble, l'archaïsme soit le caractère dominant de son style. Que Varron, en 46, fît l'éloge d'Hégésias, cet aveu est à retenir, mais on croira difficilement qu'il se fût mis docilement à l'école de ce rhéteur, chez qui il reconnaissait avec complaisance son propre

1. J. Marouzeau, *La phrase à verbe « être » en latin*, p. 288.
2. *La syntaxe du latin parlé dans les Res Rusticae de Varron*. *Rev. Phil.*, 1947, p. 141 sq.
3. II, *praef.*, 1.
4. I, 2, 1.

maniérisme. Il y a de nombreux développements auxquels il n'a pas donné forme littéraire et pour lesquels il s'est contenté de transcrire telles quelles ses « notes de cours », mais, comme l'a très bien vu M. de Saint-Denis, « entre syntaxe du latin parlé et syntaxe du latin didactique, la discrimination n'est pas toujours facile ». Au total c'est bien l'emploi d'une langue très proche du *sermo cotidianus* qui vaut à la langue de Varron son aspect le plus caractéristique. Mais langue et style font deux. Si la langue est le « matériel de l'énoncé », le style désigne « l'attitude que prend l'usager... vis-à-vis du matériel que la langue lui fournit », le « choix » auquel il procède parmi les moyens qu'elle met à sa disposition [1]. Il resterait à considérer de près cette attitude.

Nous avons la chance, si l'on ose dire, d'avoir en Varron un assez mauvais écrivain, le seul peut-être dans toute la littérature latine de la belle époque sur qui l'on puisse prononcer avec assurance un tel jugement. Et ce n'est pas naturellement que l'on confonde le laisser-aller de la langue parlée avec les défauts propres d'un style. Ce n'est pas non plus qu'on reproche à Varron de ne pas écrire comme Cicéron et César, envisagés comme les modèles absolus de l'éloquence. Ses fautes, c'est lui-même qui nous les signale en nous révélant, à chaque ligne, un idéal vers lequel il tend et qu'il n'atteint pas. A pénétrer dans la bibliothèque où il travaille, à suivre le mouvement de sa plume sur la feuille de papyrus, on saisit chez lui un effort au moins intermittent, parfois heureux, souvent maladroit, pour écrire avec soin ; un désir, manifeste à tout moment, de séduire le lecteur par des artifices de rhétorique ; une recherche, à la fois ingénue et maniaque, des effets. S'il les rate, comme il arrive la plupart du temps, ce n'est pas qu'il le fasse exprès. Et ce n'est pas non plus sa faute si, ayant commencé un paragraphe avec un souci évident d'ordre et de clarté, il en vient, au bout de quelques lignes, à s'embrouiller dans ses constructions, à se perdre dans ses parenthèses, à piétiner dans l'enchevêtrement de ses idées. « On écrit comme on peut », avouait Flaubert. Varron écrivait comme il pouvait. On peut être sûr qu'il aurait donné beaucoup pour écrire avec l'aisance de Cicéron. Une facilité inouïe, résultat d'un don exceptionnel et d'une inlassable pratique, dictait à celui-ci des phrases parfaites dans leur jaillissement improvisé. Varron, dans le même temps, s'évertuait en pure perte, et se décourageait tout de suite.

1. J. Marouzeau, dans *Mémorial d'Études latines*, p. 106.

Le sens de cet effort, les raisons de cet échec nous paraissent valoir la peine d'être analysés. Il n'est peut-être pas inutile, pour la science du style, et de l'éloquence latine en particulier, de regarder faire un écrivain moins bien doué, et d'assister à ses vains et touchants préparatifs. Pour les autres, un Cicéron, un César, un Salluste même, nous n'apercevons que le monument terminé. Le chantier de Varron demeure encombré d'échafaudages révélateurs. D'ailleurs, sur Varron lui-même, sur les démarches de son esprit, sur le mouvement de son imagination, rien ne nous renseigne mieux que de l'observer dans l'intimité de ses tentatives et de ses défaillances.

*
* *

On a déjà étudié la phrase de Varron. Krumbiegel et surtout Heidrich [1] ont analysé les lois en apparence arbitraires selon lesquelles il place ses mots et enchaîne ses propositions. Nous ne voudrions insister ici que sur l'effort sensible, quoique vite relâché, qu'il fait pour mettre de l'ordre, un certain ordre, dans l'expression des choses. Au commencement, pour ainsi parler, était le chaos. Varron, auteur technique, se heurtait d'abord à la difficulté qui se pose à tout naturaliste, comme à tout savant, qui veut faire *aussi* œuvre littéraire. Il risque d'être accablé par l'énorme masse de faits particuliers qu'il a à décrire avec précision et sans rien omettre, et l'on doit reconnaître qu'ayant tant à dire, il a plus de mérite à le bien dire qu'un auteur qui ne traite que d'idées ou de sentiments. Pour organiser ce chaos, Varron a multiplié, selon la mode stoïcienne, les divisions et subdivisions, répartissant par exemple la matière de son second livre en trois parties, neuf chapitres et quatre-vingts et un paragraphes. Mais, à l'intérieur de ces paragraphes, il se laisse emporter, avec une extrême volubilité, par le flux précipité des détails. Les considérants, introduits par une série de *quod*, se succèdent de façon confuse. La phrase, qu'il a essayé, en commençant, de construire, s'enlise dans les relatives et reste inachevée : *Duo enim genera cum sint pastionum, unum agreste, in quo pecuariae sunt, alterum uillaticum, in quo sunt gallinae ac columbae et apes et cetera quae in uilla solent pasci, de quibus et Pœnus Mago et Cassius Dionysius et alii quaedam separatim ac dispersim in libris reliquerunt, quae Seius legisse uidetur et ideo ex iis pas-*

1. R. Krumbiegel, *De Varroniano scribendi genere quaestiones*, Leipzig, 1892, p. 67 sq. ; G. Heidrich, *op. laud.*

tionibus ex una uilla maioris fructus capere, quam alii faciunt ex toto fundo. Certe, inquit Merula... (III, 2, 13).

Mais, même dans les passages les plus négligés, on a la surprise de le voir soudain s'amuser à des effets gratuits de *concinnitas*. Ainsi, quelques lignes avant celui que nous venons de citer : *num pluris tu e uilla illic natos uerres lanio uendis, quam hinc apros macellario Seius?* (III, 2, 11), où deux membres d'à peu près égale longueur [1] se développent suivant un parallélisme que relève l'emploi de deux synonymes [2] : *lanio-macellario*. De cette recherche, Krumbiegel a donné quelques exemples [3] : on pourrait en dresser une liste abondante, qui indiquerait clairement ce que Varron entend par le beau style : *ubi...alios* (*aues*) *uideret in mazonomo positos coctos, alios uolitare circum fenestras captos* (III, 4, 3), avec homoiotéleute — *ut aput Caecilium in Hypobolimaeo habet adulescens, apud Terentium in Heautontimoroumeno senex* (II, 11, 11-12) — *nisi a coruo occisae aut ab accipitre interceptae* (III, 7, 6) — *ut his dis Helicona atque Olympon adtribuerunt homines, sic his floridos et incultos natura adtribuit montes* (III, 16, 7) — et surtout ce τρίκωλον avec homoiotéleute et chiasme, qui dut faire pâmer les précieux d'alors, *nucem iuglandem et palmulam et ficum Sabinam, quanto citius promas, iucundiore utare, quod uetustate ficus fit pallidior, palmula cariosior, nux aridior* (I, 67).

Si vité qu'il écrive, Varron a le chiasme instinctivement au bout des doigts ; c'est moins chez lui une figure de style qu'une habitude quasi inconsciente, qui s'impose même lorsque le reste de la phrase est peu soigné : *si quando subito imbri...sint oppressae, aut frigore subito* (III, 16, 37) — *quibus quid grauius sit imperatum aut animaduersum qui* (I, 17, 7) — *diuiua natura, ars humana* (III, 1, 3) — *uillae publicae, priuati candidati* (III, 2, 1) — *primum ad Fundaniam uxorem de agri cultura, secundum de pecuaria ad Turranium Nigrum* (III, 1, 9) — *nisi si apud Seium Siculum fit mel, Corsicum in Reatino* (III, 2, 12) — *nec... faenisicia uidit arida in tabulato nec uindemiam in cella neque in granario messim* [4] (III, 2, 6).

*
* *

1. Des clausules, il semble que Varron se soit très peu préoccupé.
2. Cf. *infra*, p. 65.
3. R. Krumbiegel, *op. laud.*, p. 69 sq. Négligé par Heidrich, *op. laud.*, pour qui tout l'effort de Varron tend vers l'« Inconcinnität ». C'est de là au contraire, selon nous, qu'il part.
4. R. Krumbiegel, *op. laud.*, p. 70 sq. ; H. Heidrich, *op. laud.*, p. 33 sq. Leurs listes ne sont pas complètes, et l'on peut toujours y ajouter.

Considérons-le maintenant dans le jeu contradictoire des répétitions de mots et de la *uariatio*. La langue parlée ne s'inquiète pas des répétitions. Un auteur technique, préoccupé chaque fois d'employer le terme propre, devrait, moins que personne, perdre son temps à éviter, par l'emploi d'un synonyme plus ou moins inexact, le retour, à quelques lignes de distance, du même mot. Varron, bien souvent, consent en effet à répéter : *qui non habent cum ASINVM, quem supposuerunt equae, et ASINVM admissarium habere uolunt, de ASINIS quem amplissimum formosissimumque possunt eligunt* (II, 8, 5) — *si ad matris mammam non accedet (agnus), admouere oportet et LABRA agni unguere huturo aut adipe suilla et olfacere LABRA lacte* (II, 2, 16). Dans ce dernier cas, un *ea* eût facilement évité la répétition de *labra*.

Pourtant, le plus souvent, Varron fait comme ces épistoliers distingués qui, vous ayant remercié d'une *lettre*, se hâtent de vous envoyer une *missive*. C'est même ce facile raffinement de toilette qui attire notre attention sur des négligences qu'autrement nous ne songerions pas à lui reprocher. Il éprouve une visible satisfaction à faire alterner les synonymes : *ut PUTAVIT Thales Milesius, ...ut CREDIDIT Pythagoras Samius* (II, 1, 3 ; cf. II, 9, 13) — *ita... oportet aetate praestare, ut ne propter senectutem minus SVSTINERE possit labores. Neque enim senes callium difficultatem facile FERVNT, quod PATIENDVM illis qui greges sequuntur* (II, 10, 3) — *OBICIENDVM farinam, DANDVM hordeum* (II, 7, 11-12) — *SINVNT, PATIVNTVR* (II, 4, 19-20) — *ADIECISSENT, ADDIDERVNT* (II, 1, 8) — *PASCIMVS, ALIMVS* (II, 3, 3) — *PORTANT, VEHENDVM* (II, 6, 5) — *VOCABVLIS, NOMINA* (II, 1, 7) — *AEDIFICARIT, CONDITAE* (III, 1, 2) — *ad SAGINANDVM, ad FARTVRAM*, (III, 8) — *ad se DEFENDENDVM, se VINDICENT* (II, 9, 1) — *MATRIBVS, PARENTES EORVM* (II, 3, 3 ; cf. II, 4, 19-20) — *in CERTAMINE, PROPVGNENT, ad PROELIANDVM* (III, 9, 5-6). Parfois le même désir d'éviter une répétition se traduit par l'emploi de mots de même racine, mais pourvus d'une terminaison différente : *in uitam PASTORICIAM, e uita PASTORALI* (II, 1, 4-5) — *CIBATVS, CIBARIA, CIBVM* (II, 9, 8) — *RVBENTI crista, palea RVBRA* (III, 9, 5). On le perçoit encore dans la chute piteuse d'un mouvement d'éloquence sur le lièvre : *tanta fecunditas huius QVADRVPEDIS* (III, 12, 4) où *quadrupes* apparaît comme une cheville assez plate et un succédané sans rigueur.

Donc, Varron se surveille, mais son attention est vite en défaut. Parlant des escargots, il distingue *minutae albulae*,

quae AFFERVNTVR e Reatino, et maximae, quae de Illyrico APPORTANTVR, et mediocres, quae ex Africa AFFERVNTVR (III, 14, 4). Apulée, deux siècles plus tard, aurait écrit, en troisième lieu, *aduehuntur*. Varron, engagé sur la même voie de la *uarietas* (et du chiasme), reste à mi-chemin. Souvent aussi il semble que sa vigilance n'échappe à un piège du langage que pour succomber au suivant. Des jeunes gorets : *praeteritis decem diebus SINVNT exire PASTVM in propinquuum locum uillae... cum creuerunt, PATIVNTVR sequi matrem PASTVM* (II, 4, 19-20). Il y a mieux : parfois chez Varron, la répétition prend une forme inquiétante : *porci, qui nati hieme, fiunt exiles PROPTER frigora et quod matres aspernantur PROPTER exiguitatem lactis, quod dentibus sauciantur PROPTEREA mammae* (II, 4, 13). Cette triple répétition, dans des positions différentes, de *propter* est autre chose qu'une simple inadvertance. Il semble que Varron ait été sujet à ces « hantises verbales » dont on a noté l'influence sur l'imagination auditive de Virgile. « Le mot a tendance, une fois exprimé, à hanter le souvenir et l'oreille de celui qui l'a employé, et à s'imposer une seconde fois dans l'énoncé [1]. » Chez Varron, ce ne sont pas les mots rares et expressifs qui reviennent ainsi avec insistance : ce sont surtout des prépositions ou des adverbes : *huius suis ac porcorum* (la truie de Lavinium avec ses trente marcassins) *ETIAM NVNC uestigia apparent, quod et simulacra eorum ahenea ETIAM NVNC in publico posita* (II, 4, 18) — *in hoc tectum* (la volière de Casinum) *aquam potius per canales angustas serpere, quae FACILE extergeri possint (si enim late ibi diffusa aqua, et inquinatur FACILIVS et bibitur inutilius)* (III, 5, 2). On a l'impression que l'auteur est victime d'une légère infirmité physiologique analogue au bégaiement, qu'il est entravé dans son élocution par la gêne des mots déjà prononcés et qui le tirent en arrière.

*
* *

Le vocabulaire même de Varron révèle par moment un souci d'élégance intempestif, une sorte de *curiosa infelicitas*. On a dit qu'il avait *voulu* donner à sa prose un coloris poétique, et Heidrich, à l'appui de cette thèse, invoque d'abord l'usage des *personnifications*, plus précisément l'usage, avec des sujets inanimés, de certains verbes qui, d'ordinaire, veulent comme nom d'agent

1. J. Marouzeau, *Traité de stylist. lat.*, p. 267.

une personne : *ministrare*, *quaerere*, *metuere*, *uidere*, etc. En réalité, entre ces divers cas de « personnification », il faut distinguer, car il ne s'agit pas ici d'un procédé unique, qui ait partout même valeur. La plupart de ces emplois figurés étaient sans doute passés dans la langue parlée, qui se nourrit de métaphores, et où Varron les a repris sans intention. Il n'était pas nécessaire d'être poète et de prêter une âme à la nature, pour dire de certaines plantes : *humidum locum quaerunt* (I, 23, 4), de même que nos paysans disent que la terre *demande* de l'eau. *Quaerere* est attesté dans ce sens déjà chez Caton (*De agricultura*, 3, 1 : *ne uilla fundum quaerat*), et ensuite chez Cicéron *Verr.*, II, 1, 29), Salluste (*Jug.*, 98, 3), et Tite-Live (IV, 14, 2) [1]. Ailleurs il semble que ce soit l'intonation familière de la phrase qui incite Varron à ces prétendues personnifications : *grauior enim plaga medicum quaerit* (I, 55, 2), à propos des blessures faites à l'olivier quand on le gaule trop rudement, sonne comme un dicton populaire ; *ne limites ex litibus iudicem quaerant* (I, 16, 1), à propos des querelles de mitoyenneté qui s'élèvent entre voisins, a de même un accent de plaisanterie que souligne le jeu de mots *limites-litibus*. Rien dans tout cela qui vise à l'effet poétique.

Ministrare donne lieu à des constatations plus intéressantes : c'est un verbe que Varron affectionne, et qui revient quatorze fois dans les *Res Rusticae*, avec l'insistance d'un tic. Deux fois même, il est répété à quelques lignes d'intervalle dans des conditions qui rappellent les « hantises verbales » signalées ci-dessus [2]. Sur ces quatorze exemples, deux seulement le font apparaître dans son sens propre, en parlant de *ministri* (III, 17, 6) qui servent à table (III, 5, 15) ou qui alimentent les viviers d'Hortensius. Une troisième fois dans un sens voisin, à propos d'Hortensius lui-même, fournissant de la nourriture à ses poissons (III, 17, 6). Le sens large de *ministrare*, « fournir à, satisfaire », se rencontre, absolument, à propos d'un homme qui satisfait à son goût pour la dépense (II, *praef.* 6), et encore avec un régime, à propos de divinités, Neptune et les Nymphes, qui fournissent de l'eau aux viviers (III, 17, 2 *bis*). On passe de là naturellement aux huit autres cas, où *ministrare* est employé avec des noms d'animaux ou de plantes pour sujets : une fois peut-être, *uinea quae ministrat acratophoro uinum* (I, 8, 5), l'image de l'échanson demeure sensible ; elle est complètement effacée dans (*ulmus*)

1. Mais plus souvent *requirere*.
2. I, 17, 6 (*bis*) ; III, 5, 11 et 14.

frondem...ministrat ouibus (I, 15) — *cum stercus...greges pecorum ministrent* (I, 2, 21) — *si fundus ministrat, dari solent uinacea* (II, 4, 16) — *fructum ut ouis e lana ad uestimentum, sic capra e pilis ministrat ad usum nauticum* (II, 11, 11) — *cibus ministratur per retem* (III, 11, 14) — *aqua ministratur per canaliculum* (III, 11, 14) — *ne sarmentum nequeat ministrare sucum* (I, 31, 2). Sont-ce là véritablement des personnifications poétiques? Le mot, employé dans le même sens non seulement chez les purs poètes, mais aussi bien chez Cicéron (*in Pis.*, 29) et Horace (*ep.*, I, 15, 20), n'est pour Varron qu'un synonyme un peu affecté de *dare*? La prédilection qu'il a pour lui ne révèle qu'un besoin inconscient qu'il a de rehausser, à bon compte, la banalité du terme courant.

Il existe enfin dans les *Res Rusticae* certaines bizarreries de langage qui sont bien des personnifications, mais qu'inspire le même goût pour l'expression recherchée ; tel l'abus qu'il fait de verbes comme *uenio* et *uideo*. On remarque en effet chez lui une façon de parler étrange, et qui lui semble particulière, qui prête aux objets un mouvement spontané : *ita fit ut...frumentum... purum VENIAT ad corbem* (I, 52, 2) — *una lecta differtur in forum uinarum, unde in dolium VENIAT* (I, 54, 2) — *fauus VENIT in altaria* (III, 16, 5) — *quae* (les produits de basse-cour) *nutricere saginesque, in macellum ut PERVENIANT* (III, 3, 4). En allant un pas plus loin dans la même direction, on aboutit à *alia* (*uua*) *quae in piscinam in amphoram DESCENDAT, alia quae in aream in carnarium ESCENDAT* (I, 54, 2; cf. I, 54, 1 et I, 68) [1]. Avec *uideo*, on retrouve la même tendance à remplacer le mot simple par un équivalent imprévu : *nec enim* (la *Villa Publica* du Champ de Mars) *faenisicia VIDIT arida in tabulato* (III, 2, 6). Il lui eût semblé plat (et la construction de la phrase, avec sa *concinnitas* et son chiasme final [2], révèle le soin avec lequel il l'a travaillée) de dire : « Il n'y a jamais eu dans cette *villa*... » Il a préféré écrire : « Cette *villa* n'a connu ni foin séchant sur le plancher ni vendange au cellier ni, au grenier, moisson [3]. » Les trois verbes, *uenio*, *uideo* et *prodeo* sont réunis dans une même phrase dont le caractère alambiqué est plus évident encore : *omnis fere fructus quinto denique gradu*

1. On notera que ces recherches de style sont groupées parfois dans les mêmes paragraphes.

2. Cf. *supra*, p. 64.

3. *Connaître* et *voir*, en français, « dans le langage élevé et poétique » prêtent à de semblables effets : « *J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare, Passé jusqu'à la mer qui VIT tomber Icare.* » (*Phèdre*, I, 1.)

PERVENIT ad perfectum ac VIDET in uilla dolium ac modium, unde sexto PRODIT ad usum (I, 37, 4).

*
* *

Le goût de Varron pour les calembours n'a pas non plus passé inaperçu [1]. Heidrich a relevé les plus gros d'entre eux. Mais il en reste beaucoup d'autres, qui souvent ne sont que des à peu près, et qu'une lecture attentive révèle presque à chaque page. A la fin d'une très pénible description du chien (II, 9, 3 sq.), où déjà il n'a pas résisté à la tentation d'introduire un jeu de mots : *cruribus rectis et potius VARIS quam VATIIS* [2], il écrit ceci : *solo ne ut corneo ne nimium duro sed ut FERMENTATO ac molli*, « qu'il ait la plante des pieds pas comme de la corne, pas trop dure, mais *ameublie* et molle ». D'où l'idée a-t-elle pu lui venir de ce qualificatif saugrenu, *fermentatum*, sinon du double sens de *solum*, signifiant à la fois « plante du pied » et « sol » [3] — double sens qu'il avait encore présent à l'esprit huit mois après l'avoir prononcé ? On entrevoit encore une plaisanterie du même genre, inspirée par l'expression juridique *usus fructus*, derrière les mots dont il se sert au sujet des mulets et des bardeaux : *uterque eorum ad usum utilis, partu fructui neuter* [4], « chacun des deux a son utilité pour les services qu'il rend, aucun des deux ne rapporte en se reproduisant » [5].

*
* *

Cette manie facétieuse ne vaudrait sans doute pas la peine qu'on s'y arrêtât, si elle ne nous découvrait chez Varron que l'enjouement de son humeur, que nous connaissions déjà. Mais il semble qu'elle vienne chez lui de quelque chose de plus profond, et dont les remarques qui précédaient pouvaient nous amener à prendre conscience : c'est l'importance singulière qu'a pour lui le *mot*.

Il était l'héritier fidèle d'une longue tradition philosophique qui faisait du nom des choses beaucoup plus qu'un simple acci-

---

1. Norden, *op. laud.*, p. 197 ; Heidrich, *op. laud.*, p. 78 sq.
2. Columelle, *cruribus crassis et hirtis* (VII, 12) et les *Géoponiques* (XIX, 2 n'offrent rien de semblable.
3. *fermentare terram* (I, 38, 1).
4. II, 8, 2 : les mss donnent *fructus* ; nous proposons la correction *fructui*.
5. Sont encore à ajouter à la liste de Heidrich : I, 15, 1 (cité *supra*) — *ubi terra LEVIS, ibi non bubus GRAVIBUS* (I, 20, 4) — III, 2, 11 (cité *supra*) — *ne FAELIS aut MAELIS aliaue quae bestia introire possit* (III, 12, 4).

dent, mais l'expression exacte de son essence, τὸ ἔτυμον [1]. Varron, avant toute autre activité de son esprit, est d'abord un étymologiste. Les premiers livres perdus du *De lingua Latina* étaient consacrés à la question de l'étymologie, et c'est à lui qu'on fait remonter avec raison la substance des dictionnaires de Verrius Flaccus et de Festus. Dans aucun de ses ouvrages, il ne manque l'occasion de retracer l'origine des mots. Dans les *Res Rusticae*, en tout cas, sa curiosité philologique ne l'abandonne jamais : son soin constant est de définir les termes [2], d'en proposer l'explication [3], de signaler les emprunts au grec [4], de rappeler les survivances de l'ancienne langue [5]. L'influence tyrannique du mot sur les démarches de son esprit apparaît de façon frappante dans un développement sur la tonte des moutons [6]. Il s'agit de la laine, *quam demptam ac conglobatam alii uellera, alii uellimna appellant : ex quo uocabulo animaduerti licet prius in lana uulsuram quam tonsuram inuentam.* Et il ajoute : « Ceux qui encore aujourd'hui procèdent par arrachement font jeûner les moutons trois jours à l'avance, parce que la faiblesse de l'animal rend le travail moins pénible et les racines de ses poils moins tenaces. » Mais tout à coup : « On dit qu'il n'y a eu aucun barbier avant qu'ils ne vinssent de Sicile en l'an de Rome 453... » Cette allusion intempestive à l'introduction des barbiers (ou, pour écrire dans son style, des Figaros) dans la civilisation romaine, ne se justifie évidemment que parce que *tonsura* l'a fait penser à *tonsor*, et que *tonsor* veut dire à la fois « tondeur » et « barbier ».

Nous sommes ici au bord du jeu de mots ; et il est clair, en effet, que la *cauillatio* chez Varron vit de rapprochements étymologiques [7]. Mais toutes les autres particularités de style que nous avons analysées plus haut, l'emploi figuré qu'il fait de certains verbes, son souci de la *uarietas* et ses hantises verbales,

---

1. H. Dahlmann, *Varro und die hellenistische Sprachtheorie*, 1932, p. 6 sq.
2. *Messis proprio nomine dicitur in iis quae metimur,... et ab eo esse uocabulo declinata* (I, 50, 1).
3. *Vilicus... appellatus a uilla, quod ab eo in eam conuehuntur fructus et euehuntur, cum uenennt* (I, 2, 14).
4. *Sus graece dicitur ὗς, dictus ab illo uerbo quod dicunt θύειν, quod est immolare* (II, 4, 9).
5. *Nec minus oppidi quoque nomen Thebae indicat antiquiorem esse agrum, quod ab agri genere, non a conditore nomen ei est impositum. Nam lingua prisca et in Graecia Aeolis Boeoti sine afflatu uocis, et in Sabinis... etiam nunc ita dicunt, cuius uestigium in agro Sabino uia Salaria... miliarius clinus cum appellatur tebae* (III, 1, 6).
6. II, 11, 9.
7. Norden, *op. laud.*, p. 197 : *In diesen Wortwitzen kreutz sich die Lust zu scherzen mit der zu etymologisieren.*

ses recherches de *concinnitas* et ses chiasmes, procèdent des mêmes dispositions psychologiques. Si pressé qu'il soit par l'abondance des faits, Varron est quelqu'un qui s'écoute parler. Tandis que chez Cicéron l'unité stylistique est la phrase, dont l'élan aisément soutenu et heureusement équilibré ne s'arrête pas aux aspérités du détail, pour lui c'est le mot, dont, quand il esssaie de bien écrire, il laisse vibrer en lui les échos et s'efforce d'harmoniser les résonances, sautillant, à la manière d'Hégésias [1], de *tonsura* à *tonsor*, de *solo* à *frumentato*, de *lanio* à *macellario*. Cette attention minutieuse, en partie réfléchie, en partie instinctive, aux éléments premiers du discours, est inséparablement liée à un manque de souffle sur lequel les anciens ne se sont pas trompés. *Homine*, disait Cicéron, *omnium facile acutissimo et sine ulla dubitatione doctissimo*. Et saint Augustin commentait avec justesse : *Non ait « eloquentissimo » uel « facundissimo », quoniam re uera in hac facultate multum impar est*. On peut concevoir toutefois que si Varron avait eu plus de *facundia*, plus de facilité oratoire, il ne nous aurait pas laissé, dans sa savoureuse fraîcheur, une vision souvent aussi directe des choses.

Jacques Heurgon.

1. *Numerosam comprehensionem peruerse fugiens Hegesias saltat incidens particulas* (Cic., *Or.*, 226).

NOTES ET DISCUSSIONS

Saffo e Alceo, con introduzione, apparato et traduzione di Carlo Gallavotti. Naples. Libreria scientifica (Collana di Studi greci diretta da Vittorio de Falco X et XV), 1947 et 1948; in-8°, 158 et 130 p.; 600 et 700 lires.

L'édition des fragments d'Alcée et de Sapho est une des tâches les plus malaisées (et avouons-le, souvent les plus ingrates) que puisse se proposer le philologue. Les fragments nous sont connus soit par des citateurs, soit par des papyrus. C'est par Denys d'Halicarnasse et par le Pseudo-Longin que nous sont transmis l'ode de Sapho à Aphrodite et le poème Φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν... que Boileau a mis en vers français dans sa traduction du *Traité du Sublime*. Le texte même de ces fragments ne va pas sans présenter de graves difficultés : outre que les manuscrits de Longin et de Denys sont souvent gâtés, le détail des formes dialectales est souvent altéré; nous sommes toutefois aidés à le restituer ici ou là par des citations de grammairiens comme Apollonius Dyscole, qui s'intéressent au détail de la langue. Ces deux grands morceaux mis à part, nous n'avons affaire parmi les citations, qu'à de menus fragments cités surtout, soit par des grammairiens, soit par des métriciens comme Héphestion. Ces petits fragments sont peu clairs, difficiles à situer, difficiles parfois à délimiter : il arrive souvent que le grammairien ou le métricien évoque à la suite l'un de l'autre deux textes qu'il relie par καὶ, mais qui n'ont entre eux aucun rapport. Par ailleurs, nous possédons, on le sait, de nombreux fragments papyrologiques dont le nombre, depuis la fin du XIXe siècle, va toujours croissant. Les difficultés qu'ils présentent sont d'un autre ordre : les lacunes sont nombreuses, les débris de papyrus parfois malaisés à raccorder, l'écriture parfois difficile à lire.

Au cours des vingt dernières années, des éditions nouvelles d'Alcée et de Sapho ont été proposées au public : celle de Th. Reinach, achevée par A. Puech, dans la collection des Universités de France de l'Association G. Budé, la seconde édition de l'*Anthologia Lyrica* de Diehl, dans la collection Teubner,

débordante d'érudition, enfin les deux éditions de Sapho et d'Alcée publiées à Oxford par l'excellent papyrologue Edgar Lobel, et qui sont sans doute le travail le plus raisonnable et le plus sûr auquel on puisse recourir.

Depuis ces éditions, le trésor des fragments papyrologiques s'est encore accru. Pour s'en tenir à l'essentiel, il s'agit surtout du *pap. Oxy.* XVIII, 2165, du second siècle de notre ère, qui apporte deux colonnes presque entières contenant des poèmes d'Alcée, accompagnés de quelques annotations marginales. Grâce à cette trouvaille nous pouvons maintenant lire de ce poète, sinon deux poèmes absolument complets, au moins six ou sept strophes consécutives de deux poèmes, ce qui est bien plus important que ce que nous possédions jusqu'ici.

Ce sont peut-être ces récentes trouvailles qui ont encouragé M. Gallavotti à nous donner en deux fascicules une édition complète (jusqu'à nouvel ordre, espérons-le) des fragments de Sapho et d'Alcée.

L'introduction, qui envisage l'histoire du texte, montre l'importance de l'édition alexandrine et reprend les divers problèmes qu'ont déjà envisagés Wilamowitz dans sa *Textgeschichte der griechischen Lyriker* et Lobel dans les introductions de ses éditions : nombre des livres de Sapho disposés, en principe, suivant un classement métrique, ordre des poèmes dans chaque livre (alphabétique ?) etc... Les p. 14 à 21 énumèrent et caractérisent brièvement les papyrus d'Alcée et de Sapho. Enfin M. Gallavotti définit la façon dont il a voulu établir son édition. L'apparat critique se compose de trois rubriques. L'une indique la source du fragment, et s'il provient de la tradition indirecte, en donne sommairement le contexte. Une autre recueille les passages imités d'Alcée et de Sapho. La troisième, qui constitue l'apparat critique proprement dit, comprend, sous une forme aussi brève que possible, les données de la tradition, ainsi que les corrections que M. Gallavotti a jugé utile de signaler. — Suit enfin une liste de « témoignages » antiques sur Sapho et sur sur Alcée.

L'édition, pour laquelle M. Gallavotti reconnaît tout ce qu'il doit aux travaux de Lobel, est établie avec clarté et bon sens. Il faut se borner à quelques exemples pour la caractériser, sans indiquer à propos des mille difficultés du texte le parti choisi par l'éditeur. Dans l'hymne à Aphrodite conservé par Denys d'Halicarnasse, les vers 18-19 sont gâtés :

_ ∪ _ _ _ τίνα δηῦτε πείθω
† καισαγην † ἐς σὰν φιλότατα _ _

Le début du vers 19 est gravement altéré. Les manuscrits de Denys dans l'*Epitome* (p. 185, Usener-Radermacher) donnent καισαγην ; les manuscrits du *De compositione* (p. 17), soit καισαγην, soit μαισαγην (avec le μ corrigé en β). La plupart des éditeurs adoptent la correction de Bücheler μαῖσ' ἄγην « quelle est celle que tu supplies la Persuasive d'amener vers ton amour? » (mais en ce cas il vaudrait mieux écrire avec Reinach Πείθων, comme l'a suggéré également Lobel). Toutefois la forme μαῖσ(αι) de μάομαι me semble comme à Theander[1] et à Lobel extrêmement suspecte. Il s'agit d'un thème μασ- (cf. μαστήρ, etc...) et les formes attestées chez Sapho elle-même sont μάομαι (14, Reinach) et μαόμαν (46, Reinach). Rien de tout cela ne justifie une forme μαῖσ'(αι). En voyant dans πείθω un subjonctif présent, on attend, comme le dit Lobel, un infinitif équivalent à peu près à ἔλθην. Dans notre tradition manuscrite c'est un kappa qui est le mieux attesté. M. Gallavotti suggère dans l'apparat critique κὰτ σ'ἄγην avec élision de σοι, sens intransitif de ἄγην, et correction de σὰν en τὰν : κατ σ'ἄγην ἐς τὰν φιλότατα. C'est compliqué et c'est assez plat. Je me suis demandé de mon côté si l'on ne pourrait pas risquer κἀγρέθην ἐς σὰν φιλότατα : κἀγρέθην = καὶ et ἀγρέθην l'infinitif passif de ἀγρέω (cf. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. p. 98, 115 ; et surtout Vendryes, *Mélanges Boisacq* II, p. 331 sqq.). Ce terme dialectal et expressif aurait été aisément altéré. Sens : « qui dois-je persuader de se laisser prendre encore à ton amour? ».

Au début du fragment 2, M. Gallavotti s'inspire d'une citation d'Apollonius Dyscole (18 Reinach) pour écrire : Φαίνεταί Foι κῆνος ἴσος θέοισιν : c'est la vieille idée d'Ahrens que M. Gallavotti a défendue, *Riv. di Fil.* XX (1942) p. 103 sqq. Il pense qu'il s'agit du fiancé de la jeune fille que Sapho aime, elle aussi, et il traduit : *par esse deo sibi uidetur*. Cette interprétation se heurte à deux difficultés graves. Je doute que Foι puisse servir de réfléchi (cf. Bechtel I, p. 75) ; et surtout Catulle 51,1, en traduisant le passage, emploie la 1re personne *Ille mi par esse deo uidetur*, ce qui confirme la leçon de Longin μοι. — Je ne crois guère à la correction ἔπηκεν au vers 9 pour ἔτ' εἶχει. — En revanche, ἐκ δέ μ' ἴδρως κακχέεται, au vers 13, me semble vraisemblable (ἀ δέ μ' ... Bergk, d'après les *Anecd. Ox.* de Cramer, I, 208).

Les fragments, que nous connaissons par des papyrus sont également malaisés à interpréter. Ainsi le fragment 23 du livre premier de Gallavotti = 25 Reinach, où Sapho souhaite heureux retour à

1. Voir *Eranos* XXXII (1934), p. 62, où Theander propose μᾶι 'σάγην, qui ne me semble pas non plus bien vraisemblable.

son frère, et qui rappelle les amours égyptiennes du frère de Sapho Charaxos avec la courtisane Dôricha. Il est possible de restituer à peu près les trois premières strophes (où seuls les débuts de vers manquent dans le papyrus) mais les deux dernières ne peuvent être établies de façon certaine. Le texte fourni par M. Gallavotti est raisonnable, et il ne s'est pas entêté à combler à tout prix les lacunes par des conjectures arbitraires. Le fragment 24 de Gallavotti = 26 Reinach se rapporte également aux aventures de Charaxos. Les quelques mots qu'en donne M. Gallavotti ne sont pas dépourvus de vraisemblance. Toutefois la note critique des vers 5 et 7 devrait être plus précise : il s'agit de la combinaison du fr. 3 de *Pap. Oxyrh.* 1231 avec le fr. 1. Enfin il importerait d'indiquer que les deux strophes que donne M. Gallavotti sont précédées d'une autre strophe dont il n'y a pas grand'chose à tirer, mais dont il faut faire connaître l'existence. Qui voudra se faire une idée de la manière dont on pourrait reconstituer l'ensemble du poème se reportera à l'article de Theander, *Eranos* XLI (1943) p. 139-144.

Le fragment 25 de Gallavotti = 27 Reinach est un des plus irritants que nous aient livrés les papyrus égyptiens. Il provient également de *Pap. Oxyr.* 1231, 1, à quoi il faut raccorder un fragment insignifiant de *P. S. I.*, II, 123. Sapho y chante la toute-puissance de l'amour, qui ne lui laisse pas oublier la lointaine Anactoria. Ce thème est illustré par le rappel des amours d'Hélène et de Pâris. Mais le détail du texte est lacunaire, si bien qu'à la fin de la seconde strophe les éditeurs ne savent pas si ἄνδρα se rapporte à Ménélas ou à Pâris. D'où des restitutions divergentes. M. Gallavotti suit Lobel : ἄνδρα / [πρῶλιπ' ἄρ]ιστον, ce qui me semble l'hypothèse la plus probable : il s'agit de Ménélas. En revanche les éditeurs des *Oxyr. Pap.*, Reinach, Diehl [κρίννεν ἄρ]ιστον ; Theander [πρῶτι' ἄ]πιστον, ce qui concernerait Pâris. M. Gallavotti aurait pu renvoyer à l'important article de Theander (*Eranos* XXXII, 1934, p. 57 sqq.) où les diverses possibilités sont discutées. D'une manière générale M. Gallavotti a choisi les conjectures avec discernement dans ce fragment : v. 6 περσα-[έθ]οισα « qui l'emportait sur... » ; — v. 12 Κύπρις ἔκοισ]αν que propose M. G. donne un sens satisfaisant ; φίλει]σαν d'Edmonds ne convient pas pour le sens et ἔρα]σαν des premiers éditeurs présente cette difficulté que Sapho semble n'employer ce verbe qu'au moyen ; — au vers 19, pour éviter la difficulté prosodique que présente la fin de vers ὄπλοισι à cause de la *correptio attica*, M. Gallavotti écrit σπόλοισι d'après le mot thessalien σπόλος qui désigne un pieu d'une palissade (cf. Bechtel I, p. 210). Le sens

de la fin de la strophe serait « plutôt que les chars de Lydiens, ou des fantassins qui se battent derrière une palissade ».

On pourrait poursuivre des discussions indéfiniment sur la plupart des fragments de Sapho. Mais j'ai hâte de passer aux nouveaux fragments d'Alcée que M. Gallavotti a eu le mérite de recueillir dans une édition qui sera accessible à tous. Il s'agit, je l'ai dit, de *pap. Oxy.* XVIII 2165 dont les deux colonnes nous fournissent des fragments de quatre poèmes dont deux sont fort importants. Une première colonne contient de larges fragments d'un poème qui évoque un sanctuaire où figure la « triade »[1] de Zeus, Héra et Dionysos. Le poète appelle contre Pittacos l'Erinys de ses amis tombés dans les luttes politiques ; les conjurés parmi lesquels figurait Alcée lui-même avaient prêté serment de vaincre ou de mourir. M. Kamerbeek (*Mnemosyne* XIII, 1947, p. 177) suppose que Pittacos avait participé au complot contre Myrsilos, puis avait trahi. Les sept dernières lignes de la première colonne et huit lignes de la seconde nous livrent de misérables fragments d'un second poème. A la ligne 9, de la seconde colonne, nous trouvons le début d'un troisième poème qui compte 24 vers et qui, dans l'ensemble, se trouve assez bien conservé. Après la fin de ce troisième poème, nous avons 6 vers très mutilés d'un quatrième [2]. Le troisième morceau, tout en présentant quelques difficultés et quelques lacunes, nous offre un poème[3] d'un beau mouvement. Alcée exilé s'y plaint d'avoir dû quitter la cité et renoncer à toute vie politique. Mais il a trouvé la paix dans ce sanctuaire où les Lesbiennes s'affrontent dans des concours de beauté. Voici la première strophe telle que la donne M. Gallavotti :

Ἀγνοὶς..ς βιότοις [σο]ὶς ὁ τάλαις ἔγω
ζώω μοῖραν ἔχων ἀγροϊωτίκαν
ἰμέρρων ἀγόρας ἄκουσαι
καρ[υζο]μένας, ὠγεσιλάϊδα

---

1. Sur cette triade, voir L. Deubner, *Abh. der Preuss. Ak. der Wiss.* (*Ph. Hist. Klasse*) 1943, n° 7, Ch. Picard, *B. C. H.* 70 (1946), p. 455 sqq.

2. M. Gallavotti a bien montré qu'il s'agit de quatre poèmes consécutifs, cf. *Riv. di Filologia*, 1942, p. 164-166.

3. La strophe de ce poème présente une structure particulière : deux asclépiades mineurs, un hipponactéen, un trimètre ionique majeur où il vaudrait peut-être mieux voir un asclépiade mineur acéphale (cf. les deux premiers vers), mais le vers 12 fait difficulté.

⏑ ⏓ — ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — ⏑ — *bis*
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — —
⏓ — ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — ⏑ —

Le sens des premiers vers n'est pas douteux : « J'ignore tout de ce qui est ta vie, et me voilà réduit, le pauvre, au sort d'un paysan, brûlant du désir d'entendre le héraut convoquer l'assemblée, Agésilaïde... » Le détail du premier vers fait difficulté. Le plus probable est de lire ἀγνόεις, participe athématique de ἀγνοέω, scandé avec synizèse. Gallavotti propose une note ἄγνως (mais la construction avec l'accusatif surprend), ou ἀλοίτας (= ἁμαρτωλούς) qui qualifierait βιότοις, ce qui ne me semble guère vraisemblable ; traduction de M. Gallavotti : « la disgraziata esistenza (menando) io vivo, etc... » Pour le reste du vers, le plus probable est d'admettre la restitution de Kamerbeek (*Mnemosyne* XIII, 1947, p. 110) : σοὶ]ς βιότοις [πά]γ̣τ̣' ὸ τάλαις ἔγω. — Quant à la fin de la strophe elle appelle les observations suivantes : καρ[υζο]μένας est un complément de Lobel qui rappelle que le lesbien a développé les présents en -ζω aux dépens des présents en -σσω (cf. πτάζω). Il ne semble d'ailleurs pas que le papyrus admette le complément [υσσο]. Toutefois Latte indique que ce présent comporte toujours en lesbien la forme καρύσσω. Il se peut que dans notre passage le copiste ait employé la graphie καρυσομένας (la lacune du papyrus ne permettant pas, semble-t-il, d'admettre deux sigma ; voir Latte, *Museum Helveticum* IV, 1947, p. 143). Enfin les derniers mots doivent être un vocatif précédé de ὦ, et non un génitif précédé de l'article qui signifierait « moi le descendant d'Agésilaïdas ». Nous ne savons rien d'Agésilaïdas, (fils d'Agésilas ?) et il est peu probable qu'il s'agisse du père d'Alcée. M. Gallavotti voit bien dans ce mot un vocatif ; mais il est possible de conserver l'accentuation du papyrus : -λαΐδα, le vocatif à voyelle longue n'étant pas inconnu du dialecte lesbien.

καὶ β[όλ]λας, τὰ πάτηρ καὶ πάτερος πάτηρ
καγγ]ε]γήρασ' ἔχοντες πεδὰ τωνδέων
τῶ[ν ἀ]λλαλοκάκων πολί[τ]αν
ἔγ[ω δ' ἀ]πυ τούτων ἀπελήλαμαι

Sens : « ... et le conseil où mon père et le père de mon père ont vieilli parmi ces citoyens qui ne pensent qu'à se faire du mal ; mais moi j'en suis chassé... » Le point le plus difficile se trouve au début du second vers où le papyrus porte καχγ.γήρᾰσ'. C'est Lobel qui a proposé, avec hésitation, καγγεγήρασ' en notant que la première syllabe aurait été écrite καχγ. Cette leçon présente deux difficultés. D'une part la forme de 3e personne du pluriel du parfait avec un α bref, dont il y a deux ou trois exemples chez Homère, mais aucun en lesbien. De l'autre, l'emploi même du parfait. M. Gallavotti propose dans son apparat critique καχγήραι-

σιν (= καταγηρῶσιν) : ce qui suppose que non seulement le père d'Alcée, mais son grand-père vivent encore. Hypothèse peu vraisemblable, surtout si ce poème se rapporte au second exil d'Alcée. A la vérité c'est un aoriste que nous attendons : κατέγηραν (cf. pour cet aoriste ma *Grammaire homérique*, p. 380). Cette leçon supposerait que l'asclépiade commence par deux brèves, ce qui n'est pas impossible. Mais elle est rendue difficile par le papyrus, où le sigma de -ηρᾶς- est net, et où la troisième lettre du vers semble être un κ, ou à la rigueur un γ Il faudrait supposer que le texte du papyrus est fautif. Le plus sage est, peut-être, d'admettre le parfait κεγγ[ε]γήρᾶσ'.

Au vers 4 Lobel lisait ἔγ[ω.. ἀ]πὺ. Le δ' apostrophe a été ajouté par M. Gallavotti, mais suffit-il à remplir la lacune? Au même vers τούτων se rapporte à l'ἀγόρα et à la βόλλα plutôt qu'aux citoyens (τωνδέων). C'est toutefois cette seconde interprétation qu'adopte M. Gallavotti.

La troisième strophe présente un certain nombre de difficultés. En voici le texte chez M. Gallavotti :

φε[ύγ]ων ἐσχατ[ί]αισ', ὡς δ' Ὀνυμακλέης
σ.θα. οἷος ἐοίκησα λυκαιμίαις
λ[⏑–]. ον [πό]λεμον· στάσιν γὰρ
πρὸς κρο[⏑⏑] οὐκ ἄμεινον ὀννέλην

« Exilé loin de tout, tel Onomaclès... je suis venu habiter tout seul (comme une bête mordue par le loup?), renonçant à la guerre, car il ne vaut rien de se révolter contre de plus forts. » Les difficultés résultent des lacunes, de l'allusion à Onomaclès, du mot obscur λυκαιμίαις, de la métrique enfin.

Au vers 1, il faut conserver l'orthographe du papyrus avec l'apostrophe après ἐσχατίαισ', le datif convenant mieux que l'accusatif. D'Onomaclès, on peut dire que ce nom nous est connu comme étant le titre d'une tragédie de Sophocle (*Étym. M.* 207, 16 ; 1125 Pearson : Βουθοίη πόλις τῆς Ἰλλυρικοῦ. Σοφοκλῆς Ὀνομακλεῖ). Nous ne savons rien de cet Onomaclès. Seul le contexte d'Alcée nous donne à croire qu'il s'agit d'un homme ou d'un héros qui vivait en un lieu sauvage, loin de tout. Au début du second vers, le σ est douteux ; on pourrait lire aussi ε. Latte (*Museum Helveticum* IV, 1947, p. 143) propose ἔν]θα[δ'. C'est sans y croire beaucoup que Kamerbeek (*l. c.*) a proposé Σ[ε]ύθα[ς], nom propre qui figure sur une monnaie de Cymé ; et il faudrait faire alors de ὀνυμακλέης un adjectif ; ou Σ[κ]ύθας. Je comprends mal le Σκύθαν ou Σάκαν ou Σάπαν que M. Gallavotti propose dans sa note critique. Il semble y voir des génitifs pluriels, complé-

ments de λυκαιμίαις qu'il considère comme un accusatif pluriel. Il ne s'en explique pas davantage, et n'a pas proposé ces hypothèses dans son article de la *Rivista di Filologia* XX, 1942, p. 161 sqq. Tout dépend du dernier mot du second vers de la strophe où le papyrus écrit λυκαιμίαις. Ce doit être le même mot qu'Hésychius a conservé dans la glose : λυκαιχλίας· ὁ λυκόβροτος. Il faudrait, en ce cas, corriger le lemme d'Hesychius en λυκαιμίας. On a pensé qu'il s'agissait d'une sorte de loup-garou que serait Onomaclès (cf. Kamerbeek, *Mnemosyne*, 1947, p. 114)[1]. Mais l'hypothèse n'est que spécieuse. On ne sait que faire, en ce cas, de l'élément -αιμίας. Et l'explication même d'Hesychius ne va pas sans difficulté. Βροτός (dans λυκόβροτος) n'est pas un mot de glossateur ; on attendrait plutôt λυκάνθρωπος. Musurus lisait déjà chez Hesychius λυκόβρωτος, ce qui oriente vers une autre interprétation. M. Latte (*Museum Helveticum* IV, 1947, p. 143) voit dans le second terme de λυκαιμίας le nom du *sang* αἷμα (l'absence d'aspiration du α serait-elle éolienne ?) et il glose le mot ainsi : θηρίον ὑπὸ λύκου αἱμαχθέν « une bête blessée par un loup » ; le suffixe -ίας se trouve, en effet, souvent dans des noms d'animaux (cf. ma *Formation des noms*, p. 94). Alcée, dit M. Latte, se compare à un animal blessé qui se cache. Il faut, bien entendu, faire de λυκαιμίαις un nominatif attribut. La graphie -αις pour -ᾱς, dans les nominatifs de ce type est bien attestée, cf. Αἰολίδαις et Κρονίδαις dans le fragment 85 de Reinach. Cette explication de M. Latte, qui me paraît la plus vraisemblable, reste très incertaine.

Le début du vers 11, est lacunaire. De la première lettre il ne subsiste qu'un trait, qui pourrait appartenir à un λ. L'omicron que l'on lit dans ον devant [πό]λεμον pourrait être la seconde partie d'un oméga. Il faut un participe, Il est dès lors malaisé de choisir entre λείπων τὸν (Gallavotti), λιμπάνων (Gallavotti), φεύγων τὸν (Diehl dans *Rh. Museum*, 92, p. 16), ou φυγγάνων (Kamerbeek). La reprise de φεύγων du premier vers de la strophe n'aurait rien de choquant chez Alcée. Mais l'article est rare dans la poésie lesbienne. C'est peut-être φυγγάνων qui conviendrait le mieux.

Le dernier vers de la strophe présente, enfin, de notables difficultés. Le papyrus donne οὐκ ἄμεινον, qui présente une irrégularité métrique dans le trimètre ionique majeur : ⏑ – ⏑ – ⏑ au lieu de ⏑ – – ⏑ –. Lobel indique que οὐ κέρδιον rétablirait le rythme, mais comment expliquer la faute ? Il convient plutôt d'admettre une anaclase qui n'est pas sans exemple, si nous avions bien là

1. A la bibliographie citée par M. Kamerbeck, on peut ajouter L. Gernet, *Mélanges Cumont*, p. 190, et Jeanmaire, *Couroi et Courètes*, p. 400, 558 sqq.

un ionique majeur (cf. Cl. Préaux, *Chronique d'Égypte*, 1943, p. 190, Koster, *Traité de métrique*, p. 159). Au début du vers, Lobel note que après χρ la restitution χρέσσονας est trop longue. C'est, malgré tout, le complément qui paraît le plus satisfaisant. Enfin Vogliano (*Athenaeum*, 1943, p. 125) et Kamerbeek (*l. c.*) n'ont pas voulu admettre l'infinitif ὀννέλην = ἀνελεῖν, infinitif aoriste de ἀναιρέω. Ils ont proposé la leçon ὀννέχην = ἀνέχειν « supporter » parce que le sens le plus fréquent de ἀναιρεῖν est « supprimer », et que ἀναιρεῖν στάσιν voudrait dire « mettre fin à la révolte ». Toutefois le moyen ἀναιρεῖσθαι est bien attesté au sens de « se charger de, se mettre sur les bras », cf. Hérodote V, 36 ; VI, 108 ; il n'est pas impossible qu'Alcée ait employé l'actif avec la même valeur. Le papyrus semble bien, en tout cas, d'après la photographie des *Ox. Papyri*, porter ὀννέλην.

Je ne veux pas poursuivre la discussion sur tous les détails de ce texte. On pourra maintenant l'étudier aisément dans l'édition de M. Gallavotti, à qui on reprocherait seulement d'avoir multiplié les conjectures dans l'apparat critique sans prendre nettement parti. Il aurait été utile aussi, pour les fragments récemment découverts, de donner une bibliographie qui permît au lecteur de s'orienter parmi les diverses hypothèses proposées. Enfin, M. Gallavotti s'en est tenu à sa tâche d'éditeur au sens strict, et ne fournit aucun commentaire. Il faut signaler que les nouveaux fragments d'Alcée nous apportent des renseignements importants, et posent des problèmes relatifs à la vie de notre poète[1] comme à l'histoire même de la ville de Mytilène.

P. Chantraine.

---

1. On se demande en particulier auquel des deux exils d'Alcée se rapportent ces « plaintes de l'exilé » que nous venons de commenter. Pour des raisons qui n'apparaissent pas très clairement, Kamerbeek (*Mnemosyne*, 1947, p. 177-178) incline à les rapporter au second exil d'Alcée, peu avant le pardon de Pittacos (il se fonde, par exemple, sur le « ton apaisé » du poème). Paul Collart (*C. R. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1944, p. 358-359) rapprochait ce poème du premier des poèmes nouvellement découverts (qui évoquerait également le sanctuaire de Pyrrha et qui se rapporte à la trahison de Pittacos), et le datait du premier exil. Les plaintes de l'exilé lui semblaient exprimer le découragement. *Adhuc sub iudice lis est.* Voir aussi l'ouvrage de Gallavoti, *Storia e pœsia di Lesbo nel VII-VI Secolo A. C.* (Bari, 1949), dont je n'ai eu connaissance qu'après la correction des épreuves.

Giovanni Pugliese Carratelli. *Le iscrizioni preelleniche di Haghia Triada in Creta et della Grecia Peninsulare, contributo alla Storia della Civilta Egea* (extrait des Monumenti Antichi, XL, 1945), Roma, Tipografia della Reale Accademia d'Italia, 1945 ; col. 422-610, in-4°, avec 253 figures dans le texte et 40 planches hors texte en similigravure.

Le travail de M. Pugliese Carratelli, de quelque point de vue qu'on l'envisage, mérite et a déjà reçu les plus grands éloges. Par le soin avec lequel les documents ont été reproduits, par la sûreté de la méthode, par l'ampleur de la documentation, il constitue un instrument de travail de premier ordre pour tous ceux qu'intéresse le problème de l'écriture minoenne. Cette publication intégrale des inscriptions d'Haghia Triada, comme l'ont bien montré les études qu'elle a aussitôt provoquées (notamment de E. Peruzzi, *Aportaciones a la interpretacion de los textos minoicos*, Madrid-Barcelone, 1948) apporte à la connaissance de l'écriture linéaire A un dossier de base indispensable et nous laisse mesurer l'intérêt qu'il y aurait à connaître de même dans leur totalité les archives de Cnossos et de Pylos actuellement en cours d'étude. Dans un domaine où les éléments d'information sont déjà, par la force des choses, trop restreints, les chercheurs ont intérêt à fonder leurs hypothèses sur le matériel le plus complet possible.

L'auteur a eu pour premier objet de donner des documents d'Haghia Triada une publication qui les mît à la portée de tous les chercheurs ; cet objet a été admirablement atteint ; les photographies et les copies sont excellentes ; si l'on prend la peine de comparer les schémas rapides présentés par Sundwall dans ses pénétrantes études sur l'écriture linéaire aux nouvelles reproductions, on appréciera la supériorité de ces dernières dans la fidélité au modèle et la sécurité qu'elles offrent pour former des conjectures nouvelles. Puis-je me permettre de regretter seulement que les dessins des inscriptions ne se trouvent pas tous à la place où ils sont décrits ? pour illustrer son chapitre d'introduction, l'auteur a détaché en tête les spécimens les plus représentatifs ; ce qui oblige, quand on pratique le catalogue, à de perpétuels changements de pages.

L'auteur ne s'est pas borné à la présentation du dossier d'Haghia Triada, il a analysé les groupements de signes et noté leur récurrence. Cela l'a entraîné à produire le catalogue de toutes les inscriptions de la classe linéaire A actuellement publiées. Sur ce point le dossier est forcément incomplet puisque

nous attendons toujours la publication des documents de Cnossos. Dans le matériel connu je n'ai noté qu'une minuscule omission : l'inscription de Zakro publiée par Hogarth dans le *Journ. Hell. Stud.*, 1902, p. 89 ; c'est dire avec quel soin le relevé a été établi.

Enfin l'auteur a été conduit à élargir ses analyses jusqu'à la constitution du tableau complet du syllabaire A, auquel il a joint celui du syllabaire B (il a fait entrer dans son dépouillement les inscriptions préhelléniques trouvées sur le continent avant les découvertes de Pylos et les a présentées dans un appendice). Des listes des fins de mots les plus usuelles, des « préfixes » et des suffixes complètent les tableaux présentés par Sundwall[1] d'après un matériel moins parfait. Il a accompagné ses analyses d'une histoire générale de l'écriture minoenne : aspect matériel, évolution, hypothèses sur le déchiffrement et la langue. Sur ce dernier point, en groupant les conclusions auxquelles a donné lieu l'examen des toponymes, l'analyse des rares fragments de langue minoenne notés en grec ou en égyptien, les conjectures plus ou moins hardies des érudits modernes touchant la structure linguistique du minoen, il a donné le tableau le plus complet qui ait été présenté jusqu'à ce jour de l'immense travail de recherche accompli dans un domaine où les hypothèses sont plus nombreuses que les données.

Puis-je à mon tour, pour montrer à l'auteur avec quel soin j'ai lu son étude, présenter quelques observations sur le matériel en partie inédit, et en tout cas complètement renouvelé, qu'il met à notre disposition ?

Le système décimal de la numération minoenne peut être considéré comme définitivement établi (voir Carratelli, col. 83-84 et la bibliographie) ; un bon exemple est le document *HT 85 a* (= Sundwall, *Kultverzeichnisse*, n° V) où la somme des chiffres portés sur la tablette correspond bien au total de 66 mentionné au bas du document. Suivant ce même principe, le chiffre de 292 mentionné au bas de *HT 127 b* doit correspondre au total des chiffres de la tablette ; sur la copie de C., je compte 156 + 82 + 24 + 15 + 11 = 288 ; mais sur la photographie je crois discerner à la fin de la 3e ligne un 6e signe effacé suivi de deux débuts de barres et des traces de deux autres au-dessous ; ajoutons 4 et le total correct est bien atteint. — Voici au contraire quelques difficultés : je n'arrive, ni sur le dessin ni sur la photo de C., à compter 69 au second groupe de *HT 119*, nécessaire pour arriver au

1. Notamment dans *Alkretische Urkundenstudien*, *Acta Acad. Abo.*, 1936.

total de 160 indiqué au bas de la tablette. La tablette parfaitement conservée du Musée Pigorini *HT 118* (= M. Borda, *Arte Cretese-Micenea*, p. 60, publication moins bonne, mais avec une photographie sous un autre angle) contient en bas du catalogue des chiffres récapitulatifs (cf. le schéma ci-joint, fig. 1) ; on y

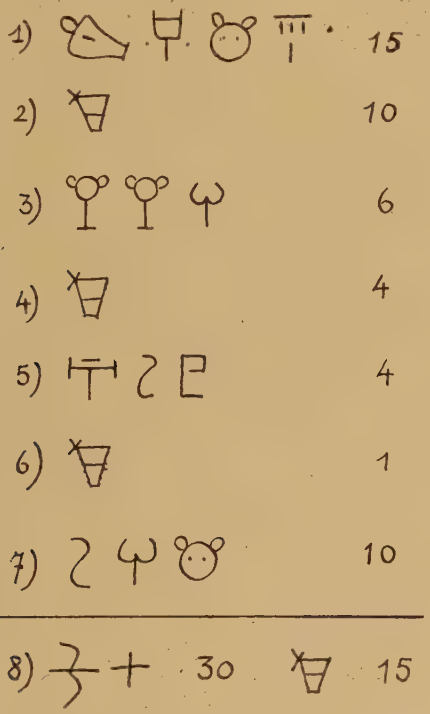


Fig. 1. — Schéma de l'inscription *HT 118*.

constate bien que le nombre total des « rhytons » recensés dans le texte est égal à 15 (et on a ainsi la preuve que la tablette est intacte), mais les chiffres figurant à la fin des groupes 1, 3, 5 et 7 donnent un total de 35 et non de 30, comme il est compté au bas du catalogue [1].

Le signe du « rhyton » (Carratelli, n° 103) prête à d'autres remarques. Revenons à l'inscription du Musée Pigorini. On constate d'abord que partout il se suffit à lui-même, qu'à lui seul il caractérise des objets ou des occupations suscep-

1. Doit-on supposer une erreur d'addition ? le comptable aurait-il fait entrer dans le comput de 30 non point comme il devait le montant du groupe 1, mais celui du groupe 2 ?

tibles de dénombrement ; j'en conclus qu'il garde en ce cas une valeur idéographique. Dans un récent article[1], j'ai signalé la fréquence de ce signe dans les inscriptions sur vases ; ce qui semble militer dans le même sens. Autre confirmation : dans l'écriture linéaire B de Cnossos, on le retrouve seul, gravé sur l'image d'une cuirasse ; il semble avoir la valeur d'une arme parlante[2]. On constate aussi, toujours dans *HT 118*, que le groupe où il figure suit régulièrement un groupe dont la valeur numérique est plus forte (10 après 15, 4 après 6, 1 après 4) ; il semble que chaque fois la catégorie définie par le rhyton s'intègre dans un ensemble plus vaste et que cette correspondance est reproduite dans les totaux.

Le signe du rhyton est parfois suivi d'une croix ; Carratelli en a relevé un bon nombre d'exemples (cf. à *HT 1*, col. 543) complétés par Peruzzi, *Aportaciones*, p. 121 ; Sundwall a consacré au groupe plusieurs études[3] ; dans deux documents au moins il figure soit à la fin (*HT 124 b*), soit en rubrique au début du catalogue (*HT 88*)[4]. Le signe + est un des suffixes les plus fréquents des écritures linéaires ; Carratelli (voir dans sa fig. 74 les nos 4, 23, 26, 28, 30, 39, 41) et Sundwall (*Alkretische Urkundenstudien*, fig. 13) en ont rassemblé de multiples exemples ; il alterne notamment[5] dans la classe B avec les suffixes 𐄫 et 𐄪 où l'on a reconnu des indications de flexions[6]. La valeur phonétique en est probable et le groupe des deux signes serait donc formé d'un élément idéographique suivi d'un complément phonétique, comme souvent en égyptien ou en hittite. Faut-il identifier ce signe phonétique au chypriote + = lo ? aurait-on l'indication d'une flexion en l comme en lydien ou en étrusque ? Ce qui paraît en tout cas probable, c'est que le suffixe communique à l'ensemble une valeur récapitulative.

Encore un mot, non plus sur le sens, mais sur la forme d'un signe. Dans le signe initial de *HT 118* (cf. ma fig. 1), Peruzzi (*Minoica* dans *Sefarad*, IX, 1949, p. 8) a refusé de voir, comme

---

1. Dans le premier numéro de la revue *Minos* consacrée à l'écriture minoenne, actuellement en cours d'impression.

2. Cf. Evans, *Palace of Minos*, IV, p. 806, fig. 785. — Mais il y a d'autres cas où il est difficile de ne pas lui donner une valeur phonétique.

3. Sundwall, *Zur Deutung kretischer Tontäfelchen*, I, p. 7 ; *Minoische Kultverzeichnisse*, p. 7, 9 ; *Weitere Bemerkungen*, I, p. 5 et fig. 1-6.

4. Voir encore *HT 94 a* et *117 a*.

5. Cf. Carratelli, fig. 74, n° 39.

6. Sur l'alternance de ces deux derniers signes, cf. Evans, *Palace of Minos*, IV, p. 714 ; Sundwall, *Alkretische Urkundenstudien*, fig. 3 ; A. Kober, *Am. Journ. Arch.*, 1946, p. 260 sqq. ; Sundwall, *Am. Journ. Arch.*, 1948, p. 315 sqq.

le suggérait Sundwall, la représentation d'un vase ; il propose d'y reconnaître une tête de porc bien connue sous une forme plus stylisée ; il y a du vrai dans les deux thèses ; le symbole en question me paraît être l'image d'un rhyton en forme de tête animale ; l'analogie avec le vase de Gournia (*Gournia*, pl. XI, 20 et fig. 36), de même date que l'inscription, est frappante (cf. ma fig. 2) : l'aplatissement terminal figure le museau, le trait

Fig. 2. — Signe d'écriture et rhyton de Gournia.

intérieur l'œil, la boucle de gauche l'anse du vase, le trait au-dessus du front peut-être la corne. Comme on voit reparaître à plusieurs reprises dans l'inscription le signe plus usuel du « rhyton », il ne me paraît guère faire de doute que le signe initial, qui a sans doute gardé une valeur idéographique, figure l'un de ces vases si usuels au début du Minoen Récent[1] et si typiquement crétois.

Fernand Chapouthier.

---

1. Sur le « Bull's Head Rhyton », cf. *Gournia*, p. 48 et 52; Evans, *Palace of Minos*, II, 2, p. 527 sqq.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

William Kelly Prentice, *The Ancient Greeks, Studies toward a better understanding of the Ancient world.* Princeton, Princeton University Press, 1940 ; x-254 p. in-8°.

Arrivé au terme de sa carrière universitaire, M. Prentice, professeur émérite de Princeton, bien connu des historiens de l'antiquité par ses *Greek and Latin Inscriptions* de Syrie (1908), a résumé dans ce livre la double expérience de son érudition et de son enseignement. Les différents chapitres couvrent l'histoire grecque depuis les origines (I : *Greece before the Greeks*) jusqu'à la mort d'Alexandre (X : *World Empire*), mais la composition reste très libre, et l'auteur tantôt esquisse à grands traits, tantôt s'attache à des questions de détail. Aussi le livre s'adresse-t-il moins au profane (car il y a des lacunes évidentes : presque rien, par exemple, sur la religion) qu'à l'helléniste déjà averti ou, du moins, au « graduate » des Universités américaines. Ce n'est pas un manuel, mais un livre de complément, où s'exprime une longue familiarité avec les textes et les problèmes et qui trouvera aux États-Unis une large audience.

Il est dédié à la mémoire d'Eduard Meyer, qui fut le maître de l'auteur. La bibliographie, abondante et parfois minutieuse, est tout entière de langue allemande ou anglaise ; il n'y a que trois ou quatre exceptions à cette règle et si l'*Histoire de l'ostracisme athénien*, de J. Carcopino, est citée, c'est dans la première édition, celle de 1909, et non dans la seconde, de 1935.

Par suite des circonstances ce volume ne nous est parvenu qu'après la guerre. Rappelons que des mélanges dus aux élèves et aux amis de l'auteur ont été publiés en 1941 sous le titre : *Greek Political experience, Studies in honor of W. K. Prentice.*

Georges Daux.

Esther V. Hansen, *The Attalids of Pergamon* (*Cornell Studies in Classical Philology*, vol. XXIX). Ithaca (New-York), Cornell University Press, 1947 ; xxxvi-464 p. in-8°.

Les recherches de Mlle Hansen sur la matière de cette importante monographie ont été entreprises il y a plus de vingt ans, et c'est de mars 1946 que date la préface du volume : μακρὸς ἀνθρώπου χρόνος. La guerre et ses conséquences ont empêché l'auteur de connaître à temps certaines publications européennes, et il n'y a pas à s'étonner que la bibliographie ne soit pas complètement à jour ; p. xxxvi, par exemple, dans la liste relative aux cultes de Pergame, on ne trouvera mentionnés ni le livre fondamental d'Erwin Ohlemutz, *Die Kulte und Heiligtümer der Götter in Pergamon* (1940), ni l'article de la *Revue archéologique* 1942-43, XIX, p. 113-125, et XX, p. 19-40 (*Agamemnon, Télèphe, Dionysos Sphaleôtas et les Attalides*) où, en collaboration avec J. Bousquet, j'ai fait connaître un aspect nouveau de Dionysos à Pergame.

Monographie, le livre de Mlle Hansen l'est de façon exemplaire et presque dangereuse. D'abord l'histoire des Attalides est étudiée en elle-même et pour elle-même, sans recul et sans perspective; or il y a dans la civilisation pergaménienne des traits *helléniſtiques*, communs à toute une époque et à plusieurs monarchies ; il en est d'autres qui caractérisent assez nettement ce royaume d'un siècle; mais les termes de comparaison ne sont qu'exceptionnellement suggérés, et le lecteur n'est pas mis à même de « situer » Pergame dans ce monde en fermentation où l'Orient, la Grèce et Rome jouent leur partie. En outre certains chapitres forment à leur tour comme des monographies au second degré, tel le chapitre sur les cultes, d'ailleurs excellent, mais inévitablement dépassé par l'ouvrage, plus détaillé, d'Ohlemutz, que nous avons cité tout à l'heure; tel encore celui qui concerne l'art de Pergame : sujet qui ne pouvait guère être traité, au sens plein du mot, en 75 pages, sans illustrations (sans illustrations également l'appendice II sur les monnaies).

Une autre observation d'ordre général doit être formulée : l'auteur se contente souvent d'exposer l'état d'une question et les différents points de vue qui se sont fait jour. L'appendice I, sur la filiation et la date de naissance d'Attale III, est en ce sens très révélateur ; nous aimerions connaître la position de l'auteur, qui fait preuve d'une discrétion décevante et d'une objectivité toute négative.

Mais il serait injuste de ne pas ajouter aussitôt que cet effort d'objectivité et ces limitations volontaires ont leur prix. Mlle Hansen a étudié les documents anciens, résumé les interprétations modernes et présenté avec toutes les références nécessaires l'état actuel de la question. Son livre se propose comme une analyse et un classement, non comme une synthèse ; ainsi conçu il atteint certainement son but, il met à la disposition des historiens d'excellents matériaux. On regrettera certes que Mlle Hansen n'ait pas été plus ambitieuse et n'ait pas esquissé une conclusion et une vue d'ensemble, mais on lui sera reconnaissant d'avoir groupé et ordonné tant de faits[1]. A ce propos, disons-le en manière de conclusion, un simple recueil de toutes les inscriptions grecques trouvées en dehors de Pergame et relatives aux Attalides serait fort utile.

Georges Daux.

John Day. *An economic history of Athens under Roman domination*. New-York, Columbia University Press, 1942; XII-300 p. in-8°.

Publié au début de 1942, le livre de J. Day nous est parvenu après la guerre. Il est placé sous le patronage de deux maîtres éminents, W. L. Westermann et M. I. Rostovtzeff et témoigne en effet d'une méthode rigoureuse, servie par une documentation très étendue. L'auteur a pu profiter du travail magistral de Rostovtzeff, *The social and economic history of the Hellenistic World* (1941), dont il a eu les épreuves en communication. Son volume est divisé en sept chapitres strictement chronologiques, depuis le IIIe siècle av. J.-C. jusqu'au Ve après; un appendice traite du chiffre de la population d'Athènes dans la période envisagée.

1. Le volume est fort bien imprimé et présenté ; il y a quelques fautes d'impression, dans les noms ou citations en langue étrangère surtout : p. XXIX, l. 6, et p. 103, n. 106, lire : Sauciuc-Saveanu ; p. XXXI, lire : débuts ; p. 103, fin de la n. 104, lire : *assemblées* ; p. 231, l. 1, lire : Hagios ; p. 415, vers le bas, lire EYMENOY, etc...

Il est toujours possible d'ajouter quelques détails à un exposé qui couvre un champ aussi vaste. A propos d'Hérode Atticus (p. 203), rappelons que le stade de Delphes ne semble pas avoir été orné de marbres par celui-ci, malgré l'affirmation de Pausanias, rapportée sans commentaire par J. Day (cf. G. Daux, *Pausanias à Delphes* (1936), p. 170 ; *contra*, P. Graindor, *Hérode Atticus* (1930), p. 189-190). En ce qui concerne Délos et sa colonie juive (p. 67 et 161), l'auteur aurait dû signaler les réserves présentées par Mlle Belle D. Mazur, dans *Studies on Jewry in Greece* I (Athens, 1935), sur *The « Synagogue » of Delos* (avec des guillemets chargés de sens), p. 15-22.

Mais, encore une fois, documentation et bibliographie sont excellentes. Si l'on présente ici une critique ou une suggestion, ce sera pour regretter que l'auteur n'ait pas essayé, à côté ou à la suite des sept sections chronologiques, de traiter ou de résumer quelques sujets dans leur continuité (par exemple l'esclavage, qui appelait au moins un appendice), et de dégager un minimum d'idées directrices en manière de conclusion. Voilà un livre très sympathique et qui se lit sans fatigue, malgré l'aridité apparente de la matière : ce n'est pas une simple compilation de faits et de fiches, il est vivant, plein de remarques personnelles, marqué d'esprit critique. Pourquoi alors s'arrêter en si bon chemin, et ne pas donner au lecteur les quelques pages auxquelles il a droit, celles après tout qui justifient le choix d'un *sujet*, considéré comme tel et non comme une tranche d'érudition découpée au hasard dans l'espace et dans le temps ?

Georges Daux.

W. Kendrick Pritchett and O. Neugebauer, *The calendars of Athens*. Published for The American School of Classical Studies at Athens. Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1947 ; VIII-115 p. in-4°.

Ce livre, extrêmement technique, est l'œuvre de deux spécialistes, l'un de l'épigraphie attique, l'autre de l'astronomie antique. On sait combien les Américains (Ferguson, Dinsmoor, Meritt, Dow, Oliver, Pritchett lui-même) ont contribué à débrouiller la chronologie attique et les problèmes du calendrier (voir dans cette Revue, 1947, p. 186-7, le compte rendu de Pritchett et Meritt, *The Chronology of Hellenistic Athens*). Il est impossible d'entrer ici dans le détail des recherches exposées par les deux auteurs. En résumé le calendrier athénien leur paraît être « la combinaison d'un calendrier prytanique rigide et d'un calendrier civil qui comporte les irrégularités habituelles au cycle lunaire et qui est l'objet, à certains moments, de modifications arbitraires ». Les auteurs insistent sur la valeur de l'indication donnée par Aristote, *Constitution d'Athènes* XLIII, 2 : « Les tribus exercent la prytanie, chacune à son tour, dans l'ordre fixé par le tirage au sort, les quatre premières pendant 36 jours chacune, les six dernières pendant 35 jours » ; cette règle (354 jours, avec battement d'un jour, pour une année prytanique ordinaire) semble avoir été appliquée à la rigueur et être valable dès le Ve siècle (p. 108) ; il y a lieu de supposer pour les années intercalaires des prytanies de 39 et de 38 jours (quatre et six respectivement).

Sur les dates κατ' ἄρχοντα, κατὰ θεόν, κατὰ σελήνην (cf. Thucydide, II, 28), sur les intitulés de décrets attiques, sur les années intercalaires et ordinaires, sur le problème si délicat du compte des jours dans la troisième décade du mois, historiens et épigraphistes trouveront dans ces pages des indications précises et une prise de position souvent convaincante. Si

quelques réserves peuvent être présentées, ce n'est pas dans le cadre de ce compte rendu qu'il y a lieu de les faire valoir. Livre dense et technique mais livre clair et neuf, qui modifie plusieurs des équivalences restituées jusqu'ici dans les intitulés attiques, et qui, pour le moins, contribue à définir des difficultés qu'il faut se garder — ce serait, ici comme souvent, le pire danger — de considérer comme résolues. — Typographie : p. 97, 4e col., lire : Number of Last Day of Prytany ; p. 101, n. 25 lire : Giffler, et n. 27 : parapegma.

Georges Daux.

Paul Friedländer, avec la collaboration de Herbert B. Hoffleit, *Epigrammata, Greek Inscriptions in Verse, from the Beginnings to the Persian Wars*. University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1948 ; [viii]-198 p. petit in-8°, une photographie. Prix : 5 dollars.

Il y a plus de trente ans, Paul Friedländer, donnant suite à une suggestion d'Hiller von Gärtringen, avait entrepris un nouveau « Kaibel », à la préparation duquel Werner Peek fut par la suite associé. Victime de la persécution nazie, P. F. trouva refuge — comme tant de professeurs étrangers — aux États-Unis, et les deux savants, autrefois associés, ont poursuivi indépendamment l'un de l'autre la même tâche, l'un en Californie, l'autre avec les facilités exceptionnelles que lui procurait en Grèce, pendant les années sombres, sa qualité d'occupant. Que Paul Friedländer — qui chante, en trois distiques élégiaques grecs, la patrie perdue — soit le premier à prendre rang et à publier, avec l'aide d'un jeune collaborateur, H. B. Hoffleit, on s'en réjouira sans ambages. Voici donc un volume d'aspect agréable, de présentation claire, où sont consignées les inscriptions grecques métriques, des origines aux guerres médiques. D'autres volumes sont expressément prévus par l'introduction (mais la formule qui les annonce inquiète un peu, tant elle est réservée : « leaving for future consideration the following periods ») : II, des guerres médiques à Alexandre, III, d'Alexandre à Auguste, IV, après Auguste.

Dans le présent tome les inscriptions sont classées chronologiquement, autant du moins que faire se peut, à l'intérieur des catégories métriques : hexamètres dactyliques, vers élégiaques, combinaisons dactyliques incomplètes ou irrégulières, iambes et trochées. Sont reproduites non seulement les inscriptions originales, mais aussi les épigrammes conservées par la tradition littéraire. Les *Epigrammata*, de P. Friedländer, correspondent à la fois aux *Epigrammata graeca ex lapidibus collecta* de G. Kaibel (1878) et aux *Inscriptiones graecae metricae ex scriptoribus praeter Anthologiam collectae* de Th. Preger (1891) ; viennent même s'y ajouter quelques textes de l'Anthologie, que P. F. croit pouvoir dater de la période archaïque (*Anth. Pal.* VI, 130, 133, 135, 136, etc...).

Tout en rendant hommage à la science et au zèle des deux auteurs, je dois dire que le résultat ne répond pas pleinement aux espoirs que l'on avait pu former. Qu'ils ne voient pas, dans les remarques qui suivent, une critique purement négative ; il me semble que les volumes futurs gagneraient à tenir compte de telle ou telle des suggestions que ne manqueront pas de faire les « usagers » parmi lesquels je me range.

D'abord les indications bibliographiques. Elles sont nettement insuffisantes ; seule une édition, la dernière en principe (ou plutôt « the last main epigraphical publication ») est mentionnée ; on trouve, il est vrai, à la fin du volume une table de concordance avec les *IG*, avec Kaibel, Geffeken,

Cougny, Preger et l'*Anthologie Palatine*. Mais ce n'est pas assez pour suivre la fortune de chaque texte et pour interpréter certaines notes critiques ; il eût été bon de faire un choix dans la masse des références possibles et de donner l'essentiel. Dans l'état actuel de la présentation on ne peut guère étudier un texte quelque peu difficile avec les seuls éléments, bibliographiques ou autres, fournis par le Friedländer-Hoffleit.

D'autre part les auteurs manifestent des scrupules d'un ordre surprenant : ils craignent de demander au lecteur un effort d'attention trop soutenu. A lire la préface on pourrait penser que les gens du monde forment la catégorie la plus nombreuse de leur public ; et, pour ne pas les « ennuyer » (*sic*), on renonce par exemple à marquer, dans une même épigramme, les parties conservées sur la pierre et celles qui ne sont connues que par la tradition littéraire ; les deux transmissions sont pourtant de valeur bien différente et mériteraient d'être distinguées. On ne respecte pas davantage l'orthographe archaïque, sauf, est-il dit, dans les cas douteux (« on garde φίλῳ et ἔμεν lorsqu'il est impossible de décider entre φίλου et φίλω, entre εἶμεν et ἦμεν ») ; mais comment définir les cas douteux, et ne serait-il pas à la fois plus prudent et plus exact de reproduire l'orthographe authentique ? Le parti des auteurs aboutit à une véritable incohérence ; pleins de révérence envers le *digamma*, ils le transcrivent et le maintiennent jusque dans la traduction : « *Xenvares* » (n° 1), « *Dvēinias* » (n° 2), etc .. ; mais l'aspiration est réduite à un esprit : sur quoi repose cette discrimination entre *digamma* et *aspirée* ? Elle aboutit à ϝίός (n° 103) pour rendre le ϝhιος de la pierre ; et d'ailleurs pourquoi écrire Μhείξιος (nom, au génitif, n° 1), traduit par « *Meixis* » (à côté de « Xenvares » !), et μέγάλου (pierre : μhεγαλο) au n° 122 c. J'entends bien que l'esprit rude suffit en principe à affirmer l'existence de l'aspiration ; mais il importerait, justement, de marquer les cas où elle est notée par une lettre (ho, à côté de ὁ).

Cette orthographe rectifiée ne permet pas toujours de deviner ce que porte la pierre : εὐ̣ξ̣ [αμένου] dans le n° 127 est inexact ; il n'y a pas de signe ξ dans l'alphabet du lapicide ; mais les auteurs ont décidé de « moderniser » le groupe χσ ; soit ; cependant il ne subsiste que les lettres ευχ ; la restitution εὐχ [σαμένο] est dans le cas présent pratiquement assurée, il n'en reste pas moins que, dans tel autre cas, χ pourrait ne pas représenter le premier élément du groupe χσ : bref la pierre ici ne porte ni ξ, ni χσ, mais seulement χ : comment s'en douter ? Quant à la ponctuation originale elle n'est jamais indiquée. Et pourquoi, d'autre part, se montrer — avec raison, mais contre toute logique — conservateur en ce qui concerne le *koppa*, fidèlement transcrit ? L'un des avantages didactiques de l'épigraphie est précisément de rendre sensible au philologue l'orthographe primitive et l'importance, dès l'époque classique, du *metagrammatismos* pour la tradition et la critique textuelle ; est-ce vraiment « ennuyer » le lecteur que de mettre sous ses yeux des textes originaux écrits dans les alphabets qui furent ceux de Pindare, d'Eschyle, d'Hérodote ?

Il faut dire encore que les apparats critiques sont beaucoup trop brefs. Quant aux restitutions entre crochets, elles sont imprimées en caractères ordinaires, si elles sont « raisonnablement certaines », en caractères plus petits, si elles ne sont données qu' « à titre d'exemple ». Je ne méconnais pas la commodité du système ; toutefois la distinction n'est pas nette : le nom Λ[αμπι]τώ, au n° 75, est-il autre chose qu'un « exemple » ? pourtant il est imprimé comme « raisonnablement certain », peut-être parce qu'il remonte à Kirchhoff et a été généralement reproduit. Mais surtout il ne faudrait pas abuser des restitutions *exempli gratia* dans le texte : pourquoi,

au n° 7, écrire Φι[λτιάδης Σάμ]ιος alors que nom et ethnique sont également arbitraires ? pourquoi au n° 6 le nom [Ἀντιφίλου] ? il paraît plus simple, plus scientifique d'écrire [_∪∪_] et, au besoin, dans l'apparat critique : « un nom tel qu'Antiphilos, etc... » Enfin plus d'une restitution, donnée comme sûre, ne l'est pas ; au n° 162 les auteurs écrivent Ἀντιδο[τος] et, dans la traduction, *Antidotus* ; mais Ἀντίδω[ρος] n'est pas moins possible.

Remarques de détail (une lecture suivie permettrait de les multiplier). N° 4, accentuer Κιτύλος. — N° 41, la date indiquée est trop haute. — N° 46, le dernier mot est μ[ήν], non ν[ῦν]. — N° 61, accentuer Ὀσθίλος. — N° 68, ne tient pas compte de la bibliographie récente (en particulier d'Adolf Wilhelm, *Hermes* 1943, p. 206-7). — N° 119, apparat critique, la pierre porte τροιδοπ, et non pas seulement τροι. — N° 136, ligne 4, la pierre porte ἀεφλοφόρον, faute qui devrait être signalée. — N° 143, les indications initiales sont inutilement longues (en ce qui concerne la date) et pourtant insuffisantes : en vertu du principe formulé dans l'introduction, il fallait renvoyer à *IG XII Suppl.* 412. — N° 175, tuf et non marbre. — P. 163, erreur étrange sur Γοργίνιος ; le texte, familier aux dialectologues, se lit (la référence à *IG V*, 1,945 est un *lapsus* dont je ne puis retrouver l'origine) : Γοργίνιός ἐμι· ὁ κότυλος καλὸς κ[αλ]ός ; le premier mot est un adjectif patronymique, et la construction est du même type que l'homérique Γοργείη κεφαλὴ δεινοῖο πελώρου ; il s'agit d'un fait de langue bien connu, propre aux dialectes éoliens (voir par exemple C. D. Buck *Greek Dialects*[2], p. 123) ; le nom Γοργῖνος est attesté (cf. notamment *REG* 1935, p. 623, où l'interprétation par Γοργῖνος du nom mutilé continue de me paraître valable) et de formation régulière ; Γοργίνιος n'est pas le génitif d'un nom Γοργίνις (*sic*, p. 163 et p. 186). — Dans *l'index* corriger* Γοργίνις en Γοργῖνος ; accentuer Κιτύλος, Μηεῖξις, Ὀσθίλος ; il n'y a guère à hésiter entre Μενεσαίχμης et Μενέσαιχμος : la seconde forme est beaucoup plus probable ; lire Οἰανθεύς au lieu ou à côté de Οἰανθέα (accent !) ; et surtout supprimer l'article τοῦ, qui fait solécisme, dans le groupe Ξενφάρης τοῦ Μηείξιος. Etc... — Fautes d'impression : p. 177, en haut, lire *Kaibel* ; etc... — Parmi les faits de langue signalons le substantif féminin ἁ ποτηρία (p. 163), qui reste suspect.

Bien d'autres points particuliers appelleraient la discussion : est-ce que le n° 15 est vraiment métrique ? est-ce que le n° 119 n'est pas évidemment postérieur aux guerres médiques ? est-ce que, en dehors des textes qui ont été laissés de côté comme trop fragmentaires, d'autres n'ont pas été oubliés (par ex. *IG* XII 5, 147 ; *RA*, 1944, I, p. 7 ; etc...) ? pourquoi traduire εὐρύχορος tantôt par « broad-wayed » (n° 77) et tantôt par « of the broad dancing-places » (n° 153) ?

Ces contestations et ces erreurs, vénielles, pèsent peu sans doute en face des services que rendra le livre. Il serait d'ailleurs injuste de ne pas citer le début de la préface : « This book would be different, not in its main outlines, but in many of its details, if three conditions could have been fulfilled : first, a long, recent stay in Greece, with immediate access to the original monuments in their proper surroundings ; second, the continuous use over a period of years of a specialized library ; and third, a detailed international correspondence, which would have been possible only in time of peace ». Souhaitons aux *Epigrammata* de P. F. beaucoup de lecteurs humanistes ; l'érudition, solide et vaste, des commentaires est présentée de la façon la plus accessible ; l'intérêt de ces textes souvent maladroits, parfois exquis dans leur laconisme, est bien mis en valeur. Terminerons-nous sur un regret ? l'illustration se borne à une figure.

Georges Daux.

Maurice Grammont, *Phonétique du grec ancien* (Collection « les langues du monde »). Lyon, éditions. I A C, 1948; in-8°, xx-456 p.

On ouvre avec sympathie ce livre d'un des maîtres de la phonétique. On y trouve tracés avec clarté et avec vigueur les traits essentiels de la phonétique grecque. Les meilleures qualités du regretté Maurice Grammont s'y reconnaissent dès les premières pages. Les généralités définissent quelques notions essentielles : le phonème, la syllabe, le système phonique, l'alphabet, la prononciation ; l'auteur réussit à y associer la considération nécessaire de lois générales, et une recherche souvent suggestive du détail concret, en recourant souvent à la comparaison d'autres langues, en particulier de langues romanes, et surtout du français. Toute l'évolution phonétique est donnée (p. 3) comme résultant de deux tendances principales : *le relâchement de l'articulation* et *l'avancement de la base articulatoire*. A l'avancement de la base articulatoire sont attribués le changement de ᾱ en η, celui de *u* en *ü*, l'altération des labio-vélaires, etc... Au relâchement des articulations sont dus le changement dans certaines conditions de *s*, de *y* en aspiration, la monophtongaison des diphtongues, etc... M. Grammont s'efforce, dans le détail même, de donner une explication des altérations phonétiques : ainsi, p. 45, à propos de l'aspiration de εὖω, etc... ou p. 63 où le traitement de *-ms-*, *-ns-* anciens dans ἔνειμα, etc... est expliqué par l'hypothèse d'une interversion de l's et de la nasale, qui conduit à un traitement identique à celui de *-sn-*, *-sm-* ; voir encore p. 150 une interprétation phonétique du passage de *παντ-ya à παῖσα en lesbien.

L'ouvrage envisage successivement les consonnes, les éléments vocaliques, le mot. C'est dans cette dernière partie que l'auteur traite de façon assez détaillée des alternances vocaliques. Cette théorie relève plutôt de la morphologie que de la syntaxe, et plus précisément de la morphologie indo-européenne. Il y a donc quelque gêne pour l'auteur d'une phonétique grecque à exposer ce problème. Ce qui est dit p. 330 sqq. des racines dissyllabiques reproduit sensiblement la doctrine de Meillet dans l'*Introduction*, et ne tire pas parti du livre de M. Benveniste.

Les divers chapitres de cette *Phonétique* rassemblent un grand nombre de faits précis correctement interprétés. On pourrait reprocher à l'auteur d'avoir parfois évoqué des étymologies qui restent douteuses. Il subsiste en outre quelques incertitudes ou quelques contradictions. Ces légères taches sont inévitables lorsqu'il s'agit d'un livre posthume. Les soins pieux de MM. Fouché et L. Roussel, qu'on ne saurait trop remercier, ne pouvaient remplacer la révision de l'auteur lui-même. P. 9 et ailleurs, le mot *patois* me semble un peu inexact pour désigner les dialectes grecs ; — p. 44, c'est un groupe *-sy-* plutôt qu'un *-s-* qu'il faut poser dans αἰδέομαι et γελάω, cf. d'ailleurs p. 55 ; — p. 46, on n'admet plus aujourd'hui pour ἔηκα une racine **sē-*, mais **yē-* ; — p. 48, l'étymologie donnée pour εὐκλεής est douteuse ; — p. 59, ligne 6 du bas, corriger *ion.- att.* en *ionien* ; — p. 60, l'hom. αὔριος n'existe pas ; — p. 68, à propos de ἔφθειρα, on aurait aimé savoir l'opinion de M. Grammont sur κουρά et οὐρά ; — p. 70, le rapprochement de ἄσμενος avec ἥδομαι me semble douteux ; — p. 73, douteuse aussi l'étymologie de ὀφθαλμός ; — p. 74, il n'est pas sûr que δέκτο soit un aoriste sigmatique ; — p. 78, on ne peut dire qu'Homère présente la forme σϝ- ; — p. 80, on ne peut, sans autre explication, rapprocher σιγή de l'allemand *schweigen* qui suppose une sourde finale ; — p. 84, c'est par inadvertance, semble-t-il, que *m* et *n* sont cités parmi des occlusives ; — p. 89, les verbes en *-ίω*, *-ύω* ne devraient pas être cités parmi les verbes « dits

contractes » ; — p. 110, je ne crois pas que l'on puisse poser pour ζῶ un présent *$g^{w}yāyō$ avec a long ; interprétation différente et également contestable, p. 314 ; — p. 115, je ne vois pas comment κάλλος peut reposer sur *$kalyos$; — p. 134, il est bien douteux que νήπιος signifie « qui ne parle pas » ; — p. 172, le traitement τ de la dentale sourde aspirée n'est pas mentionné ; — p. 190, les racines de τίω et de τίνω auraient dû être distinguées ; — p. 233, la notation *oq-ye pour ὅσσε est inexacte, cf. p. 103.

P. Chantraine.

C. Gallavotti et A. Ronconi, *La Lingua Omerica* (Mousicai Dialektoi 1). Bari, Adriatica editrice [1948] ; in-8°, 144 p.

La collection que dirige M. Gallavotti, et qui vise à donner un aperçu des dialectes littéraires grecs, nous offre un volume consacré à la langue homérique. Un des mérites de ce petit ouvrage est de nous donner sous une forme claire, dans deux chapitres dus à la plume de M. Gallavotti, une introduction sur l'histoire du texte homérique et sur les caractères généraux de la longue épique. Le premier chapitre suit d'assez près l'exposé de G. Pasquali dans sa *Storia della tradizione e critica del testo*, qui constitue un bon guide. Les indications sur le nombre des papyrus et sur ce qu'ils nous enseignent auraient pu être précisées, si l'auteur avait recouru à l'*Introduction à l'Iliade* de la collection G. Budé, qu'il ne semble pas connaître. Ce qui est dit de Zénodote et d'Aristarque, ou des variantes relatives au nombre de vers, m'a paru raisonnable. Peut-être aurait-il été utile de distinguer systématiquement entre les athétèses et les omissions (il en est dit un mot en passant p. 26). M. Gallavotti discute certains problèmes notables, comme celui des vers 458-461 du chant IX de l'*Iliade* qu'Aristarque a dû supprimer, ou du vers 195 du chant XXI.

Le chapitre intitulé « caractéristiques de la langue homérique » donne une idée juste des problèmes qui se posent. Le texte du vers 84 du chant XXIII, par exemple, est bien étudié, mais la leçon τράφομεν n'est donnée par aucun manuscrit.

Suit une description du dialecte homérique, précise et généralement exacte. Voici quelques observations de détail : p. 56, il n'est pas sûr que πεμπώβολον doive être considéré comme un éolisme ; — p. 58, ἐγρηγορόων (qui n'est attesté qu'une fois) ne peut guère être considéré comme une forme de participe parfait éolien ; — p. 66, il y a quelque gaucherie à citer une forme *γέγαα qui n'existe pas et n'a pas dû exister, le vocalisme zéro n'étant pas attendu au singulier ; — p. 72, je doute qu'il faille voir dans ἔδδεισεν un exemple d'assimilation du digamma ; — p. 79, πλεῖος doit être une graphie pour πλῆος ; — p. 95, le caractère artificiel de περιδώμεθον est bien marqué, mais il faudrait dire qu'il s'agit probablement d'un atticisme ; — p. 122, formule un peu gauche sur la *syllabe* brève par nature qui devient longue par position.

Ce petit livre net et bien informé rendra assurément de grands services.

P. Chantraine.

Sister Rose de Lima Henry, *The late Greek Optative and its Use in the Writings of Gregory Nazianzen* (The Catholic University of America, Patristic Studies, Vol. LXVIII). Washington, The Catholic University of America Press, 1943 ; in-8°, xx-108 p.

Cette collection a déjà publié plusieurs mémoires sur la décadence (ou

le maintien) de l'optatif dans le grec tardif. Le titre de celui-ci montre dans quel esprit il a été conçu. L'auteur n'a pas voulu se contenter de classer et d'analyser les exemples d'optatif offerts par Grégoire de Nazianze. Elle a tenté, avec raison, de situer l'écrivain qu'elle envisageait dans l'ensemble de la κοινή grecque, et elle compare également l'usage classique. Si bien que l'ouvrage apparaît moins étriqué que ne le sont généralement les dissertations de ce genre. Il apparaît ainsi nettement que Grégoire de Nazianze est un puriste, qui, avec quelque artifice, fait un large emploi de l'optatif, bien que ce mode, à l'époque où il écrit, se trouve en pleine décadence. Les exemples de l'optatif de souhait sont nombreux ; ils ne sont pas limités à quelques verbes qui constituent des formules toutes faites, comme dans le *Nouveau Testament*. Il est notable que Grégoire emploie généralement l'optatif sans particule εἴθε ou εἰ γάρ (au contraire de l'attique). D'autre part l'optatif lui sert volontiers avec une valeur proche de celle de l'impératif.

La recherche est, bien entendu, fondée sur la patrologie de Migne. Il en résulte que lorsqu'il s'agit d'emplois rares, contraires à la syntaxe attique usuelle, nous ne sommes pas sûrs que l'auteur raisonne sur un texte authentique. Ainsi, p. 26, à propos de l'emploi de l'optatif sans ἄν dans les propositions principales dont Grégoire de Nazianze présenterait huit exemples ou, p. 29, à propos de l'optatif futur au sens potentiel dont il y aurait six exemples.

La conclusion met en lumière quelques traits notables de la syntaxe de Grégoire, comme l'emploi de l'optatif avec ἄν dans les propositions complétives dépendant de verbes exprimant un effort, la disparition presque complète de l'optatif de répétition après un verbe employé à un temps passé. Enfin l'auteur remarque que l'optatif est proportionnellement attesté deux fois plus souvent dans les œuvres poétiques de Grégoire que dans sa prose. Ce fait confirme le caractère artificiel de cette syntaxe.

P. Chantraine.

M. J. Higgins, *The Renaissance of the first century and the origin of standard late Greek*. Tirage à part de *Traditio*, III, 1945, p. 49 à 100.

Voici un article qui apporte, à propos d'un problème déjà souvent étudié et sur lequel l'accord semblait fait, des vues nouvelles, et qui seront certainement discutées. Il s'agit à la fois de la disparition de l'optatif et de la renaissance atticiste de la seconde sophistique.

La partie la plus étendue, et, je crois, la plus valable de ce mémoire, envisage l'emploi de l'optatif dans les subordonnées conditionnelles tel que le présentent les papyrus. L'auteur montre d'abord que cet optatif sert volontiers dans les dialectes pour exprimer une hypothèse contingente et improblable (et équivaut en définitive aux conditionnelles introduites par εἰ ἄρα en prose attique). Dans cette recherche il se fonde souvent sur les actes d'affranchissement de Delphes en se reportant au livre de M. Lejeune dont il suit, bien entendu, la chronologie. Le tour αἴ κα avec le subjonctif se trouve en concurrence avec εἰ suivi de l'optatif. Mais M. Higgins montre que dans les actes où les deux tours se trouvent employés côte à côte, l'optatif est réservé aux hypothèses que l'on désire écarter (cf. le texte cité, p. 58).

L'interprétation de l'auteur est appuyée surtout par une étude détaillée des papyrus postptolémaïques, où l'optatif est employé pour exprimer une

hypothèse que l'on considère comme improbable ou indésirable, souvent par opposition avec le subjonctif (cf. p. 69-70), le nombre d'exemples allant croissant jusqu'au IVe siècle. M. Higgins estime que cet usage représente une syntaxe « dialectale ». Il semble pourtant qu'on en trouve des exemples isolés dans des textes littéraires attiques (cf. Stahl, *Kritisch historische Syntax*, p. 399-400).

Il apparaît bien que l'emploi de l'optatif s'est prolongé assez tard au moins dans les documents papyrologiques. L'auteur explique ce fait, et l'emploi particulier de l'optatif pour les hypothèses « indésirables » comme le développement d'une syntaxe d'origine dialectale. La chancellerie des Lagides a tenté de maintenir une syntaxe proche de celle des écrivains contemporains (qui emploient peu l'optatif), mais à l'époque romaine l'optatif, qui serait un tour dialectal et populaire, se serait de nouveau imposé dans la langue de la chancellerie.

On voit le caractère paradoxal de l'interprétation proposée. Elle ne tient pas compte de certains faits essentiels, en particulier de l'absence presque complète de l'optatif dans les Évangiles. Mais l'article de M. Higgins a le mérite de nous faire comprendre que l'histoire de la disparition de l'optatif n'est pas une chose simple, et de montrer le maintien de l'emploi de ce mode dans des papyrus tardifs, et pour des usages qui ne sont pas attiques.

De ces faits et de quelques autres, l'auteur tire une hypothèse qui va, elle aussi, contre les idées reçues : le mouvement de la seconde sophistique ne serait pas proprement « atticiste », mais constituerait une tentative pour créer une sorte de « Standard Late Greek ».

P. Chantraine.

A. Severyns, *Homère L'Artiste* (Collection Lebègue) Bruxelles, Office de Publicité, 1948 ; in-8°, 196 p.

Voici achevé l'Homère de M. Severyns. Le dernier volume présente les mêmes qualités que les précédents : information précise, bon sens qui ne se paie pas de mots. La bonne connaissance que l'auteur possède des diverses légendes du cycle lui permet de retracer en un tableau vivant le monde qu'évoque la légende homérique. Ainsi l'armée grecque « mobilisée » par Agamemnon (p. 19 sqq.), où l'on voit se détacher les chefs principaux comme Ulysse[1] (p. 21 sqq.), les Ajax (p. 24 sqq.), Achille (p. 28 sqq.), à propos duquel on retiendra les sages remarques de M. Severyns (p. 29), sur les discours prononcés par Pélée et Ménoetios au moment où Nestor vient chercher leurs fils pour la guerre. Le « côté de Priam » est mis sous nos yeux avec le même talent : ainsi p. 32 sqq., Priam et sa famille (avec le problème que pose l'âge d'Astyanax). C'est avec la même curiosité du détail exact que M. Severyns décrit « la drôle de guerre » : le débarquement des Achéens, la mission d'Ulysse et d'Agamemnon pour réclamer Hélène et ses trésors, les « raids » fructueux que réussit Achille en Troade ou ailleurs : à ce propos, il y a lieu, pense M. Severyns, de distinguer entre deux Lyrnessos, l'une en Troade-Mysie que ravage Achille courant sur les

1. Taillé en athlète, dit p. 21 M. Severyns. Et il commente en note en renvoyant au vers 211 du chant III de l'*Iliade* : « il appartient à ce type d'hommes, qui, assis, paraissent plus grands que debout. » Mais cette précision n'évoque pas, il s'en faut, l'image d'un corps athlétique

talons d'Énée, l'autre la patrie de Briséis dévastée par le même Achille au cours d'une expédition maritime qui l'a conduit jusque dans la lointaine Cilicie où se trouvait également Thèbe patrie d'Andromaque. La partie du volume que l'auteur a intitulée « Arrière-plans légendaires » m'a semblé particulièrement réussie. Le poète omet un grand nombre de détails qu'il suppose connus. Homère multiplie les allusions aux œuvres de précurseurs et de confrères. Ainsi ce que M. S. appelle le *lai de Méléagre*, ou le *lai de Bellérophon*, ou les récits de l'éloquent Nestor. Ces combinaisons ne vont pas toujours sans quelque accroc à la chronologie : tel guerrier comme Ménesthios (cf. *Iliade* VII 8-10 et 136-150) doit être centenaire. D'autres problèmes se trouvent posés avec bon sens dans ce chapitre, ainsi celui des vers 356 et 590 du chant II de l'*Iliade* qui font allusion à une forme de la légende où Hélène a été enlevée contre son gré et non pas séduite, ou celui de la nationalité de Ménoetios, père de Patrocle, qui n'est pas Myrmidon mais Locrien d'Oponte. — Un autre chapitre (p. 55 sqq.) nous aide à démêler ce qui est homérique ou non dans la tradition légendaire : chez Homère, Héraclès n'a pas encore fait son entrée dans l'Olympe en époux immortel d'Hébé, les Dioscures sont « morts et enterrés », Atrée et Thyeste s'entendent à merveille, Iphigénie n'existant pas n'est pas sacrifiée, etc... M. Severyns met ainsi en valeur l'apport de la littérature postérieure au trésor des légendes grecques. Œdipe après le suicide de sa mère qu'il a épousée (Épicaste), continue, selon Homère, à régner. Il épouse une autre femme dont il a Étéocle et Polynice. Il meurt à la guerre et ses fils lui font des funérailles grandioses. On lira avec un intérêt particulier le chapitre (p. 86) où M. Severyns définit les données de la légende de Thétis et de Pélée.

Les chapitres suivants envisagent les procédés de l'art d'Homère et les caractérisent avec justesse. Le dernier, intitulé Homère vivant, étudie les comparaisons et conclut (p. 159) de leur ressemblance à l'unité d'auteur pour les deux poèmes l'*Iliade* et l'*Odyssée*. J'avoue que je suis moins sensible que M. Severyns à la similitude des comparaisons dans les deux épopées (il reconnaît lui-même que l'*Odyssée* en renferme cinq fois moins que l'*Iliade*, et elles sont généralement moins développées). D'une manière générale, M. Severyns est résolument unitariste, et il y a là une réaction trop vigoureuse contre les excès des analystes. Mais ce parti pris n'enlève rien au plaisir et au profit que l'on tire de la lecture de son livre. Servi par sa familiarité avec les légendes épiques et particulièrement celles du cycle, par son sens du réel, par la franchise plaisante de son style, l'auteur a rafraîchi les couleurs des deux vieilles épopées qu'offusquaient tant de gloses trop scolaires ou trop livresques.

P. Chantraine.

C. del Grande, *Hybris*. Naples, R. Ricciardi, 1947 ; in-8°, 560 p.

M. del Grande, connu par divers travaux (relatifs en particulier à la métrique), consacre à l'Hybris ce gros volume, qui a été inspiré dans une certaine mesure par le bouleversement de la guerre, et écrit (cf. p. 5) de septembre 1943 jusqu'à la paix. Un sous-titre en définit la portée : faute et châtiment dans la poésie et la littérature de la Grèce antique depuis Homère jusqu'à Cléanthe. Le contenu du livre est riche ; il est fondé sur une vaste érudition, dont les notes et les appendices qui figurent à la fin du volume donnent une idée. Cette richesse en rend l'utilisation parfois malaisée, et les indications bibliographiques, très étendues, renvoient à une foule

d'ouvrages qui touchent à toutes sortes de problèmes relatifs à l'histoire de la religion grecque ou à la littérature.

Il n'est guère possible de donner une analyse d'un pareil livre, auquel on regrette que l'auteur n'ait pas donné une conclusion générale. Mais chaque chapitre est rempli d'indications précises et de discussions qui feront réfléchir le lecteur. Le premier chapitre, par exemple, montre que dans l'Iliade l'*Hybris* ne concerne pas la divinité, mais exprime simplement la violence commise par un homme à l'égard d'un autre (ainsi, dans le chant I, la conduite d'Agamemnon à l'égard d'Achille). C'est à peu près de la même façon qu'il est question de l'Hybris dans l'*Odyssée* à propos des prétendants. Toutefois le catalogue des damnés aux vers 564 sqq. nous donne la première image d'une justice divine. Et l'idée de l'Hybris châtiée par Zeus tient une grande place dans les *Travaux et les Jours* d'Hésiode. Telles sont les premières apparitions d'un thème que M. del Grande suit à travers toute l'histoire de la pensée grecque.

Le volume s'achève avec des appendices qui discutent des points de détail, et qui présentent souvent un grand intérêt. Ainsi, p. 427, à propos du sens d'ἁγνός. Le point de départ de la discussion est un fragment d'Alcée, 63 Diehl = 141 Reinach : que signifie ἅγνα... Σάπφοι? Ferrari a voulu traduire par « divine », non par « chaste ». M. del Grande conteste l'interprétation de Ferrari, et aboutit (p. 433) au sens de « pura ». En fait, il faudrait préciser qu'il s'agit d'une notion religieuse; ἁγνός ne peut être séparé de ἅγιος, ni, semble-t-il, pour l'étymologie, de lat. *sacer*. — Il faut signaler également, p. 435 sqq., le long excursus sur le *Prométhée* d'Eschyle, qui aboutit à la sage conclusion que cette tragédie est authentique.

P. Chantraine.

W. Schadewaldt, *Von Homers Welt und Werk*. Leipzig, Köhler et Amelang, s. d. [1945] ; in-8°, 355 p.

Cet élégant volume constitue une sorte de mise au point des idées que M. Schadewaldt a exprimées à plusieurs reprises sur la question homérique (en particulier dans son volume *Iliasstudien*). Il s'agit cette fois de plusieurs mémoires, dont les uns ont déjà paru dans des revues, et dont les autres sont inédits, mais qui touchent tous à des questions très générales. M. Schadewaldt insiste sur l'unité de l'œuvre homérique, qui ne peut avoir qu'un auteur, à savoir Homère lui-même. Mais Homère a utilisé et fondu dans un ensemble solidement construit des éléments empruntés à une vieille tradition épique. Quant aux vers répétés, ils ne sauraient d'aucune façon mettre en cause l'authenticité des passages où ils figurent : leur présence s'explique par le caractère propre de la technique épique. Homère est le poète original qui a constitué l'*Iliade* à l'aide de thèmes anciens et traditionnels. Comme tout texte qui a été conservé par une longue tradition, l'*Iliade* a été exposée à être grossie par des interpolations, mais elles sont rares (M. Schadewaldt cite la *Dolonie* ; en reconnaît-il d'autres ?). Le quatrième chapitre, intitulé *Homer und sein Jahrhundert*, s'efforce de tracer une image du poète lui-même, et M. Schadewaldt propose des conclusions précises et raisonnables. L'auteur de l'*Iliade* a utilisé une tradition épique très ancienne, qui remonte au delà de l'invasion dorienne jusqu'au XIIe siècle. Mais le poète lui-même est postérieur au monde mycénien ; il doit dater du VIIIe siècle, et plutôt de la seconde moitié de ce siècle que de la première. Cette date est déterminée par diverses

considérations historiques ou archéologiques et en particulier par les quelques vers (*Iliade* XX 302 sqq.) à la gloire d'une dynastie royale de Troade qui prétendait remonter à Énée : ces vers ne sont pas l'œuvre d'un interpolateur : or il est probable que des Dardaniens ont tenu la Troade de l'an mille à 750 environ, jusqu'à ce que les Grecs de Lesbos les en aient chassés. Quant au pays d'Homère, les légendes, et les traditions conduisent à penser qu'il a vécu au nord de l'Asie Mineure, à la limite des colonies éoliennes et ioniennes. Mais cet aède a voyagé et a dû se rendre, à l'occasion, dans la Grèce propre. — Pour l'*Odyssée*, elle aurait été composée entre 750 et 680 et serait liée à l'exploration de la Méditerranée occidentale, menée en particulier par les marins de Chalcis.

Le volume se termine par la traduction et le commentaire de trois passages de l'*Iliade* (entre autres les adieux d'Hector et Andromaque, la mort d'Hector, le bouclier d'Achille).

P. Chantraine.

M. Herter, *Vom dionysischen Tanz zum komischen Spiel* (Darstellung und Deutung, 1). Iserlohn, Silva-Verlag, 1947 ; in-8°, 60 p.

Dans une collection de petits volumes destinés à un large public (et qui ne concernent pas tous l'antiquité), M. Hans Herter, professeur à l'université de Bonn, traite, après tant d'autres, de l'origine de la comédie L'ouvrage est fondé sur une érudition vaste et précise, comme en témoignent les notes bibliographiques qui occupent les pages 43 à 59.

L'auteur voit, bien entendu, l'origine de la comédie dans le culte de Dionysos. Il évoque les *Phlyakes* péloponnésiens, et certaines représentations de personnages phalliques costumés, dessinés sur des vases corinthiens. Le *komos* est à l'origine de la comédie. Comme l'a pensé Aristote, la comédie est issue de chants phalliques (à ce propos M. Herter analyse les vers 263 sqq. des *Acharniens*). L'auteur se demande ensuite quelle est l'origine des éléments satiriques de la comédie, et la tire de vieilles cavalcades paysannes (p. 28 sqq.). Quant à l'origine des acteurs proprement dits, M. Herter la voit, avec Aristote semble-t-il, dans ceux qui « préludent aux chants phalliques ».

P. Chantraine.

André Rivier, *Les horizons métaphysiques du* Gorgias *de Platon*. Collection des études de lettres, Librairie de l'Université de Lausanne, 1948, 36 p.

Il est curieux de constater que le *Gorgias* a été l'objet de beaucoup moins d'études de détail que certains autres dialogues de Platon. Cela tient sans doute à ce que les philosophes négligent quelque peu une œuvre que l'on considère à tort ou à raison comme l'un de ces dialogues « socratiques » où Platon, selon l'expression de Maurice Croiset, « mettait en scène son maître tel qu'il l'avait connu, tel qu'il le voyait toujours en imagination ». Aussi est-il intéressant de signaler la trentaine de pages que M. A. Rivier a consacrées aux « horizons métaphysiques du *Gorgias* ». Précisons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une étude générale sur ce dialogue, mais que l'auteur analyse un passage particulièrement révélateur (506 d-508 a). Ce commentaire, conduit avec beaucoup de maîtrise et même de talent, précise non seulement le sens du passage choisi, mais encore celui du dialogue tout entier. « Le *Gorgias*, nous dit M. R., veut dégager, à l'occasion d'une discussion sur la rhétorique, les notes d'une vie véritablement

bonne et juste, et achever, en les montrant réalisées dans la conduite de Socrate, la réhabilitation du maître de Platon commencée avec l'*Apologie*. » Et l'auteur ajoute que l'on voit se profiler à l'horizon du *Gorgias* « ce qui sera plus tard le thème fondamental des œuvres de l'âge mur : la contemplation de l'être et des formes éternelles ». Il est incontestable, en effet, que le *Gorgias* contient en germe quantité de thèmes qui se préciseront et s'épanouiront dans les dialogues de la maturité. P. M. Schuhl l'a montré naguère pour le schème de la proportion (REG, LII, 1939, p. 19-22). On ne peut donc que souscrire à la thèse résumée dans le titre de l'ouvrage de M. R. Par contre il me paraît difficile de suivre l'auteur jusqu'au bout lorsqu'il interprète le *Gorgias* comme un témoignage des dernières hésitations de Platon, avant de suivre l'appel de Socrate et d'abandonner sans espoir de retour la politique active pour la philosophie. « Nous devons croire, affirme M. R., que Platon eut de fortes raisons pour confronter une dernière fois l'exemple laissé par Socrate, avec les conceptions qui prévalaient autour de lui. » Quelle que soit la date que l'on assigne au *Gorgias*, il me semble hors de doute que Platon s'était livré depuis déjà un certain temps à cette confrontation quand il écrivit ce dialogue. Est-il vraiment nécessaire de supposer qu'il attendit d'avoir dépassé la trentaine pour prendre une décision, alors que la mort tragique de Socrate lui avait fourni la triste occasion de choisir irrévocablement sa voie ?

Pierre Louis.

W. Zürcher, *Die Darstellung des Menschen im Drama des Euripides* (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft, 2). Bâle, F. Reinhardt, 1947 ; in-8°, 198 p.

Ce mémoire, achevé en 1938, trouve seulement aujourd'hui à s'imprimer. Les travaux parus depuis cette date (entre autres le troisième volume de la Littérature grecque de W. Schmid) n'ont pas amené l'auteur à modifier gravement la rédaction primitive.

L'introduction pose sous une forme un peu abstraite une question qui n'est pas sans importance : dans quelle mesure la tragédie ancienne comporte-t-elle des *caractères* au sens où l'entendent les Modernes ? On a prétendu que la tragédie attique comportait des situations plutôt que des caractères. Toutefois, chez Sophocle par exemple, ce qui est essentiel, c'est le mythe qui détermine l'attitude du héros tragique et l'unité de son caractère.

L'objet de l'ouvrage de M. Zürcher est de poser ce problème à propos de l'œuvre d'Euripide. L'influence de la sophistique est sensible chez ce poète, et l'a conduit à développer des analyses dont on ne trouve pas l'équivalent chez les autres tragiques grecs. Toutefois il n'apparaît pas qu'il peigne des caractères comme le font les tragiques français. C'est ce que l'auteur cherche à démontrer en étudiant successivement *Alceste*, *Médée*, *Hécube*, *Héraclès furieux*, *Électre*, *Oreste*. Alceste et Admète, par exemple (cf. p. 41), ne sont ni des caractères, ni, et moins encore des types, mais ils sont conçus d'après les exigences du sujet et de l'action.

La conclusion souligne la primauté de l'action : le caractère des personnages est secondaire et n'est qu'un élément de la fable dramatique.

En dépit de quelque parti pris, le mémoire de M. Zürcher, souvent pénétrant, a le mérite de mettre en lumière certains traits originaux de la tragédie grecque.

P. Chantraine.

L. R. Palmer, *A grammar of the post-Ptolemaic papyri*, vol. I, Accidence and Word-formation, Part I, The suffixes (Publications of the Philological Society). Londres, Oxford University Press, 1946 ; in-8°, 186 p.

La publication de ce volume, immédiatement après la fin de la guerre, n'a été signalée dans aucune revue française. Il s'agit d'un ouvrage appelé à rendre les plus précieux services, et qui continuera pour l'époque romaine et byzantine le travail que Mayser avait fait pour les papyrus ptolémaïques. M. Palmer entend écrire un ouvrage moins étendu que le Mayser, et dans ce premier volume consacré à la formation des noms, il ne donne pas les références des exemples qu'il cite. On pourra le regretter ; on trouvera une partie des références (mais non pas toutes) dans le dictionnaire de Preisigke. Notons enfin que le manuscrit de ce volume était terminé, en 1939, et ne tient pas compte des textes publiés depuis cette date.

Le fascicule paru concerne la dérivation nominale, et éclaire utilement l'histoire du vocabulaire grec. Un des mérites de M. Palmer est de critiquer à chaque instant la graphie des mots, et d'expulser des dictionnaires ce qu'il appelle des *Ghost-Words* : cf. ce qui est dit, p. 3 sqq., de formes comme γιτνέουσα, ou des adjectifs en -ειος. Dans chaque paragraphe les faits sont classés suivant un plan commode, mais qui pourra paraître un peu arbitraire : mots attiques, poétiques et ioniens, post-classiques, nouveaux.

La guerre a retardé le travail de M. Palmer. Il faut lui demander de s'efforcer de mener à bien son entreprise. Ce qu'il nous a donné pour la formation des noms fait mesurer l'intérêt que présentera son ouvrage lorsqu'il sera achevé [1].

P. Chantraine.

Jean Scherer, *Papyrus de Théadelphie* (*Publications de la Société Fouad I de Papyrologie, Textes et Documents* VII). Le Caire, Imprimerie de l'Institut franc. d'Arch., 1947 ; XIV + 141 p. in-4°, 8 pl.

Il s'agit de 35 documents d'époque romaine, choisis dans un lot de 86 papyrus découverts dans le *sebakh* à Gerzeh, sur le site de l'ancienne Philadelphie et déposés au Musée du Caire. Ils sont proches parents des textes extraits du même village antique, au cours des fouilles allemandes de 1908-1909 et publiés dans *BGU VII*. Quelques-uns d'entre eux avaient déjà été publiés et révisés par Jouguet, Vitelli, Guéraud et Henne. Les lectures sagaces et probes de M. Scherer, ses traductions d'une élégance nerveuse, les commentaires poussés et prudents à la fois font de l'ensemble une édition qu'on sent bien près d'être définitive. Plusieurs numéros apportent du nouveau. — *1* (1er quart du IIe siècle) constitue un dossier qui concerne les obligations et exemptions liturgiques des tisserands : il nous apprend 1) qu'il existait un « cens supérieur » (πλείων φόρος) d'un talent, au-dessus duquel les gens normalement exemptés de liturgies redevenaient astreints à la γεωργία des terres publiques ou domaniales ; 2) que dès cette époque les exemptions les mieux garanties, le fussent-elles par un édit préfectoral, cédaient parfois devant les nécessités d'une situation économique difficile

1. On pourra, bien entendu, proposer à l'auteur des objections. Était-il bien indiqué de citer, p. 10, ἀμφό-τερος parmi les adjectifs en -ερος ? — On a, d'autre part, l'impression que le plan de l'ouvrage complet n'est pas nettement arrêté. On s'étonne que le premier volume soit consacré à la Morphologie.

et l'éditeur renvoie à certains textes où l'on voit des privilégiés exécuter des cultures forcées, jusqu'à ce qu'ils soient dans la misère, et cela sans récriminer, car c'eût été inutile. — *4*, de 137, éclaire l'activité de l'épistratège dans les jours qui précèdent le *conventus* du Préfet et vérifie une hypothèse de Wilcken sur l'obligation où se trouvaient les stratèges d'assister à cette réunion pour les affaires de leurs districts. — Dans *9*, de 158, c'est une induction de Collart qui reçoit confirmation : des terres sacrées ou des éléments d'*ousiai* confisqués par l'État devenaient πρόσοδοι, c'est-à-dire revenus pour la διοίκησις. — *19* (Ier/second s.) nous apprend que l'administration des *ousiai* pouvait relever du stratège ou d'un mystérieux α[λ]( )σέβαστοῦ, sans doute un fonctionnaire dépendant plus étroitement de l'empereur. — *32* (fin du Ier s.) méritera de passer dans les anthologies papyrologiques : en termes vagues et prudents à souhait, Longinus est prié d'envoyer 28 drachmes qu'on partagera entre un fonctionnaire et son assistant, pour qu'une certaine terre soit reconnue improductive par le fisc et par conséquent détaxée : il s'agit très probablement d'une affaire de pot de vin. — Dans *33* (second s.) un fils a appris que son père allait déserter son village et il se propose de gagner Alexandrie, où il se cachera quelque temps, afin d'éviter les représailles exercées contre les familles des gens coupables d'ἀναχώρησις.

Signalons encore des procès-verbaux d'audience, des déclarations administratives, des propositions de bail, des comptes, des reçus et des lettres privées.

La richesse des *indices* traditionnels, la parfaite lisibilité des huit planches, la présentation typographique impeccable achèvent de rendre l'ouvrage digne de la collection où il figure.

A. Bataille.

Karl Hönn, *Solon, Staatsman und Weiser*. Vienne, L. W. Seidel u. Sohn, 1948 ; 244 p., 24 fig.

M. K. Hönn, après avoir consacré une étude à Auguste et son temps (*Augustus und seine Zeit*), s'est tourné vers l'histoire de Solon. On ne peut que le féliciter du choix de ce sujet. Car Solon fut non seulement le premier des poètes vraiment attiques, mais aussi un homme d'État remarquable. Il n'est pas de figure plus attachante que celle de ce sage qui sut se montrer homme d'action en même temps qu'homme de pensée à un moment où Athènes traversait l'une des crises sociales, politiques et même économiques les plus graves de son histoire. L'auteur a bien su mettre en valeur la forte personnalité de son héros chez qui, suivant l'expression d'A. Croiset, « l'homme d'État explique le poète ». Il s'est proposé de faire un livre utile qui offrît une synthèse des résultats obtenus par ses devanciers. Le plan de son livre est d'une clarté remarquable. La première partie (p. 12-48), est consacrée à un rapide tableau non seulement d'Athènes, mais encore de la Grèce avant Solon. La seconde (p. 50-133) étudie la vie et l'œuvre de Solon : l'auteur y passe en revue chacune des réformes que la tradition — avec raison semble-t-il — a attribuées à Solon. La troisième et dernière partie est consacrée à ce que M. H. appelle « l'héritage de Solon ». On y voit ce que devient l'œuvre de Solon sous les Pisistratides et comment, à travers des crises multiples, se constitue peu à peu la démocratie athénienne qui se réclamera toujours de Solon. Ce plan est d'une logique parfaite et les diverses parties du livre s'équilibrent harmonieusement. Cependant, je dois signaler qu'au fond cet équilibre, si louable

à priori, déçoit le lecteur. Car celui-ci attend une étude sur Solon, sa vie, ses réformes, son œuvre poétique même, et s'aperçoit que le nombre des pages spécialement consacrées à ces questions est relativement restreint. J'aurais aimé que la seconde partie, qui constituait le centre du sujet, eût un peu plus d'ampleur et apportât une solution à tous les problèmes que pose l'histoire de Solon. Il n'en reste pas moins que cet ouvrage, qui est le fruit d'une érudition profonde et sûre, conserve un grand intérêt. La bibliographie qui le termine renferme une liste à peu près complète des travaux consacrés à Solon depuis une cinquantaine d'années. L'auteur ne s'est d'ailleurs pas contenté de consulter les ouvrages de critique. Il est également remonté aux sources et a utilisé la *Constitution d'Athènes* d'Aristote et la biographie de Plutarque, qui, en dépit des légendes qui l'encombrent, renferme beaucoup de détails précieux. Peut-être aurait-il pu aussi invoquer plus souvent qu'il ne l'a fait le témoignage des orateurs attiques qui, pour tendancieux qu'il soient souvent, ne sont cependant pas à mépriser pour l'historien. L'ouvrage dont, la présentation est impeccable, est orné de 24 figures où l'on remarquera, en particulier (p. 120-121), une reproduction du buste si expressif que conserve, sous le nom de Solon, le musée de Naples.

Pierre Louis.

Jean Zafiropulo, *Anaxagore de Clazomène*. Collection d'Études anciennes publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, Paris, Belles Lettres, 1948, 400 p.

Socrate, dans un dialogue célèbre, plaisante Ménon qui, interrogé sur la définition de la vertu, apporte « un essaim » de réponses. On pourrait faire une remarque du même genre à M Zafiropulo qui, dans un ouvrage consacré, selon le titre, à Anaxagore de Clazomène, aborde en fait plusieurs sujets. La première partie, qui s'étend sur plus de la moitié de l'ouvrage (259 p.), est une étude sur « le mythe grec traditionnel de Thalès à Platon ». La seconde renferme un examen des doctrines d'Anaxagore ainsi que le texte et la traduction des fragments conservés. Bien que l'auteur ait pris la précaution de préciser que la première partie constitue l'introduction à l'étude d'Anaxagore, on a plutôt l'impression de deux ouvrages distincts. Mais on est tenté de dire comme Socrate à Ménon : « C'est vraiment beaucoup de chance ! » Car cette première partie traite de questions fort intéressantes. A vrai dire, M. Z. inquiète un peu le lecteur quand il déclare (Avant-propos) que dans cette longue introduction il n'a fait « nulle part œuvre d'historien » et qu'il s'est « efforcé de faire le moins possible œuvre d'helléniste ». La suite prouve heureusement que ce ne sont là que formules de modestie. L'auteur s'est proposé de comprendre, et pas seulement de décrire, la psychologie des Grecs des VIe, V^e^ et IVe siècles (p. 11). Excellente méthode qui lui permet d'expliquer la psychologie grecque à l'époque classique par l'existence d'un système religieux cohérent. C'est ce système religieux, distinct des diverses superstitions que l'on qualifie généralement de religion grecque, que M. Z. appelle « le mythe grec traditionnel » (p. 29). Il montre que ce système religieux se constitue vers le milieu du VIe siècle sous l'influence de Pythagore, sur un terrain préparé par l'Orphisme (p. 35 et 41), et aboutit au Platonisme. Il étudie donc soigneusement, en grande partie à la lumière du Platonisme, les différents aspects de la doctrine pythagoricienne et insiste sur le rôle qu'elle a joué dans l'évolution, non seulement religieuse mais encore scientifique, de la Grèce

classique. On peut se demander si l'influence du Pythagorisme a été aussi grande aux ve et ive siècles et en particulier sur Platon, que le prétend l'auteur. Du moins, un résultat important de son enquête est d'établir que, pour les Grecs d'avant Aristote, chaque objet sensible possédait une espèce de double spirituel ou divin : « L'existence de cette espèce de double spirituel de *tous* les objets était un fait physique indiscuté. De même que pour nous, toute matière s'accompagne d'un champ de gravitation, de même, pour eux, tout objet s'accompagnait d'une trace spirituelle, d'une âme : et à cela ne se mêlait aucune conception mystique : il y avait là, à leurs yeux, une loi de la nature que personne n'a songé à mettre en doute avant les sophistes et le Lycée. C'est pour cela que l'antique Pythagorisme avait la prétention d'être, comme le Bouddhisme actuel, une constatation, non une révélation » (p. 97). Mais il serait trop long de suivre l'auteur dans le détail de son analyse. D'ailleurs, tout en reconnaissant l'intérêt des chapitres consacrés au mythe grec traditionnel, je préfère, pour ma part, la seconde partie, « théorie et fragments d'Anaxagore ». En effet, il sera fort utile à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des sciences dans l'antiquité de disposer d'un exposé clair et précis des idées d'Anaxagore, d'une étude sur le sens des principaux termes techniques qu'il emploie (même si l'on n'est pas toujours d'accord avec l'auteur sur leur traduction) et du texte et de la traduction des fragments conservés. Il est regrettable que quelques fautes d'impression aient échappé à l'auteur et que le système des références aux subdivisions de l'ouvrage soit trop compliqué pour être pratique. Signalons enfin que M. Z. a donné à la fin de sa première partie (p. 249) le texte et la traduction des fameux *Vers d'or* qu'un compilateur alexandrin du iie siècle de notre ère a attribués à Pythagore lui-même, et qui renferment certains échos précieux de l'enseignement primitif de l'école pythagoricienne.

Pierre Louis.

J. E. Raven, *Pythagoreans and Eleatics*. Cambridge, University Press, 1948, VIII, 196 p.

L'ouvrage de M. Raven porte en sous-titre : exposé des influences réciproques des deux écoles rivales, Pythagorisme et Éléatisme, au cours du ve siècle av. J.-C. et au début du ive. L'auteur indique ainsi avec netteté le sujet qu'il s'est proposé de traiter, c'est-à-dire l'évolution qu'a subie la doctrine pythagoricienne sous l'influence des critiques des Éléates. A vrai dire, tout le monde est d'accord pour reconnaître que ce qu'on est convenu d'appeler le second Pythagorisme a dû subir l'influence de l'Éléatisme qui le combattait : ce qui serait étonnant c'est que cette influence ne se fût pas exercée. Mais le mérite de M. R. est d'avoir examiné la question de très près avec toute la compétence que lui confère sa qualité de disciple de F. M. Cornford dont les études sur le Pythagorisme font autorité. M. R. commence par reconstituer avec précision la doctrine pythagoricienne, telle qu'elle devait se présenter au ve siècle, à l'aide du témoignage d'Aristote. Comme il le fait remarquer avec raison, semble-t-il, « toute étude du Pythagorisme qui néglige le témoignage d'Aristote, est une construction faite sur le sable » (p. 6). Puis il étudie (ch. IV-VI) les rapports entre le Pythagorisme d'une part et Parménide, Zénon, Mélissos d'autre part. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude du Pythagorisme après Zénon. La matière, l'un, le nombre, sont étudiés successivement avec le souci de reconstituer les doctrines pythagoriciennes grâce à une analyse

très attentive des documents fournis par les philosophes anciens. C'est là une excellente méthode qui permet à M. R. de montrer, textes en main, que le Pythagorisme, même au ve siècle, n'a pas été un système immuable. La conclusion ne se contente pas de résumer les principaux résultats de l'enquête, mais contient en outre quelques pages qui intéresseront les platonisants : M. R. y examine, en effet (p. 179 et sq.), la question si importante de l'influence du Pythagorisme sur Platon. Comme on le voit, l'ouvrage de M. R. est riche d'enseignements. Je lui trouve cependant un défaut qui, au demeurant, apparaîtra peut-être à certains comme une qualité. Ce livre est d'une lecture assez ardue, d'abord à cause de son caractère technique, mais aussi et surtout parce que l'auteur s'est interdit de faire œuvre d'écrivain. Sans doute, comme il le déclare dans sa Préface, « it is better to sacrifice readibility to precision than vice versa ». Je ne pense pas, tout de même, que l'érudition précise soit incompatible avec les agréments du style. Je regrette aussi que M. R. n'ait pas ajouté à son index des noms propres (p. 194) un index des passages des auteurs grecs qu'il a étudiés ou cités, en particulier des passages d'Aristote. Son œuvre aurait été ainsi plus aisée à consulter. Mais telle qu'elle est, elle constitue une contribution importante à l'étude du développement d'un système philosophique aussi célèbre que mal connu.

Pierre Louis.

R. H. Kotting-Menko, *Individu en Kosmos. Over enige gemeenschappelijke Aspecten van vroeggriekse Dichters en voorsocratische Philosophen*. H. J. Paris, Amsterdam, 1948, VIII, 94 p.

Précisons tout de suite, pour les lecteurs que rebuterait un ouvrage écrit en hollandais, que le livre de M. Kotting-Menko se termine par des résumés en anglais, en allemand et en français. Cette précaution est d'autant plus louable que le travail de M. K. M. s'adresse à un public large. Il s'agit, en effet, d'une étude sur la mentalité hellénique dans la période qui s'écoule entre l'époque homérique et le vi^e^ siècle. Plus précisément, M. K. M. s'efforce de suivre à travers les œuvres des poètes et des philosophes présocratiques, les progrès d'une pensée qui prend conscience de soi-même et affirme peu à peu sa propre indépendance. Il montre, en même temps, que l'homme, à mesure qu'il prend conscience de son individualité, découvre quelle est sa place dans l'ordre du monde ou, pour reprendre l'expression même de l'auteur, dans le cosmos. Une telle étude exigeait une analyse très fouillée de la psychologie qui se dégage de l'épopée homérique. C'est ce qu'a fait M. K. M. Et il souligne, en particulier, (ch. I), que chez Homère l'homme est dans la dépendance des dieux qui inspirent ses actes et même ses pensées. Mais il me paraît que l'auteur systématise un peu trop quand il affirme qu'on ne trouve pas avant Hésiode le sentiment d'une responsabilité personnelle de l'homme. Je crains qu'il n'ait été, dans une certaine mesure, dupe des formules propres à la poésie épique, et qu'il n'ait interprété trop littéralement certains passages d'Homère. Il est indéniable cependant qu'une évolution s'est produite dans la pensée grecque entre l'époque homérique et le vi^e^ siècle. M. K. M. a eu raison de le souligner et d'expliquer, en partie, le progrès accompli par ce qu'il appelle « la découverte du cosmos » (ch. V), découverte à laquelle participèrent non seulement les philosophes, mais encore des poètes comme Archiloque, Sappho, Solon. Ce sont eux qui, les premiers dans l'histoire de la pensée occidentale, ont « confronté l'individu et la totalité » (p. 73).

Il convient de féliciter l'auteur d'avoir ainsi tenu le plus grand compte du témoignage des poètes que négligent trop souvent les historiens des idées. Ajoutons que M. K. M. a pris soin de rédiger un index des passages qu'il a étudiés chez les poètes et les philosophes, ce qui fait de son ouvrage un instrument de travail utile.

Pierre Louis.

Xénophon, *Économique*, texte édité et traduit par P. Chantraine, Paris, Belles-Lettres, 1949, 120 p.

Parmi les œuvres de Xénophon, l'une des plus célèbres a été de tout temps l'*Économique*, la « Ménagerie », comme l'appelaient les érudits de la Renaissance : Étienne de La Boétie en avait fait sous ce titre une traduction que publia Montaigne (Paris, Morel, 1571). La collection Guillaume Budé se devait donc de donner sans tarder une édition de ce dialogue avec une traduction qui permette aux non-spécialistes de goûter le charme de ce petit traité d'administration domestique. Cette édition, confiée à l'un de nos meilleurs hellénistes, M. P. Chantraine, est à tous les points de vue excellente. Une notice de trente pages présente le dialogue et résoud les principaux problèmes qui se posent à son sujet. Cette notice comporte non seulement une étude historique et littéraire, mais encore une analyse détaillée de la langue et du style (p. 19), qui complétera très utilement l'ouvrage de L. Gautier sur *la Langue de Xénophon*. Le texte suivi est toujours, dans la mesure du possible, celui des manuscrits, que M. Ch. s'est interdit de corriger quand ils pouvaient donner un sens satisfaisant. C'est là une excellente méthode. Quant à la traduction elle-même, elle a le grand mérite de ne pas trahir l'original et de rendre avec toute la simplicité voulue l'œuvre d'un écrivain qui ne vise pas à l'effet, mais s'efforce uniquement d'exposer sa pensée avec netteté. Signalons, en particulier, la façon dont M. Ch. a rendu une expression très délicate qui revient souvent chez Xénophon et qui tient également une grande place dans le langage courant, l'expression καλὸς κἀγαθός : M. Ch. la traduit tantôt par « un homme de bien », tantôt par « un homme bien », selon le contexte. Les notes à la traduction sont abondantes et constituent un véritable commentaire littéraire et historique ; tantôt elles signalent un rapprochement avec d'autres textes de Xénophon, tantôt elles précisent le sens d'un mot rare ou d'un terme technique, tantôt elles éclairent une particularité de la vie antique. Aussi ne subsiste-t-il aucune obscurité. Cependant certains lecteurs s'étonneront peut-être de ne pas trouver, dans cette édition, une étude exhaustive des manuscrits de l'*Économique*. M. Ch. donne lui-même la réponse aux critiques que l'on serait tenté de lui adresser sur ce point. Il signale, en effet, dans sa Notice (p. 26), que le texte de Xénophon nous a été transmis dans de mauvaises conditions. Les manuscrits, tous relativement récents, ne présentent généralement pas une grande valeur. Et le texte de l'*Économique*, étant donné la brièveté de ce traité, ne se trouve jamais seul, mais voisine toujours avec d'autres œuvres de Xénophon, dans un ordre toujours variable. Or, comme le fait remarquer M. Ch., la valeur du manuscrit varie suivant l'œuvre considérée. Ce sont donc là de très mauvaises conditions pour opérer un classement rigoureux des manuscrits de l'*Économique*. Ce travail de classement ne peut se faire à l'occasion d'un traité particulier, mais doit, pour être valable, porter sur l'ensemble de l'œuvre de Xénophon. Aussi M. Ch. a-t-il préféré consacrer ses efforts à l'étude de la tradition indirecte qui lui a apporté souvent une contribution importante pour

l'établissement du texte. Mais il faut souhaiter qu'un philologue se laisse tenter par un sujet particulièrement difficile et nous donne, un jour prochain, le classement d'ensemble des manuscrits de Xénophon.

Pierre Louis.

J. Léonard, *Le bonheur chez Aristote*. Bruxelles, Palais des Académies, 1948, 224 p.

La dernière publication de l'Académie royale de Belgique est l'œuvre posthume d'un jeune historien de la philosophie. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans ce livre certaines maladresses dues à l'inexpérience de l'auteur, et quelques fautes qu'il aurait certainement corrigées s'il avait pu mettre la dernière main à son travail. M. L. s'est proposé d'étudier la doctrine d'Aristote sur le bonheur. Il part de l'*Éthique à Nicomaque* qu'il considère comme le reflet le plus fidèle de la pensée du Stagirite sur cette question, et montre qu'Aristote s'écarte aussi bien de l'idéalisme platonicien que du relativisme moral des sophistes. Sa conception est « absolue, mais basée sur la nature des choses ». Aussi, comme le montre très bien M. L., Aristote est-il amené, pour définir le bonheur, « à inspecter la nature de l'homme et à chercher en elle l'élément spécifique et absolu : ce sera la raison contemplative ». Cette analyse, qui fait l'objet du chapitre I, est bien conduite et clairement exposée. Dans les chapitres suivants, M. L commente longuement cette théorie et en souligne les multiples apories. J'avoue ne pas avoir été toujours convaincu par les critiques que l'auteur adresse à la doctrine aristotélicienne. Sans doute cette théorie au bonheur n'est-elle pas parfaite et n'apporte-t-elle pas une solution à tous les problèmes. Mais elle a du moins le mérite de définir un bonheur qui ne soit pas extérieur à l'homme. Sur quelques points, d'ailleurs, l'auteur se trouve en désaccord avec certains de ses devanciers, sans réussir à persuader le lecteur. C'est ainsi que lorsqu'il affirme, contre A.-J. Festugière, qu'Aristote au livre VII de l'*Éthique à Nicomaque*, ch. 11-14, identifie le plaisir et le bien suprême (p. 68-69), cette conclusion est beaucoup moins évidente que le prétend l'auteur. Il en va de même pour les critiques qu'il adresse (en particulier dans l'Appendice III) à la chronologie proposée par F. Nuyens pour le Xe livre de l'*Éthique à Nicomaque*. Mais, même si l'on n'approuve pas toutes les conclusions de M. L., on doit reconnaître que son livre, composé avec beaucoup de clarté et rédigé avec aisance, apporte une contribution très appréciable aux études aristotéliciennes. Je signalerai, cependant, deux points de détail sur lesquels les affirmations de M. L. me paraissent un peu trop catégoriques. Quand il déclare (p. 13) que « les œuvres du Stagirite sont bien plus des notes de professeur (ou même d'élèves) que des ouvrages composés en vue de la publication », il ne fait que reprendre un jugement exprimé par beaucoup de critiques, mais qui n'est valable que pour un nombre sans doute assez restreint de traités scientifiques d'Aristote. D'autre part, au sujet de l'ouvrage capital de W. Jaeger, il est inexact que « à part certaines modifications qui n'atteignent, au demeurant, que des détails, les conclusions de M. Jaeger sont encore admises actuellement » (p. 14). Ce qu'il faut dire, c'est que W. Jaeger a eu le grand mérite de fixer une fois pour toutes la méthode à suivre pour étudier la chronologie des œuvres d'Aristote, et que beaucoup des résultats qu'il a lui-même obtenus restent toujours valables. Mais certaines recherches récentes ont modifié, parfois sensiblement et sur des

points importants, la chronologie de W. Jaeger. C'est ainsi que les recherches qui ont été faites, ces dernières années, sur la chronologie des traités biologiques ont abouti à des résultats qui ne concordent pas du tout avec les idées de W. Jaeger.

Pierre Louis.

Jula Kerschenstliner, *Platon und der Orient*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1945 ; 1 vol. in-8°, VIII-235 p. Prix : 9,60 DM.

Comme j'en ai longuement traité en cette Revue (XXI, 1947, p. 5 ss.)[1], on me permettra de ne pas revenir sur le fond du problème et de marquer simplement l'accord ou le désaccord de nos vues. Après un historique du problème et un chapitre « Grèce et Orient avant Platon », le livre comprend quatre parties.

I. Attitude de Platon à l'égard des βάρβαροι : (1) Les voyages de Platon ; (2) Les βάρβαροι dans les dialogues.

II. Métaphysique et religion platoniciennes dans leurs rapports avec l'Orient : (1) Le dualisme de Platon (*Lois* X, *Timée* ; les autres dialogues ; fondements grecs du dualisme platonicien) ; (2) L'idée de Dieu chez Platon.

III. Influences étrangères dans le mythe de Platon : (1) Eschatologie (*Phédon* ; le mythe d'Er dans *Rép.* X) ; (2) *Banquet* (discours d'Aristophane) ; (3) Mythe des métaux (*Rép.* III 414 b 8 ss. et Hésiode) ; (4) Le nombre nuptial (*Rép.* VIII 546 a ss.) ; (5) Astrologia platonica (*Phèdre*) ; (6) Atlantis (*Critias*).

IV. L'Ancienne Académie et l'Orient.

Sur l'historique du problème, noter l'attitude réservée d'O. G. von Wesendonk, *Platon und der Orient*, 1926 (ici p. 1314), en particulier touchant le dualisme : jugement intéressant, puisqu'il est le fait d'un iranisant. On comparera M. P. Nilsson, *Greek Piety* (Oxford, 1948), p. 138 : « Iranian dualism moves *in* this world, Greek dualism *between* this world and the supersensuous one ; this is a fundamental distinction which cannot be glozed over in any way. »

Le ch. sur « Grèce et Orient avant Platon » est nécessairement un peu superficiel. Nous ne sommes pas encore en mesure de l'écrire, et des formules vagues et pompeuses comme celle de L. Curtius (cité p. 26) : « Vom Ägyptischen kann man sagen : ' Am Anfang war der Körper ', vom Orient : ' Am Anfang war der Symbol '. Im Griechischen aber war gewiss am Anfang die Tat » ne sont qu'un affreux pathos.

Bonne discussion des voyages de Platon entre 399 et 387 (p. 44 ss.). Seul est certain le voyage en Sicile et Grande-Grèce. Le reste — Inde, Phénicie (où Platon aurait rencontré les Mages) et même Égypte — est du domaine du mythe (cf. *R. Ph.*, p. 44-45). Dans les dialogues, les allusions à l'Égypte ne deviennent vraiment importantes qu'à partir du *Phèdre*. A cette date, Platon a rencontré Eudoxe et c'est à celui-ci que Mlle K. rapporte avec vraisemblance ces renseignements (p. 53 : cf. une conclusion analogue, pour l'astrologie du *Phèdre*, dans *R. Ph.* p. 24 ss.).

Sur Platon et les βάρβαροι, même conclusion que dans *R. Ph.*, p. 9-11. A vrai dire les textes sont formels et l'on ne peut différer d'opinion. *Phéd.*

1. A propos de J. Bidez, *Eos ou Platon et l'Orient*, Bruxelles, 1945. De cet ouvrage, paru la même année que le sien, Mlle K. n'a pu connaître que des fragments, publiés antérieurement (en 1933 et 1938).

78 a 3 (ici p. 62), je crois qu'il s'agit des Thraces : l'image de l'ἐπῳδή se retrouve *Charm.* 155 e à propos de Zalmoxis (cf. *R. Ph.*, p. 10, n. 1).

Mlle K. s'est longuement arrêtée (p. 68-76) à la prétendue doctrine des deux Ames antagonistes en *Lois* X 896 e 4-6, et elle conclut, avec Ritter, Apelt, Theiler, Robin et moi-même (*R. Ph.*, p. 38-9), que la mention de l'Ame mauvaise reste purement hypothétique. Le passage de l'*Epin.* 988 d 4 (non signalé par Mlle K.) n'a, selon moi, pas d'autre sens (*contra*, W. Theiler dans sa recension du présent ouvrage, *DLZ*, 69, 1948, 312).

A propos des relations entre *Lois* X et *Timée*, bien exposées p. 77 ss. la note sur l'αἰών (p. 80, n. 3) est insuffisante. Je ne crois nullement à une influence perse sur la notion d'αἰών = « éternité », et l'évolution du mot αἰών jusqu'à Platon *Tim.* et Aristote *de Caelo* me paraît avoir été différente. J'y reviendrai ailleurs [1].

Dans *Phèdre*, 245 c 5-6 (ici p. 97), je lirais plutôt, avec Robin, τὸ γὰρ αὐτοκίνητον (cf. *R. Ph.*, p. 19, n. 2).

L'influence iranienne sur le Politique est peut-être plus grande que ne le marque Mlle K. (p. 101/5), qui du moins admet en *Pol.* 270 a 1-2 la possibilité d'une polémique contre la notion iranienne des deux dieux antagonistes (ici p. 105 : cf. *R. Ph.*, p. 43-4).

Dans la section sur les fondements grecs de la cosmologie platonicienne, ce qui est dit d'Alcméon (p. 111) me paraît très douteux : cf. *REG*, LVIII, 1945, p. 59-65.

A propos du pessimisme des *Lois* (l'homme marionnette entre les mains de Dieu, 644 d 7, 804 b 3 : cf. l'homme κτῆμα des dieux, *Phéd.* 62 b), Mlle K. s'est demandé (p. 119 ss.) s'il n'y aurait pas ici influence de la conception orientale de l'homme δοῦλος du dieu considéré comme κύριος. Cependant elle montre bien la différence (p. 124, 126) : dans le système des *Lois*, il s'agit d'un ordre que l'homme réalise lui-même par son propre vouloir : Dieu tient sans doute les fils, mais il ne donne à chacun que la place qui lui revient du fait de son comportement.

La section sur l'eschatologie (p. 130-156) offre en particulier une analyse détaillée du mythe d'Er qui, malgré l'apparence, ne doit rien à l'Orient. La cosmologie de *Rép.* X annonce celle du *Timée* (p. 146). Quant à la géographie du *Phédon*, elle se fonde sur les découvertes récentes de l'école d'Archytas sur la sphéricité de la terre sise au milieu du monde. On ne peut dire, avec Mlle K. (p. 134), que ces découvertes ne sont pas dans le *Phédon* présentées comme récentes. Noter ὡς ἐγὼ ὑπό τινος πέπεισμαι 108 c 8 : l'allusion ne peut guère viser qu'Archytas. Noter le présent δοξάζεται 108 c 7 : si la terre n'est pas telle que se la représentent actuellement les géographes, c'est donc que la doctrine qu'on va exposer diffère des notions courantes. Noter la question du « savant » Simmias 108 c 8 ss. : il a entendu bien des opinions sur la terre, et cependant il ne connaît pas celle-ci. Noter le prologue de l'exposé 108 d 3 ss. : selon son habitude quand il s'agit de quelque chose de neuf, Socrate s'attarde un peu pour piquer la curiosité. Dans l'analyse même du passage, Mlle K. fait erreur (p. 134-5) sur αὐτὴν τὴν γῆν καθαρὰν ἐν καθαρῷ... οὐρανῷ 109 b 7 et ἡ ὡς ἀληθῶς γῆ 110 a 1. Il n'est pas question du lieu des Idées (comme l'ὑπερουράνιος τόπος du *Phèdre*), mais de la surface même de la terre ronde, qui baigne dans l'éther, à la différence des creux que nous habitons, qui sont couverts d'un air impur et trouble (109 b 5 : *REG*, *l. c.*, p. 20-21).

---

1. Cf. *La Parola del Passato*, XI, 1949, p. 172 ss.

Mlle K. passe un peu trop rapidement sur le problème de l'astrologie dans le *Phèdre* (p. 185/7). Les données sont plus complexes et la solution demande, je crois, plus de nuances : cf *R. Ph.*, p. 16-17, 22-29.

Dans la dernière partie (Académie et Orient), Mlle K. nie l'authenticité de l'*Epinomis*. C'est possible, mais les arguments ici invoqués (p. 196/7) valent également contre les *Lois*. Entre *Lois* X et *Epin.*, je ne vois pour ma part de différence essentielle ni quant au fond ni quant à la forme. Et Mlle K. reconnaît elle-même (p. 197 et n. 4) que « der Verfasser ist, das zeigt jeder Satz seines Werk, getreuer Platoniker und schliesst sich eng an Platons Alterswerk an » : alors ? P. 198, n. 5, à propos des noms des planètes dans l'*Epin.*, citer l'article capital de Cumont, *Les noms des planètes et l'astrolatrie chez les Grecs*, *Ant. Cl.*, IV, 1935, p. 5 ss.

Mais ce sont là critiques de détail. Dans l'ensemble, je m'accorde avec les résultats de ce travail sérieux, qui fait honneur à Mlle K. et au maître (Fr. Dirlmeier) qui l'a formée.

A.-J. Festugière.

Sister Thomas Aquinas Goggin, *The Times of Saint Gregory of Nyssa as reflected in the Letters and the Contra Eunomium* (The Catholic University of America, Patristic Studies, vol. LXXIX). Washington, 1947 ; 1 vol. in-8°, xxiv-217 p.

La présente monographie fait suite à une série de dissertations du même type publiées par l'Université Catholique de Washington. Ainsi : Vie des habitants du Nord de l'Afrique d'après les sermons de saint Augustin (n° XXVIII) et les lettres de saint Cyprien (n° XXXVII). Ou : Vie et temps de saint Augustin d'après ses lettres (n° XLV), de saint Basile d'après ses œuvres (n° LVII), de Synésius d'après ses œuvres (n° LXIII). Ou : Vie au temps de saint Jérôme d'après ses œuvres à l'exception des Lettres (n° LXX). En France même, nous avons eu un « saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps » par A. Puech, un « saint Grégoire de Nazianze et son temps » par E. Fleury. Ces sortes d'ouvrages offrent de l'intérêt quand le sujet est étudié d'une manière large et compréhensive, les textes étant éclairés par d'autres textes contemporains ou par les documents archéologiques et épigraphiques, bref, quand l'auteur se montre historien. Sinon l'on n'a, comme ici, qu'un recueil de fiches. Et encore le tableau n'est-il pas complet. Pour des raisons de commodité, parce que ces écrits ont été récemment bien édités (par Jaeger et Pasquali), l'auteur s'est borné au *C. Eunomium* et aux *Lettres*. Mais comment traiter de la vie intellectuelle (ici ch. III) sans tenir compte du *de hominis opificio*, de l'*Hexaemeron*, du *de anima et resurrectione*[1], du *c. fatum*, ou de la vie religieuse (ici ch. IV) sans faire appel aux autres écrits dogmatiques et aux écrits ascétiques ? Il faudra donc de nouvelles monographies, conçues suivant le même modèle, où seront dépouillés ces ouvrages. Et toutes ces collections de fiches, purement matérielles, ne feront pas encore le livre qu'on souhaiterait. Car il ne suffit pas d'un fichier et de statistiques pour devenir historien.

A.-J. F.

1. Cf. par exemple K. Gronan qui a su tirer parti excellemment de ces trois ouvrages dans son *Poseidonios und die jüdisch-christliche Genesisexegese* (Berlin, 1914). Voir aussi le *Nemesios von Apamea* de W. Jaeger (Berlin, 1914), ou le *saint Augustin*, etc., d'H. Marrou.

A.-J. Festugière, *L'hermétisme* (Bulletin de la Société Royale des Lettres de Lund 1947-1948, I). Lund Gleerup, 1948 ; in-8°, 58 p.

On sait avec quelle pénétration le P. Festugière s'est consacré (entre autres recherches) à l'étude de l'hermétisme. Ces quelques pages, issues de conférences que l'auteur a données en Suède, constituent une mise au point claire et vigoureusement écrite de ce problème. La littérature dite hermétique comporte deux sortes d'écrits divers. D'une part une série d'écrits dont certains peuvent remonter jusqu'au IIIe siècle avant notre ère qui ressortissent à l'astrologie et en général, aux sciences occultes : ils représentent l'hermétisme populaire. D'autre part, une série d'écrits composés dans l'ensemble aux IIe et IIIe siècles de notre ère qui ressortissent à la philosophie et à la théologie, c'est ce que le P. Festugière nomme l'hermétisme savant. C'est cette dernière partie du corpus qui présente le plus grand intérêt philosophique. Les divers traités qu'elle contient diffèrent dans leur structure et même dans leur doctrine (certains sont optimistes, d'autres, les plus nombreux, semble-t-il, pessimistes). Toutefois ils se donnent tous comme révélés par Hermès Trismégiste, sont écrits dans un même esprit et suivent des démarches comparables. On part d'une question couramment débattue dans les écoles, et par une sorte de gauchissement on passe à un thème de dévotion, par exemple la grandeur de Dieu, la bonté de Dieu, etc.

L'ensemble de toute la littérature hermétique, aussi bien populaire que savante, est caractérisée parce qu'elle se donne comme révélée, en réaction contre le rationalisme de la science et de la philosophie traditionnelles. De même que les traités de l'hermétisme populaire visent à fonder une science qui s'applique aux particularités des choses et à leurs vertus cachées, de même l'hermétisme proprement philosophique recourt à la révélation en matière de théologie. Les dernières pages du mémoire soulignent le caractère pessimiste d'une pareille philosophie, et l'expliquent par la misère et la détresse humaine à l'époque de la philosophie gnostique. Elles marquent aussi avec beaucoup de pénétration ce qui distingue la gnose du christianisme. Ces deux doctrines sont des doctrines du salut. Mais dans la gnose, l'âme doit lutter contre la matière sans le secours de Dieu. Pour le chrétien, au contraire, le drame se pose entre l'âme humaine et Dieu [1].

P. Chantraine.

Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire ancienne, offert à J. Marouzeau par ses collègues et élèves étrangers ; 568 p. in-8° ; Paris, Les Belles Lettres, 1948.

La guerre avait empêché les savants étrangers ou les Français établis hors de France de collaborer au mémorial des Études latines que, pour célébrer le vingtième anniversaire de la fondation de la Société des Études latines, ses amis, élèves et collègues de France avaient offert en 1943 à J. Marouzeau. Pour combler cette lacune, un comité s'est constitué en 1943, composé de J. Ernst, C. J. Fordyce, N. I. Herescu, J. Hubaux, Roland G. Kent, E. Löfstedt, Christine Mohrmann, † E. K. Rand, A. Rostagni.

1. N'est-il pas excessif, p. 14, de dire que le rationalisme grec est « déductif » ? L'époque hellénistique n'a-t-elle pas connu un développement appréciable des sciences d'observation ?

Les collaborateurs sont venus vite et nombreux : de leur zèle à témoigner leur amitié et leur gratitude à l'animateur des Études latines est résulté ce beau volume de 52 articles, qui traitent de questions intéressant tous les aspects de la latinité : Grammaire et Linguistique ; Rhétorique, Poétique, Métrique, Prosodie ; Littérature et Philologie ; Histoire et Antiquités ; Mythologie, Folklore, Histoire des Religions ; Philosophie, Histoire des idées ; Histoire du droit ; Histoire des sciences ; Humanisme et Histoire des études ; Bibliographie et Méthodologie. Rarement volume de mélanges fut plus varié, plus nourri, plus instructif. C'est un témoin éminent de l'estime dont jouit M. Marouzeau parmi les savants étrangers, et aussi de la vitalité des Études latines dans le monde.

A. Ernout.

Bertha Tilly, *Vergil's Latium*, Oxford, Blackwell éd., 1947 ; 1 vol. in-8° de 122 p., 36 pl. et 8 cartes ou plans.

Miss Tilly publie sous ce titre, avec quelques additions, la thèse qu'elle a soutenue devant l'Université de Londres en 1940, deux chapitres (« *The Numicus* » et « *Albunea* ») ayant déjà paru pour l'essentiel dans le *Journal of Roman Studies* en 1934 et 1936. A la faveur d'une bourse de voyage, elle avait fait plusieurs séjours à Rome, de 1933 à 1939, et son travail reflète en effet fidèlement l'atmosphère des milieux archéologiques romains dans les années d'avant-guerre. M. Carcopino était Directeur de l'École française, et naturellement, sur un pareil sujet, son *Virgile et les Origines d'Ostie* est cité, commenté, discuté presque à chaque page. M. Radford était Directeur de l'École britannique, et n'a pas ménagé ses conseils à l'auteur. C'était l'époque où l'École suédoise, dirigée par M. Boethius, avait obtenu, sous l'égide de l'*Associazione degli Studi Mediterranei*, l'autorisation de fouiller à Ardée ; et les remarquables résultats de ces fouilles sont exploités, comme il se doit, dans le chapitre consacré à cette ville. L'ouvrage capital de G. Säflund, *Le Mura di Roma Reppublicana*, venait de paraître ; Miss Tilly ne manque pas d'utiliser, chaque fois qu'elle a à dater un rempart, les données de la chronologie nouvelle. Entre deux séances dans les bibliothèques, elle se promenait dans la Campagne, avec son *Énéide* et un appareil photographique, devinait parmi les asphodèles la trace des anciennes routes, cherchait à la lisière des chasses royales le cerf de Silvia et dans les fermes la truie aux trente porcelets, reconnaissait dans les huttes rondes des bergers les antiques demeures des Rutules. Il en résulte un petit livre charmant, écrit avec un sentiment très juste de la poésie virgilienne, agrémenté d'une illustration abondante et originale, et qui sera pour le touriste cultivé un guide précis et, dans l'ensemble, exact.

C'est en effet surtout une mise au point, établie à la date de 1940, que Miss Tilly nous offre des questions topographiques que posent les six derniers livres de l'*Énéide*. A propos de Troia Nova, d'Ardée, de Lavinium, du Numicus, de Laurentum, d'Albunea et de Ficana et l'*Ager Solonius*, elle étudie les différentes localisations qui ont été présentées jusqu'ici. Ce qu'elle apporte de plus personnel à la discussion, c'est qu'elle en a attentivement éprouvé la valeur sur le terrain. Ainsi elle donne raison à Bonstetten et à M. Carcopino qui placent Albunea, non pas aux Aque Albule près de Tivoli, mais à la Zolforata près de Pratica di Mare, mais elle montre que la grotte à laquelle ils s'étaient arrêtés n'était probablement qu'une mine de soufre moderne, et qu'il faut chercher quelques centaines de mètres plus loin, bruissante du bouillonnement des eaux sulfureuses, la vraie

caverne où Latinus interrogea l'oracle. Dans l'examen des textes et des documents archéologiques, elle n'a pas de goût pour les solutions inédites. Parmi celles qui ont été proposées, elle choisit, souvent avec bonheur, celles qui lui paraissent plausibles, — par exemple identifie le Numicus avec le Rio Torto —, écarte celles qui lui semblent forcées, mais se contente parfois de réfuter sans essayer de rien mettre à la place. On regrette çà et là l'absence d'une hypothèse un peu aventurée, sur le sens de *Castrum Inui* par exemple, sur la personne de M. Plautius, qui décora de peintures le temple de Junon à Ardée, ou sur le caractère décidément très étruscisant de la légende de Turnus et de Juturna. Miss Tilly fait lever sous ses pas de merveilleux points d'interrogation auxquels elle n'accorde qu'un regard distrait. Elle se résigne trop vite à « savoir ignorer » : Virgile, en plaçant à Ostie le débarquement d'Énée, a-t-il voulu favoriser un projet d'Auguste tendant à y construire un port? « Qui pourrait-le dire ?... Ne cherchons pas davantage à pénétrer une âme et des intentions que personne peut-être aujourd'hui n'est capable de pleinement comprendre » (p. 30). C'est pourtant le but, et non désespéré, de toute critique virgilienne. L'orientation du camp d'Énée pose un problème coriace, sur lequel les exégètes se sont cassé les dents : « Peut-être, écrit Miss Tilly, la question ne doit-elle pas être poussée trop loin, car le désir de la mener à sa conclusion logique a pour seul effet de nous cacher la valeur poétique et dramatique du passage » (p. 9). Mais le bon sens et le bon goût, ici, ne suffisent pas. Toutes ces études topographiques n'ont de raison d'être que parce que Virgile, Miss Tilly en est convaincue, « était un archéologue en même temps qu'un poète. » Elle a, en termes excellents, défini l'attitude du poète-archéologue qui, devant la Basilique d'Ardée ou en présence des Pénates de Lavinium, savait ressusciter en imagination ces villes mortes; qui, à travers les *insulae* de l'Ostie augustéenne, apercevait la plage déserte où Énée avait débarqué. Mais ce pouvoir visionnaire était nourri de réalités concrètes et de connaissances techniques, qui justifient les enquêtes, même poussées, de l'historien. Il était d'autre part soumis à des habitudes esthétiques dont il y aurait lieu de tenir compte : Miss Boas, citée par Miss Tilly, a remarqué, dans son *Aeneas' Arrival in Latium*, que la description de l'embouchure du Tibre était conforme au canon des paysages alexandrins. Au fond ce qui manque un peu à ce livre, c'est dans l'introduction ou dans la conclusion — mais il n'y a pas de conclusion — une étude systématique de la manière dont Virgile, à partir du présent, reconstruisait le passé. Le *Vergils epische Tecknik* de R. Heinze n'est même pas cité.

Dans un chapitre toutefois, Miss Tilly se départit de sa coutumière prudence, et propose une interprétation de son cru. A propos du Laurentum de Virgile, non seulement elle rejette toutes les localisations qui ont été hasardées de la ville de Latinus, les sept « prétendues Laurentes » dont M. Carcopino avait, sans doute définitivement, contesté les titres, mais encore elle prétend échapper à l'objection de principe que cet historien a opposée à toute tentative d'identification, — à savoir que la forme *Laurentum*, quand elle apparaît chez les Latins, ne saurait être que le génitif pluriel de l'ethnique, ou, dans des cas exceptionnels, un adjectif neutre désignant un pays. Il n'y a jamais eu de ville du nom de *Laurentum*. Il y avait un *ager Laurens*, dont la ville ne portait pas nécessairement un nom de même racine. De même que les *Campani* avaient pour capitale *Capua* (dont le nom tire d'ailleurs son origine), les *Laurentes* ont eu une capitale distincte, qui, selon M. Carcopino, était Lavinium elle-même. De cette

thèse désormais classique, Miss Tilly ne semble pas avoir mesuré toute la portée. Elle admet qu'il y a eu un *Laurentum*, et même deux : l'un proto-historique, situé aux environs de Decima entre Rome et Lavinium, et qui aurait laissé son nom à la *Via Laurentina*. Mais « l'auteur a l'intention de montrer que le site de cet ancien établissement fut perdu de si bonne heure qu'il ne peut être le *Laurentum* de l'*Énéide*, et que le *Laurentum* de l'époque de Virgile était en réalité un lieu de culte près du Numicus et du rivage laurentin », que Miss Tilly localiserait volontiers entre les embouchures du Rio Torto et du Fosso dell'Incastro. Ce serait le Laurente que connaissait déjà, peut-être, Aristote, et dont Caton fait expressément mention. L'hypothèse est fragile, et Miss Tilly ne la présente pas sans réserves : « *In tradition, and poetic conception at least, if not in reality, the city surely had its being.* »

Jacques Heurgon.

Rudi Thomsen, *The Italic Regions from Augustus to the Lombard invasion* (*Classica et Mediaevalia, Dissertationes IV*. Gyldendal, Copenhague, 1947) ; 1 vol. in-8°, 332 p. et 8 pl. ; 30 couronnes.

C'est à bon droit que M. Thomsen, dans l'introduction de cette excellente thèse de doctorat, qu'il a soutenue en 1946 devant l'Université d'Aarhus, peut écrire que la division de l'Italie en circonscriptions territoriales n'avait jamais fait l'objet d'une monographie. Car les onze régions d'Auguste, les districts des *iuridici* créés par Marc-Aurèle, l'organisation provinciale de l'Italie au Bas-Empire avaient déjà inspiré de nombreux historiens. Mais ni E. Desjardins, ni C. Jullian, ni Th. Mommsen, que l'auteur cite parmi beaucoup d'autres dans une bibliographie sans lacunes, ne s'étaient souciés d'embrasser dans tout son développement, pendant six siècles, l'histoire d'un système de division régionale dont M. Thomsen s'attache à montrer la remarquable stabilité. Chemin faisant, il a l'occasion d'aborder, et même de traiter à fond, avec l'aide des textes littéraires, des documents épigraphiques, des constitutions impériales et des listes de provinces, une foule de problèmes épineux qu'il sait poser à neuf, et sinon toujours résoudre, du moins serrer du plus près possible. Son livre, facile à consulter bien qu'il ne comporte qu'un index géographique, rendra les plus grands services à quiconque, désormais, non seulement aura besoin d'étudier le tracé d'une frontière à une date donnée de l'Empire romain, mais les circonstances qui ont amené l'institution de telle catégorie de fonctionnaires, les méthodes de travail de Pline l'Ancien dans son livre III, ou les sources du *Liber Coloniarum*.

La première partie est consacrée à la question des onze régions d'Auguste, et d'abord à la critique du témoignage de Pline en ce qui les concerne. On croit généralement, d'après *N. H.*, III, 46, qu'il a utilisé essentiellement, outre un périple remontant à Varron, un ouvrage l'Auguste, *discriptio totius Italiae in regiones XI*, qui contenait dans le cadre de chaque région des listes de villes groupées d'après un principe ethnique et rangées dans l'ordre alphabétique. M. Thomsen, après Mommsen, Beloch, Detlefsen, et Klotz, a examiné ces listes : il a remarqué qu'elles sont composées d'après le nom des habitants (*Nucerini Alfaterni*), à la différence du périple qui énumérait les noms des villes elles-mêmes (*Nuceria*) ; il a observé le naturaliste dans sa laborieuse besogne, combinant parfois (régions V et X) plusieurs listes en une seule, biffant parmi les villes de l'intérieur celles qu'il avait déjà mentionnées sur la côte ; il l'a surpris en

flagrant délit d'erreur, lorsqu'il supprimait les *Nucerini* et laissait les *Alfaterni*, ou dédoublait en deux villes les *Fabraterni Noui Fregellani* ; mais surtout il a établi que toutes les contradictions et répétitions qu'on relève chez Pline ne s'expliquent pas par des inadvertances de ce genre : c'est un fait que les limites des régions ne coïncident pas toujours avec les frontières des peuples ; certaines villes des *Lucani*, par exemple, excèdent les limites de la 3e région ; les listes ethniques et les régions d'Auguste ne sont pas exactement superposables ; la *digestio* ne se ramène pas à la *discriptio*. M. Thomsen en conclut qu'il n'y a jamais eu d'ouvrage *écrit* d'Auguste dans lequel il eût réparti les villes dans ses onze régions. Pline n'a pu lire de lui qu'une sorte d'index géographique avec les listes des villes des différentes parties de l'Empire, telles qu'elles avaient été dressées pour les opérations du cens, et dont Auguste a peut-être donné une édition afin de compléter les *commentarii* laissés par Agrippa en vue de sa carte du monde : c'est à quoi correspondraient dans *N. H.*, III, 46, les mots *digestionem in litteras eiusdem*. Les colonies fondées par Auguste comme *triumuir* ou comme *princeps* y étaient signalées à part. Quant à la *discriptio totius Italiae in regiones XI*, il s'agit là d'un acte politique, qui ne s'est pas traduit par un texte. Telle est, au terme de son analyse, la conception très originale que M. Thomsen nous propose de la source augustéenne de Pline. Il est difficile de ne pas lui donner raison, plus même peut-être qu'il ne le croit : point n'est besoin, en effet, pour l'approuver, de recourir à son interprétation un peu forcée de la phrase : *auctorem nos diuum Augustum secuturos discriptionemque ab eo factam... Auctor*, dit-il en somme (p. 32), ne s'applique pas à la *discriptio*, mais seulement, quatre lignes plus bas, à la *digestio*. En réalité *auctor* n'implique pas nécessairement une source littéraire : Pline prendra Auguste comme guide : et en effet la description de l'Italie qui va suivre est répartie selon la division en régions, telle qu'il la connaissait par la pratique de son temps. *En outre*, il aura recours aux listes de villes qu'Auguste a publiées. Ajoutons, pour en finir là-dessus, et quoique ce point, par une bizarrerie de composition, n'intervienne qu'au début de la seconde partie, que M. Thomsen met la création des régions en rapport étroit avec l'institution, en 6 de notre ère, de la *uicesima hereditatum* (c'est cette forme de génitif qu'il emploie constamment), soit que les régions aient été créées à l'occasion de cet impôt, soit qu'elles lui préexistassent, et aient servi à en assurer la perception. Hypothèse intéressante, mais fragile, qui n'est pas confirmée, ni d'ailleurs infirmée, par les recherches récentes sur la *uicesima* (en dernier lieu S. J. de Laet, *Note sur l'organisation et la nature juridique de la « uigesima hereditatium »*, *l'Antiquité classique*, XVI, 1947, p. 29 sq.).

Suit un bref chapitre, « Ptolémée et les tribus italiques », destiné à apprécier le secours qu'on peut attendre des géographes de l'époque impériale pour délimiter les régions d'Auguste : secours qui se révèle assez mince à l'examen, si l'on tient compte des inexactitudes de Ptolémée, de ses erreurs de mesures, et de l'habitude qu'il avait de situer les peuples de l'Italie d'après la position, souvent fallacieuse, de leurs villes sur la carte. Pline reste donc la principale source d'où tirer notre connaissance de l'étendue des onze régions. M. Thomsen les passe en revue l'une après l'autre, en 90 pages scrupuleuses, auxquelles les historiens, les juristes, les épigraphistes ne pourront se dispenser de se reporter lorsqu'ils auront à s'occuper, par exemple, du statut légal de Bénévent ou de Rimini, mais qui naturellement ne se laissent pas résumer. M. Thomsen, dans son étude des *fines*, montre peu d'intérêt pour les survivances topony-

miques du type *San-Pietro in Fine* (p. 67) ; on sait néanmoins l'usage heureux que les spécialistes de la Gaule romaine ont fait des noms de lieux modernes comme *Fins* ; il ne doivent pas être rares en Italie non plus. Mais nous ne pouvons retenir de ce chapitre si dense que deux de ses conclusions, qui sont loin d'en épuiser la valeur : Auguste, en dessinant ses frontières, s'est conformé en général aux traditions ethniques plutôt qu'il n'a cédé au désir de les tracer aussi droites et aussi courtes que possible. Lorsqu'il a dérogé à ce principe, c'était la plupart du temps pour suivre le cours d'une rivière : tel l'Anio.

Une fois ainsi créées, les onze régions d'Auguste ne cesseront pas de faire sentir leur influence, jusqu'à l'invasion lombarde, sur toutes les circonscriptions administratives qui leur seront substituées. C'est là l'objet d'une seconde partie, dont le premier chapitre couvre les trois premiers siècles jusqu'à l'introduction du régime provincial en Italie, et le second traite des province du Bas-Empire. La principale question qui se pose d'abord est celle des *iuridici*, à qui Marc-Aurèle, s'inspirant d'une initiative de Hadrien, confia pour la première fois les procès de tutelle et de propriété successorale, les affaires de distribution de blé, et les contestations qui s'élevaient à propos des charges municipales. Mais leur compétence ne s'exerçait qu'en dehors de Rome et de ses environs, *urbica dioecesis*, réservée à la juridiction du *praetor tutelaris* et du *praetor fideicommissarius*. Contre Mommsen, M. Thomsen démontre que l'*urbica dioecesis* est identique à la zone des cent millès décrite, autour de Rome, *intra centesimum*, par l'ancienne frontière de l'exil. Et naturellement cette zone, qui constituait une sorte de 12e région, et entamait profondément les autres (la 1re jusqu'à Minturnes, la 4e jusqu'à Nursia, la 6e jusqu'à Spello, la 7e jusqu'à Saturnia), devait, dans le centre de l'Italie, modifier gravement la division régionale héritée d'Auguste.

Pour délimiter les districts des *iuridici*, appelés désormais *regiones*, et dont les dénominations, dans l'usage épigraphique, tantôt sont réduites à une région (*Apulia*) tantôt s'étendent à deux (*Apulia-Calabria*), à trois (*Apulia-Calabria-Lucania*, ou *Calabria-Lucania-Bruttii*) ou à quatre régions (*Apulia-Calabria-Lucania-Bruttii*), groupées de façon parfois différente, deux théories se sont affrontées : l'une (Mommsen), selon laquelle ces districts seraient une combinaison variable de territoires, renouvelée chaque fois que de nouveaux *iuridici* étaient désignés ; l'autre (Rosenberg) selon laquelle leurs districts, au nombre de quatre, étaient fixés *ne uarietur*, les différences dans les dénominations étant seulement imputables à l'abréviation de la formule complète. Entre ces deux extrêmes, tous deux insoutenables, une solution moyenne semble possible, pourvu que les inscription soient replacées à leur date et interrogées du point de vue de l'évolution historique. C'est l'une des nouveautés du travail de M. Thomsen : il établit qu'après une courte période de tâtonnement au début du règne de Marc-Aurèle, un système de 4 districts permanents s'est maintenu pendant assez longtemps : *Regio Transpadana*, *Aemilia-Flaminia-Liguria*, *Tuscia-Umbria-Picenum* (*Urbica dioecesis*), *Apulia-Calabria-Lucania-Bruttii* (cf. pl. 1). Vers 220, à la fin du règne de Septime-Sévère s'instaure une nouvelle répartition des régions : *Regio Transpadana*, *Aemilia-Liguria-Tuscia*, *Flaminia et Umbria*, (*Urbica dioecesis*), *Picenum et Apulia*, *Calabria-Lucania-Bruttii* (pl. 2). Elle sera remplacée à son tour, au milieu du IIIe siècle, par un troisième groupement : *Regio Transpadana*, *Aemilia-Liguria-Tuscia*, *Flaminia-Umbria-Picenum*, (*Urbica dioecesis*), *Apulia et Calabria*, *Lucania et Bruttii* (pl. 3). Sous ces trois formes successives, mal-

gré les perturbations causées par la présence, au centre du système, de l'*urbica dioecesis*, et quoiqu'on ne se fît pas une règle absolue d'épouser le contour des anciennes régions, elles n'en constituaient pas moins les unités territoriales fondamentales sur lesquelles reposait la configuration des districts. Ceux-ci devaient eux-mêmes imposer leur cadre aux districts des *procuratores uicesimae hereditatum*, et, à partir de Septime-Sévère, à ceux des *procuratores rei priuatae*. M. Thomsen examine les autres circonscriptions administratives du IIIe siècle, permanentes (*uicesima libertatis*, *alimenta*, etc.) ou extraordinaires (recrutement, police) ; et chaque fois il essaie d'y retrouver une concordance plus ou moins exacte avec les districts des *iuridici*. Dès lors, il n'y a plus guère de différence entre un *iuridicus* en Italie et un gouverneur de province dans le reste de l'Empire. Le développement de la division régionale, au IIe et au IIIe siècle, a préparé insensiblement la « provincialisation » de l'Italie, réalisée au Bas-Empire, à un moment où de façon caractéristique, les *iuridici* auront cédé la place aux *correctores*.

Ceux-ci sont apparus d'abord, dès Caracalla, comme fonctionnaires exceptionnels (*correctores totius Italiae*), nommés en cas de crise *ad corrigendum statum Italiae*. A la fin du siècle, leur magistrature est devenue régulière, et leur compétence circonscrite à une « province » : *corrector Campaniae, corrector Italiae Transpadanae*. Depuis Mommsen, la réforme, sous son double aspect : création des provinces italiques, institution permanente des *correctores*, était portée à l'actif de Dioclétien, et c'est encore à Dioclétien que le plus récent historien de cet empereur, M. Seston (*Dioclétien et la Tétrarchie*, p. 332 sq.) persiste à l'attribuer. M. Thomsen, à la suite de C. Jullian et de Premerstein, la fait remonter jusqu'à Aurélien : il se fonde en cela sur la tradition historique relative à la dernière aventure de Tétricus, nommé par Aurélien, selon l'*Histoire Auguste*, *corrector totius Italiae*, mais selon Aurelius Victor et Eutrope, *corrector Lucaniae* ; sur une inscription de 282/3 (*corrector Campaniae*), condamnée par Mommsen ; et sur plusieurs documents, épigraphiques et juridiques (*corrector Italiae*), qui s'échelonnent entre 282 et 290. Il est certain que dans les dernières décades du IIIe siècle, les *correctores* se sont multipliés en Italie. Leur titre, d'après M. Thomsen (p. 199), « aurait été simplement *corrector*, ou, pour les distinguer des *correctores* dans les territoires extra-italiques, *corrector Italiae*. C'est seulement par voie d'exception que le district dont ils avaient la charge était mentionné dans le titre ». On n'acceptera sans doute pas sans réserve cette tentative d'explication : il est bien plus probable que les *correctores Italiae* dérivaient des *correctores totius Italiae*. Il n'en reste pas moins que leur fonction, *dès avant Dioclétien*, tendait à devenir régulière, et que par conséquent la réforme de celui-ci, comme tant d'autres initiatives qu'on lui prête, a été la conséquence d'un long et obscur acheminement.

Pas plus que dans l'étude particulière des régions d'Auguste, nous ne pourrons suivre M. Thomsen dans son étude, également exhaustive, des provinces du Bas-Empire, dont, selon M. Seston, « on ne saurait expliquer le découpage », et que pourtant M. Thomsen tente de ramener aux circonscriptions antérieures. Plusieurs facteurs de déséquilibre étaient néanmoins apparus, qui concouraient au morcellement progressif des unités traditionnelles (séparation du *Samnium* et de la *Campania* au milieu du IVe s., de la *Flaminia* et du *Picenum* après 400) : entre autres la distinction fiscale d'une Italie suburbicaire au sud de l'Apennin et d'une Italie annonaire dans le reste de la péninsule jusqu'aux Alpes. En résumé 4 planches

montrent les groupements et regroupements successifs des provinces en 275 (si c'est à Aurélien que revient le mérite de l'organisation provinciale), en 375, en 420 et en 560. Et M. Thomsen constate ici encore la stabilité des régions primitives, s'il est vrai que, dans leur ensemble ou en partie, la 1re, la 2e, la 3e, la 5e, la 8e la 9e, la 10e et la 11e sont encore au VIe siècle reconnaissables dans le tracé des frontières. Mais, avant d'en arriver à cette conclusion finale, il s'arrête assez longuement aux listes de provinces, liste de Vérone, *Laterculus* de Polemius Silvius, avec sa version interpolée dont dépend la description de Paul Diacre, et surtout *Liber Coloniarum*. Ayant fixé aussi exactement que possible la chronologie des provinces, telle qu'elle résulte des inscriptions et des constitutions impériales, il applique ces données nouvelles à l'interprétation des listes, avec l'intention d'éclairer quelques-uns de leurs points les plus douteux, et de préciser la date de leur rédaction. Car, de toute évidence, une liste qui présente l'état d'une région à une période donnée doit remonter à cette période (p. 265). L'étude est menée d'une manière particulièrement approfondie, dans un chapitre à part, à propos du *Liber Coloniarum*, en tenant compte des sources historiques, de la tradition manuscrite, et de l'existence de deux éditions antiques, dont l'une date de la première moitié du IVe siècle. Ici se termine l'ouvrage de M. Thomsen. Malgré la minutie des problèmes particuliers, sur lesquels il a réussi souvent à faire la lumière, il a su préserver l'unité d'un dessein singulièrement ample. Non sans peine ; car les regrets et les projets lui sont venus chemin faisant : il se réserve de reprendre ailleurs la question de l'*Iter populo debetur* en réponse à un article de M. Saumagne paru ici-même (1928, p. 320 sq.). Il annonce aussi un travail sur l'*ager publicus*. Les lecteurs de ses *Italic Regions* ne peuvent que souhaiter bonne chance à M. Thomsen pour la suite de ses recherches.

Jacques Heurgon.

A. N. Van Omme, « VIRTUS », *Een semantiese studie (with a summary in engtish)* ; 122 p. in-8° ; Utrecht, Kemink en zoon N. V. Over den dom, 1946.

Cette dissertation est sortie de l'enseignement du professeur H. Wagenvoort ; il était naturel que celui-ci, qui s'intéresse avec tant d'intelligence à la sémantique, dirigeât un de ses élèves sur l'étude d'un mot aussi riche de sens que *uirtūs*. Autant que j'ai pu en juger par le résumé anglais, M. Van Omme a mené son étude avec perspicacité : il a bien dégagé la valeur « active » du mot, qu'indique sa formation même, marqué les rapports de sens établis entre *uir* et *uirtūs*, indiqué l'influence que le gr. ἀρετή a pu exercer sur son évolution en latin. Je me réjouis de voir qu'une partie de ses conclusions coïncide avec ce que j'ai écrit moi-même sur les abstraits latin en *-tūs*, *-tūtis* [1].

A. Ernout.

Benedetto Riposati, *Studi sui ' Topica ' di Cicerone*, Milano, Societa editrice Vita e Pensiero, 1947 ; xv-338 p. in-8°.

Comme le constate assez mélancoliquement l'auteur de cette étude, les Topiques de Cicéron n'ont guère attiré l'attention des philologues modernes.

1. *Études romanes dédiées à Mario Roques*, article reproduit dans *Philologica*, p. 225 et s.

Bien des raisons expliquent, s'ils ne l'excusent pas, cette négligence. Traité technique, écrit dans une langue sèche et sans grâce, d'une composition négligée, il rebute à la fois par sa forme et par son contenu. Il n'est pourtant pas sans intérêt, et il offre au philologue comme au linguiste, au juriste et au philosophe maint problème à résoudre, maint éclaircissement à recueillir. Nous n'avons en France, comme travail récent sur le texte, que l'édition avec traduction donnée par M. Bornecque avec les *Partitiones oratoriae* [1], et suivie de quelques brèves notes, qui sont loin d'élucider toutes les obscurités du texte. Sans se laisser rebuter par la défaveur qui frappe ce petit traité, et par la complexité des problèmes qu'il pose, M. Riposati en a entrepris un commentaire exhaustif, traitant des sources du traité, de son objet, de son originalité, de sa valeur « *felice contemperamento dei due ideali di cultura, retorico e filosofico* ». Pour le lecteur, la difficulté principale consiste à connaître le sens exact des termes techniques dont use Cicéron ; mais pour l'historien de la langue, cette difficulté fait un des grands mérites du traité. Rien n'est plus instructif que de voir Cicéron en lutte avec ses modèles grecs, et s'efforçant de traduire leur vocabulaire en termes adéquats et spécifiquement latins, ou au contraire, renonçant à trouver ces équivalents, et se contentant de transcrire les mots grecs. L'index des mots notables ' parole notevoli ', tant grecs que latins, dressé par M. Riposati (p. 326-336), est suggestif. Le livre de l'érudit italien est d'une lecture austère, mais instruira les historiens du droit romain, de la rhétorique, de la philosophie, de la langue.

A. Ernout.

Luigi Pepe, *Tibullo minore*, Napoli, Armanni ed., 1948 ; IX-159 p. in-8°.

Tandis que Mlle Briquet s'en prenait à Sulpicia, M. L. Pepe a étudié une question non moins controversée du Corpus Titullianum : les rapports entre Tibulle et Lygdamus, et la détermination de la personnalité de celui-ci. L'auteur fait preuve dans sa préface d'une louable prudence, quand il rappelle la difficulté de résoudre avec des critères peu sûrs le problème de l'authenticité de certaines œuvres, dont l'*Appendix Vergiliana* est l'exemple le plus illustre. Convaincu que Lygdamus n'est autre que Tibulle, mais un Tibulle jeune — d'où le titre de son livre —, il s'efforce de démontrer qu'il présente tous les traits qu'on retrouvera plus tard, mieux formés et plus nets, mais semblables dans le Tibulle reconnu comme authentique, et cette démonstration l'amène à proposer pour la naissance de Tibulle une date différente de la date généralement admise (54) et beaucoup plus haute, par une interprétation tout autre que celle qu'on donne d'ordinaire du vers *cum cecidit fato consul uterque pari* que M. Pepe rapporte non à Hirtius et Pansa, mais à P. Cornelius Sulla et P. Autronius Paetus : l'argumentation ne m'a pas semblé convaincante. En peut-il être autrement dans ces sortes de questions ?

A. Ernout.

Walter Wili, *Horaz und die Augusteiche Kultur* ; Basel, Verlag Benno Schwabe & Co., 1948, 414 p. in-8°.

C'est, nous dit la notice imprimée sur la feuille de couverture, la première biographie d'Horace écrite en langue allemande. Elle fait suite à une

1. Paris, Les Belles Lettres, 1924.

vie de Virgile, que M. Walter Wili a publiée il y a 18 ans [1]. Les noms des deux poètes sont inséparables, si différents soient-ils et par tant de traits ; l'on ne peut évoquer l'un sans que l'autre se présente aussitôt, et l'on ne s'étonne pas que l'auteur ait passé de l'un à l'autre. Le titre exprime bien la pensée de M. Wili. Il a voulu replacer Horace dans son temps et dans son milieu, et éclairer l'un par l'autre : étude d'un homme en fonction de son époque, qui a tant influé sur lui, et dont il s'est complu à retracer les divers aspects, dont il a été même, parfois, le poète officiel... Il n'est pas aisé de fixer les traits d'un personnage aussi mobile, et qui a tellement évolué, qu'Horace. M. Willi a procédé par touches successives, divisant son étude en de grands chapitres : Schicksal — Resignation — Zweites Leben — Pax Augusta — dont les titres, assez énigmatiques, s'éclairent par les sous-titres qui les suivent. Beaucoup de citations empruntées à Horace lui-même — n'est-il pas son meilleur biographe ? — illustrent et égaient l'exposé, dépourvu, comme l'était le Virgile, du tout appareil érudit. M. Wili a écrit pour cet ' honnête homme ', ami des humanités, qui s'intéresse à la culture antique, et se montrera curieux de connaître un de ses représentants les plus originaux ; il a songé aussi à ceux qu'anime l'amour de la poésie. La présentation matérielle du livre est belle, et constitue à en rendre la lecture plaisante.

A. Ernout.

Studi publicati dall'Istituto di Filologia classica I. G. Baligan. *Il terzo libro del Corpus Tibullianum* ; II, V. Cremona. *Originalità et sentimento litterario nella poesia di Claudiano* ; III, S. Prete *I « Cantica » di Terenzio* ; IV, G. B. Pighi. *Analisi ritmica di alcuni luoghi dei Comici Latini*, Bologna, U. P. E. B. del dott. Cesare Zuffi, 1948, 131 p. in-8°.

Ces Studi inaugurent une collection dirigée par le professeur G. B. Pighi ; le prochain volume sera consacré à la publication des papyrus grecs et gréco-latins que possède la Bibliothèque de l'Université de Bologne. Le présent recueil est un bon témoin de l'heureuse impulsion donnée aux études latines par M. Pighi.

Il est des questions qui, à un moment donné, sont à la mode : le problème de la constitution du Corpus Tibullianum en est un. Me Bréguet vient d'étudier ' le roman de Sulpicia ' ; M. L. Pepe ' Tibullo minore ', et a conclu à l'identité de Lygdamus et de Tibulle ; pour M. Baligan, ' Ligdamo non puo che identificarsi con Ovidio '.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Mais l'étude donne lieu à des rapprochements utiles, qui contribuent à nous faire mieux connaître l'élégie romaine. M. Cremona se meut sur un terrain plus sûr, en étudiant les imitations et réminiscences des poètes classiques chez Claudien ; il montre que la dette que celui-ci a contractée envers eux est « più verbale che sostanziale », et qu'elle n'exclut pas l'originalité des sentiments et de l'inspiration. MM. Prete et Pighi lui-même s'attachent, le premier à déterminer la structure des cantica de Térence, le second à analyser le rythme de quelques passages de Térence (Andr. 481-487 ; 625-638 ; Ad. 610-617), de Plaute (Tru. 95-101) et de Turpilius (Com. 141) ; on retiendra le schéma qu'il donne d'un canticum en tétramètres

1. *Vergil*, Münich, Beck, 1930 ; 154 p. in-8° ; voir le compte rendu de Jean Bayet dans la *Revue de Philologie*, VII (1933), p. 224.

choriambiques (p. 131), où se trouvent déjà « le trentadue battute d'una *Sarabanda* d'Arcangelo Corelli (*op.* 5, *Sonata X per violino*).

A. Ernout.

Enzo V. Mormorale, *La questione Petroniana*. Bari, Gius. Laterza e figli, 1948 ; 232 p. in-8°.

Il y a, dans la littérature latine, quelques problèmes dont on ne peut donner de solution définitive, parce qu'on n'apporte pour preuves que des présomptions ou des vraisemblances, variables avec chacun. Malgré l'incertitude des résultats acquis, ces problèmes irritants n'en continuent pas moins de solliciter la curiosité de certains érudits, persuadés qu'ils apportent une démonstration cette fois irréfutable, et que doit leur revenir la gloire d'avoir déchiffré l'énigme. Il se déploie dans ces recherches beaucoup d'ingéniosité, de pénétration, d'érudition : les œuvres en litige — comme le Catalepton, ou l'Octavius — en reçoivent souvent des éclaircissements nouveaux ; et si la nouvelle solution reste, dans sa conclusion générale, sujette au doute, tout au moins donne-t-elle matière à réflexion ; elle met souvent en relief des difficultés insoupçonnées, on propose, sur des points de détail, des explications meilleures que les précédentes. Si les résultats de cet immense travail sont disproportionnés à l'effort fourni, du moins cet effort n'est-il pas entièrement perdu.

Pétrone et son œuvre se placent au premier rang de ces questions ainsi débattues. Tout est incertain dans ce cas : l'auteur lui-même ; la date, la nature et l'intention de l'œuvre, son titre, ses dimensions primitives, le lieu de l'action — notamment du banquet de Trimalcion ; la qualité des poèmes qui s'insèrent dans le récit ; les sources grecques, etc. Je renonce à énumérer, à plus forte raison à discuter, ou même seulement à résumer tous les points sur lesquels se sont heurtés, sans que l'un d'eux soit arrivé à une victoire définitive, des savants pourtant bien armés.

L'opinion la plus communément répandue aujourd'hui, c'est que, s'il est impossible de certifier que le Pétrone, dont Tacite nous décrit la mort au l. XVI des *Annales*, est l'auteur du *Satiricon*, tout incline à penser que l'œuvre doit dater du temps de Néron. Toutefois, il y a des dissidents. J'ai signalé dans la *Revue* la thèse de M. U. E. Paoli et la réfutation qu'en avait faite M. Marmorale[1]. Ce dernier apporte maintenant dans ce nouveau volume la démonstration d'une thèse nouvelle qu'il n'avait fait qu'énoncer dans la préface de son édition de la *cena Trimalchionis*[2] : c'est que « *l'autore del Satiricon non fu il cortigiano di Nerone, ma un membro della gens Petronia, che ha una seconda fioritura al tempo di Marco Aurelio e di Commodo, ai quali era legata di parentela, e che esso fu, con altri consanguinei, vittima della follia commodiana, o sopravvisse fino al tempo di Elagabalo ; e che, comunque, la morale pubblica e privata è nel romanzo assai simile a quella registrata nelle vite di Commodo el di Elegabalo dell' historia Augusta, e la lingua presuppone l'irruzione quasi completa della lingua dell'uso e le esperienze di Apuleio, di Frontone e di Marco Aurelio*[3] ». Ainsi donc le Satiricon fut écrit après 180 après J.-C.

Je ne suivrai pas M. Marmorale dans son exposé qui occupe six chapitres,

1. *Revue de Philologie*, t. XII, 1938, p. 367 et s. ; t. XIII, 1939, p. 269 et s.
2. *La nuova Italia* editrice, Fizenze, 1947.
3. *Cena Trimalchionis*, Avvertenza, p. x et xi.

suivis d'une conclusion[1]. Il est évident qu'il connaît bien son auteur, et qu'il a lu à peu près tout ce qui a été publié à son sujet. Mais il y a chez lui un parti pris non moins évident de minimiser ou d'omettre tous les arguments favorables à la thèse « néronienne », pour mettre en valeur tous les arguments favorables, ou qu'il croit favorables, à sa propre thèse. Imaginer par exemple que seule l'immoralité publique de l'époque de Commode et d'Héliogabale peut expliquer l'obscénité du *Satiricon* (p. 311) me paraît une proposition des plus contestables : il suffit de parcourir Suétone et Tacite, même Sénèque, pour voir que Néron et ses contemporains pouvaient offrir à Pétrone des modèles de choix. Soutenir que la langue de Pétrone est partout la même, et qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre le langage que Pétrone prête aux affranchis de la Cena, et la langue qu'il emploie lui-même dans le récit (p. 199), me semble aussi aventuré. M. Marmorale attribue la même importance à des faits de valeur différente, et l'on ne peut mettre sur le même pied (p. 214) le barbarisme *fefellitus sum* de Trimalcion 61,8, et le participe *adiuvaturos* de 18,3, qui est attesté depuis Salluste (Iug. 42,7) : cette forme, à l'époque impériale, a acquis droit de cité; elle est née de la tendance du latin à normaliser les formes aberrantes de la 1re conjugaison, et n'est pas plus étonnante que le *sonaturus* d'Horace, Sat. I, 4,44 ou le *praestaturus* de Cicéron, Fam. I, 8,4, etc. De même dans la phrase *itaque miranti mihi et toto mihi caelo clarius nescio quid relucente libuit deae nomen quaerere* du ch. 127,5, il m'est impossible de considérer *relucente* comme un accusatif neutre comparable au *munus excellente* d'Echion, ch. 45,4 ; *relucente* doit être considéré comme un ablatif. Les rapprochements que M. Marmorale établit entre Pétrone et les auteurs qu'il aurait imités ne laissent pas non plus de soulever des doutes; il s'agit souvent de rencontres fortuites, d'expressions proverbiales, de formules courantes de la conversation ; si on les trouve par exemple à la fois chez Pétrone et chez Apulée, cela tient à la communauté du genre qu'ils traitent, plutôt qu'à une imitation de l'un par l'autre. Le rapprochement du *assem habeas, assem valeas* ; *habes, habeberis* (Pétrone 77,6) et du *quantum quisque sua nummorum servat in arca, tantum habet et fidei* de Juvénal 3,143 ne permet aucune conclusion ; tous deux exploitent dans des termes fort différents un vieux dicton qu'on lit déjà dans Lucilius 1120 *tantum* (l. (*quantum* ?) *habeas, tantum ipse sies tantique habearis* ; et c'est évidemment Pétrone qui est le plus près de la forme primitive.

Je ne crois donc pas que la démonstration tentée par M. Marmorale soit péremptoire. Mais je tiens à dire aussi qu'on trouvera dans son livre des remarques utiles, des matériaux diligemment réunis, des rapprochements ingénieux. Tout philologue qui s'intéresse à Pétrone aura profit à le lire, même si de cette lecture il ne doit pas sortir converti.

A. Ernout.

Scriptorum paganorum I-IV saec. de christianis testimonia, éd. W. den Boer (Textus minores, vol. II). 39 p. in-8°; Leiden, E. J. Brill, 1948. Pr. : Fl. 1, 25.

Ce petit volume n'a d'autre ambition que de présenter, réunis et classés

1. I. La tradizione manoscritta del ' Satiricon ', p. 27 ; II. L'autore del ' Satiricon ', p. 52; III. Anno, mese e luogo dell'azione del ' Satiricon ', p. 83; IV. La lingua di Petronio, p. 134 ; V. Petronio e suoi predecessori, p. 224 ; VI. Petronio nel suo tempo, p. 275 ; Conclusione, p. 315-329.

par ordre chronologique, les textes les plus importants relatifs aux chrétiens qu'on trouve chez les auteurs profanes grecs et latins du Ier au IVe siècle. L'éditeur en a exclu les textes apocryphes et les textes juifs ; il n'a donné qu'une partie des fragments de Celse, de Porphyre et de Julien qui sont de beaucoup les plus longs du recueil. Les auteurs cités, au nombre de XIII, vont de Pline l'Ancien et Tacite jusqu'à Libanius et Ammien Marcellin : chaque fragment est précédé de l'indication de l'édition dont il est tiré, et d'une bibliographie qui donne l'essentiel ; un conspectus librorum indique les ouvrages généraux traitant des rapports entre païens et chrétiens aux origines du christianisme : je suis étonné de ne trouver dans cette liste ni le nom de Renan, ni celui de Bouché-Leclercq : l'omission est-elle volontaire ?

A. Ernout.

I. Quinte-Curce, *Histoires*, t. II (Livres VII-X) ; texte établi et trad. par H. Bardon, p. 222-445 p. en majeure partie doubles ; II. Prudence, t. III, *Psychomachie*, *Contre Symmaque* ; texte établi et trad. par M. Lavarenne. 211 p. en majeure partie doubles ; Paris, Les Belles Lettres, 1948.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler les premiers tomes de ces ouvrages [1], et il est inutile de renouveler les observations que j'ai faites alors. L'apparat critique de M. Bardon n'a pas changé d'aspect, et continue à noter sans discernement toutes les variantes orthographiques au milieu desquelles sont noyées les quelques rares leçons ou corrections dignes d'intérêt. Parmi les quelques conjectures personnelles je note l. VII, 1. 29 : *Si nos, propemodum tuo uerberatu, omnes te praeeunte, iurauimus*. Le passage est obscur ; les mss donnent : *si non propemodum tuo uerberatu ei, omnes te praetereunte, iurauimus* ; texte qui a été diversement corrigé. M. Bardon écrit : « Du moment que, presque sous la menace de tes coups, nous avons juré, sous ta dictée... » Je ne pense pas que *tuo uerberatu* puisse signifier « sous la menace de tes coups ». L'existence du substantif *uerberātus* est plus que douteuse ; dans le seul passage de Pline où les dictionnaires le signalent, l. 30, § 39, les éditeurs, récents, lisent avec tous les manuscrits : *nam ut, tactu gelida sit* (scil. *aqua*), *etiam arte contingit, si expressa in altum aut e sublimi deiecta uerberatum* (participe passé passif se rapportant à *aëra*) *corripiat aëra*. Et si le substantif existait, il aurait le sens de « frappement », c.-à-d. « fait d'être frappé » et non « fait de frapper » qui se dit *uerberātiō* (cf. en dernier lieu, Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, p. 96 et s.), comme *repercussus* dans Pline 37,22 signifie « fait d'être répercuté, reflet, renvoi ». — L. VII, 5, 5, il eût mieux valu adopter la graphie *umorem* de P que *humorem* des autres manuscrits ; *ibid.* 7 M. Bardon garde *praepararunt* des mss, mais il traduit « avaient fait une réserve d'eau » ; le plus-que-parfait paraît en effet nécessaire : alors pourquoi ne pas adopter le *praepararant* de Froben, Hedicke, qui est à peine une correction ?

M. Lavarenne, avec un courage méritoire, continue la traduction de Prudence : cette fois, il porte sur les œuvres de son auteur un jugement plus tempéré. Ces textes ont leur importance ; la *Psychomachie* a exercé une grande influence sur l'art du moyen âge, et le *contra Symmaque* est

1. Pour Quinte-Curce, *Revue de Philologie*, 1947, p. 215 ; pour Prudence, *ibid.*, 1946, p. 180 et s.

un témoin considérable des derniers conflits entre l'esprit païen et l'esprit chrétien au ve siècle. Dans sa notice, p. 15, il signale un certain nombre de 'divinités abstraites', *Fides*, *Pudicitia*, *Spes*, *Concordia*. Je suis étonné qu'il n'ait pas cité *Venus* et *Cupido* qui sont certainement les plus beaux types d'abstractions élevés au rang de divinités, réelles celle-ci, et animées, anthropomorphisées, au point que *Cupido* en a changé et de sexe et de genre.

A. Ernout.

Q. Septimius Florens Tertullianus, *De oratione*, critische Uitgave met Prolegomena, Vertaling, en Philologisch-Exegetisch-Liturgische Commentaar door G. F. Diercks; civ-312 p. in-8°; Bussum, Uitgeverij Paul Brand, 1947.

Que de Tertulliens! Il semble qu'en Hollande ce soit l'auteur à la mode, et les éditions partielles de ses traités abondent. Celle-ci est une thèse de doctorat d'un élève de M. de Groot : et le titre en indique suffisamment le caractère exhaustif. Une introduction de 104 pages divisée en 10 chapitres; le texte (avec un apparat critique abondant, et les références bibliques) et la traduction (p. 1-49); le commentaire, la bibliographie et l'index (p. 51-311), le tout en hollandais. On regrette que M. Diercks n'ait pas choisi une langue de plus grande diffusion : pour ma part, je le lis difficilement, et plus d'un philologue est dans mon cas. Nous en serons réduits à utiliser surtout le texte, qui a été soigneusement établi. Le commentaire est abondant, un peu trop, comme il est fréquent dans les travaux de débutants : bien des observations auraient pu être négligées, que la traduction rend inutiles, ou qui portent sur des faits de langue peu caractéristiques. Bon travail, consciencieux, approfondi : un peu long.

A. Ernout.

Q. Septimi Florentis Tertulliani, libros *de Patientia*, *de Baptismo*, *de Paenitentia* ed. J. W. Ph. Borleffs (Scriptores christiani primaevi, vol. IV); 115 p. in-8°; Hagae Comitis (La Haye) D. A. Daamen, 1948. Pr. Fl. 6, 50.

Trois volumes — que je ne connais pas — ont déjà paru avant celui-ci dans la collection des « Écrivains chrétiens des premiers temps » : 1° des « *scripta quaedam* » de saint Cyprien; 2° de Tertullien les « *libri de praescriptione haereticorum aduersus Praxean* »; tous deux édités par le professeur Dr J. W. Bakhuizen van den Brinx; 3° de saint Augustin les « *libri de fide, spe, caritate, sive enchiridion de catechizandis rudibus* », dont la publication a été assurée par le professeur Dr A. Sizoo. Ce quatrième volume est dû au professeur Borleffs, dont la compétence en la matière n'a pas besoin d'être signalée : il est actuellement l'un des hommes qui connaissent le mieux Tertullien et son œuvre. L'édition est uniquement critique; et elle utilise largement pour les deux derniers traités le codex Trecensis 523 découvert par Dom Wilmart en 1916; le texte est établi dans un esprit conservateur; les citations ou les réminiscences bibliques sont soigneusement signalées. Pas de commentaire; mais, parfois dans l'apparat, une note qui, en justifiant la leçon adoptée, éclaire un passage obscur : on eût aimé que cet embryon de commentaire fût un peu plus développé. La présentation matérielle du livre est excellente.

A. Ernout.

Gai Institutiones *secundum codicis Veronensis apographum Studemundianum et reliquias in Aegypto repertas* ed. M. David, editio minor ; xiv-157 p. in-8° ; Leyde, E. J. Brill, 1948.

Le titre dit exactement ce que contient ce volume, le premier des *Studia Gaiana* édités par M. David et J. C. van Oven. C'est une édition, aussi proche des manuscrits que possible, des fameuses Institutions que nous ont fait connaître le palimpseste de Vérone, au déchiffrement duquel reste attaché le nom de Studemund, et les papyrus publiés en Italie (Papiri greci latini XI, 1182), et en Angleterre (The Oxyrhynchus Papyri XVII, 2103), déjà du reste utilisés par B. Kuebler, dans l'édition qu'il a publiée chez Teubner en 1934. L'originalité de l'édition présente consiste dans sa sa fidélité à reproduire le texte de Vérone : pas de restitutions, pas de commentaire, et un apparat critique réduit au minimum. Commentaire et apparat développés sont sans doute réservés à l'editio maior que M. David se propose de publier d'ici quelques années, avec le concours de MM. I. C. van Oven et H. L. W. Nelson. Il faut souhaiter que, *Deo uolente*, celle-ci ne se fasse pas trop attendre.

A. Ernout.

Pierre Courcelle, *Les lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore* ; nouvelle édition revue et augmentée ; xvi-440 p. in-8° ; Paris, E. de Boccard, 1948.

M. P. Loyen a dit dans cette Revue [1] l'importance et la nouveauté de cette étude, et il n'y a pas à revenir sur les éloges qu'il en a faits. On ne s'étonnera pas que la première édition en ait été rapidement épuisée. Le texte de cette seconde reproduit celui de la précédente : il ne pouvait être question de recomposer le volume ; mais les fautes matérielles signalées dans l'*errata* de la première ont été corrigées : les additions consistent dans une bibliographie complémentaire (p. 417-420). M. Courcelle a même utilisé la partie blanche de la dernière page de la table des matières pour ajouter une nouvelle liste d'*Addenda et Errata* qui montre jusqu'à quel point il poussa le souci d'être correct et bien informé. Ce livre, excellent sous sa première forme, en est devenu meilleur encore.

A. Ernout.

Pierre Courcelle, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques* ; 264 p. in-8° ; Paris, Hachette, 1948. Pr. 350 fr.

La bande qui entoure cet ouvrage porte cette phrase qui doit en résumer le contenu, et en préciser le sens ; *Occupants et occupés au Ve siècle*. Je ne pense pas pourtant que ce soit pour stimuler la curiosité du lecteur par une indication de l'actualité de son livre que M. Courcelle a imprimé, ou laissé imprimer cette sorte de sous-titre : rien n'est plus loin de son esprit qu'une publicité ainsi conçue. Mais l'histoire des peuples présente souvent à diverses époques des situations qui suggèrent des rapprochements et des comparaisons. Pour Rome, les Germains ont été de bonne heure un peuple mystérieux et redoutable ; les tentatives de conquête et de soumission qu'elles y fit aboutirent souvent à des échecs sanglants que symbolise la défaite de Varus ; la défense même des marches de l'Est fut toujours

1. *Revue de Philologie*, XXI (1945), p. 192 et s.

précaire ; et la majesté placide et majestueuse de la Pax Romana couvre mal les tumultes belliqueux des peuples d'outre-Rhin, et les périls qu'ils suspendent sur l'Empire. Aussi dès le IIIe siècle, quand l'édifice construit par les Césars commence à se lézarder, la frontière du Rhin cède, et les bandes d'envahisseurs se répandent à travers le monde romain : ils volent, pillent et massacrent, répandant partout la terreur, et obligeant les populations indigènes à imaginer des modes de défense différents : résistance ouverte ou secrète, soumission, efforts pour traiter et composer — on dirait presque collaborer — avec l'envahisseur. De son côté, celui-ci, une fois accomplie sa marche conquérante avec tous les excès qu'elle comporte, songe à s'établir fermement sur le sol où il s'est avancé : il entre en contact avec une culture différente de la sienne, et dont il ne peut méconnaître la supériorité : il s'affine et se civilise ; il prend connaissance aussi de la religion et de l'Église chrétiennes, force sans cesse grandissante au milieu de la décomposition générale ; et petit à petit, parmi des heurts, des convulsions, des antagonismes de tout genre, s'instaure en Occident un ordre nouveau, auquel l'Église et le Barbare auront collaboré, et dont Rome redeviendra la capitale. Période de l'histoire confuse, obscure, sur laquelle nous ne sommes que peu et mal renseignés. M. Courcelle, qui domine toute la littérature de cette période, a su l'utiliser avec un jugement sûr, et, sans appareil d'érudition pédante — il a rejeté à la fin du volume les notes et références — il a écrit un livre qui instruit et fait penser.

A. Ernout.

Éthérie, *Journal de voyage* ; texte latin, introduction et traduction de Hélène Pétré ; 288 p. in-8° ; Paris, Les éditions du Cerf, 1948. Pr. 400 fr.

Mlle H. Pétré, qui s'est déjà signalée par des travaux sur la latinité chrétienne, publie sous ce titre une édition nouvelle de la fameuse *Peregrinatio ad loca sancta*. Publiée dans la Collection *Sources chrétiennes* que dirigent les P. H. de Lubac et J. Daniélou, cette édition est moins destinée aux philologues qu'aux personnes qui s'intéressent à l'histoire des origines du christianisme. Aussi Mlle Pétré se contente-t-elle de reproduire sans grands changements le texte de Geyer, et pour la partie linguistique, de renvoyer au *Commentaire* de Löfstedt : elle aurait pu mentionner le *Lexicon Aetherianum* de W. van Oorde paru à Amsterdam en 1930, et le 3e tirage de l'édition W. Heraeus qui date de 1929, où figurent quelques *Berichtigungen u. Zusätze*. Mais son introduction bien informée renseigne avec clarté sur les controverses, non closes, qui se sont élevées sur le nom, la patrie, la date de l'auteur ; sur l'intérêt de son récit pour la connaissance des lieux saints ; sur l'importance des données liturgiques et ecclésiastiques que fournit son texte. La traduction est accompagnée d'abondantes notes, historiques et géographiques, et de références aux passages de la Bible qu'évoque Aetheria. Tout ce commentaire est bien fait, et facilitera grandement au public français la lecture d'un texte qui, malgré l'apparente simplicité de sa langue, offre de nombreuses difficultés [1].

A. Ernout.

1. Mlle Pétré écrit que « la phrase d'Éthérie est... dépourvue de toute valeur artistique » (p. 91). Sans doute, mais non de toute recherche. Elle a, dans son vocabulaire comme dans sa phrase, parfois certaines prétentions à l'élégance, comme Grégoire de Tours, lui aussi. C'est la juger un peu trop sommairement que de voir en elle un simple témoin du ' latin vulgaire ' au sens de ' langue libre

O. Weinreich, *Römische Satiren* ; civ-431 p. ; Zurich, Artemis Verlag, 1949.

Dans cet élégant volume, M. Weinreich a réuni et traduit les œuvres principales de la satire romaine depuis Ennius jusqu'à Pétrone, et il a fait précéder cette traduction — qui est pour la plus grande partie nouvelle — d'une introduction où l'on retrouve les qualités essentielles de l'auteur : l'érudition et l'acuité de la critique. Pour en donner un exemple, je citerai l'explication qu'il donne du passage de *satura* à *satira* : « Ihr alter Name war « satura » ; erst in der späteren Kaiserzeit kam die dann weltläufig gewordene Wortform « satira » und das Adjektiv « satirius » auf, und zwar nicht als Ergebnis eines lautgesetzlichen Wandels von *u* zu *i* — der vor einem *r* nicht begegnet : die Lemuren beispielweise sind nie zu Lemiren geworden —, sondern unter Einwirkung einer antiken literarhistorischen Konstruktion, welche die Satura mit dem Satyrspiel der Griechen in Beziehung setzte und ihren Namen « satura » als « satyra » deutete. Da man griechisches *y* gern durch *i* wiedergab, kam so die späte form « satira » auf. » (Einl. p. vii.) Cette préface est écrite dans un style alerte et élégant, agrémentée de citations ou de jugements d'auteurs modernes (e. g. Flaubert, p. lxv ; Boileau, p. civ). Une petite bibliographie montre que M. Weinreich ne néglige pas la philologie française, et qu'il cite notamment Boyancé, P. Lejay (qu'il écrit malheureusement LÉJAY), Villeneuve, de Labriolle, Waltz, Perrochat — et moi-même —. M. Weinreich a exclu de son choix Phèdre et Martial, avec raison. La fable et l'épigramme renferment sans doute des traits satiriques, mais ce sont des genres originaux qu'il ne faut pas confondre avec la satire proprement dite.

A. Ernout.

René Gouast, *Anthologie de la Poésie latine*. Paris, Stock, 1947 ; xix-312 p. doubles.

M. Gouast s'est proposé de donner un bouquet, dit-il lui-même, composé des fleurs les plus belles ou les plus originales de la poésie latine, et dans l'ensemble il y a réussi. Son choix est vaste ; il va des origines, incantations, Livius Andronicus, Ennius jusqu'aux poètes qui annoncent déjà le moyen âge, Boèce et Prudence ; il comprend tous les genres, y compris la poésie dramatique (Plaute, Térence, les tragédies de Sénèque), mais, s'adressant à un public plus soucieux de beauté que d'érudition, il n'a retenu que ce qui lui semblait encore parler « directement au cœur, à l'esprit, ou aux sens » (Préf., p. x). Ainsi de l'Énéide, il ne donne des extraits que du quatrième et du sixième livre, les plus humains, mais il n'hésite pas à puiser dans le Catalepton, la Copa, une Priapée, et le Moretum, « troublant sans remords quelques perspectives traditionnelles » (p. xii). Il faut dire que cette audace — qu'il n'est pas le seul, ni le premier à montrer — est souvent heureuse. Mais la grande originalité de son livre est la traduction. Il a traduit les vers latins en vers français usant de rythmes variés selon ses modèles, se dispensant de la rime, élaguant du modèle tout ce qui lui semblait faible ou superflu, de façon à présenter une traduction « presque juxtalinéaire » (Préf., p. xvii). Cette liberté qu'il a prise lui a permis d'éviter les paraphrases qui souvent allongent les traduc-

---

et négligée' (p. 89). Il reste en elle des vestiges de l'enseignement de l'École. Mais ce n'est pas le lieu d'en disserter ; je me contente de renvoyer à la conclusion de l'article de Mlle Chr. Mohrmann ' *L'adjectif et le génitif adnominal en latin* ' dans les Mélanges Marouzeau, p. 443.

tions en vers réguliers, et de mieux faire sentir le nombre, que trahissent les traductions en prose. M. Gouast sait bien le latin, il aime les poètes qui ont écrit dans cette langue, et sa traduction laisse deviner en lui un poète délicat et dont la lyre a maintes cordes. Je souhaite que son livre amène ou ramène plus d'un lecteur à la poésie latine.

A. Ernout.

Richard B. Sherlock, C. M., M. A., *The syntax of the nomina forms of the verb, exclusive of the participle, in St. Hilary* (Patristic Studies, vol. LXXVI); The Catholic University of America Press, Washington, D. C., 1947; XIX-365 p. in-8°.

L'Université catholique de Washington a déjà publié six dissertations sur la langue et le style de Saint-Hilaire ; celle-ci n'épuise pas le sujet, et l'on peut prévoir que la série continuera, et que nous aurons la syntaxe des propositions temporelles, la syntaxe de *quod*, la syntaxe de *cum*, la syntaxe des conjonctions de coordination, etc. Ces exercices sont peut-être utiles pour initier des débutants au maniement de la grammaire, mais on se demande s'ils méritent d'être publiés intégralement, et s'il ne suffirait pas d'un article de quelques pages pour indiquer les particularités remarquables — s'il y en a — découvertes par l'auteur au cours de sa récolte de fiches. Le travail de H. Sherlock n'échappe pas à ce reproche ; il énumère longuement quantité de faits qui n'ont rien de spécial à Saint-Hilaire ; il recourt au classement alphabétique au lieu de tenter un classement par catégories de sens ; il s'interdit toute comparaison : il eût été intéressant, par exemple, de comparer l'emploi de la proposition infinitive complément avec l'emploi de la complétive avec *quod*. Certaines interprétations sont du reste contestables : ainsi, les 3 exemples d'infinitif exclamatif cités p. 147 ; l'auteur ne les donne comme tels que « by reason of their apposition to an exclamatory phrase », mais leur emploi n'a rien de commun avec celui de l'infinitif exclamatif-interrogatif, qui du reste est généralement accompagné d'une particule. La conclusion du travail est celle qu'on attend : « For the most part Hilary shows his adherence to classical usage, but in spite of this conservatism there is also the influence of Late Latin writers, both christian and profane » (p. 341 bas). Était-il la peine d'imprimer 340 pages pour arriver à cette banalité ? Heureuse Amérique où l'on peut ainsi publier sans économie, tandis que nos candidats docteurs — dont les travaux sont d'une autre classe — en sont réduits à présenter à la Faculté cinq exemplaires dactylographiés, faute d'argent pour se faire imprimer !

A. Ernout.

Ugo Coli, *Saggio di lingua etrusca*. Firenze, Sansoni éd., 1947 ; XVI-364 p. in-8°.

Ce n'est pas la première fois qu'un juriste romaniste est amené à considérer le problème étrusque, M. Coli, dans sa préface, cite Franz Leifer ; il aurait pu ajouter le nom d'Emil Goldmann, qui est allé plus loin que Leifer dans la voie du déchiffrement, et qui, lui aussi, était de formation juridique. Les institutions romaines portent des traces évidentes d'une influence étrusque. Mais l'Étrurie elle-même n'a-t-elle pas à son tour subi l'influence de quelque autre civilisation ? Les dernières recherches tendaient à placer cette civilisation en Asie Mineure, et refusaient aux Étrusques toute

parenté avec la civilisation indo-européenne, tout au moins telle que nous la connaissons à l'époque historique. M. Coli, frappé des nombreux points de ressemblance entre l'Étrurie et la Grèce, en est arrivé à cette conclusion que la langue étrusque doit être déchiffrée à l'aide du grec, auquel elle s'apparente étroitement. Que les Étrusques aient eu avec les Grecs de fréquents rapports, qu'ils leur aient fait de nombreux emprunts et qu'ils aient servi souvent d'intermédiaires entre la Grèce et Rome, ceci n'est pas douteux. Mais doit-on en conclure que ces emprunts et ces influences supposent une communauté d'origine et de langage? Rien de ce que nous savons de la phonétique et de la morphologie de l'étrusque n'autorise un rapprochement pertinent avec le grec, plutôt qu'avec toute autre langue indo-européenne; quant aux ressemblances de vocabulaire que M. Coli suppose pour établir ses traductions de textes étrusques, elles reposent sur un postulat qui reste à démontrer, et se contentent d'approximations tellement lointaines qu'elles éveillent la défiance plus qu'elles n'entraînent la conviction [1].

A. Ernout.

Nelson Romero, *L'argument historique et la prononciation du latin* : Rio de Janeiro, José Olympio ed., 1948; 105 p. in-8°.

Comment faut-il prononcer le latin, et quelle prononciation enseigner aux élèves? Les uns sont partisans de prononcer le latin « à la moderne », les autres veulent qu'on s'efforce de reconstituer aussi exactement que possible la prononciation antique. Pendant longtemps en France seule la première de ces prononciations a été en usage, et l'on ne faisait pas de différence entre latin et français : le *ti* de *nātiō* se prononçait comme celui de *nation*, et la diphtongue et la sifflante sourde de *causa* se prononcaient comme dans *cause* ou *chose*. Mais les historiens de la langue et les linguistes sont venus, et à l'aide d'arguments divers, enseignement des grammairiens, transcriptions du latin en grec, témoignage des langues romanes, etc., ont essayé de reconstruire une prononciation qui rappelât aussi exactement que possible la prononciation latine. Leur effort a-t-il été couronné de succès? M. Romero n'a pas de peine à montrer les lacunes et les incertitudes de cette reconstitution; et son scepticisme sur la valeur des renseignements que nous possédons va peut-être un peu loin. Mais on trouvera dans son livre des critiques pertinentes de certaines affirmations trop ambitieuses, ou trop catégoriques, ou contradictoires, comme celle du P. Laurand dans son Manuel : « La prononciation du latin ancien ne peut être restituée exactement dans tous ses détails. Cependant l'ENSEMBLE [2] est connu avec certitude. » Pour ma part, je crois que ce serait une faute de laisser ignorer aux élèves ce que nous savons de la prononciation latine

1. Voici, à titre d'exemple, un essai d'explication d'un mot étrusque : « § 216. Più ardua è la spiegazione di s'eX ' figlia '. Il primo impulso è di confrontare σηκίς,-ίδος, ammettendo che il senso originario si estendesse fino a includere tutte le fanciulli viventi all'interno della casa, le libere come le schiave. Ma un nome di questo tipo dovrebbe escire in-is comme Paris o in-ida comme Crusiθa. Preferisco perciò pensare alla deformazione di ὄσχος ' rampollo '. Della metatesi all'interno della sillaba iniziale con alterazione del timbro vocalico vedremo altri esempi. » Avec de pareils procédés, il n'est pas de rapprochements qu'on ne puisse établir.

2. C'est naturellement M. Romero qui souligne.

et de son évolution ; mais en France, c'est à mon avis, leur imposer une peine considérable pour un résultat médiocre et incertain que de vouloir leur imposer de lire et prononcer le latin « à l'ancienne ». C'est l'avis de Meillet que M. Romero a le bon esprit de rappeler p. 84 : « Un Français ne peut, sans un dressage qui serait long et difficile, prononcer vraiment le latin à l'antique. » Encore faut-il faire des restrictions sur l'adverbe « vraiment ». Mieux vaut consacrer le peu d'heures — et toujours moins nombreuses — dont nous disposons, à l'explication et à l'intelligence des textes qu'à ce dressage dont parle Meillet.

A. Ernout.

Festschrift für Edouard Tièche, *Bern, zum 70. Geburtstage.* Bern, Herbert Lang et Cie, 1947 ; 180 p. in-8°.

Ce beau recueil de Mélanges fait honneur aussi bien au dédicataire qu'à ses collègues suisses qui l'ont composé. Les onze articles ont presque tous trait à l'antiquité classique, et l'énoncé seul de leurs titres en illustrera la variété : I. Hansjörg Bloesch, *Greifenvögel in Bern* (avec une planche), p. 1 ; II. Alb. Debrunner, Δημοκρατία, p. 11 ; III. Heinr. Hoffmann, *Christentum u. Antike bei Adolf von Harnack u. Ernst Troeltsch*, p. 25 ; IV. Karl Jaberg, *Elation u. Komparation*, p. 61 ; V. Adolphe Kuenzi, " Οτι δὴ τί μάλιστα, p. 71 ; VI. Walter Müni, *Bemerkungen zur hippokratischen Psychologie*, p. 71 ; VII. Samuel Singer, *Thomas von Britannien u. Gottfried v. Strassburg*, p. 87 ; VIII. Fritz Strich, *Ueber die Herausgabe gesammelter Werke*, p. 103 ; IX. Willy Theiler, *Die Dichter der Ilias*, p. 125 ; X. Otto Tschumi, *Erinnerungen an eine Hellasfahrt*, p. 169 ; XI. Walter Willi, *Die literarischen Beziehungen des Propez zu Horaz*, p. 179.

A. Ernout.

Classica et Mediaevalia, Revue danoise de philologie et d'histoire, publiée par Franz Blatt, vol. VIII, 1 et 2 ; Copenhague, Libr. Gyldendal, 1946-7 ; 290 p. in-8°.

L'antiquité et le moyen âge se partagent équitablement ces fascicules, dont voici le contenu : I. J. A. Bundgaard : The Building Contract from Lebadèia, p. 1 ; II. Charles Vellay : Le règne de Laomédon, p. 44 ; III. H. Roos : Martinus de Dacia u. seine Schrift *De modis significandi*, p. 87 ; IV. Kemp Malone : Ubbo Friscus at Brávellin, p. 116 ; V. Ad. Stender-Petersen : Études Varègues v. 2, p. 121 ; VI. John Danstrup : Indirect Taxation at Byzantium, p. 139 ; VII. G. Zuntz : Baitylos and Bethel, p. 169 ; VIII. Paul Maas : Fragmentum epicum Hauniense, p. 229 ; IX. John Danstrup : The State a. Landed Property in Byzantium to c. 1250, p. 222 ; X. Adam Afzelius : Lex Annalis, p. 263 ; XI. Franz Blatt : Classical Features in Mediaeval Latin, II. Formulas of Dating, p. 279. Le long article de M. Zuntz sur l'origine et le sens du gr. βαίτυλος devra être lu de tous les linguistes et philologues qui s'intéressent aux idiomes ' préindo-européens ' du bassin oriental de la Méditerranée.

A. E.

DERNIERS OUVRAGES REÇUS

AUERBACH (Erich), *Introduction aux Études de Philologie romane*, 240 pages, in-8° ; Frankfurt am Main, 1949, Vittorio Klostermann. Prix rel. : DM. 10, br. : DM. 8.

AUGUSTINUS, *Briefwisseling met Dioscorus door Jacob Hendrik Koopmans*, 278 pages, in-8° ; Amsterdam, 1959, Jasoupers Universitetspers.

BACCHYLIDES, *Carmina cum fragmentis* post Fr. BLASS et Guil. SVESS, sextum edidit Bruno SNELL (Bibliotheca Teubneriana), LIV-142 pages, in-8° ; Leipzig, 1949, Teubner. Prix rel. : $ 4.75.

BARADEZ (Jean), *Fossatum Africae, Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, X-370 pages, in-4°, in-8° : cartes et illustrations ; Paris, 1949, Arts et Métiers graphiques.

BLOCH (O) et VON WARTBURG (W.), *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 2e éd. refondue par W. VON WARTBURG, XXX-651 pages, in-8° ; Paris, 1950, Presses Universitaires. Prix br. : fr. 1.200.

BOLAFFI (Ezio), *Sallustio e la sua fortuna nei secoli*, IV-302 pages, in-8° ; Roma, 1949, Perrella. Prix « in Roma » : L. 1.000.

BOLL (Sister Mary Tarcisia), *Nature and the vocabulary of Nature in the works of Saint Cyprian*, a dissertation, XXX-304 pages, in-8° ; Washington, 1946, The Catholic University of America Press.

BENGTSON (Hermann), *Einführung in die alte Geschichte*, VIII-186 pages, in-8° ; München, 1949, Biederstein Verlag. Prix rel. : DM. 10.50.

BONNER (S. F.), *Roman declamation in the late Republic and early Empire*, VIII-184 pages, in-8° ; Liverpool, 1949, University Press. Prix rel. : sh. 12/6.

BUCK (C. D.), *A Dictionary of selected synonyms in the principal indo-european languages*, XX-1516 pages, in-8° ; Chicago, 1949, The University of Chicago Press. Prix : $ 40.

CASTORINA (Emanuele), *Licinio Calvo*, 136 pages, in-8° ; Catania, 1946, G. Grisafulli. Prix : L. 300.

CASTORINA (Emanuele), *I « Poetae Novelli », contributo alla storia della cultura latina nel II Secolo d. C.*, XVI-232 pages, in-8° ; Firenze, La Nuova Italia.

Catullus, ed Mauritius SCHUSTER (Bibliotheca Teubneriana), XIV-153 pages, in-8° ; Leipzig, 1949, Teubner. Prix : $ 2.25.

CÉSAR, *Guerre d'Afrique*, Texte ét. et trad. par A. BOUVET, LIV-130 pages (en partie doubles) avec 2 cartes, in-8° ; Paris, 1949, Les Belles Lettres.

CHRIMES (K. M. T.), *Ancient Sparta, a re-examination of the evidence*, XVI-528 pages, avec 8 planches et une carte ; Manchester University Press.

M. TVLLI CICERONIS, *scripta quae manserunt omnia*, *Fasc. 8 : Oratio pro Sex. Roscio Amerino*, iterum rec. A. KLOTZ (Bibliotheca Teubneriana). 64 pages, in-8° ; Prix : $ 0, 90 — Fasc. 19 : *Oratio pro P. Sulla*, iterum rec. H. KASTEN, 62 pages, in-8° ; Leipzig, 1949, Teubner. Prix : $ 1.

CUMONT (Franz), *Lux Perpetua*, XXXIII-524 pages, in-8° ; avec un portrait et deux planches ; Paris, 1949, Geuthner. Prix : fr. 2.000.

DELLA CORTE (Francesco), *Catone Censore, la vita e la fortuna*, 190 pages, in-8° ; Turin, 1949, Rosenberg et Sellier. Prix : L. 1.600.

DES PLACES (E.), *Pindare et Platon*, 170 pages, in-8° ; Paris, 1949, Beauchesne.

DIONISIO, *Bollettino dell' Istituto Nazionale del Dramma Antico*, vol. XII (1949), fasc. 3, pages 143 à 220, in-8° ; Siracusa, 1949. Prix : L. 250.

Documents illustrating the Reigns of Augustus, Tiberius, coll. par Victor EHRENBERG et A. H. M. JONES, VI-160 pages, in-8° ; Oxford, 1949, The Clarendon Press. Prix : sh. 12/6.

DUQUE (Angel Montenegro), *La Onomastica de Vergilio y la Antiguedad Preitálica*, vol. I, 324 pages, in-8° ; Salamanca, 1949. Consejo superior de Investigaciones scientificas.

EDSMAN (Carl-Martin), *Ignis Divinus, le feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité : contes, légendes, mythes et rites*, 306 pages, in-8° ; Lund, 1949, C. W. K. Gleerup.

ENK (J. P.), *De codicibus Propertianis Daventriensi (D) et Ottoboniano-Vaticano (V)*. Extr. de *Mnemosyne*, S. V., v. II, 1949, p. 157-169.

Entretien d'Origène avec Héraclide et les évêques ses collègues sur le Père, le Fils et l'Ame, éd. par Jean SCHERER (Publications de la Société Fouad I de Papyrologie, Textes et documents : IX), 200 pages, in-4°, avec 4 planches ; Le Caire, 1949, Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale.

EPICTÈTE, *Entretiens, livre II*, Texte ét. et trad. par J. SOUILHÉ, II-112 pages (en partie doubles). in-8° ; Paris, 1949, Les Belles Lettres.

Epigrammatisti Greci della Magna Grecia et della Sicilia a cura di A. OLIVIERI, 210 pages, in-8° ; Naples, 1949, Libreria Scientifica Editrice. Prix : L. 1.500.

EURIPIDES, *Selected Plays*, with Introd., metrical Synopsis and Comm. by D. F. W. VAN LENNEP ; Part. I : *the Alkestis*, 155 pages, in-8° ; Leyde, 1949, Brill. Prix : fl. 6.50.

† FABIA (Philippe) et WUILLEUMIER (Pierre), *Tacite, l'homme et l'œuvre*, 174 pages, in-16 ; Paris, 1949, Boivin.

FAHLCRANTZ (Christian Alfr.), *Samlade latinska Originaldikter och Överättmingar till Latinsk*, 180 pages, in-8° ; Stockholm, 1948.

FRISCH (Hartvig), *Might and Right in Antiquity*, transl. by C. C. MARTINDALE, 276 pages, in-8° ; Copenhague, 1949, Gylendal. Prix : Kr. 30.

GESTRI (Léo), *Due frammenti di Luscio Lanuvino e la Cronologia Terenziana* (Extr. des St. Ital. di Filol. Class., XXIII, p. 153-178).

GREEN (William M.), *Initium omnis peccati superbia*, Augustine on Pride as the first sin (Univ. of California Public. in Class. Philol., V, 13, n. 13, p. 407-132), Berkeley a. Los Angeles, 1949, University of California Press.

HARSH (Philip Whaley), *Iambic Words and Regard for Accent in Plautus* (Stanford Univ. Public., Univ. Series, Language a. Literature, VII, n° 2), 23-169 pages, in-8° ; Stanford (Calif.), 1949, Stanford University Press.

HERODOTUS, transl. by J. Enoch POWELL, vol. I-II, XXXII-774 pages, in-8°, avec 2 cartes ; Oxford, 1949, The Clarendon Press. Prix : sh. 21.

HIGHET (Gilbert), *The Classical Tradition : Greek and Roman influences on Western Literature*, XXXVIII-764 pages, in-8° ; Oxford, 1949, The Clarendon Press. Prix : sh. 42.

KAKRIDIS (Johannes). *Homeric Researches*, IV-176 pages, in-8° ; Lund, C. W. K. Gleerup. Prix : Kr. 15.

KRAHE (Hans), *Beiträge zur Namenforschung* (herausg. von) Ir Jahrg., 1949, H. 1, 104 pages, in-8° ; Heideiberg, Winter. Prix : D.M. 8.

Laet (Siegfried J. de), *Portorium, étude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut-Empire*, 312 pages, in-8° ; Bruges, 1949, « De Tempel ».

Lansberg (Dr Heinrich), *Elemente der literarischen Rhetorik*, 94 pages, in-8° ; Munich, 1949, Mav Hueber Verlag.

Launey (Marcel), *Recherches sur les armées hellénistiques* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 169), 624 pages, in-8° ; Paris, 1949, de Boccard.

Lavarenne (M.), *Initiation à la Métrique et à la Prosodie latines*, 164 pages, in-8° ; Paris, 1948, Éditions Magnard. Prix : fr. 350.

Le Grelle (Guy), *Le premier livre des Géorgiques, poème pythagoricien* (Extr. des Études classiques, p. 136-236) ; Namur, 1949.

Leumann (Manu), *Schwer erkennbare griech. Wörter i. Latein* (Extr. de Die Sprache, I, p. 201-212).

Maurer (Joseph A.), *A Commentary on C. Suetonii Tranquilli Vita C. Caligulae Caesaris chapters, I-XXI*, 108 pages ; Philadelphia, 1949, University of Pennsylvania.

Maximini Duo Iuli Capitolini, hrsg. u. erkl. von Ernst Hohl (Kl. Texte f. Vorles. u. Übung. 172), 40 pages, in-8° ; Berlin, 1949. W. de Gruyter. Prix : D. M. 3.50.

Meloni (Piero), *Il regno di Caro Numeriano e Corino*, 223 pages, in-8° ; Ann. d. Fac. di Lett. a filos. dell'Univ. di Cagliari, vol. XV, fasc. II, 1948.

M. Minucii Felicis *Octavius*, uitg. door Dr G. Quispel, xviii-83 pages, in-8° ; Leyde, 1949, Brill. Prix : fl. 2.

Neto (Serafim Silva), *Fontes do latim vulgar* (o Appendix Probi), 288 pages, in-8° (Coleçao Textos antigos e modernos, III ; Faculd. nacional de filosofia) ; Rio de Janeiro, 1946, Imprensa Nacional).

Pallottino (M.), *La civilisation étrusque*, trad. et préf. de R. Bloch, 252 pages, in-8°, avec 16 pl. hors texte ; Paris, 1949, Payot. Prix : fr. 720.

Pariente (Angel), *Estudios de fonetica y morfologia latina* (Acta Salmanticensia, Filosophia y Letras, t. II, n. 3), 346 pages, in-8° ; Universidad de Salamanca, 1949.

Philippson (Alfred), *Das Klima Griechenlands*, mit 6 Karten, 240 pages, in-8° ; Bonn, 1948, F. Dümmlers Verlag. Prix : D. M. 14,80.

Piwonka (Mario Puelma), *Lucilius u. Kallimachos*, 411 pages, in-8° ; Francfurt a. Main, 1949, Vitt. Klostermann. Prix : D. M. 20.

T. Macci Plauti *Rudens*, rec. A. I. Amatucci (Corpus Script. Latin. Paravianum), xiv-103 pages, in-8° ; Turin, 1949 (?), S. R. Paravia & Co. Prix : L. 500.

Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle, Livre XII*, Texte ét. et trad. par A. Ernout, 112 pages (en partie doubles), in-8° ; Paris, 1949, Les Belles Lettres.

Rupprecht (Dr Karl), *Abriss der Griechischen Verslehre*, 62 pages, in-8° ; Munich, 1949, Max Hueber Verlag, Prix : D. M. 2,90.

Ruysschaert (J.), *Le séjour de Juste Lipse à Rome* (Extr. du Bull. de l'Inst. hist. belge de Rome, fasc. XXIV, p. 139-192) ; Bruxelles, 1947-48.

Salvatore (Armando), *L'Unità del Carme 68 di Catullo*, 16 pages, in-8° (Estratto del Giornale Italiano di Filologia) ; Napoli, 1949, Casa Editrice Armanni.

L. Annaeus Seneca, *De brevitate vitae* (Ueber die Kürze des Lebens), hrsg. von Hellfried Dahlmann, 88 pages, in-8° ; Munich, 1949, Max Hueber Verlag.

Solmsen (Friedrich), *Hesiod und Aeschylus*, x-230 pages, in-8° ; Ithaca, 1949, Cornell University Press. Prix : $ 3.

STELLA (Luigia Achillea), *Cinque Poeti dell'Antologia Palatina*, 386 pages, in-8° ; Bologne, 1949, Zanichelli. Prix : L. 2.000.

STRZELECKI (Ladislaus), *Studia prosodiaca et metrica*, 40 pages, in-8° ; Krakov, 1949, Nakladem Polskiej Akademié Nmiejetnősci.

Symbolae Osloenses auspiciis Societatis Graeco-Latinae ed. S. EITREM et E. SKARD, fasc. 27, 148 pages, in-8°. Osloae, 1949, A. W. Brøgger.

P. CORNELIUS TACITUS, *Annalium ab excessu Divi Augusti quae supersunt*, ed. Harold FUCHS, vol. I-II, 252-249 pages, in-8° ; Frauenfeld, 1946 et 1949, Huber et Cie.

P. CORNELII TACITI *libri qui supersunt* septimum ed. E. KOESTERMANN, t. II, fasc. 2 : *Germania, Agricola, Dialogus de Oratonibus* (Bibliotheca Teubneriana), 110 pages, in-8° ; Leipzig, 1949. Teubner, Prix : $ 1.20.

P. CORNELII TACITI *Germania* post C. HALM et G. ANDRESEN septimum ed. E. KOESTERMANN (Bibliotheca Teubneriana), 32 pages, in-8° ; Leipzig, 1949, Teubner. Prix : $ 0,35.

TAYLOR (Lily Ross), *Party politics in the age of Caesar*, x-256 pages, in-8° ; Berkeley, Univ. of California Press. Prix : $ 3.50.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, ed. by John C. HELLER, vol. 79 (1948), 376 pages, in-8° ; Lancaster, Lancaster Press Inc.

Travaux du Cercle linguistique de Copenhague, IV ; 1. Gunnar BECH, *Das semantische system der deutschen Modalverba*, p. 3 ; 2. Holger STEN, *Le nombre grammatical*, p. 47-59 : Copenhague, 1949, E. Munksgaard. Prix : Kr. 6.

P. VERGILI MARONIS *libellus qui inscribitur Catalepton*, pars prior, ed. R. E. WESTENDORP BOERMA, 170 pages, in-8° ; Groningen, 1949, de Waal.

VOLLGRAFF (W.), *Elementum*. (Ext. de Mnemosyne, s. IV, v. II, 1949, p. 89-115).

WALDE (A.), *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, 3° neubearb. Aufl. von J. B. HOFMANN, 13e, 14e, 15e Lief. ; Heidelberg, 1948 et 1949, Winter.

WEHRLI (Fritz). *Die Schule des Aristoteles : Texte und Kommentar, Heft IV: Demetrios von Phaleron*, 92 pages, in-8° ; Bâle, 1949, Schwabe. Prix : Fr. S. 11.

WERBROUCK (Marcelle), *Le Temple d'Hatshepsout à Deir el Bahari*, 148 pages avec 48 planches, in-8° ; Bruxelles, 1949, Fondation Égyptologique Reine-Élisabeth.

WILDE (Robert), *The treatment of the Jews in the Greek Christian writers of the first three centuries* (Catholic Univ. of America Patristic studies, vol. 81), XVIII-240 pages : Whashington, 1949, the Catholic Univ. of America Press.

YAVIS (Constantine G.), *Greek Altars origins and topology*, XXIII-266 pages avec 21 planches ; Saint-Louis, 1949, Saint-Louis, Univ. Pres. Prix : $ 5.

Year's Work in Classical Studies, vol. 33 (1935-1945), ed by C. B. A. FLETCHER, XVI-204 pages, in-8° ; Bristol, 1948, Arrowsmith. Prix : sh. 10.

YVES DE CHARTRES, *Correspondance*, éd. et trad. par Dom Jean LECLERCQ O. S. B., t. I (Les classiques de l'Histoire de France au moyen âge, t. XXII), XLII-318 pages, in-8° ; Paris, 1949, Les Belles Lettres.

Le Gérant : P. LAURENT.

Imprimerie Protat Frères, Mâcon. — Mars 1950. — N°s : impr. 6384.
Dépôt légal : 2e trimestre 1950.

THEOGNIS

ED. DIEHL 1936.

Exegesis, the office of the commentator, consists in eliciting the mind of the writer and removing the obstacles to its recovery. Αἴτιον τῆς γραμματικῆς ἡ ἀσάφεια A. B. II 656, ἔστι μὲν οὖν ἡ ἐξήγησις, ὥς πού τις τῶν παλαιῶν εἶπε, ἀσαφοῦς ἑρμηνείας ἐξάπλωσις Galen VII 825, ἐν γὰρ ταῖς ἐξηγήσεσιν ὁ σκοπός ἐστιν σαφὲς ἐργάσασθαι τὸ δοκοῦν ἀσαφῶς εἰρῆσθαι XVIII 2.156, τὸ γὰρ μὴ ῥᾴδιον εἶναι παρακολουθεῖν βιβλίοις παλαιοῖς ἄνευ τῶν ἐπιμελῶς ἐξηγουμένων αὐτά VI 114. In the case of a dead language this must be done by adducing parallels from the same literature in order to shew the nature of the thought and civilisation of the writer's compatriots (τὸ γὰρ τῇδε τῇ ἑρμηνείᾳ μήπω σαφὲς ἐξ ἑτέρας εὔδηλον γίνεται, καθάπερ ἐπὶ τοῦ πίσυρος VIII 715), if possible from the author himself (καὶ γάρ μοι καὶ νόμος οὗτος ἐξηγήσεως ἕκαστον τῶν ἀνδρῶν ἐξ ἑαυτοῦ σαφηνίζεσθαι ib. 958). When there are practically no survivors of a writer's branch of literature, as is the case with Theognis, interpretation is difficult. For many passages parallels cannot be found.

Account also must be taken of the fact that owing to the circumstances of transmission the text or wording (ὕφος) of an author may have undergone disturbance. Proof of this, if proof were needed, is given by the discrepancies between the actual mss.

A commentator therefore needs at least two qualities, a comprehension of the mind and feelings of his author and of the language in which they are expressed, and experience of the habits of ancient and mediaeval scribes and the errors which they made and did not make.

Theognis has not been fortunate in these respects. Partly owing to the persuasion that his verses were a collection out of different authors, partly to a belief that mediaeval scribes could not read their own writing, great liberties have been taken with him. Critics who had no conception of what a poet's thoughts and feelings are, what he puts into verse and how he puts it, have both misunderstood Theognis and made monstrous alterations in this text. He has been, like practically all Greek authors, the prey of insufferable busybodies, people who cannot leave well

alone, and who, starting from a small knowledge of Greek and none of the world, have pawed our texts over till what we read is more German and Dutch than the language they profess.

This is no new thing. It existed in the ancient world, and περιὲργος φλυαρία is what Galen (VIII 696) calls it. Hear Quintilian also (IX 439) : *in veteribus libris reperta mutare imperiti solent, et dum librariorum insectari volunt inscientiam suam confitentur.* Their motive is unveiled by the same judge (III 1.6) *primo... adicientibus quod invenissent, mox ut aliquid sui viderentur adferre recta mutantibus.* Hear also Jerome (ep. LXXI 5) *unde si programmato reppereris vel minus bene aliqua descripta sunt quae sursum legentis impediant, non mihi debes imputare, sed tuis et imperitiae notariorum librariorumque incuriae, qui scribunt non quod invenerunt sed quod intelligunt.* Galen even pleads for plausibility in emendation : (XVI 992) τοὺς ἐξηγητὰς ἐθαύμασα πολυειδῶς μεταγράψαντας τὴν ῥῆσιν ἄλλον ἄλλως... εἴπερ καὶ ὅλως ἀποχωρεῖν τις τολμᾷ παλαιᾶς γραφῆς κατά τι πιθανὸν χρὴ τοῦτον πράττειν. He dwells on the pains to be taken : (XVIII 2.321) ἐάν τινα λέξιν... ἀσαφὲς ἔχειν τι νομίσῃς ἐπίσκεψαι μὲν πρῶτον εἰ μέν τὸ βιβλίον ἡμάρτηταί σου, παραβάλλων τε καὶ ἀντεξετάζων τοῖς ἀξιοπίστοις ἀντιγράφοις · εἶτ' ἂν ὀρθῶς ἔχειν φαίνηται, δεύτερόν τε καὶ τρίτον ἀνάγνωθι τὴν αὐτὴν λέξιν προσέχων ἀκριβῶς αὐτῇ τὸν νοῦν. (345) τὰ γὰρ ἐσχάτως ἠλίθια καταφρονεῖσθαι μᾶλλον ἢ ἐλέγχεσθαι προσήκει. He himself prefers the *difficillima lectio* (1005) : ἀλλ' ἐγὼ τὰς παλαιὰς γραφὰς προαιροῦμαι κἂν ἀπίθανοι δοκῶσιν εἶναι καὶ μείζονα τὴν ἀπορίαν ἔχοιεν · δι' αὐτὸ γὰρ πιστεύοι ἄν τις αὐτὰς οὕτως εἰρῆσθαι.

A remarkable canon of interpretation stands in A. B. I. 385 δεῖ δὲ τὰς λύσεις τῆς ἑρμηνειάς ἁρμόττειν τοῖς νοήμασι, καὶ μὴ σφίγγειν, καὶ μηδαμοῦ σύνδεσμον παρατιθέναι, ἀλλ' ἀκήρατον τήν λύσιν φυλάττειν. A good expression for correctors is τοὺς μοιχῶντας τὸ λεχθέν Aelian *H. A.* VII 39.

Cobet and Madvig gave conjectural emendation a vogue in the nineteenth century, and the results for Theognis may be read in the editions of Bergk and Sitzler. The latter book (which I should be inclined to call the worst delivered to the press did I not remenber the conjectures of Stadtmüller in the Anthology, these of Kock in his otherwise excellent edition of the Comic Fragments, the interference with Thucydides' text in a recent painstaking edition, the edition of Lysias by Thalheim, of Callimachus by Schneider, of Quintus Smyrnaeus by Zimmermann, of Aelian by Hercher, the heavy hand of Hermann, Ahrens and Meineke on Theocritus — I name no more —) certain variants given on the faith of incompetent earlier

collators, and a text reduced by their conjectures and those of the editor to a badness beyond belief. The only useful part of the book is the Index Verborum. (The good Theodore is not much better). As Galen says XV 168 τοὺς ἐξηγητὰς τυφλώττειν τὸν τῆς ψυχῆς ὀφθαλμὸν νομιστέον.

This was the peak of ignorance. It is a pleasure to achnowledge that the slope back to reason has begun, and the two texts of Ernst Diehl (1922 and 1936) exhibit a vast enlightenment. In fact if Herr Diehl had not made one or two insertions in his second edition I might have adopted his text.

I 15-18 This quatrain seems incomplete. Μοῦσαι καὶ χάριτες κοῦραι Διός has no further construction, and wants a verb; the words ἅί ποτε — στομάτων are merely parenthetic. An invocation to the Muses and Graces has perhaps fallen out, e. g. 18 a b ἀλλὰ τέ μοι εὐχομένῳ δότε δ' ἱμερόεσσαν ἀοιδήν. The similarity to 13, though not amounting to homœoptosis, may have determined the omission.

19 Κύρνε σοφιζομένῳ μὲν ἐμοὶ σφρηγὶς ἐπικείσθω
τοῖσδ' ἔπεσιν, λήσει δ' οὔποτε κλεπτόμενα.

These lines, interpreted by the ignorance of commentators, have assisted the belief that Theognis' coincidences with other authors are signs of editing and afford a clue for the partition of the verses between Theognis and the later poets. Σοφιζομένῳ is taken to mean 'by my trick', and σφρηγίς is the trick, namely a private sign of some kind by which Theognis' verses are hall-marked and saved from confusion with those of Solon and any other elegist. Well, Greeks are known to have used such devices to guarantee their authorship, though they did not call them 'seals'. Epicharmus (D. L. VIII 18) insured his property in his ὑπομνήματα by inserting παραστιχίδια in them; Heraclides Ponticus (ib : V 92), when he uses as evidence the so-called Parthenopaeus of Sophocles, has to admit that this play was the work of Dionysius ὁ Μεταθέμενος on the evidence of a παραστιχίς, the word πάγκαλος, which Dionysius had inserted; two grammarians, in Suetonius *de gramm.* 6 and 7 inserted their names in their works, one at least by a παραστιχίς.

It is evident that there are no acrostics or παραστιχίδια in Theognis. Cyrnus is not the only person addressed, and he comes now as Cyrnus, now Polypaedes.

Further σοφιζομένῳ is to be translated 'as I sing, compose', σοφιστῇ ὄντι, *da me che canto* Lavagnini (but the dative is not 'dativa di agente'); 'I hope a mark will be put on these lines and no one steal them (ascribe them to Solon), nor anyone take the worse when he can have the good', a preface to his verses, an ingenuous hope for recognition. The editors have joined σοφιζομένῳ to their σφρηγίς and translated 'by my trick, device'. But no serious poet has talked of 'my tricks' or described himself as 'cunning'. The catachrestic use of σοφίζεσθαι σοφιστής σόφισμα is hardly older than the fourth century. In Theognis' day σοφιστής meant 'artist'. See the passages collected by Harrison p. 227, 8 e. g. Aeschylus fr. 307 σοφιστὴς καλὰν παραπαίων χέλυν, Sophocles fr. 820, Eur. *Rhesus* 924 δεινῷ σοφιστῇ Θρῃκί of Thamyris 'a bold artist', Eupolis fr. 447, Pigres v. 2 Μοῦσα σὺ γὰρ πάσης πεῖρατ' ἔχεις σοφίης. A later writer observes (schol. Ar. *Clouds* 331) θαυμαστὸν οὐδὲν ὅπου μηδὲ τοὺς αὐλητὰς οὕτω προσαγορεύειν ὤκνησαν. Πλάτων γοῦν ὁ κωμικὸς ἐν δράματι Σοφισταῖς (fr. 140) καὶ τὸν Ὀπούντιον αὐλητὴν Βακχυλίδην εἰς τοὔνομα κατάταξε τῶν σοφιστῶν; sim. schol. Ar *Thesm.* 177, Suidas in Σοφιστής. Cratinus fr. 2 applied the word to Homer and Hesiod, it is given to actors Athen 622 F, to poets ib. 632 C. sq. Σοφίας ἔλεγον τὰς τέχνας schol. Ar. *Eq.* 299. The word is frequent in Hippocrates of doctors 'contriving, inventing, e-q. π. ἀγμῶν 1. (L. III 412), 2 (L. 422): ἐπεσοφίσαντο μολύβδιον βαρὺ προσεπικαταδεῖν.' Pindar *Ol.* I. 8 has ὕμνος ἀμφιβάλλεται | σοφῶν μητίεσσι followed 14 by ἀγλαΐζεται δὲ καὶ μουσικᾶς ἐν ἀώτῳ.

Theognis himself uses σοφίη in this sense of 'art'; I 789 μήποτέ μοι μελέδημα νεωτερον ἄλλο φανείη | ἀντ' ἐρατῆς (Vinet for ἀρετῆς) σοφίης, ἀλλὰ τόδ' αἰεν ἔχων | τερποίμην φόρμιγγι καὶ ὀρχηθμῷ καὶ ἀοιδῇ; (μελέδημα is an occupation, much like μελετή), I, 941, οὐ δύναμαι φωνῇ λιγύρ' ᾄδεμεν ὥσπερ ἀηδών... οὐδὲ τον αὐλητὴν προφασίζομαι, ἀλλά μ' ἑταῖρος | ἐκλείπει σοφίης οὐκ ἐπιδευὴς ἐών. Theognis is excusing himself partly because he has been out the night before, partly because his friend, *not a bad performer*, has deserted him. He will however do his best, Heaven helping him. Again I 993 if there were a prize for singing an ἐφίμερον ὕμνον offered σοὶ καὶ ἐμοὶ σοφίης περὶ δηρισάντοιν, you would cut a poor figure. Σοφιη is the faculty of song. The simple σοφός = 'player' is in Epicharmus Ἐλπὶς ἢ Πλοῦτος 2 (p. 249 Lorenz), Σεμέλα δὲ χορεύει | καὶ ὑπᾴδει σφιν σοφὸς [ἐν] κιθάρᾳ παριαμβίδας. The verb occurs in Bacchylides

IX 39, frag. 5. 1, Ibycus 3 (fr. 2, 3 p. 1 Diehl) καὶ τὸ μέν ἄν Μοῦσαι σεσοφισμέναι | εὖ Ἑλικωνίδες ἐμβαίεν λόγῳ. In Xen. *Mem.* I. 2. 46 (LS) it = μελετᾶν. Σοφισματα occurs of the contest between Aeschylus and Euripides *Frogs* 872, 1104 ; it = geometry *Clouds* 200, the rules or doctrines of medicine Hippocr. *de loc.* 41 (L. VI, 330), 46 (L. VI 342). In general Ar. *Clouds* 547 ἀεὶ καινὰς ἰδεὰς εἰσφέρων σοφίζομαι.

Again it has been imagined that σφρηγίς implies an acrostic, while there is visibly no acrostic ; or a name, Cyrnus or Polypaedes, and that lines where these names do not occur are interpolations. But both names occur irregularly in all parts of the collection, and the criterion imagined is non-existent.

Seals, wich literally were used by the Greeks to stamp documents and in place of a lock and key [1], are found tropically in the same two senses, viz. to lock or bar (which does not concern us), and to impress or affect immaterial things, such as character. A few examples will suffice here : Plato *Politic.* 258 C δεῖ γὰρ αὐτὴν [τὴν πολιτικὴν ἄτραπον] ἀνευρεῖν καὶ χωρὶς ἀφελόντας ἀπὸ τῶν ἄλλων ἰδέαν αὐτῇ μίαν ἐπισφραγίσασθαι (= ἓν εἶδος ἐπισημηναμένους in the next page), sim. *Phaedo*, 75 D, *Theaet.* 192 A, Plutarch, *de lib. educ*, 3 F καθάπερ γὰρ σφραγῖδες τοῖς ἁπαλοῖς ἐναπομάττονται κηροῖς οὕτως αἱ μαθήσεις ταῖς τῶν ἔτι παιδίων ψυχαῖς ἐνωποτυποῦνται, sim. *qu. com.* 660 C, *soll. anim.* 982 B, Dion. Hal. *comp. verb.* 25 χρόνιος ἄσκησις ἰσχὺν πολλὴν λαβοῦσα τύπους τινας ἐν τῇ διανοίᾳ... καὶ σφραγῖδας ἐνεποιήσεν. Of language Dio Prus. XII, 68 οἷον σφραγῖδα ἐπιβάλλων of Homer's vocabulary, of a dialect Timotheus 159 διάτορον | σφρηγῖδα θραύων στόματος | Ἰάονα γλῶσσαν ἐξιχνεύων.

Applied to works of art the word is naturally frequent, e. g. Philo *de ebrietate* 89 τὸν ἀνδριαντοποιὸν Φειδίαν... φασὶ... ἀνδριάντας ἀπεργάσασθαι καὶ ἐν ἅπασι τούτοις μίαν καὶ τὴν αὐτὴν ἐνσημήνασθαι τέχνην = 90 σχηματίζει καὶ ἐνσφραγίζεται τὴν αὐτὴν ἁπα-

1. As in the excellent story of Lacydes in Numenius ap. Euseb. *praep. evan.* XIV, 7 and D. L. IV, 8, 3, who sealed his cupboard door, and threw the seal back through the ὀπή, ὡς μὴ ποτ'αὐτοῦ περιαιρεθείη τι ; the servants opened the door, took what they wanted and resealed it, throwing the seal back as before ; a similar story in Ach. Tat. II 19, 6 ἐπέκλειε καὶ τὰς κλεῖς ἔβαλλε διὰ τῆς ὀπῆς, Cf. also Ar. *Thesm.* 424, *Xen. Lac. pol.* VI 5, the anecdote of Pherecydes D. L. I, 11, 22 διεὶς δάκτυλον ἐκ τῆς κληίθρης ἔδειξ' ἂν ὡς ἔμβρυον τοῦ κακοῦ, Aelian *V. H.* IV, 28 διὰ τῆς ὀπῆς τῆς κατὰ τὴν θύραν διεῖρας τὸν δάκτυλον ; not unlike is Polyaenus V 24. 'Locked out', is ἐκ... σφραγισμέναι δόμων Eur. *Herc. fur.* 53.

σαις ἰδέαν ; of immaterial types and resemblances Galen XI 10 ἡ τοῦ κάμνοντος εὐφορία... καθάπερ τις σφραγὶς ἐπὶ πᾶσι τοῖς ἄλλοις ἐνδείξεταί σοι τὴν ἐπιείκειαν τοῦ πυρετοῦ, Porphyry *de abst.* II 44 τὴν ἀγνείαν... οἷον σύμβολον ἢ σφραγῖδα θείαν.

To come nearer to our passage I will take Martial I 53. 4. Fidentinus has stolen his lines : *una est in nostris tua Fidentine libellis | pagina, sed certa domini signata figura* [seal, stamp] *quae tua traducit manifesto carmina furto.* Martial did not require an acrostic to guarantee his lines, they bore their own stamp. In X 100, to which Friedländer refers me, he simply says his plagiarist has one wooden leg. But the most decisive parallel comes from Critias, a gentleman like Theognis and whose verses we should like to have more of : he says (fr. 3), reminding Alcibiades of his recall,

> γνώμη δ' ἣ σε κατήγαγ' ἐγὼ ταύτην ἐν ἅπασιν
> εἶπον καὶ γράψας τοὔργον ἔδρασα τόδε'
> σφραγὶς δ' ἡμετέρης γλώσσης ἐπὶ τοῖσδεσι κεῖται.

His psephism was unmistakeably his, he proved it by his style, the 'stamp of his tongue' ; you could not incorporate an acrostic in a psephism[1].

Theognis therefore descended to no trick, of which he had no need. He was aware that his elegies had a likeness to those of his neighbour Solon and other poets, but he fondly believed that his genius would be enough to mark them as his. He seems to have been right. He determined to distinguish himself from Solon, with whose ideas though a Megarian he had much in common. He succeeded while Solon died.

We are therefore relieved of the burden of this seal, and of all its supposed implications — true and false verses, verses signed by a mark and not so signed, the original 'Kyrnos-poem' and the remainder. These figments vanish. Κύρνος further was no 'stamp' ; spondee or trochee it could have slipped into any line ; actually it occurs in the first, second, third and fourth feet, and was sometimes misunderstood by the scribes (e. g. I 213).

We can confidently listen to Theognis as he sings.

---

1. Not unlike is the metaphorical use in Plutarch *mor.* 760 C (the effect of συμποτικὸς λόγος) ἐφιστησι καὶ ποιεῖ τῇ ἀνέσει τὸ ἱλαρὸν καὶ φιλάνθρωπον... καθάτερ σφραγῖδα φιλίας εὐτυπώτων (corr.) καὶ ἁπαλῶν διὰ τὸν οἶνον ὄντων. *Si come cera da suggello | che la figura impressa non transmuta* Purg. XXXIII, 79

52 The plural, the reading of the ms. Paris, Bibl. Nat. 388 (= P 8) and its descendants, is right in itself, since there had been several tyrants and might be more (as is suggested by 849), and demands ἀδεῖν. This construction is laid down for the second person by Phrynichus (A. B. I p. 4 ἀπαρέμφατον ἀντὶ προστατικοῦ) and defended by λ 471 μ 53 σ 106, Herod. IV 163, Pindar *Pyth.* I 68, Phocylides 45 Ar. *Ach.* 172, 1001 Frogs 133 (schol. ἀντὶ τοῦ εἴητε), Anacreon I. 2-11, Anth. Pal. VII 632-5, IX, 283-3, Galen II, 125 (?), o 447 v. l.; for the third by Hes. *O. D.* 608, 611, Ar *Wasps* 878 sq., Ap. Rh. I 704, Callim. II 13, Archestratos 17-3, Galen II 616; for the first by Anth. Pal. IX. 408. The subject is equally nom. or acc. (K-G II p. 22). The difficulty to the scribes of ἀδεῖν suggested ἄδοι, which found its way in to Bibl. Nat. 385, and this in its turn brought in the singular. There is a relic of ἀδεῖν Vat. gr. 915. (ἄδει) (*sic*).

When Theognis says μόναρχοι he means τύραννοι. Τύραννος did not occur in Homer or Hesiod or any other τῶν παλαιῶν arg. Soph. *O.T.* II. It came in in the time of Archilochus according to Hippias (ib.). For μόναρχος of Alcaeus 119-27, Solon 10-3, Chilon ap. D. L. I. 3.

That anyone should have printed μούναρχοί θ' ἁ πόλει passes belief.

79 on faithless friends there is an abundant literature : Phocylides *sent.* 92, Pindar *Nem.* X 78, Soph. fr. 66, Eur. *H.F.* 305, 1233, 1338, *Med.* 561 *Orest.* 454 *Phoen.* 403 *Suppl.* 867, fr. 465, Eupolis fr. 346 τῶν περὶ ταγήνων καὶ μετ' ἄριστον φίλων, Ar. *Plut.* 782 sq., 834 sq., *Birds* 134 c. schol., Xen. *Symp.* 51, Plato *Laws* 630 C (D.), Aesch. Socr. περὶ πλούτου 13 ἂν μέν τι ἔχῃς ἄξιός τοῦ εἶ, ἐὰν δὲ μὴ οὐδένος, Aristippus D. L. II 8. 98 τῆς χρείας ἀναιρεθείσης καὶ τὴν φιλίαν ἐκποδὼν εἶναι, Zenob. I. 90 ἀνδρὸς κακῶς πράσσοντος ἐκποδὼν φίλοι, sim. Greg. Cypr. I 59, 60 Aelian *H. A.* III 46 ὦ ἄνθρωποι πονηροί καὶ περὶ τράπεζαν καὶ ταγήνων ὄφον ἀεί, ἐπ' ἄριστον δὲ χορεύοντες, Anth. Pal. V 112 οὐδεὶς οὐδὲν ἔχοντι φίλος, X 35 and 36, XI 390, Lucilius *incert.* V. 2, Horace *Carm.* I 35, 36 (H-W), *Sat.* I 62, Ovid *Trist.* I 5-27, 9. 5 *ex Ponto* II 3. 7, Lucian *ep.* 14. 3. Cf. also I 697, Suidas II 717. I Bern., ζεῖ χύτρα τῇ φιλίᾳ (73 a 11 τῇ χύτρα).

102 κεῖνος (vulg.) implies δεινός, though this does not appear. Cf. the v. ll in Theocr. XVI 44 κεῖνος, θεῖος codd. δεινός Meineke, φ 13 ξεῖνος codd. κοινῶς (=κεῖνος) Strabo 367. Here δειλός = κακός of course is right.

113 Kindness is wasted on the bad ; cf. 101, 955, Phocyl. *gnom.* 152, Hesiod. *OD* 342 τὸν φιλέοντ' ἐπὶ δαῖτα καλεῖν, τὸν δ'ἐχθρὸν ἐᾶσαι, Anth. Pal.IX. 47. 4 ἡ χάρις ἀλλάξαι τὴν φύσιν οὐ δύναται, Lucian *ib.* 120 (epigr. 8) φαῦλος ἀνὴρ πίθος ἐστι τετρημένος εἰς ὃν ἅπάσας | ἀντλῶν τὰς χάριτας εἰς κενὸν ἐξέχεας, Pittacus ap. Stob. III 1. 173 τὸν φίλον μὴ κακῶς λέγε μηδ'εὖ τὸν ἐχθρόν · ἀσυλλόγιστον γὰρ τὸ τοιοῦτον, Socrates *ib.* II 46 22 and 23 (vol. V praef. p. 5), Menander 594 Kock ἅμ. 'ηλὲηται καὶ τὲθνηκεν ἡ χάρις, Babrius 119. 13 πλέον οὐδὲν ἔξεις σκαιὸν ἄνδρα τιμήσας, Diogen. VI. 6. 1. μηδέ ποτε εὖ ἔρδειν γέροντα, μηδὲ γυναῖκα, μηδὲ παῖδα βάσκανον, μηδὲ κύνα τινος, μηδὲ λάλον καπηλάτην ; the contrary Cleobulus D. L. I 6. 91 τὸν ἐχθρὸν φίλον ποιεῖν, Pythagoras in Iambl. vit. *Pyth.* 40 τοῖς ἐχθροῖς ὡς τάχιστα φίλος γίγνεσθαι, D. L. VIII 1. 22 τοὺς ἐχθροὺς φίλους ἐργάσασθαι Dante *Purg.* XIII 36 *amate da cui male aveste* Proverbs 25. 21 *if thine enemy be hungry give him bread to eat.*

127 ὥσπερ ποτ' ἐς ὥριον ἐλθών : the form is saved by a survival ; gramm. ex cod. Vat. 292 ap. Greg. Cor. ed Schäfer, p. 690 τῷ ὦ ἀντὶ τῆς αὖ διφθόγγου χρῆται[ἡ 'Ιάς] · τὸ γὰρ θαῦμα θῶμα λέγει καὶ τὸ καῦμα κῶμα καὶ τὸ αὔριον ὦριον [so τρῶμα τραῦμα Galen XVI. 790]. On such scraps our knowledge of language and antiquity generally depends. Accordingly ἐς ὥριον is the Homeric ἐς αὔριον (Urbinas 95 has ἐσάριον) ; cf. μεθώριον Phocylidea 116. That is ὥσπερ εἰκάσσαις ἂν ἐς ὥριόν ποτ' ἐλθών, 'the next day'. The vulgate has the soft breathing, which seems better. (C. Q. 1930. 188).

Camerarius produced the awful ὦνιον, ever since accepted (or exchanged for worse) save by Diehl.

153 τίκτει τοι κόρος ὕβριν ὅταν κακῷ ὄλβος ἕπηται

Κακῷ is emphatic and emends Solon's statement. (The line is quoted by Diogen. VIII 32 without author's name). There is no harm in riches as such, it is when the cad has wealth that hybris follows — Theognis' real gospel (321, 525). The common man is denied even ἀρετή Dio. Cass. XLIV. 2, οὐ γὰρ προσήκει τοῖς πολλοῖς ἀρετὴν κτᾶσθαι, Bacchylides I 160 πλοῦτος δὲ καὶ δειλοῖσιν ὁμιλεῖ, Hesiod *O D* 21 ὕβρις γάρ τε κακὴ δειλῷ βρότῳ, even the ἐσθλός does not bear it easily, schol. Plat. *Laws* 631 C ὁ Θεόφραστος φησιν εἰ ζωὴν εἶχεν ὁ πλοῦτος προς μόνους ἂν ἀπῆλθε τοὺς ἀγαθούς, ἕκαστον γὰρ τοῦ οἰκείου ἐφίεται ἀγαθοῦ · τοῦτο δέ τῷ πλούτῳ ἐστὶν ἀγαθὸν τὸ τοῖς ἀγαθοῖς ὄργανον γίγνεσθαι. *La gente nuova ed i subiti guadagni | orgoglio e dismisura han genrata.* Inferno XVI 74.

162 The construction of ἐς tropical is usual with verbs of

motion, Hippocr. π. τόπ. τῶν κατ' ἄνθρω. 33 (L. VI 334) εἰς ξηρὸν καθίζειν, *morb. sacr.* I med (L. VI 358) ἐς τὸ θεῖον ἀφήκει, *de cap. vuln.* 14 (L. III 238) εἰς πρίσιν ἀφήκειν, Aretaeus III. 7. 7. εἰς ἔκτασιν λύεται, Thuc. VIII 90 ἐς δημοκρατίαν ἀπέστης, VII. 75 ἐς οἵαν τελευτὴν... ἀφῖκται With verbs meaning to *be* or *become* it is not common, Hipp. π. ἄρθρ. 62 (L. IV 268) ὅταν δὲ ἐς ὑποδήματος λόγον ἐιη (al. ἴῃ), Aen. Tact. 1859 φανοῦνται ἐς τέτταρας, Galen XVI 71 ἐς πῦον γίνεται, XVIII 1. 679, A. B, I 351 τὸ ἀθὲρα ἐς τὸ ἀθὰρα Δωρικῶς γέγονεν, Aesop 314 νῦν εἰς πάντας ἀνθρώπους ἐστίν, Hipp. π. τ. ἐν κεφ. τρωμ. 10 (L. III 212) εἰ ἔσω εἰησαν ἐς τὸ τρῶμα. In late Greek it is normal; LXX Daniel 29 εἰς ἀπώλειαν ἔσονται, Tobit VI 16 ἔστα εἰς γυναῖκα, Judith V 10 ἐγένοντο ἐς πλῆθος πολύ, 24 ἔσονται ἐς κατάβρωμα, ἦσαν ἐς πλῆθος. I am informed that this is Semitic syntax.

173 Theognis' expressions on Poverty caught the attention of Ronsard. See his *Hymnes*, ed. Blanchemain, V, p. 224.

L'homme est vrayment maudit qui la Pauvreté loue ;
jamais pour sa parente un prince ne l'avoue ;
jamais près des grands Rois on ne la voit asseoir
elle est mère d'erreur et de tout desespoir,
et d'un meschant lien nos esprits elle lie ;
escoute Theognis qui entre elle s'écrie.
[651] 'Ha ! lasche Pauvreté pourquoy me presses-tu
les espaules si fort que tu m'as abattu?
pourquoy me rends tu fat au peuple qui m'avise ?
pourquoy, vieille, fais-tu que chacun me deprise ?
tu m'enseignes le mal que je fais maugré moy ;
qui pis est je ne puis comme esclave de toy
exercer la vertu ny faire œuvre louable
quand j'aurois de Minos le sçavoir vénerable ;
et quand les Dieux m'auroient toutes choses appris,
encor tousjours seroy-je aux hommes à mespris,
et vivrois sans honneur, d'autant que tu me presses
de ton fardeau l'espaule et jamais ne me laisses !
[353] va t'en, vilaine, ailleurs puisque l'honneur te fuit
et que tousjours la honte et le malheur te suit.'

Ainsi dit Theognis...

I owe these references to my colleague Ian Macdonald. Another colleague Peter Russell suggests that Ronsard used a book of quotations. As the references in Ronsard are on the same subject this seems probable. Anthologies were

arranged under heads. For specimens see Bodleian *Barocci* 143 s. XI, *Laud.* 9 s. XVI, *Clark* 11 s. XII, *Florilegium Lipsiense* bibl. Paul. 8 ed. Westermann 1864, Munich *Hofbibliothek* 429 s. XIV, 445 p. XVI, Milan *Ambrosiana* 409 s. XV. 1066 s. XVI, Paris *grec* 2661 a 1365, Rome *Vallicelliana* 99 s. XVI.

203 The ms reading οὐ γὰρ ἔτ' αὐτοὺς τίνονται μάκαρες is in clear contradiction with what follows ὁ μὲν αὐτος ἔτισε and ἄλλον οὐ καταμαρψε. This is removed by Kall's αὖτως: 'the gods no longer punish in the same way'; one pays in his own person, another dies first. The ingenious conjectures ἐπ' ἀνδρός (Vallicelliana F. 16) and ἐπ' αὐτοῦ (Jacobs) are as contradictory as ἔτ' αὐτούς; ἐπ' αὐτοῦ τοῦ πράγματος is the same as αὐτὸς ἔτισε. Ἐπ' ἀνδρός would be violent. We find the combination ἔτι αὖτως, Ψ 268 λευκὸν ἔτ' αὖτως, Ω 412 ἔτι — αὖτως (v. l. οὕτως). There are no longer cases of invariable divine interference. The sinner as it may be pays his 'bad debt' himself or leaves it hanging over his children.

211 on wine, their daily diet, there is a copious literature. I quote as much of it as seems germane to the passages in this author. Athenaeus in his first two books gives us almost too much.

They took it to relieve thirst, invariably diluted (ὑδαρής 'watered' not 'watery' e. g. Xen. *Lac. pol.* I 3 ἢ παράπαν ἀπεχόμενος ἢ ὑδαρεῖ χρώμενος, invariably so in Hippocrates) Plutarch *de aud. poet.* I ἀφαιρεῖ ἡ κρᾶσις τοῦ οἴνου τὸ βλάπτον, Galen XV 699 οἱ πολλοὶ τῶν ὑγιαινόντων πίνουσιν οἶνον ὑδατωμένον, Diod. IV. 3. 4 τοῦδ' ἀπὸ Διὸς ὕδατος μιγέντος τὴν μὲν τέρψιν καὶ τὴν ἡδονὴν μένειν, τὸ δὲ τῆς μανίας καὶ παραλύσεως βλάπτον διορθοῦσθαι. To drink neat wine excited reprobation (Hippocr. *Epidem.* IV. 25 [Litt. V 154] προφάσιος οἵμαι πιεῖν ἄκρητον συχνὸν πρὶν ἐκμανῆναι) and was forbidden: Aelian *V. H.* II 17 εἴ τις Λοκρῶν τῶν Ἐπιζεφυρίων νοσῶν ἔπιεν οἶνον ἄκρατον μὴ προστάξαντος τοῦ θεραπεύοντος εἰ καὶ περισώθη θάνατος ἡ ζημία (it was Zaleucus' law Athen 429 A). Hippocrates prescribes it in winter *de diaet. sal.* I init. (L. VI 72) Its medical use is often recommended by him (οἶνος ἄκρητος in small quantities). It was a habit of the Gauls Diod. V. 26. 3, and was the end of Chrysippus τελευτήσας ὁ καὶ γ' ἐτῶν ὑπὸ τοῦ πιεῖν ἄκρατον καὶ ἰλιγγιάσαι (Eudocia in Westermann βιογράφοι p. 437, D. L. VIII. 7. 184) and of Arcesilaus, Brennus and Epicurus. On the other hand too much water might be administered, as the saying ἀπώλεσεν τὸν οἶνον ἐπιχέας

ὕδωρ shews (Suid. in v., Athen. 362 A from the Cyclops of Aristios *via* Chamelion ἐν τῷ περι σατὺρων). Water went in first Xenophanes IV. 1.

Moderation, as in this passage, is enjoined; *Wisdom of Sirach* XXXIV 19 ὡς ἱκανὸν ἀνδρὶ πεπαιδευμένῳ τὸ ὀλιγον, καὶ ἐπὶ κοιτῆς αὐτοῦ οὐκ ἀσθμαίνει· ὕπνος ὑγιείας ἐπὶ ἐντέρῳ μετρίῳ. Hesiod *OD* 596 and Euenus fr. 2 give the proportions χαίρει [ὁ οἶνος] κιρνάμενος τρισὶν νύμφοισι τέταρτος. Half and half was frowned upon, Menestheus *Athen.* 36 B ἐὰν δ'ἴσον ἴσῳ προσφέρῃ μανίαν ποιεῖ. It was exceptional Galen XIII. 1 169. Hippocrates has frequent mentions of it as treatment. The Cyclops' proportion was 1 in 20 (ι 209).

Drinking was considered sociable, 'stuffing' was unsociable. Panyasis 12 τῷ σε χρὴ παρα δαιτὶ καθήμενος εὔφρονι θυμῷ | πίνειν, μηδὲ βορῆς κεκορημένον ἤυτε γῦπα | ἦσθαι πλημμύροντα λελασμένον εὐφροσυνάων. The retort was to describe drinkers as οἱ πίνουσι μὸνον βατράχων τρόπον οὐδὲν ἔδοντες Archestratus LXII 16.

T. W. Allen.

Queen's College, Oxford.

Au cours de l'impression du présent fascicule, la Direction de la Revue a eu la douleur d'apprendre le décès du professeur T. W. Allen. Elle perd en lui un collaborateur fidèle et estimé. Nous exprimons notre vive gratitude au professeur D. C. C. Young (University College, Dundee; University of St Andrews) qui a bien voulu corriger les épreuves de cet article.

NOUVELLES DONNÉES SUR LE DÉBUT DE L'HISTOIRE D'ŒSCUS

1. *ŒSCUS, CAMP DE LA Ve LÉGION MACÉDONIENNE A PARTIR DU RÈGNE D'AUGUSTE*

L'établissement des Romains entre le Danube et la chaîne des Balkans est l'œuvre de la politique d'Auguste, qui a eu pour but de consolider les frontières de l'empire en leur faisant atteindre la limite naturelle et protégée par les grands fleuves. Il n'a été possible d'atteindre le cours inférieur du Danube et d'en faire une frontière de l'empire qu'après la bataille d'Actium, par laquelle les bases de sortie et l'aile droite de l'action militaire au delà des Balkans ont été définitivement consolidées[1]. En deux campagnes successsives (29 et 28 av. J.-C.), qui font partie de la conquête de l'Illyrie, le légat impérial en Macédoine, M. Licinius Crassus, a imposé le pouvoir romain aux tribus qui habitaient au Nord de la chaîne des Balkans et a facilité l'annexion à l'empire de cette partie de la péninsule[2]. Par ces deux campagnes les Romains établissaient comme frontière la ligne qui va le long de la Save et du Danube jusqu'à un point situé considérablement à l'Est. La région qui s'étendait plus à l'Est, jusqu'à la Mer Noire, fut donnée, selon toute probabilité, au roi des Gètes, Rollès, qui, pendant ces campagnes, s'était révélé allié fidèle des Romains[3]. Il fut chargé de surveiller avec ses vaisseaux la navigation sur le Danube et de défendre les cités grecques sur la rive gauche du Pont, dont les relations avec Rome s'étaient resserrées alors. Déjà au cours de l'an 16 av. J.-C., ou peu de temps après, cette défense s'était révélée inefficace, sans doute à cause de la mort de Rollès. La preuve en est que Lucius Tarius Rufus a dû guerroyer sur le cours inférieur du Danube avec une des peuplades de la rive gauche du fleuve qui porte le nom de

1. Miltner, *Klio*, XXX, 1937, 206.
2. Dio Cass., LI, 23, 2 sqq. ; cf. Groag, *RE*, *XIII*, 272 sqq. ; Dessau, *Röm. Kaiserzeit*, I, 392 sqq. ; Patsch, *SBWA*, *CCXIV*, 1933, 69 sqq. ; Stein, *Die Legaten von Mösien*, 10 sqq.
3. Patsch, *SBWA*, *CCXIV*, 1933, 90 sqq. ; Stein, *Leg. Mös*,, 12.

Sauromates dans les sources historiques[1]. Peu de temps après, eut lieu une offensive plus sérieuse, venue du Nord et qui s'étendit sur un plus grand espace. D'après les sources, à cette offensive ont pris part également des Daces, des Sarmates, des Bastarnes et des Gètes. Leurs attaques ont eu lieu peu après l'an 15 av. J.-C., probablement en 14 et en 13, et se sont étendues sur tout l'espace compris entre la Tisza et l'embouchure du Danube. La guerre contre les agresseurs du Nord a été faite par les garnisons du gouvernement militaire nouvellement établi dans la partie occidentale de la Mésie[2], et les cités grecques sur le bord de la Mer Noire ont été probablement utilisées comme base de sortie. Le commandement a été remis aux mains de Gnaeus Cornelius Lentulus[3], tandis que Lucius Calpurnius Piso était rappelé de la Pamphylie avec les armées se trouvant en Asie, contre le grand-prêtre du sanctuaire de Dionysos en Thrace, le Besse Vologaises. Les Gètes et les Bastarnes ont été vaincus dans ces actions militaires qui ont continué jusqu'en 11 av. J.-C. De même les Daces ont subi une défaite sur leur propre territoire au delà du Danube. D'après Florus, II, 28, Lentulus ne s'est pas contenté de sa victoire. Pour empêcher des attaques futures, il a élevé des forteresses sur la rive droite du Danube. Pour que les garnisons de l'Est ne fussent pas isolées ou contournées, ces forteresses ont été reliées par des routes avec les lignes de communication sur la Save et la Morava. Les relations entre les diverses forteresses et garnisons ont été entretenues grâce aux vaisseaux de guerre sur le Danube. De cette façon, avec les campagnes de Lentulus, a commencé l'édification du *limes* sur le Danube.

Évidemment, dans le système de fortification des Romains sur la rive droite du Danube, Œscus a occupé, dès le début, une place importante. A cause de sa position stratégique près de l'embouchure de l'Iskar, dans un endroit favorisant le passage du Danube et relié avec l'intérieur par des voies de communication[4], cet habitat des Triballes[5], peuplé déjà à l'époque préhis-

---

1. Dio Cass. LIV 20, 3 sq., cf. Stein, *ibid.*, 13, note 4, tandis que Patsch, *ibid.*, 83, 91 entend sous ce nom les Bastarnes.

2. Il y a désaccord parmi les savants au sujet de la date à laquelle a été créé le commandement militaire dans la partie occidentale de la Mésie. Cf. Stein, *Leg. Mös.*, 16.

3. Sur les dates des campagnes de Lentulus, question encore discutée, voir Fluss, *RE*, XV, 2395.

4. Patsch, *SBWA*, *CCXIV*, 1933, 149 sq. ; Danoff, *RE*, *XVII*, 2033 sq.

5. Ptol. III, 10,5 : Οἶσκος Τριβαλλῶν.

torique [1], est devenu, grâce aux soins des Romains, la plus remarquable des forteresses de la partie Nord-Est de leurs possessions. L'importance d'Œscus pendant cette époque reculée, comme forteresse limitrophe fermant la voie aux invasions du Nord, et en même temps comme base de sortie pour les opérations de guerre au delà du Danube, peut être définie par son rôle ultérieur, lorsque, après qu'Aurélien eut abandonné la Dacie en 271, la Ve légion Macédonienne y fut retournée. Son rôle n'est pas moindre au temps de Constantin qui y construisit en 327 un pont pour pouvoir dominer la plaine transdanubienne. Nous ne possédons pas de renseignements de l'époque d'Auguste sur les troupes de guerre qui, sans doute, ont été installées à Œscus. On peut faire des conjectures là-dessus d'après la disposition générale des armées dans cette région.

Mais au sujet des deux légions, la IVe Scythique et la Ve Macédonienne, qui, sans aucun doute, sont mentionnées les premières en Mésie, il y a un différend sur le moment de leur établissement. Ritterling [2] estime que, dès les premières années du règne d'Auguste, la Ve légion Macédonienne fut en garnison dans cette partie de la Macédoine qui, plus tard, s'est constituée sous le nom de province de Mésie, et que cette légion prit part à l'expédition de Tibère vers l'Est (20 av. J.-C.), et, plus tard, aux campagnes de Gaius César (en l'an 1 av. J.-C.). Mais Syme [3] est d'avis que la Ve légion Macédonienne est une légion orientale établie en Mésie dès les dix premières années de notre ère, et son opinion est soutenue par d'autres auteurs aussi [4]. Laissant de côté les quelques renseignements sur la présence de cette légion en Mésie pendant le règne de Claude [5], la première mention sûre que nous possédions sur la présence de la légion en ces lieux est de Gospodin Vir sur le Danube, près de Golubetz, et date du temps de Tibère (première moitié de 33) [6]. Il y est question de la construction de la route qui longe la côte, confiée à la Ve légion Macédonienne et à la IVe Scythique. Mais l'inscription de

---

1. Habitat préhistorique, probablement l'habitat même des Triballes, se trouvant sur la hauteur qui domine le Nord, à côté de la forteresse même.
2. *RE*, XII, 1573.
3. *JRS*, XXIII, 1933, 29 sq., 31.
4. Stein, *Leg. Mös.*, 16 sq.
5. *CIL*, III, 1835, 1839, 8753, II, 3272 (cf. 2079); cf. aussi Patsch, *SBWA*, CCXIV, 1933, 136 sq.
6. *CIL*, III, 1698 add; p. 1024, 13813 b, publiée en dernier lieu par Vulić, *Klio*, XXXV, 1942, 177, n. 1. De la même époque date l'inscription de Gouberevaz, *RA*, 1910, II, 454, n. 176, élevée en l'honneur de Tibère de la *leg. IIII Scythica* et de la Ve Macédonienne.

C. Baebius Atticus [1], qui date du règne de Claude, présente plus d'intérêt pour nous. Jugeant d'après l'ordre des emplois que Baebius a occupés, il aurait été *primipilus legionis V Macedonicae et praefectus civitatium Moesiae et Treballiae*, sans doute dès les dernières années du règne de Tibère [2]. Cette inscription n'est pas seulement un témoignage de la présence de cette légion en Mésie au temps de Tibère ; elle nous délimite aussi la zone militaire que celle-ci occupait, à savoir la Mésie et la Triballie. Nous avons déjà là une raison très forte de considérer dès cette époque OEscus comme le camp de la Ve légion Macédonienne. En se basant sur une inscription monumentale du règne de Claude, trouvée à OEscus en 1906, avec le nom de la Ve légion Macédonienne, et aussi sur l'inscription d'un soldat [3], dont seul le prénom, le nom et la filiation sont indiqués, Ritterling estime possible qu'OEscus ait été le camp de la Ve légion Macédonienne dès le règne de Claude. Mais d'après nous, une inscription funéraire d'OEscus, trouvée en 1926, et dont un compte rendu a été publié seulement dans le *Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare* [4], fournit une preuve directe et certaine de la présence de la Ve légion Macédonienne à OEscus dès le règne d'Auguste. Les particularités graphiques de cette inscription n'ayant pas été signalées, elle n'a pas été utilisée, à notre connaissance, pour éclairer la période la plus reculée de l'histoire d'OEscus romain. Voici l'inscription elle-même :

Resius Chronius
Resi Albani (centurionis) leg. V Mac.
libert. vixit ann. XLV.
Itovius Faustus her. f.

Il faut dire avant tout que la stèle sur laquelle est gravée l'inscription n'a pas été trouvée *in situ*, mais qu'elle a été utilisée dans un tombeau plus récent, dont elle forme le côté sud. Dans cette position l'inscription a été renversée. Le bord supérieur et le côté gauche durent être un peu entamés lors du rem-

1. *CIL*, *V*, 1838 = Dessau, *ILS*, 1349.
2. Polaschek, *RE*, VI A, 2399 ; mais il est peu probable que cela ait eu lieu pendant les dernières années du règne d'Auguste (13/14), comme l'admet Premerstein, *AB*, I, 1898, 170 sqq.
3. Les deux inscriptions en question, indiquées par Ritterling, *RE*, XII, 1573 et 1575, ne sont pas publiées ailleurs (l'inscription funéraire peut-être dans *Westdeut. Zeitschr.*, XXI, 1902, p. 189, n° 202) et l'on ignore où elles se trouvent actuellement. Nous évitons de tirer des conclusions de l'inscription funéraire, parce que la forme ne nous en est pas connue.
4. *BIAB*, IV, 1926-27, 313 (= *An. ép.*, 1927, n. 51).

ploi, ce qui a légèrement entaillé les premières lettres. Elle présente une surface plane sans aucun ornement et sans cadre. Nous n'avons qu'un seul monument semblable de la Bulgarie du Nord ; c'est la stèle de Ressélets [1], qui date sans doute des dix premières années de notre ère. Les stèles de cette espèce, sans cadre autour de l'espace occupé par l'inscription, sont les plus anciennes que nous connaissions pour la Pannonie aussi, où on les trouve jusque vers le milieu du Ier siècle. Elles sont fréquentes également dans l'Italie du Nord au début de l'époque

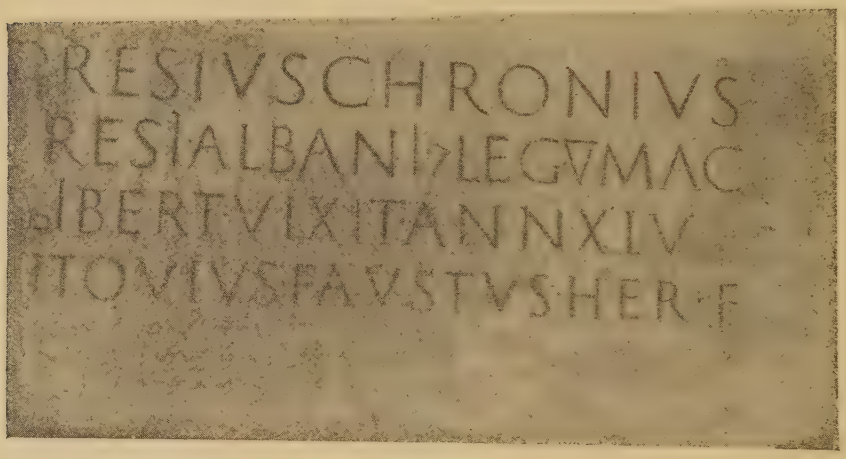


Fig. 1.

impériale [2]. A cette même époque appartient aussi le tracé des lettres qui sont absolument pareilles, régulières et très légèrement allongées. Leurs parties arrondies sont des parties de circonférence, et la lettre O représente un cercle légèrement allongé. Leurs lignes droites sont verticales et horizontales, et dans les lettres *T*, *H*, *L*, *F*, elles se coupent à angle droit. Elles sont creusées assez profondément, régulièrement partout et sans épaississements asymétriques. Les points sont triangulaires, placés à mi-hauteur des lettres et ne servent qu'à séparer les mots. L'inscription n'a pas de ligatures. Bref, nous avons là toutes les marques de l'écriture classique monumentale qui s'est fixée dans

1. *CIL*, III, 7452 = Dessau, *ILS*, 2270; Kalinka, p. 320, n. 406; cf. Dimitroff, *Les stèles funéraires dans la Bulgarie du Nord* (en bulgare, avec un résumé allemand), p. 52 sq.

2. Schober, *Die römischen Grabsteine von Noricum und Pannonien*, 155, 188 sq.

les dernières années de la République, et a été employée au début de l'époque impériale [1]. En ce sens, notre inscription diffère de celle de Ressélets, qui a été gravée d'après ce qu'on appelle la *scriptura actuaria* (*Pinselschrift*), avec l'allongement excessif des lettres qui lui est propre, et avec des ligatures naturelles ; mais on y sent l'influence de l'écriture monumentale quant à la largeur de certaines lettres (*O*, *N*, *X*).

Cependant, ce qui situe indubitablement l'inscription à l'époque d'Auguste, c'est l'emploi du *I* long et du signe antique pour le chiffre 50. Vers l'an 150 av. J.-C. l'ancienne diphtongue latine EI et Ī monophtongue se confondent en Ī qui, jusqu'à l'époque impériale, est marqué par un I ou par un EI. Au temps de Sylla (82 av. J.-C.), le Ī des inscriptions commence à être marqué par un I allongé qui dépasse le niveau des autres lettres et est connu sous le nom de *I longa* ou de *I longum*. Jusque vers le commencement de notre ère, le *ī* est presque toujours marqué par le *I longum*, mais quelquefois la longueur du I n'est pas indiquée par le *I longum*, et nous avons alors un I ordinaire. Parallèlement encore à l'époque d'Auguste, le I long sert à marquer le Ī au commencement de la ligne, aussi dans *imperator*, *imperio*, *incomparabili*, afin d'attirer l'attention du lecteur sur le mot, entre les voyelles et les semi-voyelles (*Gaius*, *eius*), et pour des raisons de décoration. Plus tard, le *I longum* devient exclusivement un signe décoratif [2]. Sur l'inscription de Callatis, qui date probablement de 72 ou de 71 av. J.-C., et qui est la plus ancienne que nous connaissions dans le Nord des Balkans [3], le Ī est marqué par un EI ou par un I ordinaire [4]. Sur l'inscription de Ressélets, qui date sans doute des dix premières années ap. J.-C. [5], tous les Ī, au nombre de 9, sont marqués par le *I longum* ; il en est de même pour les deux autres cas de I antévocalique qu'on y trouve (*stipendiorum* et *fieri*) [6]. Dans l'inscription d'Œscus le I *longum* se trouve trois fois, et cela correcte-

1. Cf. Dessau, *Lateinische Epigraphik*, 13 (*Einleitung in die Altertumswiss.*, Gercke-Norden I Bd., 10.) ; Rehm, *Handbuch der Archäologie* (de W. Otto, 1939), 222 sqq.

2. Weissbrodt, *Philologus*, XLIII, 1884, 444 sqq. ; Christiansen, *De apicibus et i longis inscriptionum Latinarum* (Kiel, 1789, diss.), p. 26 sqq. ; Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 17 ; Leumann-Hofmann, *Latein. Gr.*, 49.

3. S. Lambrino, *CRAI*, 1933, 278 sqq.

4. *Utei* (n. 7, 14), *seiquo* (n. 10), mais un i ordinaire dans *Callatino* (n. 5) et *scriberetur* (n. 14).

5. Cf. p. 150, note 1.

6. Dans *fieri* le premier I est généralement bref. Il y a *fīere* seulement chez Enn., car *fīĕrī* ne peut entrer dans l'hexamètre dactylique. Cf. Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.* 99.

ment, pour marquer le ī dans les mots *Resi*, *Albani* et *libertus*. Aucune considération esthétique ne peut y avoir imposé cet emploi. Il n'y a que dans *vixit* que le Ī est marqué par un I ordinaire. Mais, comme nous l'avons dit, c'est un cas caractéristique pour les inscriptions du règne d'Auguste et de l'époque qui l'a précédé. Ainsi, par exemple, sur le calendrier de Préneste (4-8 ap. J.-C.), le Ī est marqué par un *I longum* dans les mots *Rutulis*, *divo*, *milliarium*, *frumentis*, tandis que dans les mots *vini*, *virilem*, *Robigo*, *ludi* le Ī est marqué par un I ordinaire [1]. Sur le *monumentum Ancyranum* (14 ap. J.-C.), nous avons un *I longum* pour marquer le Ī de *Iuli*, *feci*, mais ordinairement un ı pour le Ī de *dominis*, tandis que dans *divi*, seul le premier I est marqué par un *I longum*, et seul le second dans *Quirini* [2]. Il n'y a pas de ı dans l'inscription d'Œscus qui soit marqué par un *I longum*. Donc, pour ce qui concerne l'emploi du *I longum*, l'inscription porte toutes les marques de l'époque d'Auguste.

Le signe ⊥ qui sert à marquer le chiffre 50 dans l'inscription d'Oescus est le signe ↓ stylisé d'après les exigences de l'écriture classique monumentale ; ce dernier est le signe ϒ de l'alphabet chalcidien, dont relève indirectement l'alphabet latin. Par l'intermédiaire de Ψ, ce signe a atteint la forme ⅃ [3]. Celle-ci n'a été éliminée et peu à peu remplacée par le signe L que vers la fin de la République [4]. Sur les inscriptions de l'époque d'Auguste, le signe ⅃ se trouve quelquefois encore parallèlement avec le signe L en Italie [5] et en Espagne, qui est la province romaine la plus tôt romanisée. Sur les inscriptions urbaines de Rome se rapportant à la correction du lit du Tibre pendant l'époque d'Auguste, le chiffre 50 est marqué par le signe ⅃ ainsi que par L, avec tendance à la priorité pour ce dernier [6], tandis que toutes

1. *Handbuch der Archäologie*, de Walter Otto I, *Tafelb.*, Pl. 35, n. 1.

2. *Res gestae Divi Augusti*, rec. Barini, Romae 1937.

3. Cagnat, *Cours d'épigraphie*, 31 ; Leumann-Hofmann, *Lateinische Grammatik*, 45.

4. Le signe L pour marquer le l se rencontre à partir du début du IIe siècle av. J.-C. et est universellement employé à partir de l'époque de Sylla, cf. *Handbuch der Archäologie* de Walter Otto, 222, n. 2. ⅃ pour *ll*, *CIL* XII, 2758, 2932, 3291, etc.

5. Les exemples de ⅃ en Italie sont en nombre considérable, surtout à Tarquinii, Aquilée, Ameria, etc. En Afrique un cas d'une inscription funéraire de l'époque d'Auguste, à Carthage, *CIL*, VIII, 24679. En Sardaigne un autre cas, *CIL*, X, 7647. Un cas de L = 50 en Italie à l'époque d'Auguste, *RA*, 1926, II, p. 339, n. 117.

6. ⅃ : *CIL*, VI, 1243a,c, 1249 a, e, f, g, i, h., 1250 a, 31542 h, 31558 b, c, e, f, 31560, 31561 b, f, g, h, i, k, 31562 d, e, f, 31568, 31570 a. L : *CIL*, VI, 1243 d, g, 1249 c, d, h, 1250 b, c, 1251 b, 1262, 1235, 1235 b, 31542 a c, g, m, n, o, r, t, u, v, 31558 h, 31561 d, e, 31562 a, b, c, g, 31563 a, b, 31570 b, d, 31572 a.

les inscriptions du règne de Tibère portent le signe L [1]. Dans les provinces orientales, balkaniques, rhénanes et gauloises, ainsi qu'en Bretagne, l'ancien signe employé pour le chiffre 50 ne se trouve plus sur les inscriptions [2]. En Espagne, cependant, ce signe se trouve sur deux monuments du temps de Tibère également (35-36), et même sur un monument du temps de Caligula (39) [3]. Il s'agit d'une indication de milles sur des bornes miliaires de la route construite en l'an 1 av. J.-C., et qui va de Baetis (*Janum Augustum*) jusqu'à Gadès sur l'Atlantique [4]. Sur les bornes miliaires en l'honneur d'Auguste, le chiffre 50 est marqué le plus souvent par le signe ⊥ [5] et plus rarement par L. La raison de cet emploi plus récent du signe ⊥ peut s'expliquer par le désir d'unifier l'indication des chiffres sur les colonnes miliaires plus anciennes ou plus récentes, dont quelques-unes, dédiées à des empereurs différents, ont porté les mêmes chiffres [6] et, par conséquent, étaient placées probablement les unes à côté des autres des deux côtés de la route [7]. Cette conclusion nous est suggérée aussi par l'emploi exclusif du signe L pour le chiffre 50 sur les autres inscriptions d'Espagne du temps de Tibère, dans la mesure où elles peuvent être datées [8]. Ce qui a été dit jusqu'ici nous permet d'admettre que l'ancien signe servant à indiquer le chiffre 50 est un indice sûr de l'époque d'Auguste. Sur ce point, l'inscription d'Œscus reste tout à fait isolée parmi les inscriptions des provinces balkaniques. Si nous prenons en considération l'emploi correct du *I longum*, nous ne pourrons plus parler, évidemment, de tendance archaïsante. Les données de l'inscription énumérées jusque-là témoignent incontestablement qu'elle remonte à l'époque d'Auguste.

Les autres données de l'inscription, quoique étant caractéristiques pour les inscriptions du Ier siècle, ne s'opposent pas à ce qu'elle soit datée de l'époque d'Auguste. Le texte de l'inscription qui manque de dédicace aux dieux infernaux (*D. M.*), comprend deux phrases, dont la première paraît allongée par la longue appellation du défunt. En réalité, celle-ci contient seule-

1. *CIL*, VI, 1253 a, b = 31565 a, c.
2. Cf. *CIL*, III, XII, XIII ; cf. encore Schober, *Röm. Grabsteine*, *passim.* ; *BIB*, CVIII-IX, 1902, 80 sqq., 185 sqq. (Pl. I sqq.) ; Dimitroff, *Stèles funéraires*, I sqq.
3. *CIL*, II, 4715, 4712, 6208.
4. Cf. *CIL*, II, p. 627 sq.
5. ⊥ : *CIL*, II, 4717, 4703, 4701, 4704, 4705 ; L : 4702, 4706, 4707.
6. *CIL*, II, 4701, de l'an 1 av. J.-C. et *CIL*, II, 4712 de l'an 35/36, portent le même chiffre LXIII.
7. Certaines parties de la route ont subi des réparations ou ont été achevées au temps de Tibère et de Caligula.
8. *CIL*, II, 4778 de l'an 32/33 ; 4945, de l'an 33.

ment le nom et l'âge de ce dernier. La deuxième phrase comprend le nom de la personne qui a érigé le monument. L'âge est donné par la formule *vixit ann(is)*. Sur l'inscription de Ressléletz, l'âge n'est indiqué que par le génitif *annorum* sans *vixit*. En ce sens, les deux inscriptions appartiennent à deux types différents, dont le type *annorum* est propre aux inscriptions de la Pannonie et des provinces rhénanes pendant tout le Ier siècle [1]. L'inscription de Ressléletz, qui appartient à ce type, reste isolée parmi toutes les inscriptions de la Bulgarie du Nord pouvant être datées du Ier siècle [2]. L'autre type, avec la formule *vixit annis*, que nous avons sur l'inscription d'Œscus, est commun aux inscriptions funéraires les plus anciennes de la Bulgarie du Nord, érigées à la mémoire de soldats de la Ve légion Macédonienne et de la VIIIe légion Auguste, ainsi que de leurs familles. Il en est de même pour toutes les inscriptions funéraires du Ier siècle qui y sont trouvées [3]. Nous trouvons cette formule sur les inscriptions funéraires de Rome et de l'Italie à l'époque d'Auguste [4]. Notre inscription apparaît comme un premier spécimen en Mésie. Dès la première moitié du Ier siècle cette formule se fixe et s'impose définitivement. Sur l'inscription en question manque la formule *hic situs est*, qui est caractéristique pour les inscriptions funéraires de la Bulgarie du Nord du Ier siècle et de la première moitié du IIe [5]. Mais, en ce sens, l'inscription d'Œscus ne représente pas un cas isolé. Une partie importante (30 à 40 %) des inscriptions funéraires de la Bulgarie du Nord, datant du Ier siècle, n'ont pas cette formule [6]. De même, une partie des inscriptions urbaines et des inscriptions italiques du temps d'Auguste [7], et aussi une partie des inscriptions du Ier siècle des provinces rhénanes ne renferment pas cette formule ; elle fait défaut dans 14 des 93 inscriptions étudiées [8]. La formule *f(ecit)* de

1. Cf. Schober, *Röm. Grabsteine*, p. 11 ; Weynand, *BIB*, CVIII/IX, 1902, p. 198.
2. Dimitroff, *Stèles funéraires*, 17.
3. Œscus, l'inscription donnée par Ritterling, *RE*, XII, 1575 avant Claude. Boril (Bechli, arr. de Orehovo) ; Kalinka, n. 405, avant 62, Guiguen, *BSAB*, III, 1912-13, n. 2, de la moitié du Ier siècle ; Novae (Stâklen), *BSAB*, III, 1912-13, 193, n. 2, de 45-69, p. 192, n. 1, aussi de 45-69 ; cf. Ritterling, *RE*, XII, 1649 ; Goulianzi (arr. de Nicopole), Kalinka, n. 404, du Ier siècle ; Hârletz (arr. de Oréhovo), *BSAB*, III, 1912-13, p. 2, n. 1, du Ve siècle.
4. *CIL*, VI, 35758, XI, 3508, XIV, 2302 (11 après J.-C.) ; XI, 3487, 3488, 3470, 3464, etc.
5. Dimitroff, *ibid.*, 17 sq.
6. *BSAB*, III, 1912-13, p. 192, n. 1 ; Kalinka, n. 410 ; Dimitroff, *ibid.*, 38, n. 56 ; *CIL*, III, 7441, 6144 (p. 1338).
7. *CIL*, VI, 35758, XI, 3470, 3464, 3488, 3487, 3490, 3409, etc. Sur l'inscription de Tarquinii, elle manque complètement.
8. *BIB*, CVIII/IX 1902, p. 197.

l'inscription d'Œscus qui se trouve, quoique plus rarement, sur les inscriptions plus récentes [1], a existé déjà sur les inscriptions de l'époque d'Auguste et cela avant notre ère [2]. Nous la trouvons aussi sur l'inscription de Ressélets.

L'affranchi Résius Chronius porte sur l'inscription deux noms, dont le premier est le *gentilice* de son ancien maître [3]. Comme *cognomen* il porte le nom *Chronius* (Χρόνιος) [4], qu'il a eu pendant son esclavage [5]. Ce nom est d'origine grecque. Le manque de prénom dans l'appellation des affranchis est un cas ordinaire [6]. Quelquefois le gentilice est omis, de sorte que l'affranchi est désigné seulement par son *cognomen*, comme c'est le cas de l'inscription de Ressélets. Le nom de l'héritier du défunt, *Itovius Faustus*, indique un affranchi ou un citoyen romain d'origine celtique. Son gentilice *Itovius* est formé de *Itto*, *Ittu* et du suffixe *evio* [7]. En guise de cognomen, il a reçu le nom romain de *Faustus*. L'affranchi de l'inscription de Ressélets porte également un cognomen romain, *Secundus*.

Le troisième personnage mentionné dans l'inscription, c'est le centurion de la Ve légion Macédonienne, *Resius Albanius*. Il est à remarquer que le centurion ne porte pas de prénom sur l'inscription, mais il devait sûrement en avoir un. La raison de cette omission est due à l'emploi particulier du nom dans l'inscription ; cet emploi ne diffère en rien de celui des noms des centurions du Ier siècle quand il s'agissait de l'indication de la centurie dont faisait partie le défunt ou le dédicant. Dans ce cas, les centurions portent un double nom, composé du *nomen* et du *cognomen* ou du *nomen* seulement. A partir de l'époque d'Auguste le *praenomen* n'est plus l'élément qui fait distinguer les individus. Ce rôle commence à être rempli par le *cognomen* [8]. Quant aux centurions, qui sont considérés comme appartenant à

1. Kalinka, n. 370; *AB*, XXVII, 1931, 118, n. 3 ; *AEM*, XV, 1892, 215, n. 95.

2. Dessau, *ILS*, 2238, d'un vétéran de la Ve légion gauloise, que Syme, *JRS*, XXIII, 1933, 29 sq., assimile à la Ve légion Macédonienne. L'inscription provient d'Antioche de Pisidie.

3. Doer, *Römische Namengebung*, 45.

4. Pape, *WB Eingenn.*, 1691. Cf. encore *CIL*, X, 1403 a-4, g 31 d'avant 79 (Herculanum) comme nom d'affranchi et comme nom d'un haut fonctionnaire dans l'inscription latine de 399, Dessau, *ILS*, 1274.

5. A cause de la longue désignation du *libertus*, le *cognomen*, qui ordinairement se trouve après l'indication *libertus*, la précède dans ce cas. Pareille disposition des parties d'un nom dans Cagnat, *Cours d'épigr.*, 82, 5.

6. Cf. les inscriptions funéraires de Hârletz (arr. d'Orehovo), Ier s. de l'Eduen *Iulius Saturio Iuli l(ibertus)*, *BSAB*, III, 1912-13, p. 2, n. 1, de Stâklen (Novae) Ier s. de *Cassius Q(uinti)*, *l(ibertus)*. Dimitroff, *Stèles funéraires*, 38, n. 56.

7. Ainsi que dans les noms celtiques *Licovius*, *Vericovius* (cf. Schober, *Röm. Grabsteine*, 12, note 6), cf. Krahe, *PN*, 58.

8. Fränkel, *RE*, XVI, 1663.

une classe sociale plus élevée, ils portent dans certains cas des *cognomina* dès la fin de la République [1] et très souvent au temps d'Auguste et de Tibère [2].

Pour l'indication de la centurie ou, en général, du centurion, dans un milieu où celui-ci était connu, ses *nomen* et *cognomen* étaient beaucoup plus convenables que le *praenomen*. Les exemples épigraphiques de cette manière d'indiquer les centurions par deux ou par un seul nom, sont nombreux et datent de l'époque d'Auguste. Comme exemple caractéristique, nous pouvons citer la liste des soldats et de leurs chefs de la *legio III Cyrenaica* et de la *legio XXII Deiotariana*, qui ont travaillé à la construction de routes en Égypte pendant le règne du Tibère [3]. Tandis que les noms des centurions qui ont servi à indiquer la centurie, dont chacun des 36 soldats inscrits faisait partie, sont indiqués dans la majorité des cas seulement par le *cognomen* [4], deux fois par le *nomen* et le *cognomen* et deux fois seulement par le *praenomen* et le *nomen*, les noms des trois centurions présents sont indiqués par le *praenomen*, *le nomen* et le *cognomen*, d'après la manière régulière d'indiquer le nom du citoyen romain [5]. Les inscriptions entre le Danube et la chaîne des Balkans datant du Ier siècle nous fournissent quelques exemples d'indication double ou simple du nom des centurions dans un cas pareil [6]. Donc, la manière d'après laquelle est désigné le centurion sur l'inscription d'Œscus, est propre au style épigraphique de l'époque d'Auguste. Le nom de *Resius*, que le centurion porte comme gentilice, fait partie des noms proprement italiques, tels qu'en portent les soldats des légions pendant le Ier siècle. Sous les formes de *Resius*, *Rhesius* [7], *Rhaesius* et *Ressius*, il se trouve, quoique pas très souvent, sur les inscriptions du Ier siècle et plus tard, surtout en Étrurie, en Ombrie, dans le Latium et sporadiquement dans d'autres parties de l'Italie [8]. Le cognonem *Albanus* est tiré pro-

1. Par exemple Caes., dans *Bel. Gall.*, VI, 38, parle d'un centurion portant le nom de P. Sextius Baculus.

2. *CIL*, III, 2678, 9973, 14996, X, 4723, 4872, XIII, 5976, 5978, XIV, 9973, *R. ép.*, I, 1913, 345 etc.

3. *CIL*, III, 6627 = Dessau, *ILS*, 2483.

4. Par le *cognomen* seulement dans les inscriptions de Pompéi (av. 79), *CIL*, IV, 1266, 1994, 2145, 4688, 4380, 4311.

5. Dör, *Röm. Namengebung*, 53 sqq., 67. Les noms de tous les soldats se composent du *praenomen* et du *nomen* et c'est ainsi que sont désignés les soldats de l'époque antérieure à Claude.

6. Par le *nomen* et le *cognomen*, *BSAB*, III, 1912-13, p. 5, n. 2 ; *CIL*, III, 7441 ; par le *cognomen* seulement, *BSAB*, III, 1912-13, p. 2, n. 1.

7. Schulze, *Geschichte Lateinischer Eigennamen*, 217, 220.

8. Outre les exemples donnés chez Schulze, cf. encore *CIL*, III, 2883 (époque de Tibère), 9973, 15045[2] (époque de Néron), 4727, 13975, Kalinka, p. 152 sq., n. 169.

bablement d'Albe [1], nom de deux villes de l'Italie centrale, et se trouve souvent sur les inscriptions du Ier siècle et plus tard [2].

Disons donc en conclusion que les particularités de langue et style, ainsi que l'appellation du citoyen romain et des affranchis sur l'inscription, ne présentent pas d'obstacle à ce que l'inscription soit datée de l'époque d'Auguste, tandis que les particularités graphiques prouvent nettement son appartenance à cette époque. Il est vrai que le mort n'est pas un soldat de la Ve légion Macédonienne, mais seulement l'affranchi d'un centurion de la légion. Cependant, pour cette époque reculée, ce fait est très significatif par lui-même. La présence à Œscus d'une population civile pendant l'époque d'Auguste peut être expliquée seulement par la présence d'une armée romaine, sous la protection et au service de laquelle elle a trouvé son gagne-pain. La disposition générale des légions romaines sur le Bas-Danube à cette époque [3] et l'inscription en question prouvent d'une manière indubitable que cette armée romaine a été la Ve légion Macédonienne. Les affranchis, le plus souvent, avaient l'habitude, très naturelle d'ailleurs, de s'établir après leur mise en liberté dans les lieux habités par leurs anciens maîtres et actuels patrons. C'est ainsi seulement qu'on peut expliquer la présence du titre du centurion qui occupe un quart de l'inscription. Par l'inscription de Resius Chronius, a été honoré aussi le centurion de la Ve légion Macédonienne Resius Albanus, dans le lieu et le milieu où son nom jouissait de quelque popularité. Ainsi l'inscription de Resius Chronius représente le document le plus ancien sur la présence de la Ve légion Macédonienne à Œscus. D'après l'opinion qui prédomine actuellement, la Ve légion Macédonienne aurait déjà été dans les limites de la future province de Mésie au cours des dix premières années de notre ère [4]. Nous pourrions donc reporter hardiment l'inscription à cette époque précisément. Mais le monument en question est important aussi à un autre point de vue. Il nous fournit des preuves sur les débuts de la vie urbaine et sur la constitution d'une population civile autour des camps pendant cette époque reculée, ainsi que sur la composition ethnique et le niveau social de cette population romanisée.

---

1. Schulze, *ibid.*, 533 (Albanius).
2. *CIL*, III, 4368 (Pannonie, première moitié du Ier siècle, Wagner, *Auxil.*, 52), 3256 (Pannonie, 80-85), 4875, 4919, 5112 (Noricum), Dessau, *ILS*, 1634 (119), 1729, 2023, 2096, 2160, 2581, etc. (cf. l'index des *ILS*). *CIL*, II, 5940 (Carthago nova en Espagne, inscription ancienne).
3. Voir p. 147 et suiv.
4. Voir p. 148 et suiv.

A la lumière de cette inscription, Œscus apparaît comme une importante forteresse romaine du Bas-Danube, dont nous avons le témoignage le plus ancien, et comme le centre le plus ancien du romanisme entre le Danube et la chaîne des Balkans.

2. *ŒSCUS, CAMP DE LA XIe LÉGION CLAUDIENNE PENDANT LE RÈGNE DE TRAJAN*

Les guerres que Trajan a faites pour la conquête de la Dacie ont, dès le début, attiré sur le champ de bataille, parmi les autres armées, les troupes de la XIe légion Claudienne [1], qui jusqu'en 69 faisait partie de la garnison de la province de Dalmatie et se trouvait dans la Haute-Allemagne de 70 à 101 [2]. De la Pannonie, où la légion est venue vers 101, lors du commencement de la première guerre contre les Daces, elle a été transférée dans la Mésie inférieure, soit à cause du commencement de la deuxième guerre contre les Daces, soit à cause du besoin qui s'était fait sentir de renforcer l'armée de la Mésie inférieure, dont une légion avait été envoyée à l'Est, lors de la création de la province d'Arabie [3]. Les plus anciennes informations que nous avions jusqu'à présent sur la présence de la XIe légion Claudienne dans la Mésie inférieure, concernaient seulement les dernières années du règne de Trajan. Vers l'an 115, le nommé Micinius Natalis a quitté la XIe légion Claudienne pour rejoindre la XXIIIe qui, sans aucun doute, était alors en Pannonie, pour servir comme *tribunus laticlavus* auprès de son père, qui, en 115 au plus tard, est devenu gouverneur de la province de Pannonie supérieure [4]. D'après une autre inscription (*CIL*, VI, 32933), L. Paconius Proculus commandait un détachement (*vexillatio*) des garnisons de la Mésie inférieure et de la Dacie pendant les guerres de Trajan contre les Parthes (114). Il a été tribun militaire de la XIe légion Claudienne qui, à ce moment, devait être déjà dans la Mésie inférieure, pour que la formation d'une vexillatio tirée d'elle et d'une autre légion qui était en Dacie, y fût possible [5]. Mais, en plus de ces renseignements indirects, nous avons depuis peu un témoignage immédiat sur la présence de cette légion dans la Mésie inférieure pendant les dernières années de Trajan,

1. Ritterling, *RE*, XII, 1697; Patsch, *SBWA*, CCXVII, 1937, 60.
2. Van de Weerd. *Étude historique sur trois légions romaines du Bas-Danube*, 124 sqq. ; Ritterling, *RE*, XII, 1690 sqq.
3. Ritterling, *RE*, XII, 1698.
4. Ritterling, *AEM*, XX, 1897, 17, n. 1.
5. Ritterling, *RE*, XII, 1697 sq.

ce qui jusqu'à présent, autant que nous pouvons le savoir, n'a pas été utilisé pour l'histoire de la XIe légion Claudienne, ni de celle de Durostorum, d'où provient ce témoignage [1]. Sur l'inscription fragmentaire de Silistrie, où *XI CPF* est très visible, on peut lire probablement le nom du gouverneur de la Mésie inférieure [*Q. Roscio Mu*]*rena* [*Pompeio Falc*]*one*, qui a gouverné la province en 116-117 [2]. Cette inscription appartient indubitablement à l'époque de Trajan, et les titres honorifiques abrégés de la légion en sont la preuve, comme nous le verrons plus loin (v. p. 161). L'inscription de Silistrie éclaire aussi la question du camp occupé par la légion au temps de Trajan et d'Hadrien. En se fondant sur les inscriptions connues jusqu'à présent et concernant cette légion, — la plus ancienne date de l'époque d'Antonin le Pieux (145) [3], — Van de Weerd [4] et Ritterling [5] supposaient que Durostorum a dû être le camp de la légion dès son transfert de la Pannonie. Cette supposition ne repose pas sur des données sûres ; elle est fondée sur des considérations stratégiques et sur le fait que Durostorum est resté le camp de la légion jusqu'à la fin de l'antiquité [6]. L'inscription de Silistrie prouve que, dans les dernières années du règne de Trajan, la XIe légion Claudienne a été déjà réellement à Durostorum. Mais ceci ne donne pas lieu d'admettre que la légion s'est fixée à Durostorum aussitôt après son transfert de la Pannonie, c'est-à-dire vers 106.

En 1932, à Guiguen, village situé sur l'emplacement de la nécropole d'Œscus, a été trouvée, en fragments et sans doute *in situ*, une stèle funéraire d'un soldat de la XIe légion Claudienne. Nous en avons donné connaissance avec une description, mais sans photographie, dans le *Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare*, XIII, 1934, 451 [7]. L'inscription est la suivante :

C. Cornelius Iustus | *mil(es) leg. XI C. p. f. Moecia* | *Pel(agonia) mil(itavit) an(nis) XVI vix(it) an(nis) XXXV. Hic situs est.* | *C. Cornelius* | *Iustus f(ilius) f(aciendum) c(uravit) patri.*

La trouvaille d'une stèle funéraire d'un soldat de la XIe légion Claudienne à Oescus est un fait important pour l'histoire de la légion et de la ville. Pour pouvoir apprécier ce monument à sa

1. *RA*, 1936, II, p. 256, n. 14.
2. Stein, *Leg. Mös.*, 64.
3. *CIL*, III, 7474, cf. Stein, *Leg. Mös.*, 69.
4. *Ibid.*, 188 sq.
5. *Ibid.*, 1698.
6. Cf. Patsch, *SBWA*, CCXVII, 1937, 3, Anm. 3 ; cf. aussi p. 10.
7. *RA*, 1935, II, 225, n. 78 reprend la publication inexacte du *BIAB*.

juste valeur, il importe avant tout de fixer plus exactement l'époque à laquelle il appartient. En ce sens, l'inscription même fournit assez de témoignages. Il y manque la dédicace aux

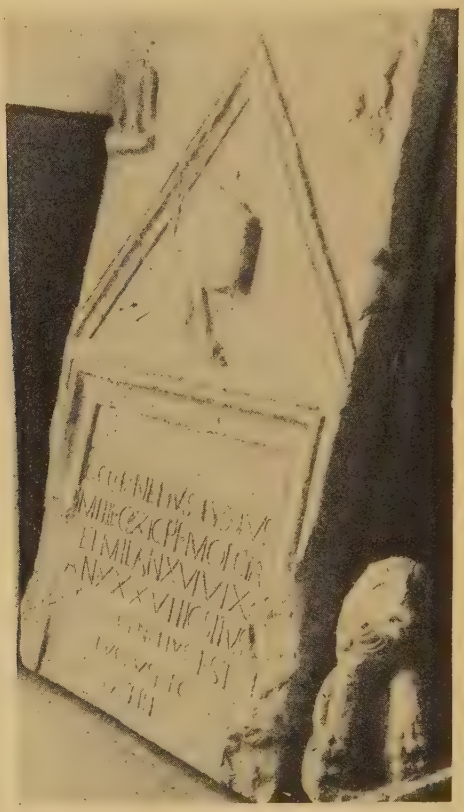


Fig. 2.

dieux infernaux, *D. M.*, ce qui est caractéristique pour les monuments funéraires de la Mésie du Ier siècle et du début du IIe [1]. La formule *hic situs est*, que nous trouvons ordinairement sous la forme abrégée *h. s. e.* sur les monuments de la Mésie du Ier siècle surtout et en partie de la première moitié du IIe, est inscrite en entier sur le monument en question [2]. Nous y avons

1. Dimitroff, *Stèles funéraires de la Bulgarie du Nord*, p. 13 sq. Un cas certain d'inscription funéraire du début du IIe siècle, sans *D. M.*, est l'inscription d'Artschar, *BIAB*, XIV, 1940-42, p. 273.

2. Ainsi que l'inscription funéraire du soldat de cette même légion, mort sous les Flaviens dans la Haute-Allemagne ; cf. Weynand, BIB, CVIII/XI, 1902, p. 215, n. 163.

aussi la formule qui l'accompagne souvent : *f(aciendum) c(uravit* [1]. Le soldat décédé porte ses *praenomen*, *nomen* et *cognomen*. Cette appellation des soldats avec les trois noms est conservée dans nos provinces jusque vers le milieu du IIe siècle, lorsqu'on commence à omettre le *praenomen* [2]. Dans l'inscription en question sont mentionnés, comme nous l'avons dit, la tribu et le pays natal, ce qui est un fait caractéristique pour les inscriptions funéraires du Ier siècle et, en partie, de la première moitié du IIe siècle [3]. Nous y avons aussi la désignatiou de la XIe légion Claudienne, dont l'abréviation des titres honorifiques est un indice qui nous permet de fixer la date, surtout si on prend aussi en considération les autres données épigraphiques. Sur l'inscription de la XIe légion Claudienne en Dalmatie, la légion ne porte pas de titres honorifiques jusqu'en 42. Lors de la proclamation de la République en 42 par le gouverneur de la province de Dalmatie, Lucius Arruntius Furius Camillus Scribonianus, proclamation qui échoua, d'ailleurs, la XIe et la VIIe légion qui, sans hésiter, étaient passées du côté de l'empereur Claude, reçurent le titre honorifique de *Claudia pia fidelis* [4] qu'on retrouve depuis lors sur les inscriptions, sous la forme abrégée de *CPF* [5]. Mais déjà pendant la deuxième moitié de son règne, la forme abrégée *CLPF* [6] commence aussi à faire son apparition. Par conséquent, l'abréviation *CPF* fixe d'une manière indubitable, pour la date de l'inscription en question, la fin du règne de Trajan comme *terminus ante quem*, ce qui est confirmé aussi par les autres données de l'inscription. La mort et l'enterrement à Œscus du soldat de la XIe légion Claudienne qui était

1. Dimitroff, *ibid.*, 17 sq.

2. Cf. *CIL*, III, 7449 de Mihaïlovgrad (155) où tous les soldats de la XIe légion Claudienne, au nombre de 76, ne portent pas de prénom. Pour l'appellation du citoyen romain par les *tria nomina*, v. Doer, *Röm. Namengebung*, 53 sqq., 67.

3. Cf. Dimitroff, *ibid.*, 16 sq., qui indique la littérature sur cette question. Le manque de filiation doit être expliqué par la similitude des noms, ou par le fait que le mort est le premier citoyen romain de cette famille. Cf. Cagnat, *Cours d'épigraphie*, 60, 1.

4. Dio Cass, LX, 15, LV, 23. Cf. Patsch, *SBWA*, CCXIV, 1933, 142 sq. avec la littérature en rapport.

5. Outre les inscriptions et les briques avec cette abréviation, provenant de la Dalmatie, de l'Allemagne et de la Pannonie, qu'on trouve chez Ritterling, *RE*, XII, 1694, 1697, 1705, cf. encore *RA*, 1926, II, 325, n. 69, 1945, II, p. 236 sq., n. 258, 260.

6. Sur l'inscription de Silistrie 116-117, *RA*, 1936, II, p. 256, n. 14, l'abréviation est encore *CPF*. Cette même abréviation se trouve aussi sur l'inscription d'un vétéran d'Apulum (Dacie), *CIL*, III, 971, que Ritterling, *RE*, XII, 1705, fait remonter à l'époque de Trajan, et qui date, d'après nous, de vers la fin de son règne. En général, pour l'abréviation du titre honorifique de la légion et pour son emploi cf. Ritterling, *RE*, XII, 1697, 1705.

en service et qui, ainsi qu'en témoigne l'inscription elle-même, n'avait pas été chargé de mission extraordinaire [1] et n'avait pas de liens de famille à Œscus, comme l'indique son origine macédonienne [2], constituent un témoignage de ce qu'au moment de sa mort toute la XIe légion Claudienne, où une partie d'elle, était en garnison à Œscus. La présence de la XIe légion Claudienne est confirmée aussi par les briques qu'on y a trouvées, et dont certaines ne sont pas publiées [3]. Elles portent le cachet de la légion avec l'abréviation déjà mentionnée *leg. XI C. p. f.* Avec une brique carrée du Musée de Bucarest dont le lieu d'origine est inconnu [4], ce sont les seuls spécimens connus jusqu'à présent dans la région du Bas-Danube qui portent cette abréviation. Les nombreuses briques avec le cachet de la légion qui ont été trouvées à Rjahovo (arr. de Roussé), à Toutrakan, à Popina (arr. de Toutrakan), Kadi-Keuï (Preslavetz) (arr. de Silistrie), Silistrie, Pliska [5], ou plus à l'Est, portent toujours l'abréviation *XI Cl.* (*p. f.*) ou *Cl. f*(*idelis*) et le nom du castel. Elles datent de l'époque qui suit celle de Trajan, lorsque la préfecture de la légion était à Durostorum, et que certains de ses détachements

---

1. Tel est le cas de quelques inscriptions de *beneficiarii*, *quaestionarii*, centurions et autres fonctionnaires envoyés à divers endroits, par ex. *CIL*, III, 12401, 14439, 771, 12440, 7554, 7558, *An. ép.*, 1908, n. 38, 1919 n. n. 15, 16, 18, 1939, n. 97; *AAR*, XXXIII, 1915-16, p. 672, n. 46, cf. Ritterling, *RE*, XII, 1698 sq.

2. Il est vrai qu'on a trouvé aussi ailleurs qu'à Œscus et à Durostorum des inscriptions funéraires de soldats de la XIe légion Claudienne, provenant d'époques postérieures, mais dans ces cas il s'agit toujours de soldats enterrés dans leur pays natal : Tchoumakovtzi (arr. de Béla-Slatina), *CIL*, III, 6130-7453 fin du IIe ou IIIe s. Le défunt est un thrace romanisé, ainsi que l'indique le nom d'un de ses fils (Suro). (Pareil cas pour un prétorien de Trajanovgrad (arr. de Pazardjik) de l'époque de Caracalla *CIL*, III, 7414.) De même, le soldat de la légion, enterré à Périnthe, était probablement originaire de cette ville, *AB*, XXIII, 1926, 200, n. 160 (IIe ou IIIe s.). L'inscription votive de Stara-Zagora (Kazarow, *Thr. R.*, p. 157, n. 916), érigée par un soldat de la XIe légion (IIe ou IIIe s.) indique probablement le lieu d'origine du soldat. Les inscriptions des vétérans de la légion, dispersés çà et là dans la Mésie inférieure, ne donnent pas d'indication, autant que nous sachions, sur la présence de la légion dans les lieux d'où ils proviennent. *Annuaire du Musée national de Sofia*, 1921, p. 213, n. 1, Riben, arr. de Pleven.

3. Maintenant au Musée de Guiguen. Cf. Frova, *Boll. Ist. naz. arch. est. dell' arte*, 11 (1948), 23.

4. *CIL*, III, 8073. Il est possible qu'elle provienne aussi de la rive du Danube opposée à Œscus. Maintenant au Musée de Bucarest, sans indication du lieu d'origine.

5. *Annuaire du Musée national de Plovdiv*, 1937-39, 122 sq., n. 6; *CIL*, III, 7619[b], 12526, 12527[111], *AEM*, XVII, 1893, p. 195, n. 60; *CIL*, III, 7619[a], 12525; *RA*, 1936, II, p. 256, n. 15; *AEM*, XIV, 1890, 16, n. 35; Kalinka, p. 341 sq., n. 457, 458; *CIL*, III, 14597[3]; *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, X, 1905, p. 261 (tab. LII, 1-8), 10 briques avec deux sceaux différents, *leg. XI Cl. p. f.* et *leg. XI Cl. f*(*elicis*) *Tram*(*ariscae*), cf. *Revue périodique* (en bulgare), LXVIII, 1907, p. 636 sq.

campaient le long du Danube aux lieux dont nous avons déjà parlé.

D'après les renseignements, dont nous disposons pour le moment sur l'histoire de la XIe légion Claudienne, nous pouvons rapporter, sans hésitation, le séjour à Œscus de cette dernière à l'époque de Trajan. Aucune des données de l'inscription ne s'oppose à cette conclusion [1]. A cause de la proximité de Novae, où la Ire légion Italique, dans le district militaire de laquelle se trouvait Œscus après le transfert de la Ve légion Macédonienne à Troesmis [2], avait établi son campement permanent pendant l'époque de Trajan et dans la suite, il serait peu logique d'admettre qu'un seul détachement de la XIe légion Claudienne fût resté à Œscus, alors que le gros de la légion était établi à

---

1. Le soldat, étant mort à l'âge de 35 ans, doit être né vers 75 et a dû s'enrôler dans la XIe légion Claudienne, au cas où il ne serait pas venu d'une autre légion vers 95, lorsque la légion se trouvait encore dans la Haute-Allemagne. Après l'Italie, la Macédoine est la province qui a donné le plus de soldats à la XIe légion Claudienne pendant son séjour en Dalmatie jusqu'en 69 (l'Italie 2, la Macédoine 4, la Gaule méridionale 3, l'Espagne 3, l'Asie Mineure 2; cf. Ritterling, *RE*, XII, 1703.) De la région de la Pélagonie, autour de Bitolj, lieu de naissance du soldat en question, est venu aussi un autre soldat de la même légion, *CIL*, III, 2017, qui avait servi en Dalmatie avant 42, et qui porte le même gentilice, cf. Ritterling, *ibid.*, 1704. D'autres soldats de la Macédoine, *CIL*, III, 2031, 14999, p. 43*, n. 394*3, 394*v (Ritterling, *ibid.*, 1692, rem.**). Il est vrai que sur les inscriptions funéraires, érigées à la mémoire de soldats de la XIe légion Claudienne dans la Haute-Allemagne et en Pannonie, on ne trouve pas de soldats originaires de la Macédoine (Ritterling, *ibid.*, 1703 sq.). Mais cela ne veut pas dire que pendant ce temps la légion ne recevait pas de soldats de cette province. Tout au contraire, à partir du règne de Vespasien, dans le recrutement de soldats des provinces romanisées, il y a un afflux aux dépens de l'Italie qui a été exclue de ce recrutement.

2. Le district militaire de la Ire légion Italique comprenait la moitié occidentale de la province de la Mésie inférieure, depuis sa limite avec la Mésie supérieure jusque vers Sexaginta Prista (Roussé), cf. Beuchel, *De legione I Italica Romanorum*, 77; Ritterling, *RE*, XII, 1411 sq. A l'Est se trouvait le district militaire de la XIe légion Claudienne. Le séjour d'un détachement (*vexillatio*) de la XIe légion Claudienne à Municipium Montanensium en 155 (*CIL*, III, 7449. L'inscription du *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, XIV, 1940-42, 270, n. 2, se rapporte, sans doute, à ce même séjour), qui se trouvait en ce moment dans le district militaire de la Ire légion Italique, n'a pas été de longue durée, étant donné qu'en 160 un détachement de la Ire légion Italique y est déjà installé (*CIL*, III, 12371), et ceci, en rapport, sans doute, avec l'absence de quelque détachement plus important de la Ire légion Italique ou des forces auxiliaires qui campaient à Municipium Montanensium. Tel peut être, par exemple, le cas de la guerre de Mauritanie (144-152) qui a été faite par Antonin le Pieux et dans laquelle ont pris part les *vexillationes* de la Pannonie et de la Haute-Allemagne, à côté des armées de l'Espagne, cf. Weinstock, *RE*, XIV, 2375 sq. La présence d'une *vexillatio* de la IVe légion Flavienne de la Mésie supérieure est mentionnée aussi, Ritterling, *RE*, XII, 1294 sq. Ritterling, *ibid.*, 1413, estime que la participation de la Ire légion Italique dans la guerre de Mauritanie est possible, mais non pas certaine.

Durostorum dès 106 [1]. Nous ne pouvons qu'admettre que toute la XIe légion Claudienne lorsque, d'après l'inscription de Silistrie, elle campait déjà à Durostorum (v. p. 159), a campé aussi quelque temps à Œscus dont la forteresse venait d'être évacuée par la Ve légion Macédonienne, transférée, immédiatement après la deuxième guerre contre les Daces, à Troesmis (Iglitza-Dobroudja du Nord), où il y a des renseignements sur son séjour pour l'année 112 déjà [2]. Le transfert de cette dernière ne doit pas être nécessairement mis en rapport avec l'établissement de la XIe légion Claudienne à Durostorum [3], où d'après Patsch, pendant ce temps, campait la IVe légion Flavienne [4] qui, après l'anéantissement de la Ve légion Alaudae en 86, a pris sa place à Durostorum [5] et a continué d'y rester au début des guerres contre les Daces. Son transfert à Singidunum (Belgrade) est l'œuvre de Trajan [6]. Le séjour à Œscus de la XIe légion Claudienne a duré quelques années, et la preuve en est que le besoin de bâtir s'était fait sentir. Le fait que nous ne connaissons encore qu'une seule inscription funéraire du soldat ne témoigne pas de la brève durée de son séjour.

Le séjour de 30 ans de la XIe légion Claudienne dans les provinces rhénanes est mentionné dans un peu plus de dix inscription funéraires de soldats [7], tandis que de son séjour de 5 ans en Pannonie nous n'avons qu'une seule inscription [8]. Le séjour de la VIIIe légion d'Auguste à Novae qui dura 24 ans (45-69) est attesté jusqu'à présent par une seule inscription funéraire de soldat trouvée dans son camp [9]. Même le premier séjour centenaire de la Ve légion Macédonienne à Œscus n'est mentionné que par trois ou quatre inscriptions militaires de Guiguen et de Tcheleï.

Ainsi à la lumière de ce fait nouveau de l'histoire d'Œscus la plus reculée, nous devons faire remonter son élévation au grade de colonie aux dernières années du règne de Trajan,

1. La légion a certainement pris part à la formation des diverses *vexillationes*, ce qui a eu lieu pendant diverses campagnes, par ex. la guerre de Trajan contre les Parthes (114), à laquelle a pris part aussi un détachement de la XIe légion Claudienne ; cf. Ritterling, *RE*, XII, 1413.
2. Patsch, *SBWA*, CCXVII, 1937, 189 sq.
3. Cf. *Klio*, VI, Beiheft, 65 sq.
4. Patsch, *ibid.*, 47.
5. Patsch, *ibid.*, 12 sq., 60.
6. Patsch, *ibid.*, 187, Anm. 3. Autre opinion dans Ritterling, *RE*, XII, 1542 sq. ; d'après lui, la IVe légion Flavienne a été avec Domitien et Trajan dans la Mésie supérieure.
7. Cf. Ritterling, *RE*, XII, 1694 sq.
8. *AEM*, X, 1886, 28 ; cf. Ritterling, *RE*, XII, 1697.
9. *BSAB*, III, 1912, 193 sqq., n. 2.

lorsque, avec le transfert de la XIe légion Claudienne, la cité a cessé d'être le siège d'une nombreuse garnison. Mais elle n'est pas restée, tout de même, sans troupes. On y a installé un détachement de la Ire légion Italique, séjournant à Novae. Les briques avec les cachets de cette légion, dont l'une de Boril (Béchli [1], rive gauche de l'Iskâr), ainsi que beaucoup d'autres d'Œscus [2], encore non publiées, en sont les témoignages.

B. Gerov.

1. Kalinka, n. 450.
2. Maintenant au musée de Guiguen.

NOTULAE PLINIANAE

V

Herba pessima nummuli (XVIII, 259).

La meilleure herbe de prairies, dit Pline, est le Trèfle, la pire est le *nummulus* : *pessima nummuli siliquam etiam diram ferentis,* après lequel la Prèle est également à détruire.

Qu'est-ce que ce *nummulus*? A noter que les Dictionnaires (Gœlzer, Theil, Gaffiot) n'en font pas mention, pas plus que l'*Index* de Littré.

Pourtant ce ne peut être qu'une plante commune et répandue, pour qu'elle soit signalée comme infestant les prairies. Et d'autre part, elle doit être dénuée de propriétés médicinales, puisque Pline n'en parle plus parmi les plantes douées de vertus thérapeutiques. Pour l'identifier, nous ne pouvons nous baser que sur son nom et sur le peu qui est dit de ses fruits.

Plante nuisible aux prairies, ressemblant par quelqu'une de ses parties à une petite pièce de monnaie, portant des fruits plus ou moins malfaisants (*diram*), c'est tout ce que nous en savons.

Mais cela peut nous suffire pour une identification au moins très probable.

Il existe, dans les prairies fraîches d'Italie comme de France, une plante dite « Monnoyère, Herbe aux écus, Nummulaire » (*Lysimachia Nummularia* L.), qui tapisse le sol de ses tiges couchées : ses feuilles arrondies ou elliptiques rappellent plus ou moins des pièces de monnaie. Mais ce ne peut être d'elle que parle Pline, car elle ne nuit pas le moins du monde aux prairies, et de plus, loin d'avoir des fruits dangereux, elle est presque toujours stérile. Il faut donc chercher ailleurs.

Or il existe, également fort commune dans les prairies tant de France que d'Italie, une plante, semi-parasite et polymorphe, qui leur est très nuisible. (Voir par ex. *Larousse agricole*, pl. XXXVI, Plantes nuisibles aux prairies, et article *Rhinanthe*.) Elle est très connue actuellement sous les noms vulgaires de « Crête-de-coq, Cocriste, Cocrète, Sonnette, Grillot », etc. C'est le Rhinanthe (*Rhinanthus* L., *Alectorolophus* Bœhmer, *Fistularia* Wettst.), de la famille des Scrofulariacées. Ses tiges dressées et carrées

peuvent s'élever à 80 centimètres. Ses racines s'implantent sur celles des Graminées. Ses fleurs jaunes, à deux lèvres inégales, donnent naissance à des fruits aplatis, de forme presque circulaire, larges d'environ 1 centimètre. A la maturité la tige noircit, les feuilles tombent, le calice s'élargit et devient d'un blanc ivoirin brillant, et les fruits, restés à l'intérieur, bruissent quand la tige est agitée. Les bestiaux n'y touchent ni en vert ni en sec. Les graines sont regardées comme insecticides.

C'est à la forme de ses fruits que la plante doit la plupart de ses noms vulgaires. Et ceux-ci sont volontiers empruntés à des noms de monnaies : « Pfennigkraut, Taler, Geld, Gröschel, Pennygrass, etc. ». Le populaire y voyait l'image de petites pièces d'argent ou de bronze.

Hermann Fischer (*Mittelalterliche Pflanzenkunde*, Munich, 1929, p. 13 et 258) a relevé, dans les glossaires manuscrits du xve s., provenant de monastères bénédictins, la mention du Rhinanthe sous le nom de « nummularia ».

Il est donc légitime de conclure que le Rhinanthe est aussi le *nummulus* de Pline.

Et voici un assez curieux détail qui montre que cette solution a dû déjà être aperçue par quelque botaniste moderne. Scopoli (1723-1788), né dans le Tyrol et professeur à Pavie, avait nommé le Rhinanthe hérissé *Mimulus Alectorolophus* (dans son *Flora Carniolica*, 2e éd., Vienne, 1772, t. I, p. 435). Voici l'intérêt de cette constatation : au lieu de *nummulus*, on lisait dans beaucoup de manuscrits *mimmulus* et c'est la leçon adoptée par beaucoup d'éditeurs anciens.

Ici pourrait se poser la question de la véritable identité de l'*alectorolophos* (XXVII, 40), dans lequel généralement on voit également le Rhinanthe. Mais c'est un problème qui exige une discussion spéciale.

VI

Alectoros lophos (XXVII, 40) n'est pas *Alectorolophos* L.

« L'*alectoros lophos*, que nous appelons en latin *crista*, a des feuilles nombreuses en forme de Crête-de-Coq, une tige grêle, des graines noires enfoncées dans des coques. On l'emploie en décoction sucrée au miel contre la toux. On l'emploie également contre l'obscurcissement de la vue : pour cela on introduit la graine entière dans l'œil ; elle ne le trouble pas, mais attire à soi le mal, puis change de couleur, de noire devient blanchâtre, se gonfle et en sort de soi-même. »

Impressionné par la similitude des noms, Littré (II, p. 231) assimile la plante de Pline au *Rhinanthus Crista-Galli* L., le Rhinanthe Crête-de-Coq, dit aussi Cocriste, Herbe-au-Coq, en raison de la forme de ses fleurs. Il a comme synonymes botaniques : *Alectorolophus grandiflorus* Wallr. et *A. parviflorus* Wallr. C'est dans cette plante que je crois pouvoir reconnaître le *nummulus* de Pline (XVIII, 259).

Mais ce ne peut être son *alectoros lophos*. En effet la graine de Rhinanthe n'est pas noire, mais jaune verdâtre ; elle est bien trop grosse pour pouvoir être introduite dans l'œil sans le léser ; elle ne possède pas de mucilage et par conséquent ne se gonfle pas à l'humidité. D'ailleurs la plante elle-même ne peut s'employer contre la toux.

Reste à chercher ce que peut être la *crista* de Pline. Les Dictionnaires donnent *crista gallinacea* comme étant le nom de la Verveine dans Apulée. Mais quelle Verveine ? Le latin *verbena* est des plus ambigus et s'est appliqué à des plantes méridionales très diverses.

Un meilleur point de repère nous est fourni par Matthiole dans son *Commentaire* de Dioscoride (*Opera omnia*, Bâle, 1674, t. I, p. 640). « *Italæ mulieres*, dit-il, *odorati Hormini seminis granum oculis caligantibus imponunt, nec ex oculo auferunt nisi caligine soluta.* » C'est exactement l'emploi décrit par Pline, emploi qui exige dans les graines la réunion de qualités et de conditions fort rares dans nos végétaux indigènes. D'autre part la persistance en Italie même de cet usage tel qu'il est décrit dans l'*Histoire Naturelle* est des plus suggestives.

Or la plante que Matthiole nomme *Horminum odoratum* est en fait, dit-il lui-même, la Sclarée (*Salvia Sclarea* L.), grande et magnifique Sauge très odorante, à graines noires mucilagineuses. Parmi les noms qu'on lui donnait au moyen âge, on relève celui de *gallitrichum* (Herm. Fischer, *Mittalt. Pflanzenkunde*, p. 282), repris au XIXe s. pour des espèces voisines par Jordan et Fourreau. Caspar Bauhin, dans son édition de Matthiole, citée ci-dessus, p. 639, dit lui-même de la Sclarée : « *Si seminis formam usumque perpendas Alectorolophos Plinii statuere poteris.* »

Cependant ici se présentent quelques difficultés, d'où sans doute les réticences de Bauhin. Les feuilles de la Sclarée peuvent difficilement être comparées à une Crête-de-Coq et sa tige est robuste ; elle peut atteindre l'épaisseur de 1 centimètre et dépasser 1 mètre en hauteur, ce qui ne concorde guère avec le texte plinien. Mais il faut savoir qu'il existe tout un groupe de Sauges, voi-

sines de la Sclarée, et en partageant la plupart des propriétés, en particulier la forte proportion de mucilage dans les graines. L'une d'elles a les feuilles assez petites, très irrégulièrement découpées aux bords en lobes obtus, assez facilement comparables à une Crête-de-Coq. C'est la Sauge-Verveine (*Salvia Verbenaca* L.), donc selon toutes vraisemblances le *crista gallinacea* d'Apulée ; c'est aussi le *Gallitrichum* de Jordan. Plante de taille médiocre, à tige souvent simple, répandue dans toute la région méditerranéenne, sur le talus, les coteaux secs, au bord des chemins, dans les endroits herbeux, elle y fleurit tout l'été. Multiforme, elle y revêt des aspects assez variables pour avoir reçu plusieurs noms spécifiques secondaires : *Salvia controversa* Ten., *S. horminoïdes* Fourr., *S. clandestina* L., *S. multifida* Sibth et Sm., etc. Ce sont autant de formes que l'on ne distinguait pas encore au temps de Matthiole et que, sans aucun doute, il confond avec sa Sclarée, son *Horminum majus* ou *odoratum*.

La conclusion ne me semble pas douteuse : l'*alectoros lophos* de Pline est une Sauge, du groupe *Verbenaca* ou Sauge-Verveine.

VII

L'Éponge végétale (XX, 13).

« On rencontre également un autre Concombre à l'état sauvage, nommé par les Grecs σομφὸς, vide de substance, d'où son nom, épais d'une longueur de doigt, croissant exclusivement dans les rocailles. Mâché, il donne un suc excellent pour l'estomac. »

Si bref que soit ce texte, il est précieux, parce qu'il paraît bien être la plus ancienne mention, dans nos textes, des *Luffa* L., dites Courges éponge, Courges torchon et Torchon. Ce sont des Cucurbitacées dont la pulpe disparaît graduellement pendant le développement, de sorte qu'à la maturité, il ne reste qu'un réseau de fibres élastiques qui peuvent servir d'éponges végétales.

Il en existe plusieurs espèces. Le *Luffa cylindrica* (L.) Rœm. (*L. Ægyptiaca* Mill.), dit aussi Pétole, a fort bien pu être connu, au moins indirectement, de Pline, car il était cultivé dans l'ancienne Égypte, tant pour son fruit, comestible estimé quand il est jeune, que pour ses feuilles, qui se mangeaient comme légume.

Ce fruit, cylindrique, atteint à la maturité une longueur de 20 à 80 centimètres sur 5 à 8 de diamètre.

J'ai traduit « épais d'une longueur de doigt ». Mais même en

maintenant à *digitalis* le sens de « gros comme le doigt », on peut appliquer le texte au *Luffa*, puisque c'est à ce stade de son développement qu'il est comestible.

VIII

Le Seka-Kul ? (XX, 33).

« Les Syriens, très habiles horticulteurs, cultivent une plante très semblable à la Carotte sauvage, mais plus grêle et plus amère. On l'appelle *gingidion*. On la mange crue et cuite avec grand profit pour l'estomac. »

Cette plante, alimentaire en même temps que médicinale, ne répond nullement à *Daucus Gingidium* L., ramassis de formes hétérogènes, qui d'ailleurs ne croît pas en Syrie, ainsi que l'a démontré Thellung (in Fedde, *Repertorium specierum novarum*, 1926. Cf. Hegi, *Illustrierte Flora*, V, II, 1508).

Mais il existe en Syrie, en Arménie, en Anatolie, où on la cultive encore aujourd'hui, une Ombellifère estimée des Arabes presque à l'égal du Ginseng en Extrême-Orient. C'est celle que Naudin appelait « Panais de Syrie », dont la racine possède une saveur très agréable, tenant, paraît-il, à la fois du Panais et de la Carotte.

Pour que la réputation d'une plante cultivée en Syrie, mais ni en Grèce ni à Rome, soit parvenue à Pline, il faut admettre qu'il s'agit d'une espèce de renommée exceptionnelle. C'est le cas de ce « Panais de Syrie », nommé dans le Turkestan Schekakul. Son nom botanique actuel est *Malabaila Sekakul* Russ. (Noms périmés : *Pastinaca Schekakul* Russ., *P. dissecta* Vent., *Tordylium suaveolens* Del.).

Le nom de *Malabaila* peut paraître quelque peu barbare. C'est celui du comte Malabaila von Canal, ancien directeur du Jardin Botanique de Prague, auquel Hoffmann a dédié ce genre d'Ombellifères.

Ventenat a donné du Sekakul un dessin (Pl. 78, de sa *Description des Plantes du Jardin de Cels*, Paris, 1800), d'après les exemplaire obtenus par Cels de graines envoyées d'Alep.

IX

L'huile d'Orties (XV, 30).

En parlant des huiles médicinales et des diverses macérations huileuses, Pline en vient à dire qu'en Égypte on fabrique beau-

coup d'huile avec la graine de Navette, avec [le rhizome] de l'herbe appelée *chortinon*, c'est-à-dire vraisemblablement l' « Herbe à Chameau » (*Cymbopogon Schœnanthus* Spreng.), dont l'essence est utilisée depuis fort longtemps par les Arabes. Il ajoute que l'on en retire également du Sésame, et enfin d'une Ortie spéciale qui donne l'« huile cnidienne » (XV, 30).

Revenant aux propriétés des Orties (XXII, 31), il ne manque pas de rappeler ce passage du L. XV, qu'il considérait sans doute un peu comme une découverte personnelle.

On est donc porté à rechercher quelle espèce d'Ortie peut bien constituer, en Égypte, une plante oléagineuse. Pas une Ortie vraie, évidemment, car les graines de ces plantes ne contiennent aucun principe huileux. Et l'on se demande s'il s'agirait là d'une tout autre espèce, productrice d'huile, et ne ressemblant que très lointainement à nos Orties, par exemple, du *Guizotia oleifera* D C. d'Abyssinie.

La vérité est plus simple et la découverte de Pline ne repose que sur un contresens. Dioscoride (I, 43) explique le mode de préparation de l'huile médicinale, violemment purgative, au « grain de Gnide », c'est-à-dire à la graine de Garou (*Daphne Gnidium* L.), arbrisseau abondant en Grèce. Cette huile drastique, bannie de la pharmacopée dès le temps de Matthiole, était dite κνιδέλαιον. Or κνίδη est le nom de l'Ortie ; de là la méprise de Pline. Et s'il place en Égypte son huile d'Ortie, c'est qu'aux lignes suivantes, Dioscoride signale l'usage alimentaire, en Égypte, de l'huile de Navette.

X

Les trois *halimus* (XXII, 73-75).

L'*halimos*, dit Pline, est l'objet de grosses incertitudes parmi les auteurs.

Pour les uns, c'est un arbrisseau buissonnant, touffu, blanchâtre, inerme, à feuilles semblables à celles de l'Olivier, mais plus molles, qui se consomment cuites. Ici pas d'hésitation, il s'agit de l'ἅλιμος de Dioscoride (I, 120), nettement reconnaissable dans l'*Atriplex Halimus* L., notre Pourpier de mer, répandu sur le littoral de la Méditerranée et de l'Océan.

D'autres y voient, continue Pline, une plante du littoral, salée, à feuilles cylindriques allongées (*in rotunditatem longis*), excellente comme légume. Ils y reconnaissent en outre deux espèces, une dure et une tendre (*silvestre* et *mitius*). Je ne crois pas que l'on puisse traduire ici *silvestre* par « sauvage », et *mitius* par

« cultivé » pour la simple raison que les espèces halophiles, comme celles dont il est question, ne peuvent vivre que dans les sols pénétrés de sel marin et sont à peu près totalement incultivables. D'autre part, un des sens premiers de *mitis* est : « tendre », « doux ». Cf. le *mitius*, « blet », des dialectes italiens (Ernout et Meillet, v° *mitis*). Aussi n'hésitai-je pas à reconnaître, dans ce second *halimus*, la Salicorne, avec ses deux espèces principales, l'herbacée (*Salicornia herbacea* L.) et la sous-ligneuse (*S. fruticosa* L.), cette dernière répondant au *silvestre genus* de Pline, et la précédente au *mitius*. Ce sont des plantes abondantes sur tous les terrains salés. « De tout temps, dit D. Bois (*Plantes alimentaires*, t. I, p. 415), les pousses charnues et tendres de cette Salicorne [herbacée] ont été utilisées, chez nous comme dans divers pays, pour la préparation de pickles, confites dans du vinaigre. Elles sont aussi, parfois, cuites pour la table, en Angleterre... Elle valent les Haricots verts, autrement dit les légumes frais. »

Enfin, Pline ajoute que Cratevas a parlé d'une troisième sorte d'*halimus*, à feuilles plus longues, plus hérissées, à odeur de Cyprès, et qui croîtrait surtout au pied des Lierres. Cette « odeur de Cyprès » oriente nettement la recherche vers la Camphrée de Montpellier ou Camphorine (*Camphorosma Monspeliaca* L.), qui répand, au froissement, une forte odeur de camphre. C'est un sous-arbrisseau buissonnant, de la zone littorale méditerranéenne, répandu depuis l'Espagne jusqu'en Asie centrale sous de très nombreuses formes affines. Mais, bien que littorale, la plante n'est nullement liée aux sables baignés par le flux : elle croît sur les pelouses sèches, les terres arides, dans les endroits incultes, au pied des chemins. On peut donc très bien la rencontrer « au pied des Lierres », si tant est que tel soit le texte de Cratevas et qu'il n'y ait pas, sur ces mots, quelque méprise de Pline.

XI

Aspalathus et Arc-en-ciel.

Pline mentionne l'*aspalathus* à diverses reprises, sans que peut-être tout ce qu'il en dit soit d'une parfaite cohérence. D'ailleurs cette plante a tenu une certaine place dans la littérature grecque. Outre ce qu'en rapportent Théophraste (*Hist. Pl.*, IX, VII, 3) qui la compte parmi les ἀρώματα, lui attribue un parfum astringent (*Odor.*, 25 et 33) et la nomme également ἐρυσίσκηπτρον ; et Dioscoride, qui lui consacre le ch. 19 du L. I ;

Platon lui fait jouer un rôle dans les châtiments infernaux, au cours de la fameuse vision de Er, fils d'Armenios (*République*, 616 [a]) ; Théognis (v. 1193) en tire une comparaison vraiment drastique — et mal comprise ; Aristophane, Phérécrate, Théocrite, d'autres encore la nomment et montrent ainsi qu'elle était généralement connue.

Pline en parle d'abord assez longuement au L. XII, 110, parmi les arbres étrangers producteurs de parfums : « L'*aspalathos* naît en Égypte ; c'est un arbuste épineux, blanchâtre, à fleurs roses, dont la racine est recherchée pour la parfumerie. On l'appelle aussi *érysisceptre* ou simplement *sceptre*. On raconte que tout arbuste sur lequel se pose l'arc-en-ciel acquiert une fragrance égale en douceur à celle de l'aspalathe, mais que, si la chose arrive à l'aspalathe, sa suavité en devient inexprimable. »

Nous avons déjà dans ce texte des éléments essentiels auxquels n'ajoutera rien la présence de l'Aspalathe dans le « parfum du Lis » (L. XIII, 12) et dans celui, bon marché, des gymnases (L. XV, 30).

Arbuste épineux à fleurs roses, dit Pline. Il faut donc rejeter d'emblée toute une série d'identifications couramment proposées : d'abord celles avec les Genêts, qui sont à fleurs jaunes (*Genista horrida* DC, d'Espagne et des Pyrénées ; *G. aspalathoïdes* Lmk., de notre Midi ; *G. acanthoclada* DC, de Grèce et d'Asie Mineure). Ils ne possèdent d'ailleurs aucun titre à figurer parmi les plantes à parfums. Si le *G. Canariensis* L. est odorant, il n'est pas épineux et ne croît qu'aux Canaries.

Plus inadmissibles encore les identifications avec les *Convolvulus scoparius* L. et *C. virgatus* Webb., de Ténériffe, ces Liserons comptant parmi les plantes les plus inoffensives qui soient.

Au L. XXIV, § 111 à 113, Pline revient sur l'*aspalathus*, et cette fois parmi les producteurs de gommes. Les parfumeurs espagnols utilisent une plante de ce nom (§ 111). Il n'est pas douteux qu'en Orient existe une épine sauvage arborescente de même dénomination (§ 111). Il y a également, dans les îles de Nisyros et de Rhodes, un arbuste plus bas et non moins épineux, que certains nomment *érysisceptre*, d'autres *phasganon*, et d'autres encore, en Syrie, *diaxylon* (§ 112). Il est rougeâtre ou violacé sous l'écorce, croît en de nombreux endroits, mais n'est pas odorant partout (§ 113) et là-dessus Pline rappelle l'effet attribué à l'arc-en-ciel.

Il semble bien, qu'en plus de ces traits, il attribue à un *aspalathus*, au § 111, l'emploi en guise de carde des épines fixées à l'*aena*, la brosse à foulons.

L'essentiel, en tout cas, de ces derniers paragraphes est tiré de Dioscoride (I, 19) qui situe la patrie de son ἀσπάλαθος, en plus de Nisyros et Rhodes, en Syrie et à Istros, vraisemblablement la ville de Crète, qu'Artemidore appelait aussi Istrona (W. Smith, *Dictionnaire Biog., Myth. et Géog.*), plutôt que l'Istros danubien, fort éloigné des régions précédentes.

C'est un arbrisseau, dit Dioscoride, hérissé d'épines nombreuses, dont usent les parfumeurs pour épaissir les pommades. Il en existe une première sorte rougeâtre sous l'écorce, et une seconde, blanchâtre et inodore.

Que l'ἀσπάλαθος soit un arbrisseau violemment armé et offensif, c'est ce que savait fort bien Platon, lorsqu'il décrit au L. X de sa *République* (616 ª) le supplice d'Ardiée et des criminels de même acabit : « Des personnages hideux, et qui paraissaient tout de feu, leur lièrent les pieds, les mains, la tête, et après les avoir jetés à terre et écorchés à force de coups, les traînèrent hors de la route à travers les *aspalathes* ensanglantés... » [1].

A. Croiset loue la vigueur d'expression avec laquelle ce vieux pessimiste de Théognis parle de la mort ; mais combien sa traduction affadit les vers qu'il cite ! « Mon désir, dit Théognis, ce n'est pas d'être couché après ma mort sur un lit royal ; c'est pendant ma vie que je veux du bonheur. Quand on est mort, une *natte*, pour s'y coucher, vaut un tapis ; qu'importe alors que le lit soit dur ou moelleux ? (v. 1191-1194). » (*Hist. Litt. Grecque*, t. II, 3e éd,, 1913, p. 159.)

Une *natte* ! pour rendre ἀσπάλαθοι ! ces plantes hérissées de vrais coutelas ! Car c'est ainsi qu'on les appelait encore : φάσγανον (Pline, XXIV, 112), épée et coutelas ! Leur autre nom, ἐρυσίσκηπτρον, donné par Dioscoride et Pline, n'a pas une valeur moins physionomique : ces plantes avaient un tronc assez grêle, puisqu'on les comparait à un bâton.

Armature faite de longues et redoutables épines, tige assez grêle, taille peu élevée, fleurs roses, production balsamique sous forme de gomme, aire de développement spécifiquement méditerranéenne, mais surtout méditerranéenne orientale ; cet ensemble de traits nous rapproche, semble-t-il, de la solution : il caractérise en effet les Astragales, de la section *Tragacantha*, les producteurs de gomme adragante.

Chez ces plantes, de la famille des Légumineuses-Papilionacées, les feuilles, composées de nombreuses folioles assez étroites,

1. Je substitue, dans la traduction Saisset, *aspalathes* à ronces, qui affaiblit singulièrement le sens et ne peut rendre ἀσπάλαθος.

se prolongent en une longue épine, qui persiste après que ces folioles sont tombées, de sorte que l'arbrisseau est tout hérissé de dards rigides et allongés. Il est de plus garni de poils blancs qui lui donnent la teinte blanchâtre signalée par Pline (XII, 110) [1].

Ces Astragales épineuses sont très nombreuses, plus de 150 espèces, cantonnées presque toutes dans la région orientale de la Méditerranée et en Asie occidentale, depuis la Grèce jusqu'à la Perse orientale. Sur le nombre, une bonne douzaine seulement exsudent de la gomme, dont trois croissent en Grèce (*Astragalus Parnassi* Boiss. var. *Cyllenea* Boiss., abondant sur le mont Kyllène; *A. Creticus* Lmk., de Grèce et de Crète; *A. verus* Oliver, qui se rencontre depuis la Grèce jusqu'à la Perse), mais leur production est peu importante. Les espèces qui fournissent le marché de gomme adragante sont, mise à part la demi-douzaine d'Astragales uniquement propres à la Perse, l'*A. gummifer* Labill., l'*A. microcephalus* Willd., et l'*A. Kurdicus* Boiss. dont l'aire géographique coïncide avec celle indiquée par Dioscoride et Pline : Rhodes, sud-ouest de l'Asie Mineure, Syrie.

Partant de ces faits, nous pouvons maintenant examiner leur aspect légendaire. La gomme adragante est totalement inodore ; mais comme elle entrait dans la composition des parfums et des pommades, par exemple, du parfum au Henné (XIII, 12), elle tenait une certaine place en parfumerie. C'est la racine de certaine espèce qui est dite balsamique par Pline (XXIV, 111), mais c'est la tige, semble-t-il, chez Dioscoride. Tous deux par ailleurs s'accordent à affirmer que certaines touffes sont odorantes, tandis que d'autres ne le sont pas. Matthiole (sur Dioscoride, I, 19) leur fait curieusement écho : il déclare avoir reçu de Chypre des fragments de tige attribués à l'Aspalathe et, en même temps l'avis que, d'après les Chypriotes, « sur cent plantes d'Aspalathe, on en trouve à peine deux ou trois qui soient odorantes ».

Le fait s'expliquerait assez facilement par la multiplicité des espèces d'Astragales, fort difficiles, sinon impossibles, à distinguer avec les seuls critères des Anciens, les unes exsudatrices de gomme, les autres non. Il se pouvait fort bien aussi que, pour ces produits orientaux, qui arrivaient sur les marchés des *unguentarii*, quelques-uns seulement du colis aient contracté l'odeur balsamique par l'effet du voisinage avec d'autres drogues odorantes.

---

1. Pour se faire une idée plus nette des ces Astragales, le lecteur pourrait avantageusement en chercher une gravure, soit simplement dans le *Larousse* en 7 volumes (Astragale de Crète), soit dans les ouvrages spéciaux comme la *Flore complète* de Bonnier, pl. 142, ou les traités de Botanique médicale (Beille, Planchon, etc., au mot *Astragale*).

Enfin il ne faut pas oublier les boniments des vendeurs, toujours prêts à hausser les prix en attribuant des circonstances merveilleuses et des obstacles difficiles à surmonter dans la récolte de leurs produits. Il n'est que de songer aux détails rapportés par Pline, au L. XII, pour la production et la récolte de l'Encens, du Cinnamome et de la Cannelle.

Peut-être faut-il attribuer à la même origine l'action attribuée à l'arc-en-ciel. Elle permettait d'expliquer l'absence de toute odeur dans l'immense majorité des produits offerts et la fragrance accidentelle de quelques-uns, imprégnés de celle d'éléments étrangers au cours du transport.

Encore faut-il remarquer que Pline n'énonce ces effets de l'arc-en-ciel qu'avec précaution : *tradunt*, dit-il (XII, 110), comme il le fait assez fréquemment, à la fin de ses paragraphes, pour compléter les assertions qu'il regarde comme assurées, par celles, surtout d'ordre magique ou superstitieux, qu'il ne donne que par acquis de conscience.

P. Fournier.

Poinson-lès-Grancey, Haute-Marne.

LE PARISINVS LATINVS 6370 ET LE TEXTE DES *COMMENTARII* DE MACROBE

On sait qu'il n'y a pas actuellement d'édition vraiment critique de Macrobe.

Eyssenhardt, dans ses éditions [1], choisit comme manuscrits fondamentaux un Parisinus (lat. 6.371) et deux Bambergenses (M. IV. 15. F., n. 4 pour les *Commentaires*, M. L. V. 5, n. 9 pour les *Saturnales*). Nous ne songeons pas à contester l'importance fondamentale de ces manuscrits. Mais, comme il n'avait pas fait une étude assez large de la tradition ni classé les manuscrits très nombreux, le choix d'Eyssenhardt n'avait pas un fondement critique assez solide, et n'était confié, après tout, qu'au hasard. Il ne profita pas assez du travail de Ludwig Jan [2], qui avait collationné ou fait collationner un nombre considérable de manuscrits et d'éditions, et qui avait commencé, bien que très vaguement, à les classer. La tâche qui s'imposait, était de continuer ce travail long et difficile. Eyssenhardt préféra le simplifier. Un examen superficiel des manuscrits des *Saturnales* [3] permit à Wissowa de mettre en évidence l'importance fondamentale qu'ont pour l'établissement du texte certains manuscrits de Naples, de Rome, de Florence. D'autres défauts très graves furent remarqués par Wissowa : Eyssenhardt n'avait pas assez utilisé, pour les passages cités par Macrobe, les autres citateurs anciens. Les références étaient souvent erronées. J'ajoute qu'Eyssenhardt avait négligé la tradition indirecte médiévale. Après Eyssenhardt, on a cherché à expliquer le texte de Macrobe plutôt qu'à en faire l'histoire. Une édition vraiment critique serait nécessaire ; mais il faut commencer presque « à zéro », car il faut recenser les manuscrits, les collationner (il y en a partout

1. La première fut publiée en 1868, la 2e en 1893.

2. Macrobii opera, Quedlinburgi et Lipsiae, vol. I (*Comm.*), 1848, vol. 2 (*Sat.*), 1852.

3. Georg Wissowa, compte rendu de la 2e édition d'Eyssenhardt, *Woch. für Klass. Philol.*, 12 (1895), col. 681 sqq. ; L. Müller, *Handschriftliches zu Macrobius*, dans *Berl. Phil. Woch.*, 15 (1895), col. 27 sq., col. 60 sq.

en Europe), les classer, et enfin établir le texte. Wissowa a vu que la collation d'Eyssenhardt n'est pas toujours exacte ; on va voir que celle de Jan (il s'agit souvent de collations faites pour Jan par d'autres) l'est encore moins. Il faut donc collationner à nouveau les manuscrits déjà étudiés.

Je vais examiner l'importance que présente pour l'établissement du texte des *Commentarii* le manuscrit lat. 6370 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Jan, qui lui donne le sigle P_4, le fit collationner par Théodore Pressel dans de nombreux passages où il en sentit le besoin. Il en comprit vaguement l'importance[1], mais, comme d'ailleurs pour tous les manuscrits dont il se servit, il ne chercha pas à lui donner sa juste place. Jan n'était pas Lachmann. Le manuscrit a été soigneusement étudié du point de vue paléographique par Leslie Webber Jones, un assistant de E. K. Rand, qui nous en a donné une description très précise[2]. C'est un manuscrit du IXe siècle en minuscule caroline de 112 feuillets avec 21 lignes par page ; il mesure 287 millimètres sur 245 et semble dépendre du *scriptorium* de Tours. M. Jones y distingue quatre mains : A : 1^r^-4^r^, l. 3 à partir de la marge inférieure ; B : 4^r^, l. 3 à partir de la marge inférieure-47^r^, l. 2 ; 48^r^, ll. 1-2 ; 110^v^-112^v^ ; C : 48^r^, l. 9-67^v^ ; D : 47^v^, l. 3 jusqu'à la fin du feuillet, 48^r^, l. 3 première moitié, et ll. 4-8 ; E : 68^v^-110^r^. Mais M. Jones n'est pas sûr de la distinction entre B et C, et il reconnaît que c'est probablement la même main qui réduit « les blancs » (elle les réduit à nouveau en 66^v^, 67^r^ et 67^v^). On sait qu'avec la caroline, qui est si uniforme, la distinction des mains est très difficile et incertaine. D'après une remarque (orale, à ce qu'il me semble, puisqu'il n'existe aucune référence) que M. Charles Henry Beeson fit en août 1931, la main C serait celle de Lupus Servatus, abbé de Ferrières (mort vers 865). C'est aussi la main C qui a corrigé le manuscrit ; les corrections sont écrites sur des grattages, ce qui est dans les habitudes de Loup de Ferrières. Ce personnage, qui est certainement un des philologues les plus cultivés et les plus intelligents du moyen âge avant le XIVe siècle, a été reconnu comme le réviseur du manuscrit Bernensis 366 contenant Valère Maxime, comme la main B et le réviseur du manuscrit lat. 7774 A de la Bibliothèque Nationale de Paris (*Verrines* et *De Inventione* de Cicéron), comme le scribe du Codex Pithoeanus de Tite-Live (Bibl. Nat. de Paris, lat. 5726), du Vat.

1. *Melioribus certe hic codex est adnumerandus*, vol. I, p. LXXV.
2. E. K. RAND, *The earliest Book of Tours*, The mediaeval Academy of America, Cambridge (Massachussets), 1934, p. 100 sq.

Reg. 597 contenant Aulu-Gelle, du Harleianus 2736 contenant le *De Oratore*. Ce dernier manuscrit a été étudié du point de vue paléographique, avec une exactitude admirable, par M. Beeson [1]. Cependant, tant que le paléographe américain n'aura pas achevé ses travaux sur Loup de Ferrières, on ne pourra pas juger avec sûreté de l'identification de la main C de notre manuscrit avec celle de l'abbé philologue. Il semble que dans le manuscrit de Macrobe et dans le Codex Pithoeanus de Tite-Live les abréviations soient beaucoup moins fréquentes que dans le Harleianus décrit par M. Beeson et que les signes employés pour les corrections ne correspondent pas exactement. Il faut ajouter que le scribe n'a pas l'habitude de reporter en marge les mots qui l'intéressent particulièrement ; il est vrai que le Harleianus pouvait servir à Loup pour l'enseignement, ce qui n'arrivait pas pour tous les manuscrits. Il faut encore remarquer que le réviseur de notre manuscrit emploie fréquemment le point-virgule (*periodus*), ce que ne fait pas le copiste du Harleianus. Le manuscrit de Macrobe, même dans la partie attribuée à Loup, diffère notablement du Harleianus et, s'il lui doit être en partie attribué, se situe, dans le développement de l'écriture de l'abbé, à un stade assez éloigné de celui que représente le Harleianus.

Les arguments externes sont nettement en faveur de l'attribution à Loup. Dans une lettre adressée à un certain Adalgaudus, qui semble être un personnage de la région d'Orléans (d'après Sprotte, il serait l'abbé de Saint-Benoît-sur-Loire), Loup écrit : *Habeo vero tibi plurimas gratias, quod in Macrobio corrigendo fraternum adhibuisti laborem, quamquam librum cujus mihi ex eodem folium direxisti, praeoptarem videre. Est enim revera venerabilis et exactissimae diligentiae* [2]. Nous savons donc que Loup avait un manuscrit de Macrobe et qu'il l'a corrigé ; que son ami Adalgaudus en possédait un autre qui semblait à Loup plus exact que le sien. Mais il est bien difficile de préciser comment Adalgaudus lui a prêté dans la correction une aide fraternelle. On ne peut pas penser, évidemment, que Loup ait demandé à Adalgaudus de lui collationner le manuscrit dans des

1. *Lupus of Ferrieres as scribe and text critic, a study of his autograph copy of Cicero's De Oratore*. The mediaeval Academy of America, Cambridge (Massachussets), 1930. Dans ce même volume, p. VII sq., on trouvera les références relatives aux autres manuscrits sur lesquels Loup a travaillé.

2. Loup de Ferrières. *Correspondance*, éditée et traduite par Léon Levillain, Paris, t. I, 1927, lettre 21, p. 110. On date la lettre de la fin de 840 ou du commencement de 841, mais il faut reconnaître que les arguments qui appuient la datation sont assez faibles. Pour les renseignements sur Adalgaudus et pour la datation, voir le commentaire de Léon Levillain.

passages pour lesquels il avait des doutes, et qu'Adalgaudus lui ait transmis les leçons. Cela peut se faire — bien que parfois avec des conséquences scientifiques peu souhaitables — lorsqu'il y a un système de citation assez précis, mais cela était impossible à l'époque carolingienne. L'expression *fraternum... laborem* se réfère-t-elle, avec une exagération de courtoisie, à l'envoi du feuillet détaché ? Loup a-t-il reçu après le manuscrit important qu'il désirait, et corrigé par collation son propre manuscrit ? ou bien a-t-il été toujours obligé de corriger de son cru ? Voilà des questions auxquelles nous ne sommes pas en mesure de répondre [1].

Six scholiastes, d'après M. Jones, ont travaillé sur le manuscrit ; les trois premiers, qui paraissent déjà en 1^{v}, sont respectivement des xe, ixe et xve siècles, le quatrième, qui paraît en 2^{r}, est du xiie ; le cinquième, qui paraît en 3^{r}, du xe ; le dernier (31^{r}, 32^{v}), du xve. M. Jones date le manuscrit des alentours de 820.

Ce que je me propose ici, c'est de voir quelle valeur a le manuscrit pour l'établissement du texte de Macrobe [2]. Je n'ai collationné que les trois premiers chapitres du premier livre et le premier du deuxième livre. Mais les résultats sont si évidents qu'en attendant d'en donner une collation complète, je crois utile de mettre en relief la valeur du manuscrit dans la tradition des *Commentaires*. Comme il est du ixe siècle, il est antérieur aux deux manuscrits employés par Eyssenhardt P et B, qui sont tous les deux du xie siècle.

Voici quelques importants passages où notre manuscrit, P_4 de Jan, donne la leçon juste, tandis que P et B nous donnent une leçon corrompue :

1, 1, 9 ultim' P ultimus B ultimo P_4
1, 2, 19 uisas P B uiso P_4
ludere prostrantes P uidere prostrantes B uidere prostantes P_4
1, 3, 12 referuntur P B refertur P_4

1. La notice sur l'envoi du feuillet détaché me pousse à une hypothèse à laquelle je ne veux pas attacher d'importance. D'après M. Jones, les feuillets 108 et 109 seraient insérés après coup à la place des deux feuillets arrachés. On peut penser que Loup, ayant reçu d'Adalgaudus le feuillet du manuscrit qu'il croyait plus correct, l'a recopié et a inséré cette copie à la place des feuillets correspondants dans son propre manuscrit. Les feuillets présentent en comparaison du reste du manuscrit un nombre considérable d'abréviations et semblent donc d'une autre époque.

2. Outre les *Commentaires*, le manuscrit, qui est mutilé, contient dans le dernier feuillet le commencement des *Saturnales* jusqu'au paragraphe 6. Étant donné que le texte des *Saturnales* est malheureusement si peu étendu, je ne parlerai du manuscrit que par rapport aux *Commentaires*.

Les mots grecs sont plus corrects :

1, 2, 14 ΤΑΤΑΘΟΝ *** ΠΡωΤΟ·ΠΑΝΤΟΝ P
ΤΑΓΑΘΟΝ qui ΠΡωΤΟΝ ΑΙ B
ΤαΓαΘΟΝ qui ΠΡωΤΟΝαΙΤΙΟΝ P_4

1, 3, 2 ΟΡωΜΑ P ΟΡΟωΛ B ΟΡ$\overset{\omega}{\text{α}}$Μα P_4
(la correction est de la main d'un scholiaste).

L'orthographe aussi est plus correcte :

1, 1, 2 sperarum P B spherarum P_4
1, 1, 6 ammonemur P B admonemur P_4
1, 1, 9 pamphilus P B pamphylus P_4
1, 2, 7 adortationis P B adhortationis P_4
1, 3, 13 cartaginis P B carthaginis P_4.

Mais plus décisifs sont des passages où P_4 nous permet de corriger le texte tel qu'il nous est donné par Eyssenhardt, en présentant seul en face de P B la leçon juste, ou en appuyant B :

1, 3, 20 densatum P B C S Ber. v g p b G densetum P_4 E R_{12}. L B Tr p. *in duobus scriptis vetustissimis libris* Barth *optimae fidei membranae* Gron.

Un scholiaste a écrit sur la ligne : *denseo denses denso densas attestante prisciano* (le passage de Priscien est II 442, 21). *Densetus* nous est attesté par Macrobe lui-même, *Comm.*, 1, 15, 5 (Diodorus) *lacteum circulum dixit ignem esse densetae concretaeque naturae* ; 1, 22, 6 *quod de omni silvestri tumultu vastum impenetrabile densetum...resedit* (dans les deux passages la leçon est attestée aussi par P et par B), et par Paulin de Nole, *Carm.*, 18, 123 ; 20, 340 ; 28, 42 — *Densetum* nous est recommandé par le principe de la *lectio difficilior* et Jan l'acceptait justement dans son édition.

2, 1, 7 statuta P B stata P_4.

Le même principe nous recommande ici *stata*, bien que moins solidement que dans le cas précédent, car la confusion entre *statuta* et *stata* est assez fréquente [1].

---

1. Un certain nombre de manuscrits et d'éditions (F via g in mg. Bar. L Ben.) nous donne *rata*, qui est une corruption ou plutôt une glose de *stata*.

A 1, 2, 16 nous avons : *nullum ei simulacrum cum diis aliis constituerentur, finxit antiquitas* P B *nullum eius simulacrum* P_4 (cf. *Sat.*, 1, 9, 10 *inde et simulacrum eius* (scil. Jani) *plerumque fingitur*, où il n'y a aucune variante). Le datif *ei* peut avoir été déterminé par le datif suivant *diis aliis* ou bien un copiste n'a pas vu le signe d'abréviation qui remplaçait *us*. Mais d'autre part la position du pronom entre l'adjectif et le substantif pourrait avoir induit un copiste à changer *ei* en *eius*. Ce n'est que l'autorité de P_4 qui pourrait faire accepter *eius*.

1, 3, 7 in hoc genere est ἐπιάλτης P est et P_4 B. Le *et* semble être demandé par le contexte. Macrobe vient de parler du φάντασμα : φάντασμα *uero hoc est uisum cum inter uigiliam et adultam quietem qui dormire uix coepit, aspicere uidetur irruentes in se uel passim uagantis formas a natura seu magnitudine seu specie discrepantes variasque tempestates rerum uel laetas uel turbulentas.* Il poursuit : du même ordre, parmi tant d'autres phénomènes auxquels je viens de faire allusion, est aussi l'ἐπιάλτης... 1, 2, 11 abscindens B abscidens P_4 P.

La comparaison avec le récit d'Hésiode (*Théog.*, 180 sq. φίλου ὀ'ἀπὸ μήδεα πατρὸς | ἐσσυμένως ἤμησε) et d'Apollodore (Bibl., 1, 1, 1 καὶ Κρόνος ἀποτέμνων τὰ αἰδοῖα τοῦ πατρὸς εἰς τὴν θάλασσαν ἀφίησιν) nous pousse à accepter *abscidens*. Cependant, il faut remarquer que les formes de *abscindo* et *abscido* sont souvent confondues (cf. Furtner, *Arch. für lat. Lexik.*, 5 (1888), p. 520 ss.; *Thesaurus ; Dictionnaire étymologique de la langue latine* d'Ernout-Meillet). La distinction que Wagner établissait entre les deux verbes dans son commentaire aux *Géorgiques* (2, 23), d'après laquelle on dit : *abscidi aliquid cultro, ense ; abscindi rem alia aliqua vi* et qui fait d'*abscindere* le synonyme d'*avellere*, n'est certainement pas valable pour la basse latinité ; voilà des passages où *abscindere* a tout à fait la même valeur que, d'après Wagner, aurait *abscidere* : Porph. in Hor., *Sat.*, 1, 2, 42 *ne testes ei abscinderentur, poenam pecunia redemit ; ibid.*, 46 *demeteret : abscinderet. Multis, inquit, etiam virilia amputata sunt* ; Matth., 18, 10 *si manus tua vel pes tuus scandalizat te, abscinde* (ἔκκοψον Vulg. *abscide*) ; Aug., Civ., 2, 7 *in templis daemonum Galli abscinderentur.*

Pour Macrobe, l'examen de l'usage et de la tradition manuscrite décide en faveur de *abscidere* : *Sat.*, 1, 8, 9 (passage où est rappelé le même mythe de Saturne) *propter abscisorum* (*abscisionis* s-b P *abscissorum* S v-g) *pudendorum fabulam* ; 5, 19, 1 *ei* (scil. Elissae) *crinis abscisus* (*abscissus* p S) *esset... Iris abscidit* (sans aucune variante) *ei crinem et ad orcum refert* ; 5, 19, 4 *Orcus inducitur gladium gestans quo crinem abscidat* (*abscindat* z b P S *abscidet* A *abscidit* v-g) *Alcestidis* ; 5, 19, 5 *fabulam abscidendi* (*abscindendi* v-g z b P) *crinis*. Il semble donc que dans la basse latinité *abscindere* prend le pas sur *abscidere*, mais que Macrobe s'en tient à la distinction de l'époque classique [1].

1. C'est M. Ernout qui a arrêté mon attention sur le problème de *abscindere-abscīdere*, qui devrait être traité plus largement en connexion avec tous les composés de *scindō* et de *caedō* et les substantifs qui en dérivent.

Le manuscrit est remarquablement plus correct que P et que B, bien que, comme il est naturel, il ne manque pas de corruptions qui lui sont particulières. Afin que l'on puisse s'en former une idée assez exacte, je vais donner ici la collation des trois premiers chapitres du premier livre. Je marquerai tout ce qui diffère du texte d'Eyssenhardt sans répéter les leçons dont il vient d'être traité.

1, 1, 2 eustathi [1] || 3 modo (motu *con. Zeunius*) || 4 loquitur *in ras.* || 5 inoculandum : inculcandum *in mg. schol.* || 6 phedrone || seu recepta seu retenta anima *transponenda verba indicavit eadem m.*

1, 2, 1 consulimus || 4 ait s-v. ; *in v. inest ras.* || si rerum caelestium notionem *alio atramento exaratum* || ipsam querendi veri *in ras alio atr.* || 5 quoniam dum] qm̃ dū || dignitatem : dig *in ras.* || 6 saepae || exercuit *in ras. alio atr.* || sapientię tractatus : e tracta *in ras. alio atr.* || 9 menda ia *sub* c *ras. in qua* t *perspicitur* || uocatur : uoc *in ras. alio atr.* || actuue narrantur *in ras. alio atr.* || 10 in aliam rursus discretionem *in ras. eodem atr.* || 11 phylosophi *ut sol.* || 12 admittit *in ras. alio atr.* || 13 diis loquuntur || 14 spęties || 15 tagatho || uisilibus || 18 cuniculis : *inter* u *et* n *unius litt. ras.* || *inter* figuris *et* defendentibus *trium uel quattuor litt. ras.* || 21 heraclitis || de dis *in ras.* || fabulata || 20 dimi[nu]tionis.

1, 3, 1 quod *correctum alio atr.* || egimus *alio atr. corr.* || 4 oppraessi || *post* imagine *unius litt. ras.* || anim[i] *sub* i *ras.* ; i *alio atr.* || distentus cibo : *omnia praeter* di *in ras.* || estimet || *post* grauantibus *s. v.* se *add. alia m., fort. sch.* || 5 nomen *in angusto spatio add. uid.* || per somnium || in ipso somnio || uideręur || post somnum || 6 manes *in ras.* || sequuntur || 7 magnitudine : mag *in ra. alia, ut uid., manus* || turbulentes (a *alio atr.*) || ЄΠΙΑΛΤΗС *in ras. alio atr.* || 8 his duobus : his *in ras.* || futuri ; furtur[i] : i *alio atr.* || Ce[te]ris : te *alio atr.* || 9 venit [in] amplexus (in *alio atr.*) || redtulit *alio atr. corr.* || futuris || 13 Ac ipsius : c *in* d *alio atr. corr.* || interpraet[a]tionis (ta *alio atr.*) || deprehendit : de *in ras.* || carthaginis : t *fort in ras.* || agnouit : ouit *in ras.* || etiam : e *fort. in ras.* || motus : *inter* o *et* t *unius litt. ras.* || suspicienda || 14 aiunt : t *alio atr.* || 15 omnis : s *in ras.* || 15-16 *inde a* si aliter *usque ad* carthaginis *in ras. alio atr.* || 16 be[ne]ficio (ne *add. sch.*) || publica[da]m : da *add. sch.* || 17 adsertis : sertis *in ras.*

1. Mais *eustachi* à 2, 1, 1. On sait que la confusion entre *t* et *c* est très facile en minuscule.

alio atr.) || uergilium : e *in* i *alio atr. mutatum* || testem : tes *in ras. alio atr.* || citantes ^{ei} uersus (ei *add. sch.*) || somni^{i} : i *s. v. add. sch.* || porphirio || 18 *inde* a verum *usque ad* libero *in ras. alio atr.* || inter^{iec}to : iec *add sch.* || nexus *in ras.* || 19 adserit *recte* || aspice : pi *in ras.* || tuenti : i *in ras.* || hebeta^{t} *alio atr. corr.* || quiete : qui *in ras.* || obtutum : *ante et post priorem* u *unius littere ras.* || cui'corpus ita : i'corpus ita *in ras.*

Comme on le voit, les corrections et les grattages sont nombreux : parfois, c'est le copiste lui-même qui a corrigé (ce sont les passages où j'ai marqué tout simplement *in rasura*), plus souvent les corrections sont écrites avec une autre encre, et il s'agit alors, assez problablement, d'une autre main (celle de Loup de Ferrières) ; ce sont les passages où j'ai marqué *alio atramento exaratum* ; quelquefois c'est un scholiaste qui corrige (dans notre cas, le quatrième du XIIe siècle, le même qui écrit la remarque sur *densetum*). Il est probable que les corrections n'éliminent pas seulement des fautes du copiste, mais des fautes du manuscrit d'après lequel le nôtre est copié ; c'était un manuscrit qui gardait beaucoup de bon, mais était plein de fautes grossières : les passages corrigés sont en effet très simples.

La valeur du manuscrit serait gravement diminuée, s'il avait à 1, 15, 7 l'interpolation qu'un groupe de manuscrits [1] nous présente. Ici P, avec une partie de la tradition (B, qui est mutilé, ne contient pas le passage), nous donne (après l'exposition des diverses théories des savants anciens sur la Voie Lactée) : *Quibus autem partibus zodiacum intersecet, superius iam relatum est. Haec de lacteo.* Macrobe renvoie à 1, 12, 1. Le manuscrit dont descend le groupe indiqué dans la remarque, a remplacé ces mots en copiant le passage auquel Macrobe renvoie, et nous donne : *Et ita lacteus circulus zodiacum obliquae circumflexionis occursu ambiendo complectitur ut eum qua duo tropica signa capricornus et cancer feruntur, intersecet. Has solis portas physici uocauerunt, quia in utraque obviante solstitio ulterius solis inhibetur accessio et fit regressus ad zonae uiam cuius terminos nunquam relinquit.* P_4 serait, d'après Jan, dans ce groupe. J'ai collationné le manuscrit (f. 44^{v}) et je peux certifier qu'il n'y a aucune interpolation : c'est une faute de Jan ou de Théodore Pressel, qui a fait pour lui la collation [2]. A la fin du premier livre il y a la *subscriptio* suivante (f. 67^{v}) :

1. D'après l'apparat de Jan C F R_1 P_4 E_{12} H_3 H_2.
2. La faute est répétée par Wessner, Pauly-Wissowa, XXVII, col. 171 sq.

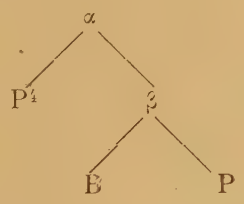
AUR MEMM SV MMACKUS UC EMENDABAM UEL DISTINS'MEUM RAUENNAE CUM MACROBIO PLOTINO EU OO XI O UC (encre noire).

f. 68^{r} MACROBII AMBROSII THEODOSII UC ET INL DE SOMNIO SCIPIONIS LIBER I EXPL (en rouge).

La même *subscriptio* se trouve en P, R_2 et *in libro manuscripto monasterii Sti Maximini* [1]. Dans notre manuscrit, la première partie de la *subscriptio* (la partie en encre noire) est une addition postérieure (l'encre est différente de celle employée dans le texte), bien que l'écriture semble de la même époque. C'est le réviseur qui l'a ajoutée et qui a ajouté la plus grande partie de l'interponctuation (en effet la *subscriptio* en capitales est séparée du texte par un point-virgule de la même main).

Le renvoi à la *recensio* de Symmachus pourrait être très important pour classer le manuscrit : c'est de la *subscriptio* au premier livre que Jan partit pour donner une première ébauche de classification : R_2 P P_4 et le *codex S. Maximini* d'un côté, ceux qui restent, B S G R_1 Ber P_6, les *codices Osanni*, les *codices Leidenses* (sauf V_1) de l'autre côté [2]. Mais des fautes communes à P B telle que ultimus 1, 1, 9 ; visas 1, 2, 19 ; prostrantes *ibidem* ; ὅρωμα 1, 3, 2 ; referuntur 1, 3, 13 ; densatum 1, 3, 20, fautes que P_4 ne présente pas, suffisent à démontrer que P et B se rattachent à un même ancêtre, indépendant de P_4.

Le stemma est donc le suivant [3] :



La présence de la *subscriptio* au premier livre suffit à rattacher un manuscrit à la *recensio* de Symmachus ; l'absence ne suffit pas à l'en écarter [4] : le fait que dans P_4 elle est ajoutée par le

1. Voir l'apparat de Jan.

2. Jan, vol. I, p. LXXIX.

3. Comme j'ai seulement commencé l'étude de la tradition de Macrobe, je ne peux pas discuter de l'âge de l'archétype ; mais une faute telle que *phedrone* 1, 1, 6, commune à tous les manuscrits que Jan a connus, nous pousse à le croire assez postérieur à la *recensio* de Symmachus.

4. Un élément très important pour la classification est constitué par les dessins qui accompagnent le texte. Je ne peux pas les utiliser, parce que les planches d'Eyssenhardt ne marquent pas les différences entre les manuscrits : par conséquent, je n'aurai comme terme de comparaison que P. Une description détaillée

correcteur (même si l'on ne veut pas supposer qu'elle soit empruntée à un manuscrit autre que celui dont P_4 est la copie), nous prouve que la *subscriptio* pouvait très facilement être oubliée. Sa présence ne permet donc pas de classer les familles.

On peut remarquer que B nous a conservé mieux que P l'ancêtre auquel je donne le sigle β : *constituit* 1, 1, 1 ; ΛΙ (qui était évidemment αἴτιον) 1, 2, 14 ; *est et* ἐπιάλτης 1, 3, 8 ; *stata dimensione* 2, 1, 9 toujours en accord avec P_4 contre P. B est d'ailleurs en général plus correct que P, comme on peut le voir par l'apparat d'Eyssenhardt (le manuscrit qui perd le plus de sa valeur pour l'établissement du texte des *Commentarii* est justement P).

---

demanderait des reproductions. Je ne donnerai donc que des indications sommaires :

1) *F. 12r*. Dessin I d'Eyssenhardt. En marge, encre différente de celle du texte.

2) *F 15r*. Dessin représentant les quatre éléments. En marge encre différente de celle du texte et couleur rouge, probablement du 4e scholiaste.

3) *F. 18r*. Encore le dessin I d'Eyssenhardt. En marge, encre différente de celle du texte.

4) *F. 18v*. Un cercle coupé par deux cordes, toutes les deux à peu près à la même distance du centre. Un diamètre unit un bout d'une corde à un bout de l'autre. Aux deux extrémités du diamétre on lit *auster* et *septemptrio* (une partie des des lettres a disparu à la reliure). Encre différente de celle du texte ; en marge. Probablement de la main du correcteur.

5) *F. 26r*. Éventail à quatre rayons représentant la division des vertus en *politicae, purgatoriae, purgati animi, exemplares*. Au-dessous de chaque rayon, il y a un médaillon contenant l'une de ces lettres : t, p, f, i (les lettres des quatre vertus cardinales). Dans la marge inférieure, encre différente de celle du texte, couleur rouge, écriture du IXe siècle. Peut-être de la main du correcteur.

6) *F. 60r*. Un éventail en forme de demi-cercle à 12 rayons. Couleurs rouge et noire.

7) *F. 61v*. Dessin II d'Eyssenhardt. Dans le texte, mais l'encre est différente. Probablement de la main du réviseur. Cf. P., f. 12v.

8) *F. 62r* (après la fin du 1er livre). Le dessin III d'Eyssenhardt représentant la *spera terrae* entourée de l'*orbis aëris*. Il prend toute la page au-dessus de la 2e partie de la *subscriptio* du premier livre. Encre différente de celle du texte. Probablement de la main du correcteur.

9) *F. 73r*. Encore une fois le dessin I d'Eyssenhardt (*Comm.*, 2, 3, 13 sqq.).

10) *F. 76*. Dessin représentant les planètes et leurs intervalles. Main différente de celle du texte, couleur rouge, écriture du IXe siècle (les intervalles correspondent à ceux de la musique).

11) *F. 81r* Dessin IV d'Eyssenhardt. Dans le texte, mais l'encre est différente. Probablement de la main du correcteur.

12) *F. 85r* (*Comm.*, 2, 7, 4 sqq.). Le dessin V d'Eyssenhardt mais avec des indications plus détaillées. Au bas de la page, où le copiste avait laissé exprès de l'espace. Encre différente de celle du texte. Très probablement de la main du correcteur. C'est un dessin qui remonte à Macrobe lui-même. En effet, il s'y rapporte dans le texte.

13) *F. 89v*. La division de la terre en zones. C'est le dessin VI d'Eyssenhardt (cf. P, f. 20v), mais beaucoup plus simple, parce que les limites entre la terre et la mer ne sont pas marquées et qu'il n'y a aucun détail géographique. Le copiste n'avait pas laissé d'espace, mais le correcteur a gratté et écrit plus serré pour laisser l'espace suffisant.

14) *Ibid.* Dessin très schématique à côté du précédent, représentant les quatre *refusiones* de l'océan. De la main du correcteur.

Avant de collationner les nombreux autres manuscrits des *Commentarii* et de procéder à leur classification, nous devons nous en tenir aux affirmations suivantes :

1) P_4 représente une tradition indépendante de PB ;

2) Il nous donne un texte moins corrompu ;

3) Dans une édition critique il doit être traité (sauf, bien entendu, si des découvertes heureuses lui donnent un ancêtre vivant) comme un manuscrit fondamental.

Un problème séduisant se pose : comme P_4 contenait aussi les *Saturnales*, chercher parmi les manuscrits qui contiennent les deux ouvrages de Macrobe, s'il en est qui dérivent de lui. Nous y gagnerions d'avoir, pour les *Saturnales* aussi, une autre voie pour remonter à l'archétype [1].

A. La Penna.

---

1. Je crois avoir trouvé un manuscrit représentant une autre tradition des *Commentaires* indépendants de PB ; c'est le Parisinus lat. 6372 du XIIe siècle. Il nous donne : ultimo 1, 1, 9 ; uiso 1, 2, 19 ; prostantes *ibidem* ; eius simulacrum 1, 2, 16 ; densetum 1, 3, 7 ; pro ratione partium rata 2, 1, 2 (stata P) en accord avec P_4 contre PB : est et 1, 3, 7 en accord avec P_4B contre P. Comme il ne présente pas, au moins dans la partie que j'ai collationnée, de fautes caractéristiques en commun avec P_4, je ne peux pas affirmer qu'il soit de la même famille. D'ailleurs des coïncidences en faute avec P (par exemple πρωθω πάντων 1, 2, 14) rendent sa classification difficile, et on doit la renvoyer au moment où on aura une connaissance plus large de la tradition des *Commentaires*.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Franz Cumont, LVX PERPETVA; xxxiii-524 p. in-8°; Paris, Geuthner, 1949.

La mort a frappé Franz Cumont avant qu'il ait pu voir l'achèvement total de son livre : mais l'essentiel était déjà fait : il avait revu en placards l'ensemble du volume, sauf le chapitre VIII et les notes complémentaires, en première mise en pages les cinq premiers chapitres (p. 1-274), en seconde mise en pages, l'Introduction et le chapitre premier jusqu'à la p, 26. Il n'a connu ni les dernières *Notes complémentaires* (XIX à XXXV), ni l'index, ni la table des matières ; mais il avait dressé lui-même la liste des abréviations[1]. Le dévoûment de la marquise de Maillé et de Louis Canet a fait le reste, et nous sommes sûrs d'avoir, grâce à eux, l'expression parfaite de la pensée de Franz Cumont. L'ouvrage est enrichi d'une biographie, dont l'auteur — ou les auteurs — a gardé modestement l'anonymat, qui retrace avec autant de respect que d'intelligence l'histoire de son activité scientifique, et son inspiration essentielle. Tous ceux qui ont connu Franz Cumont, son exquise politesse de manières, qui n'excluait point la fermeté des opinions et du caractère, l'élégance naturelle de sa parole, aimeront que les traits en aient été si fidèlement gardés.

Le présent volume est en quelque sorte son testament spirituel. Il condense dans une synthèse harmonieuse les résultats des recherches de toute une vie. Fr. Cumont a toujours été attiré par les problèmes de l'au-delà, et par l'attitude de l'homme devant le divin et le mystère. Sa vaste science allait de la Perse à Rome, en passant par l'Égypte et la Grèce ; il connaissait mieux que personne la magie iranienne et l'astrologie égyptienne ; mais au lieu de se cantonner dans une philologie étroite, il s'est efforcé de montrer les influences que ces croyances ont exercées dans le monde gréco-romain. Il suffit de rappeler ces magistrales études : *Les religions orientales dans le paganisme romain* (1907 et 1924) ; les *Monuments des Mystères de Mithra*, les *Mystères de Mithra*, *Recherches sur le Manichéisme* (1908-1912) ; *L'Égypte des Astrologues* (1937) ; *Les mages hellénisés* (1938, en collaboration avec Joseph Bidez). D'une série de conférences faites aux États-Unis, il avait tiré, en 1923, un volume intitulé *Afterlife in Roman Paganism* : c'est ce texte qui, mûri, enrichi des apports d'une pensée demeurée jusqu'au dernier jour active et vigoureuse, est devenu la *Lux perpetua* d'aujourd'hui. Huit chapitres : I. Les vieilles croyances : 1° La vie dans la tombe ; 2° Les offrandes funéraires ; 3° Les Enfers souterrains ; 4° Fantômes et Nécromants ; II. La critique philosophique : 1° Variations de l'Académie, d'Aristote et des Stoïciens ; 2° La négation d'Épicure ; III. L'immortalité céleste : 1° Les origines orientales et les Pythagoriciens ; 2° De Posidonius à Sénèque ; 3° Formes de l'immortalité céleste ; IV. Transformations des Enfers : 1° Où placer l'Hadès ; 2° Les supplices de

1. Avertissement de l'éditeur.

l'Enfer ; V. Les mystères : 1° Les cultes grecs ; 2° Les cultes orientaux ; VI. Survivances mythologiques : Le voyage vers l'au-delà ; VII. L'astrologie et les morts prématurées : 1° Doctrines astrologiques et opérations magiques ; 2° La réaction morale ; VIII. Le néoplatonisme : 1° Plotin ; 2° De Porphyre à la déchéance du Paganisme. Au total 386 pages ; le reste du volume est occupé par des Notes complémentaires (p. 387-461) ; des Additions et Corrections (p. 462-466) un Index (p. 467-503), et une Table des matières, fort complète, où le contenu de chaque chapitre et de ses subdivisions est minutieusement analysé (p. 505-523).

Par delà le monde païen, c'est au christianisme que songeait M. Franz Cumont. Aucune religion n'a affirmé avec plus de force que celle-ci l'existence d'une vie éternelle, et la réalité des châtiments ou des récompenses qui attendent l'homme après la mort terrestre. Dans quelle mesure cette doctrine dépend-elle de celles qui l'ont précédée ; comment, quand, et de quels apports s'est-elle formée? C'était la question que devait finalement se poser Franz Cumont. Ce livre apporte la réponse qu'il lui a faite, avant de franchir le seuil.

A. Ernout.

J. Marouzeau et Mlle Juliette Ernst, *L'Année philologique*, Bibliographie critique et analytique de l'antiquité gréco-latine ; t. XVII, 1945-1946 ; xvi-488 p. in-8° ; t. XVIII, 1947, xvi-288 p. in-8° ; Paris, Les Belles-Lettres, 1948 et 1949.

Petit à petit, l'activité philologique s'accroît, et la dévouée Mlle Ernst, qui maintenant rédige seule *l'Année philologique* sous la direction de M. Marouzeau, voit en conséquence sa tâche s'accroître, elle aussi. Le tome XVI contenait la bibliographie de 3 années (1942-1944), il avait 467 pages ; le tome XVII ne concerne plus que 2 années (1945-1946) et il a 488 pages ; le tome XVIII ne concerne qu'une seule année (1947) et il a 288 pages. De plus, *l'Année philologique* est maintenant publiée sous les auspices de la Société internationale de Bibliographie classique, avec le concours de l'U. N. E. S. C. O. et du Centre National de la Recherche scientifique. Grâce au concours financier de ces deux organismes, il est possible d'envisager dès maintenant la parution annuelle régulière de ces précieux volumes, et, l'édition de bibliographies complémentaires, notamment la *Bibliographie classique de 1898 à 1914* à laquelle travaille M. Lambrino, et qui est depuis longtemps attendue. Un nouveau progrès qu'on souhaiterait voir se réaliser bientôt, c'est la création d'un centre de documentation concernant l'antiquité classique, conformément au vœu présenté par le congrès tenu en 1948 à Grenoble par l'A^on^ G. Budé, à la suite d'un remarquable rapport présenté par Mlle Ernst. La création de ce centre faciliterait singulièrement la rédaction de *l'Année philologique* : maintenant encore bien des livres, des revues, des études de tout genre sont inaccessibles, ou ne deviennent connus que par des intermédiaires, et avec de longs retards. Les bibliothèques, dont le budget est de plus en plus insuffisant, ne peuvent acheter les publications nouvelles, et souvent même sont obligées de renoncer à continuer de souscrire à des « suites ». Le danger grandit chaque jour ; la création de ce centre de documentation international, qui fournirait la matière de *l'Année philologique*, et près duquel pourraient venir se documenter tous les chercheurs, apparaît comme une nécessité.

Il est inutile de reprendre, cette fois encore, la louange de *l'Année phi-*

logique ; ces deux volumes sont faits avec le même soin que les précédents, et se lisent avec le même profit. Ils renseignent sur l'état des questions, et permettent de suivre les tendances régnantes dans la recherche : e. g. l'article *Benedicti regula* nous fait entrevoir la controverse, qui n'est pas près de s'éteindre, sur les rapports entre la Règle de saint Benoît et la *Regula magistri* ou, pour prendre un sujet un peu plus vaste, le chapitre ' Grammaire générale et comparée ' fait apparaître l'orientation actuelle des études linguistiques, tournées de plus en plus vers la linguistique ' générale ' (V. Bröndal) ou ' structurale ' (L. Hjemslev), et vers la phonologie plutôt que vers la phonétique. Chacun trouve sa pâture dans cette *Année philologique*, et toutes les disciplines y sont l'objet de la même attention.

A. Ernout.

Carl Darling Buck, *A dictionary of selected synonyms in the principal indo-european languages* ; xvii-1515 p. in-8°. The University of Chicago Press, Chicago, Ill., 1949. Pr. $ 40.

Sur la couverture du livre figure la mention « *containing more than a thousand semantic groupings of words in the principal Indo-European languages* » ; et le sous-titre indique « *a contribution to the history of ideas* ». Ainsi se trouvent clairement définis l'objet du livre, et les matériaux sur lesquels il est construit. Le langage, constate M. C. D. Buck, est, comme la vie, fait de mouvement et de changement. Les notions que les mots servent à exprimer changent avec le temps, et les mots changent souvent avec elles : il est extrêmement rare que l'expression d'une notion ou d'un objet demeure toujours identique dans le temps ou dans l'espace, il est plus rare qu'une même expression, un même mot se rencontre partout et toujours, dans le domaine indo-européen par exemple, pour exprimer la même notion, ou le même objet : si l'on peut, pour un nombre limité de mots reconstituer un ancêtre commun dont les descendants se retrouvent dans les langues de la famille, il n'est pour ainsi dire pas de cas où l'on ne constate une divergence soit dans la forme, soit dans le sens : même des mots aussi largement répandus et aussi vivants que ' père ' et ' mère ' n'échappent pas à cette loi ; et le sens que nous donnons aujourd'hui à ces mots est très différent de celui qu'ils avaient seulement en latin ou en grec, à plus forte raison dans l'idiome dont sont issues ces deux langues. Les causes de ces changements sont nombreuses : historiques, sociales, physiologiques, psychologiques... Quelquefois elles n'apparaissent pas, et les changements sont dits ' spontanés ', ce qui est une manière de voiler notre ignorance...

M. Buck, toujours actif, et qui vient à peine de publier son utile répertoire à rebours des noms et des adjectifs grecs [1], nous donne cette fois-ci un dictionnaire comparatif des mots employés dans les principales langues de la famille indo-européenne pour exprimer la même idée ou la même notion. Il prend du reste le mot indo-européen au sens large, ne se bornant pas seulement aux langues anciennes, mais aux représentants actuels de ces langues : grec moderne, langues romanes, allemand et langues

1. *A reverse index of greek nouns and adjectives, arranged by terminations with brief historical introductions*, by C. D. Buck and † Walter Petersen. The University of Chicago Press, s. d. — V. le c. r. de P. Chantraine dans *Rev. de Phil.*, 1949, p. 166.

germaniques en général, russe et langues apparentées (polonais, tchèque, etc.) : au total trente et un vocabulaires ont été ainsi dépouillés dans l'ordre suivant : grec et grec moderne ; latin et langues romanes ; celtique ; germanique ; slave et balto-slave ; indo-iranien (pour ce groupe seul le vocabulaire sanscrit et avestique a été considéré). Les notions ont été classées sous vingt-deux rubriques : 1. *The Physical World in its Larger Aspects*, p. 12 ; 2. *Mankind : Sex, Age, Family, Relationship*, p. 79 ; 3. *Animals*, p. 135 ; 4. *Parts of the body ; Bodily Functions and Conditions*, p. 196 ; 5. *Food and Drink ; Cooking and Utensils*, p. 326 ; 6. *Clothing ; Personal Adornment and Care*, p. 392 ; 7. *Dwelling, House, Furniture*, p. 455 ; 8. *Agriculture and Vegetation*, p. 486 ; 9. *Miscellaneous Physical Acts and Those Pertaining to Special Arts and Crafts, with some Implements, Material and Products ; Other Miscellaneous Notions*, p. 536 ; 10. *Motion ; Locomotion, Transportation, Navigation*, p. 661 ; 11. *Possession, Property and Commerce*, p. 739 ; 12. *Spatial Relations : Place, Form, Size*, p. 829 ; 13. *Quantity and Number*, p. 916 ; 14. *Time*, p. 953 ; 15. *Sense Perception*, p. 1017 ; 16. *Emotion (with some physical Expressions of Emotion) ; Temperamental, Moral, and Aesthetic Notions*, p. 1084 ; 17. *Mind, Thought*, p. 1197 ; 18. *Vocal Utterance, Speech ; Reading and Writing*, p. 1247 ; 19. *Territorial, Social, and Political Divisions ; Social Relations*, p. 1301 ; 20. *Warfare*, p. 1370 ; 21. *Law*, p. 1419 ; 22. *Religion and Superstition*, p. 1462. Un ' *Index of Headings* ', p. 1505-1515, facilite la consultation du livre. Chacun des vingt-deux chapitres principaux se subdivise lui-même en sous-chapitres (pour le monde physique il n'y en a pas moins de 50) comprenant chacun la liste des mots servant à l'expression d'une même notion ; et chacune de ces listes est suivie d'un bref commentaire, indiquant — si possible — le sens propre et l'origine du mot. M. Buck sans doute ne se dissimule pas que, malgré l'abondance des notions examinées, et le très grand nombre des mots qu'il cite, il ne nous donne qu'un aperçu très bref et très incomplet de cette histoire gigantesque qu'évoque son livre : non seulement chacun des chapitres, mais presque chacun des mots cités dans chaque langue aurait besoin d'avoir son histoire particulière. Mais son livre permet d'avoir rapidement une vue panoramique des expressions les plus usuelles correspondant à des idées ou à des objets communs à la plupart des langues ; il renseigne, et il peut suggérer d'utiles travaux. Comme dans tous les ouvrages de M. C. D. Buck, l'exposé est très clair, l'information, puisée aux bonnes sources, et toute affirmation hasardeuse, soigneusement exclue.

A. Ernout.

A. Walde, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, 3e éd. refondue par J. B. Hofmann. Livraisons 13, 14 et 15, p. 81-352 ; Heidelberg, Winter, 1948 et 1949. Prix, RM. 2,25, 3,50, et 3,50.

On est heureux de voir reprendre, après de longues années d'interruption, la publication du Dictionnaire étymologique latin de J. B. Hofmann-A. Walde. Les trois nouveaux fascicules nous conduisent depuis la fin de l'article *meta*, jusqu'au début de l'article *praeda*. Si la présentation matérielle est moins bonne que précédemment — et l'on peut espérer qu'elle s'améliorera —, le texte lui-même présente les mêmes qualités qui font la valeur du livre : information impeccable, et jugement raisonnable des étymologies proposées. M. J. B. Hofmann, qui a à sa disposition les fiches du Thesaurus, y puise largement, tant pour citer les formes simples que les

dérivés et les composés ; et son dictionnaire constitue un répertoire précieux. Peut-être même pousse-t-il un peu loin sa volonté de ne rien omettre : était-il nécessaire d'admettre des mots comme *mezurana* (p. 85), *milinctor* (p. 87), *ploum* (p. 324), *pizzius* (p. 313), etc. ? Mais ne nous plaignons pas d'être trop copieusement servis. L'impression est très correcte [1]. Il faut souhaiter que M. Hofmann nous donne bientôt les fascicules qui restent à paraître.

A. Ernout.

Travaux du cercle linguistique de Copenhague, IV ; 60 p. in-8° ; Copenhague, Einar Munksgaard, 1949.

Des deux études publiées dans cet élégant fascicule, la première de M. Gunnar Bech, intitulée « *Das semantische System der deutschen Modalverba* » échappe à la *Revue de Philologie*, et la seconde, de M. Holger Stern, sur « *Le nombre grammatical* » (p. 47-59), n'intéresse ses lecteurs que dans la mesure où l'auteur invoque quelques exemples latins pour préciser sa conception du nombre : singulier unitaire, singulier massif ou collectif ou de l'espèce ; pluriel, distributif, discontinu, quantitatif (groupe dans lequel se range le pluriel emphatique, ou « de majesté ») ou numératif. Il y a pour certains exemples cités par M. Stern d'autres explications que celles qu'il propose : l'emploi au pluriel des abstraits en latin par ex. correspond généralement à un affaiblissement du caractère abstrait du nom et à son passage au sens concret. En français, si nous disons si des ' œils de bœuf ' ce n'est point pour souligner la ' discontinuité ' de ce pluriel, c'est pour éviter une amphibologie grotesque, et pour marquer la spécialisation de sens, qui a séparé complètement le composé de ses éléments : quand nous parlons des ' chroniques de l'œil de bœuf ', nous ne pensons ni à œil ni à bœuf. P. 52. Je voudrais bien savoir dans quel cas Damourette et Pichon auraient employé le partitif ' de l'encrier '. Ces grammairiens avaient parfois des idées étranges.

A. Ernout.

Vittore Pisani, *Glottologia indoeuropea*, 2e éd. revue et complétée ; xl-310 p. in-8° ; Torino, Rosenberg et Sellier.

Bien que la linguistique et la grammaire comparée soient florissantes en Italie, aucun des linguistes de la péninsule ne s'était avisé d'écrire un

1. Je n'ai relevé qu'un *t* tombé dans *dicun*, art. *nānus*, l. 2 (p. 142), et un « brouillage » au commencement des l. 10-12 du bas de l'article *necō* (p. 153) ; mon nom orthographié Ernoult, p. 305, l. 8 ; p. 261 l. 5, *pasesrīnus* (pour *passerīnus*) ; p. 265, l. 10 du bas, Stich. 136 (au lieu de 163) ; p. 268 *pausea* (les mss. de Vg. ont *pausia*) ; p. 275, l. 8 du bas *pellagra* renvoie à un article *pallagra* qui n'existe pas ; p. 265 sous *pescia*, l. 1, l. *agnīnīs* au lieu de *aquīnīs*. Je ne sais pas pourquoi M. Hofmann a préféré la correction *plauromātum* à la leçon unanime des mss. *plaumoratum* de Pline 18, 172, et pourquoi il a noté l'a comme long. Le texte de Pline dit que c'est une charrue à roues ; et il est naturel de penser que le second élément appartient au groupe des mots désignant la roue en i.-e. occidental : lat. *rota*, celt. *roth*, v. h. a. *rad* (neutre), etc. Quant à *ploum* « Pflug » que M. Hofmann imprime comme un mot réel, et sans astérisque, c'est une reconstitution toute hypothétique de certains romanistes pour expliquer le nom de la charrue dans des parlers de la Lombardie et de l'Émilie. Meyer-Lübke le considère comme « vermutlich die langob. Entsprechung von ahd. *pflug* ». (Roman. Etym. Wört. 6609.)

manuel qui correspondît par ex. à la *Kurze vergleichende Grammatik der idg. Sprachen* de Brugmann, ou à l'*Introduction à l'étude comparative des langues i.-e.* de Meillet. M. Pisani a comblé cette lacune en écrivant ce « *Manuale di grammatica comparata delle lingue indoeuropee con speciale riguardo del greco e del latino* ». Le livre répondait à un besoin, puisque le voici, au bout de cinq ans, à sa 2e édition ; le caractère pratique de l'ouvrage est souligné par la place importante faite au latin et au grec : c'est surtout aux étudiants des langues classiques qu'il s'adresse. Dans un livre comme celui-ci, destiné à des débutants, il est difficile, et il serait imprudent de s'écarter de l'enseignement traditionnel. M. Pisani s'est donc contenté de suivre le plan usuel : phonétique, morphologie, syntaxe ; avec, en outre, deux courts chapitres sur la composition et le lexique. L'exposé est clair, la présentation agréable. Sur un point, M. Pisani s'écarte de la Vulgate : il se refuse à voir dans le génitif en *-ī* des thèmes en *-o/e-* le correspondant du celtique *maqi* : selon lui *lupī* est issu de **lupo-iio* $>$ **lupiii* (cf. p. 110, 173). Je crois qu'il sera seul à soutenir cette explication invraisemblable à tous égards. P. 233, il continue à voir dans la forme *ce-do* « donne » (qu'il note avec un *ō* final nulle part attesté, cf. Thes. L. L. s. u., et Quicherat, Thes. poet. ling. lat.) un ancien impératif de *dare* : cette étymologie, est aujourd'hui abandonnée, cf. Walde-Hofmann, Lat. etym. Wört., s. u. P. 240, il est inexact de dire que dans *fieri*, « avanti *-er-* l'*ī* passa ad *i* : *fieri*, *fierem* ». Le *er* ne joue aucun rôle dans le phénomène : les poètes qui ne sont pas soumis à la contrainte de l'hexamètre dactylique scandent aussi bien *fĭerī* que *fīō*, cf. Thes. VI 84, 45 ; l'abrègement dans *fĭeri* est une manière d'éviter le crétique ; Ennius avait procédé autrement en utilisant une forme d'infinitif actif *fĭĕrĕ*, An. 15 et 354, qui n'a pas survécu. P. 243, je doute fort que dans Catulle 3, 1 *Veneres Cupīdinesque* signifie seulement ' Vénus et Cupidon ', car plus loin, 36, 3, lorqu'il les évoque individuellement, le poète emploie *Veneri Cupidinique*. Sans doute *Cererēs* peut s'employer pour désigner Cérès et Proserpine, mais on ne trouve pas dans ce cas *Cereres Proserpinaeque* ; *Castorēs* peut désigner Castor et Pollux, mais non *Castorēs Pollucēsque*. Par une exagération plaisante, Catulle invite à s'associer à son deuil toutes les Vénus et tous les Amours (Ἔρωτες d'Hérondas 7, 94 ; cf. la μῆτερ Ἐρώτων = *mater saeua Cupidinum* d'Horace, c. 1. 19, 1) de la terre, comme dans la pièce 13, 12 toutes les Vénus et tous les Amours se sont associés pour parfumer sa maîtresse :

Nam unguentum dabo, quod meae puellae
Donarunt Veneres Cupidinesque.

P. 92, M. Pisani renonce à l'explication courante qui fait de *poena* un emprunt au gr. ποινά, et l'explique par un dérivé de la racine de *pendō* : « *pēna* (scritto *poena* per imitazione de ποινή) $<$ * *pends-nā* : *pendere*. » Je crois que, là encore, il sera seul de son avis. En dehors de l'invraisemblance qu'il y a à supposer que la graphie du mot grec ait pu influer sur la graphie du mot latin, je me demande comment dans son hypothèse, si *oe* n'est qu'une graphie, il explique l'alternance *pōena*, *pūnīre*, qui est la même que l'alternance *Poenus/punicus* ; *moenia*, *mūnire*. — P. 151 mieux vaudrait écrire *caelitus* que *coelitus*. P. 259 *plebis-scitum* n'est pas un composé, mais un juxtaposé, au même titre que *senatus consultum* ; p. 262, l. *poscinummius* (comme *negantinummius*) et non *poscinummus*. On ne peut du reste guère faire état de ces créations tardives et sans lendemain, dues à l'imagination d'Apulée (Met. X 21).

A. Ernout.

Th. Simenschy, *La construction du verbe dans les langues indo-européennes*, xi-279 p. in-8° ; Iassy Typogr. Al. Terek, 1949 (Extr. du *Bull. de l'Inst. de Philol. Roumaine*, Iassy, vol. XIII (1946).

Le titre est équivoque : par construction du verbe, M. Simenschy entend la construction des compléments du verbe : c'est la syntaxe des cas qui fait l'objet de son étude. On sait que l'idée de « construction », de « rection », est, dans l'histoire des langues i.-e., une notion de date relativement récente : dans la période la plus ancienne, les mots de la phrase sont autonomes, le complément du verbe ne ' dépend ' pas de celui-ci, pas plus qu'il ne dépend de la particule qui l'accompagne pour en préciser la valeur [1]. Seulement, étant donné que certaines catégories de verbes se présentent généralement avec un nom complément toujours au même cas, que certaines particules, dans des emplois déterminés, accompagnent aussi les mêmes cas, on en est arrivé à considérer que la construction du nom dépendait du verbe ou de la particule, et à l'autonomie ancienne s'est insensiblement substituée une syntaxe dans laquelle le verbe et la préposition sont considérés comme ' gouvernant ' tel cas ; et à la liberté souple de l'ancienne langue a succédé une construction beaucoup plus rigide qui ne tolère point d'écarts. Le sanskrit, le grec, et, dans une moindre mesure, le latin, ont conservé de nombreux restes de l'antique liberté : et l'on peut suivre, au cours de leur évolution, le conflit qui oppose le vieil état de choses à l'ordre nouveau qui se crée. C'est là l'objet de l'étude de M. Simenschy. Sa connaissance approfondie des trois langues essentielles lui a permis de rassembler un grand nombre d'exemples, qu'il interprète et explique par des considérations diverses : dans bien des cas, je dois le dire, l'explication qu'il propose ne m'a pas paru entièrement convaincante, et laisse place à une autre interprétation tout aussi vraisemblable. Ces analyses des éléments de la phrase supposent chez le sujet parlant ou l'écrivain une individualisation de chaque mot qui n'est pas dans sa pensée ; M. S. a trop tendance à 'décomposer' suivant des procédés d'analyse commodes, et peut-être nécessaires dans l'étude de nos langues modernes, mais qui ne peuvent pas toujours s'appliquer rigoureusement aux éléments d'une phase védique, ou homérique. Ainsi par ex. p. 2. II : « En grec : I. οὐδεὶς δὲ πώποτε Σωκράτους οὐδὲν ἀσεβὲς οὐδὲ ἀνόσιον οὔτε πράττοντος εἶδεν, οὔτε λέγοντος ἤκουσεν (Xen. *Mem.* I, 1, 11) « personne n'a jamais vu Socrate commettant un sacrilège ou une impiété ni ne l'a entendu parlant d'une manière sacrilège ou impie ». — Ici λέγοντος ne dépend pas de ἤκουσεν, de même que πράττοντος ne dépend pas de εἶδεν. Le contexte nous montre que ces génitifs dépendent de οὐδὲν ἀσεβές et de ἀνόσιον. Il y a donc là un génitif possessif Σωκράτους, avec lequel s'accordent πράττοντος et λέγοντος. » Je doute que Xénophon ait envisagé d'une façon aussi obscure et compliquée la construction de sa phrase, dont le sens est : Jamais personne n'a vu ni entendu Socrate faire ou dire rien d'impie ou de sacrilège » ; le mot important est Socrate, au génitif parce que Xénophon a pensé d'abord à ἤκουσεν, et il est invraisemblable que Σωκράτους dépende de οὐδέν.

Voici quelques autres remarques : p. 50 il est dit qu'« en latin, *pono*, *loco*, *colloco*, etc., se construisent avec *in* et l'ablatif locatif ». Cela ne va pas sans exceptions : on trouve *pono in* et l'accusatif dans Ov. M. 8, 452 ; *loco in*, *colloco in* et l'acc. dans Plaute Tri. 782, Men. 985 ; de même qu'on

1. Cf. entre autres Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues i.-e.*, p. 358-9.

a *esse in dicionem*, etc. : suivant que l'écrivain envisage le terme du mouvement (abl.), ou le trajet accompli pour y arriver, il emploie à son gré l'un ou l'autre cas ; p. 77 dans Virgile, G. 3.559 *neque erat coriis usus, coriis* est un datif, non un ablatif et le sens est : « il n'y avait pas d'utilisation pour les peaux », non « il n'était pas besoin des peaux ». — P. 91 : « II. En latin : I. *ripisque superat mihi atque abundat pectus laetitia meum* (Plt. Stich. 279) ; — *supero* est construit exceptionnellement avec l'ablatif à cause de *abundat*. » — Mais on peut supposer aussi, plus vraisemblablement, que *supero* est employé absolument, dans le sens de *superesse*, emploi fréquent dans la langue ancienne. — « 2. *Palestinae interrogaris et respondes Aegypto* (Hier. c. Ioh. 4). — Il y a ici, au lieu de l'ablatif, le datif d'auteur, dû à l'influence de *respondes*. » J'avoue que je ne comprends pas. Je n'ai pas sous les yeux le contexte dont est tirée cette phrase ; mais il me semble qu'elle ne peut que signifier : « tu es interrogé sur la Palestine (génitif), et tu réponds par l'Égypte (abl. instrumental). — 4 *ueterum memini laetorue bellorum* (Verg. Aen. 11.280) ; — *laetor* régit le génitif *bellorum*, comme *memini*, sous l'influence immédiate du dernier ; *bellorum* sert de régime commun aux deux verbes. » Il est inexact de dire que *laetor* régit *bellorum* : ayant commencé sa phrase par *ueterum memini*, Virgile ne pouvait écrire que *bellorum*. — P. 112 : « la construction : *eripuit me morti* est probablement d'après *dedit me morti*. » Mais le datif s'explique très bien sans influence : *eripere* et les verbes de sens semblable se « construisent » avec l'ablatif, généralement précédé de *a*, *de*, *ex*, ou avec le datif, suivant que l'on considère leur complément du point de vue local « arracher des mains de qq'un », ou qu'on indique au profit ou au détriment de qui cet enlèvement est fait : et il est fréquent que dans la même phrase *eripere* ait les deux compléments ; le premier à valeur spatiale, le second à valeur « morale » ; ainsi Plaute Merc. 176 : *tuquidem ex ore orationem mi eripis*. La même explication vaut pour *mittere ad* et *mittere alicui*, etc. — P. 124, § 182 : est-il nécessaire de supposer que dans la phrase de Cicéron, Tusc. 3, 30 *sint semper omnia homini humana meditata*, le datif *homini* s'explique par l'imitation d'un « prédécesseur illustre », Térence Phorm. 248 : *meditata mihi sunt omnia mea incommoda* ? Cicéron ne pouvait pas s'exprimer autrement ; M. Simenschy suppose-t-il que la « construction » normale est *meditata ab homine* ?, qui ne se dit pas et ne peut pas se dire ? Le datif de Cicéron est le *dativus commodi* qui est normal après *compertus*, *cognitus*, *exploratus* ; *perspectum*, *decretum*, *deliberatum*, etc. Cf. dans ce même Cic. Tusc., 3,30 également : « *Quae uox declarat iis esse haec acerba quibus non fuerint cogitata* : « Cette parole fait entendre que de tels maux sont cruels ⟨seulement⟩ pour ceux qui n'y ont pas réfléchi (proprement : « pour qui ils n'ont pas fait l'objet de réflexions »). Cf. De or. 3,54 *uero enim oratori... omnia quaesita, audita, lecta, disputata, tractata, agitata esse debent*, etc. — A quoi bon recourir à l'analogie ou à l'imitation pour expliquer une construction normale et courante ? P. 140 « Parfois on ne peut déterminer l'analogie suivant laquelle se construit le verbe respectif, comme pour *uereor* dans Tér. Phorm. 971 : *neque huius sis ueritus feminae* Schmalz (*Lat. gramm.*, § 32) suppose que *uereor* avec le génitif appartient au groupe de verbes signifiant « tendre, désirer », qui régissent le génitif (v. g. *cupio*, *fastidio*). » — En réalité, *uereor* est un ancien impersonnel (*me ueretur*, cf. Atta, Com. 7 *nilne te populi ueretur* ap. Nonium 496, 35 et s. qui cite d'autres exemples), passé de bonne heure à la flexion personnelle, comme *miseret*, *paenitet* devenus *misereo(r)*, *paeniteo(r)*, et qui, comme les impersonnels désignent un état

d'âme, honte, pitié, remords, etc., s'accompagnait du génitif de l'objet envisagé : dans l'ex. d'Atta « n'as-tu pas honte en face du peuple », avec deux génitifs dans Enn. Sc. 59 *patris mei meum factum* (gén. pl.) *pudet* : « j'ai honte de mes actes devant mon père ». Il n'y a donc aucune influence analogique à invoquer dans l'exemple de Térence ; mais il faut seulement y observer la conservation d'un usage ancien, qui tend à disparaître, mais qu'on trouve encore dans Cicéron Att. VIII 4,1 *ne tui quidem testimoni... ueritus*. — M. Simenschy recourt volontiers à l'ellipse pour expliquer certains emplois : ainsi p. 190, § 132 « Nombre de verbes transitifs sont devenus intransitifs par suite d'une ellipse, v. g. μεταλλάσσω « mourir », cf. μεταλλάσσειν τὸν βίον (Isocr. 119 b) ; *finire — habere* (= *habitare*) ; — *appellere* « débarquer » ; *ducere* (sc. *agmen*) ; etc. » — C'est un genre d'explication facile (le « sous-entendu », l'« ellipse »), mais souvent inexact : la plupart des verbes, comme ἔχω, *habeō*, *uertō*, etc., peuvent s'employer absolument, sans complément, avec valeur intransitive, ou avec un accusatif : *habere* veut dire aussi « tenir » que « se tenir » ; *uertō* « tourner » ; dans *ubī habet* « où se tient-il, où habite-t-il », il n'y a pas plus d'ellipse que dans *quod bene uertat* « puisse la chose bien tourner », etc. — P. 229 « *Noceo* se construit avec le datif suivant l'analogie de *obsum*, *officio* » et plus haut « *uito* est devenu transitif par analogie avec le verbe composé *deuito*. Chez Plaute, il se construit encore avec l'ancien datif ; cf. l'exemple a avec l'ex. *b* : A. *uitare uitiis* (Plt. Stich. 121). — B. *fluctus deuitauerint* (Plt. Rud. 168). »— Il n'est pas besoin d'invoquer l'analogie pour expliquer le datif avec *noceō* ; il se comprend fort bien de lui-même, comme avec *inuideō*, etc., et s'il est vrai que chez Plaute *uitō* est toujours accompagné du datif, je ne vois pas pourquoi, bien que ce soit l'opinion de J. B. Hofmann [1] l'adjonction d'un préverbe *dē* ou *ē-*, marquant l'éloignement, la séparation, aurait contribué à la création du transitif. Dès l'origine, *uītō* a dû avoir le double régime, datif ou accusatif, c.-à-d. être considéré comme employé absolument ou avec un complément d'objet direct ; et c'est sans doute un hasard qu'il ne se rencontre qu'avec le datif chez Plaute, où du reste il est rare (5 ex. en tout) ; *uitabundus* est accompagné de l'accusatif dans Salluste, Hist. frg. 3,37 ; la double ' construction ' de *uītāre* est comparable à celle de *cūrāre*. — P. 234, § 381, il est attribué à Lucrèce 3,77 une citation qui revient à Lucain 3,733 ; p. 251, § 141 écrire *caelo*, *caelum* et non *coelo*, *coelum*. Il est difficile d'autre part d'interpréter comme un datif le *interea excedit caelo nubemque relinquit* de Virgile, Aen. 12.840.

Les faits auraient pu être groupés de façon plus systématique : par ex., il eût été plus instructif d'étudier ensemble les emplois du double datif et du double accusatif : il n'y a pas de différence entre *docere aliquem grammaticam*, *te bonas preces precor*, et *hoc ei saluti fuit ; bubus glandem prandio depromere*. Nous avons dans les deux cas un complément de la personne, et un complément de l'objet envisagé. Un exposé de caractère général sur la valeur des cas, la notion de ' complément ', la double nature du verbe ' transitif ' eût permis à M. Simenschy de donner à son livre une cohésion doctrinale qui lui manque.

A. Ernout.

---

1. *Lat. Gramm.*, p. 377 « Die Transitivierung erfolgte zunächst beim Kompositum : Rud. 168 *fluctus deuitauerint.* » Le cas de *dēpereō* est tout différent, et le préverbe n'y marque pas l'éloignement.

Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris, t. VIII, Années 1940-1948 ; 92 p. in-8° ; Paris, C. Klincksieck, 1949.

Des cinq conférences publiées dans ce fascicule, 3 ont été prononcées en 1940, deux en 1948. Le silence des années 1941-1947 a des raisons que l'on devine sans qu'il soit besoin de les expliquer ; mais l'Institut de Linguistique espère reprendre désormais la publication annuelle de ses conférences : souhaitons-le. Rien n'est plus utile que ces exposés de caractère général, qui permettent à des lecteurs non spécialistes de connaître les grands problèmes de la grammaire et de la linguistique, et les solutions actuelles qu'on en propose. Deux études du présent recueil intéresseront spécialement les philologues classiques : celle de M. P. Chantraine sur *La langue poétique et traditionnelle d'Homère*, et celle de M. Lejeune sur *La curiosité linguistique dans l'antiquité classique*. Mais il ne leur est pas interdit d'élargir leur horizon en lisant : *Langages et tribus indigènes au Mexique* de M. Soustelle ; *Les traits communs des langues slaves* de M. A. Vaillant ; *Les langues de l'Indo-Chine* de M. G. Cœdès.

A. Ernout.

George Thomson, *Studies in Ancient Greek Society. The Prehistoric Ægean* ; 622 p. in-8° + 1 carte ; London, Lawrence a. Wishart, 1949.

Divisé en 5 parties (*Kingship- Matriarchy- Communism- The Heroic age- Homer*), qui se subdivisent à leur tour en chapitres et paragraphes, ce copieux volume, abondamment illustré de dessins au trait (on eût préféré des photographies), enrichi de tables, de cartes, muni de références nombreuses et d'une bibliographie abondante et bien faite, se signale moins par la nouveauté des faits qu'il apporte que par l'interprétation qu'il leur donne, la lumière dont il les éclaire, et les conclusions qu'il en tire. M. Thomson étudie moins la Grèce primitive en historien qu'en sociologue ; il applique à l'étude de la communauté hellénique et préhellénique la même méthode comparative que Frazer appliquait à l'étude des croyances et de la religion. Et il prend résolument parti : « The task I have set myself is to interpret the legacy of Greece in the light of Marxism. » C'est selon lui le seul moyen de revivifier ces études, de les encadrer dans la marche du progrès humain, de les soustraire à l'isolement où elles s'étiolent : An hellenic heritage must be rescued from the Mandarins, or else it will perish, destroyed by its devotees... » Il y a certainement une part de vérité dans la critique fougueuse de M. Thomson, et le reproche de ' byzantinisme ' qu'on adresse à nos travaux n'est pas toujours immérité. Il faut, pour que l'antiquité classique continue de vivre, ne pas la confiner dans un cercle étroit d'initiés ; est-ce en l'intégrant dans le marxisme qu'on lui donnera le rajeunissement, la vigueur nouvelle dont elle a besoin ? M. Thomson y répond avec la certitude que donne la foi. Sa position peut paraître hardie, révolutionnaire : elle n'est pas indifférente, et mérite d'être considérée avec réflexion, jugée objectivement et sans prévention.

A. Ernout.

M. van den Bruwaene, *Le miracle grec*, Bruxelles, L'Édition Universelle, 1947, 394 p. in-8°.

L'auteur dans le sous-titre précise l'objet de son livre : c'est l'Orient préclassique et la Grèce jusqu'à l'époque de Démosthène. Jusqu'à présent

M. van den Bruwaene s'était fait connaître par des études portant sur Cicéron, et le cercle de Scipion Emilien. Mais appelé à exposer devant ses étudiants l'histoire de l'antiquité classique, et frappé de l'intérêt qu'ils prenaient à cette étude, si féconde en leçons et en exemples — comme l'a montré d'autre part le regretté Hatzfeld —, il a pensé à présenter « aux lettrés et aux professeurs » sous une forme dépourvue de pédantisme l'essentiel de ses leçons. On ne commence plus maintenant l'histoire de la Grèce avec Homère, et le ' miracle ' grec ne s'explique qu'en tenant compte de toutes les influences préhelléniques qui ont contribué à sa naissance, et dont les mieux connues sont les civilisations égyptienne, mésopotamienne, égéenne. M. van den Bruwaene a donc écrit trois chapitres préliminaires sur ces civilisations : sans prétention à l'originalité, ce sont là de bonnes mises au point, nécessaires. Vient ensuite l'exposé proprement grec : histoire de la civilisation, étude de la vie publique et privée, des institutions, de la religion, de l'art et des mœurs. Tout ceci présenté clairement, abondamment illustré, chaque chapitre étant précédé d'une bibliographie méthodique. Livre attrayant et profitable, qui sait être juste en demeurant bienveillant, digne d'attirer l'attention de ' l'honnête homme '.

A. Ernout.

Walter Woodburn Hyde, *Ancient greek mariners*, New York, Oxford University Press, 1947 ; x-360 p. in-8°.

C'est une ' Invitation au voyage ' que nous adresse l'auteur, professeur émérite de grec et d'histoire ancienne à l'Université de Pensylvanie ; c'est aussi un témoignage d'estime affectueuse pour cet esprit de curiosité et d'aventure qui a entraîné les navigateurs grecs sur les plaines liquides où ils ont sillonné la Méditerranée d'abord, puis, à l'ouest, par delà les colonnes d'Hercule, l'immense et redoutable Atlantique[1], à l'est la mer Rouge et l'Océan indien, expéditions audacieuses dont maint texte, depuis l'Odyssée jusqu'aux divers Périples, nous a gardé le souvenir. Ce livre « will be the story of the results of the eager curiosity, adventurous spirit, and love of the sea evinced by the most gifted of the peoples. » M. Hyde, dans un récit aisé et pittoresque, nous guide à travers les documents anciens que fournissent l'histoire et la légende : il discute les témoignages avec critique et mesure : qu'on lise par exemple les pages qu'il consacre à l'Atlantis [2] — où l'on regrette de ne pas trouver mention des travaux français, notamment du petit livre si juste de Couissin [3] ; son érudition est grande, mais n'écrase pas le lecteur, que de bonnes cartes, empruntées à Kiepert, aident à suivre l'exposé. Tous ceux qui cherchent à s'évader de notre temps liront avec plaisir et profit l'ouvrage de M. W. W. Hyde.

A. Ernout.

Henri van Effenterre, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe* (Bibl. des Éc. Fr. d'Athènes et de Rome, F. 163) ; 340 p. in-8° + 3 pl. ; Paris, E. de Boccard.

Les élèves de notre École d'Athènes s'orientent maintenant volontiers vers l'histoire des provinces de la Grèce ; M. R. Flacelière a étudié dans

1. Strabon, 2, 5, 6 ; cf. le livre de M. Hyde, p. 256.
2. 155-159.
3. *L'Atlantide de Platon et les origines de la civilisation*, Aix, 1928. Voir mon c. r. dans la *Revue de Phil.*, 1930, p. 234.

sa thèse *les Ætoliens à Delphes*, M. Feyel, *Polybe et l'histoire de la Béotie*; après M. Demargne dont la thèse porte sur *la Crète dédalienne*, M. van Effenterre s'attaque à la Crète historique, qu'il tire de l'ombre où l'ont généralement laissée les historiens de la Grèce. Ce dédain qu'on lui a montré n'est pas sans excuse, sinon sans raison. Après la disparition de la civilisation minoenne, la Crète, éloignée et isolée, est demeurée à l'écart des grands mouvements qui agitèrent la Grèce continentale. Pour toute la période antérieure au ve siècle, les documents sont rares et pauvres. On vit sur le souvenir de la Crète mythique, et l'on ne s'inquiète pas de comparer avec le passé légendaire la réalité actuelle. Il faut descendre jusqu'aux Lois de Platon pour voir un auteur étudier avec sympathie l'organisation politique de la Crète, ses mœurs et ses institutions, et cela, sans doute, d'après des observations personnelles. Mais le jugement bienveillant de Platon n'est pas repris par Éphore et par Aristote, qui, plus précis que Platon, sont aussi moins élogieux, et nous montrent une Crète où l'esprit démocratique s'est affaibli, où la ploutocratie triomphe, où s'affrontent les rivalités de classe. Enfin, deux siècles plus tard, Polybe aggravera le jugement de ses devanciers : le régime politique de la Crète, c'est le triomphe des séditions, des meurtres, de la guerre civile, le caractère dominant de ses habitants, c'est la πλεονεξία « cupidité ». Ce trait se trouvait déjà dans Éphore, et vient s'ajouter à ceux qu'on prête d'ordinaire aux Crétois : le mensonge, le vol et la piraterie, la perfidie, et le verbe κρητίζειν a scellé définitivement cette réputation.

M. van Effenterre qu'un long séjour en Crète a familiarisé avec les êtres et les choses, et qui y a fait des découvertes fructueuses, a utilisé et soupesé tous les documents — le nombre du reste en est assez petit — qui permettent de reconstituer l'histoire de la Crète : il l'a fait avec mesure et prudence, en écartant tout préjugé et tout parti pris. Le premier résultat qu'il ait acquis, c'est d'avoir sorti la Crète de l'isolement provincial dans lequel on se plaisait à la placer. En second lieu, il a montré que les rivalités et les dissensions politiques qui déchirèrent et affaiblirent la Crète, ont leur origine en dehors de l'île, dans les mouvements qui agitèrent le monde méditerranéen depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la conquête romaine. Enfin, il a tracé des Crétois un portrait nuancé, reconnaissant leurs défauts dont il explique les causes pour les excuser en partie, mais leur attribuant certaines qualités qu'on néglige ordinairement. La thèse de M. van Effenterre a utilisé au mieux une matière ingrate ; elle éclaire bien des obscurités et rectifie bien des erreurs.

A. Ernout.

Axel W. Persson, *The Religion of Greece in Prehistoric Times* (dans les *Sather Classical Lectures*, tome 17), University of California Press, 1942; 1 vol. in-8° de 167 p. avec 29 fig. dans le texte et 10 planches hors texte en similigravure.

Les lecteurs qui s'attendent à trouver dans un livre ce qu'annonce son titre auront ici quelque sujet d'être déçus : la question effectivement traitée n'est point du tout celle de la religion de la Grèce « aux temps préhistoriques » ; on n'y trouvera rien sur les croyances de la Thessalie primitive à l'âge néolithique, rien sur les pratiques, religieuses ou funéraires, des peuples de « l'Urfirniss » ni des établissements dits « minyens »; rien sur le problème si délicat des rapports de la religion mycénienne avec la religion crétoise; il semble que tout l'apport de « l'Helladique » ait été, volontairement ou non, sacrifié. L'étude ne porte pas non plus à vrai dire sur

la religion minoenne et elle est, à cet égard, malgré la généralité du titre, beaucoup moins vaste et compréhensive que le volume de Martin Nilsson qui reste le dossier de base.

L'ouvrage porte en fait sur l'analyse et le commentaire d'une suite de chatons de bagues provenant la plupart de Mycènes et représentant des scènes dont le caractère religieux ne fait le plus souvent pas de doute. Un bon nombre de ces documents avaient déjà fait l'objet en 1901 du mémoire fameux d'Evans sur *The Mycennean Tree and Pillar Cult*, mais la présentation actuelle est plus complète, plus minutieuse, traitée suivant une méthode plus comparative. L'auteur en a déduit certaines conclusions intéressantes touchant notamment les conventions du dessin dans la représentation de la perspective. Voici quelques autres constatations : des oreilles jetées parfois dans le champ signaleraient, comme sur certaines stèles votives de l'époque classique, la présence de la divinité ἐπήκοος ; le candélabre qu'on aperçoit à l'entrée d'un sanctuaire exprimerait l'élément lumineux que traduit ailleurs l'image du soleil ; le sens de certains symboles, comme le miroir, peut se préciser par la comparaison avec les cylindres orientaux. Il est certain que l'examen détaillé de cette suite de 29 bagues fait progresser notre compréhension du sujet. On trouvera aussi quelques vues générales intéressantes ; l'auteur pense que la diversité du panthéon hellénique vient de la diversité des épithètes portées par une même divinité minoenne ; l'idée est ingénieuse et séduisante ; on objectera pourtant qu'elle suppose une sorte de monothéisme primitif que l'auteur n'est pas parvenu à démontrer.

Les quelques critiques que je me permettrai de formuler sur cette étude qui est essentiellement une monographie, portent beaucoup moins sur les observations de détail que sur les points de vue d'ensemble. Je suis d'abord surpris que l'auteur ait éliminé de ses comparaisons les représentations analogues à celles qu'il discutait quand elles figuraient ailleurs que sur des chatons de bagues. Pourquoi a-t-il séparé des documents 2, 3, 4 relatifs à « l'arrachage de l'arbre » le document de Zakro (*Journ. Hell. Stud.*, 1902, p. 77, fig. 1) qui produit un épisode analogue ? Qu'importe la matière quand il s'agit de l'étude d'un sujet ? A se limiter à une série définie d'objets on risque de ne pas embrasser la documentation dans son ensemble.

L'auteur a cru pouvoir recomposer avec la suite de ses 28 représentations un cycle saisonnier où les diverses cérémonies se régleraient sur le dépérissement hivernal, puis l'essor printanier de la végétation ; il a distingué trois saisons (comme dans Homère) : l'hiver, le printemps, l'été ou temps de la moisson. Il n'a pas à vrai dire exposé très nettement les raisons qui l'ont conduit à cette division ; mais je crains, à lire ses analyses, qu'il n'ait accordé trop d'importance à la façon dont sont représentés les végétaux. Il appelle l'attention sur l'absence de feuillage en 1 et en 6, sur les feuilles tombantes de 2, qu'il place effectivement en hiver; mais que dira-t-il de l'arbre si abondamment feuillu de 4, qu'il place dans la même saison? Il répartit au contraire en deux saisons différentes les bagues 15 et 20, par ailleurs si semblables, sous prétexte qu'on ne voit le soleil que dans la seconde et que les feuilles y ont une forme plus allongée ; je ne vois pour ma part aucune indication qui permette de dissocier son feuillage printanier de son feuillage estival. J'ajoute qu'expliquer les feuillages hivernaux en 3, 4, 5 par une annonce du printemps, en conclure que « the inherent force of nature and vegetation is potent but quiescent » me paraît une échappatoire qui ne résout pas la difficulté. Et tout le cycle saisonnier est remis en cause.

L'auteur, dans deux chapitres plus généraux, a établi des comparaisons avec les religions anatoliennes, voire avec les pratiques scandinaves ; ces confrontations, pratiquées largement par les folkloristes, ont un intérêt réel. Mais je me permets d'ajouter qu'elles ne suffisent pas à nous faire saisir l'essentiel d'une forme religieuse déterminée, qui dépend beaucoup moins de ses rapports avec les formes environnantes que de ce qui l'en distingue ; l'étude historique des religions doit porter sur les différences tout autant que sur les ressemblances. De la lecture du livre de M. Persson, on emporte trop l'impression — et cela semble être en effet sa position — que tout est dans tout, que, de l'Indus à l'Égée, c'est une même formule de rites et de pratiques. J'insisterais plutôt sur l'idée contraire : la religion égyptienne n'est pas la religion de la Mésopotamie ; les cultes de Phénicie ne sont pas les cultes de Crète. Le lecteur doit saisir, en même temps que les ressemblances qu'ils présentent, les variantes qu'offre chacun d'eux. A lire le chapitre IV du présent ouvrage, on garde une vision confuse.

Fernand Chapouthier.

H. Krahe, *Historische Grammatik des Griechischen* (*Laut- und Formenlehre*). Würzburg, F. Schöningh, 1949 ; in-8°, 108 p.

Ce petit livre est le quatrième volume d'une collection dirigée par J. Martin et F. Pfister, qui vise à mettre entre les mains des étudiants de philologie classique de petits manuels établis par des savants compétents. Cette *historische Grammatik*, que l'on aurait aimé voir compléter par une syntaxe, rendra certainement de bons services aux débutants. Il s'agit plutôt, à vrai dire, d'une grammaire comparée élémentaire que d'une grammaire historique. La doctrine m'a paru toujours ferme, les faits précis et bien contrôlés. Les premières pages exposent clairement la situation du grec parmi les langues indo-européenne (avec la distinction entre le groupe *centum* et le groupe *satəm*), le classement des dialectes grecs (mais pourquoi mettre le pamphylien parmi les parlers doriens ?), le problème des rapports du grec avec les langues anciennement parlées dans le bassin méditerranéen (ce problème a été traité ailleurs dans un clair exposé de M. Krahe, *Die Indogermanisierung Griechenlands*), et à ce propos quelques indications sont données sur le problème illyrien, que l'auteur connaît bien. Vient ensuite, selon le plan traditionnel, l'exposé de la phonétique et de la morphologie grecques, fondé sur des exemples bien choisis.

Il peut arriver, ici ou là, que l'on songe à une explication un peu différente de celle qui est proposée par l'auteur, mais la rédaction est le plus souvent prudente et mesurée (ainsi p. 93, où se trouvent indiquées les diverses influences qui ont pu concourir à la constitution de l'aoriste passif en -θην). Parmi les explications notables, voir p. 90 ce qui est proposé pour les formes φέρεις, φέρει : une seconde personne *φέρει (de **bheresi*) aurait reçu la désinence secondaire *-s*, d'où φέρεις ; puis d'après ἔφερες, ἔφερε, aurait été constituée une troisième personne φέρει.

Voici quelques remarques de détail : p. 34, le traitement de l'i-e. *th* n'est pas aussi clair qu'il est dit, et le problème de πλατύς n'est pas envisagé ; — p. 91, que signifie la formule « korrekt ἦστε (ai. *āsta*), daneben ἦτε... » ? La forme ἦστε est phonétiquement régulière, mais ἦτε est la plus usuelle.

P. Chantraine.

Grammaire abrégée de la langue grecque, par Ad. Kaegi, nouvelle éd. revue et corrigée par And. Perrenoud ; VIII-282 p. in-8°; Éd. V. Attinger, Paris et Neuchâtel, 1949.

Cette grammaire n'a d'autre prétention que d'offrir aux élèves de l'enseignement secondaire un exposé clair et facile de la grammaire grecque, et plus spécialement du dialecte attique. Mais ce manuel est l'œuvre d'un maître qui était linguiste autant que philologue, et M. Perrenoud, en le rajeunissant, l'a encore amélioré. Tous les exemples sont soigneusement choisis et traduits, et l'élève, en même temps qu'il apprendra la syntaxe, enrichira son vocabulaire. Un petit appendice sur le dialecte épique permet d'aborder la lecture d'Homère : mais pourquoi les exemples ici ne sont-ils ni situés, ni traduits (p. 207 et s.)? — Le tableau de récapitulation des verbes, avec l'indication des particularités non seulement de conjugaison, mais de construction, rendra de bons services.

A. Ernout.

Dr Marchinus H. A. L. H. Van der Valk, *Textual Criticism of the Odyssey*. Leyde, Sijthoff, 1949; in-8°, 296 p.

Cet ouvrage a été écrit durant la guerre par un ministre de l'Église réformée des Pays-Bas, qui a trouvé le temps, dans le village où il résidait, de rassembler la documentation considérable sur laquelle il repose. Les circonstances dans lesquelles le livre a été rédigé expliquent les quelques lacunes de la bibliographie. L'auteur ne semble pas avoir connu l'*Introduction* à *l'Iliade* de la collection G. Budé où sont traitées certaines des questions qui l'intéressent, ni le dernier livre de G. M. Bolling, *The athetized lines of the Iliad*, ni l'édition de l'*Odyssée* par Von der Mühll, ni son article du Pauly-Wisowa.

C'est qu'aussi bien l'ouvrage de M. Van der Valk traite de question générales, et qu'il est amené à envisager à l'occasion le texte de l'*Iliade*, qui nous a été transmis par une tradition plus riche et plus variée que celui de l'*Odyssée* : les scholies de l'*Iliade* sont beaucoup plus nombreuses que celles de l'*Odyssée*, et le *Venetus* 454 (A) nous donne une idée de ce que pouvait être une édition savante du xe siècle.

Le livre de M. Van der Valk est commandé par quelques idées générales, dont voici les plus importantes. Le texte de l'*Odyssée* (comme celui de l'*Iliade*) doit essentiellement être établi d'après la vulgate. Il ne faut attribuer aucune valeur aux leçons que les scholies attribuent aux « meilleures éditions » (*chariestera*, etc...). Les éditions dites « des villes » (*politiques*) sont soigneusement critiquées, et l'auteur n'a pas de peine à montrer, d'après la qualité des variantes, d'après l'aspect même du dialecte, qu'elles ne sauraient représenter une très vieille tradition (noter par exemple *Iliade* XVI, 59, où μετανάστιν ne peut être qu'une *lectio facilior* et une mauvaise correction pour μετανάστην). L'origine de ces éditions (*Crétoise*, *Marseillaise*, etc...) reste obscure (cf. *Introduction à l'Iliade* p. 23). Ce point acquis, M. V. d. V. expose que les philologues alexandrins (Aristophane, Zénodote et Aristarque en particulier) ne disposaient d'aucune source très ancienne pour établir leurs éditions et leurs commentaires. On lui accordera volontiers qu'il serait naïf de se fier sans critique aux leçons attribuées à Aristophane, Zénodote, ou Aristarque. Il est bien probable que leurs méthodes étaient sans rigueur, et que les leçons qui leur sont attribuées risquent souvent d'être des conjectures plus ou moins arbitraires destinées à rendre l'intelligence du texte plus aisée. Toutes les démarches

de M. V. d. V. visent à nous montrer que le texte de la vulgate homérique mérite d'être fidèlement suivi par les éditeurs, et qu'il n'y a lieu de se fier ni aux leçons des philologues alexandrins, ni à celles qui sont attribuées dans les scholies aux *chariestera* ou aux *acribestera*. Je crois qu'il faut approuver l'auteur d'avoir mis en lumière les doutes que doit nous inspirer la méthode (ou l'absence de méthode) des philologues anciens. Les éditions modernes attachent souvent trop de prix aux leçons d'Aristarque (toutefois l'*Iliade* de la collection Budé montrait déjà à cet égard une grande réserve) ; on voit même un savant de l'importance de M. Bolling (et Wilamowitz lui-même à l'occasion) faire le plus grand cas de Zénodote et prendre appui sur des leçons absurdes ou inintelligibles pour soutenir que le savant alexandrin n'a pas pu les imaginer, mais qu'il les a indubitablement trouvées dans des manuscrits, et qu'ainsi elles prouvent la prudence de sa méthode.

La conclusion de M. V. d. V. est donc qu'il convient avant tout de s'attacher à la vulgate qui donne un texte satisfaisant. Mais il me semble qu'à son tour il a pris une position trop systématique. Il faudrait s'entendre d'abord sur le sens du mot *vulgate*. S'agit-il des leçons que les scholies qualifient de δημώδεις, de φαυλότερα? Mais ces leçons ne coïncident pas toujours avec celles de notre vulgate médiévale (cf. *Introduction à l'Iliade*, p. 16). S'agit-il de la majorité de nos manuscrits ? S'agit-il enfin de nos meilleurs manuscrits (pour l'*Iliade* le *Venetus* 454 présente peut-être une importance particulière) ? D'autre part il apparaît, sans aucun doute, excessif de condamner systématiquement les leçons proposées par Aristarque ou même par Zénodote. J'admets qu'ils aient pu à l'occasion proposer des conjectures mal fondées pour se tirer d'un passage difficile. Il reste pourtant, malgré tout, qu'ils ont dû disposer à Alexandrie de manuscrits qui leur fournissaient des leçons supérieures à celles de notre vulgate. Le vers 97 du chant premier de l'*Iliade* reste embarrassant (cf. pp. 28 et 167), et il est possible que l'expression hardie λοιμοῖο βαρείας χεῖρας ἀφέξει doive être conservée ; mais au chant XIV, 499 l'adverbe φὴ « comme » que les scholies attribuent à Zénodote repose évidemment sur une tradition authentique.

En ce qui concerne le détail du texte et les variantes proprement grammaticales, M. V. d. V. soutient également que certaines leçons préférées par Aristarque doivent être tenues pour des corrections fautives dues à une mauvaise interprétation du texte originel : ainsi (cf. p. 154), *Odyssée* XX, 106, εἵατο considéré comme une forme d'imparfait du verbe *être*. A cet égard l'auteur est d'avis de suivre purement et simplement la tradition de la majorité des manuscrits. Il condamne le travail des philologues qui, depuis Bentley, ont cherché à montrer que la vulgate homérique recouvre un texte plus ancien qui a été en partie modernisé. On lui accordera bien que cette vulgate présente un mélange inextricable de formes d'origine et de date diverses, et qu'il est impossible d'en résoudre les contradictions. Il n'en reste pas moins qu'il faut l'interpréter, et que les graphies fautives y sont fréquentes. Il est difficile d'admettre comme le fait l'auteur (p. 66) que l'orthographe ἐπιδημίου ὀχρυόεντος est originelle ; il n'est pas douteux que la graphie ἕως valant un trochée repose sur une altération du texte ; enfin s'il n'est pas possible de restituer partout le digamma dans la vulgate, il n'en reste pas moins que sur ce point le texte originel a dû souvent être altéré au cours de son histoire. Dans l'étude grammaticale du texte M. Van der Valk ne pourra pas toujours être suivi : ainsi p. 64 et ailleurs, je ne vois pas comment l'on peut considérer ὄντες comme une forme contracte ; — p. 43, la forme καλέσθω que l'auteur préfère à κελέσθω en γ 425

a tout l'air d'un barbarisme ; — la forme ἀπέφθιθον, défendue p. 78, a peu de chances d'exister. — Plus d'une explication serait sujette à caution : p. 116, le rapprochement de ἴσκω avec ἐνίσπω, malgré l'autorité de Wilamowitz, ne peut guère être admis par la phonétique ; — p. 144, ἐδήδοται ne peut pas s'expliquer par l'analogie de ἐδήδοκα, le parfait actif étant certainement postérieur au parfait moyen pour ce verbe.

Les données philologiques fournies par les scholies devraient être serrées, elles aussi, de plus près. En tout cas, elles restent obscures, et il n'est pas établi (cf. p. 157) que les χαριέστερα soient les mêmes éditions que celles qui sont appelées αἱ πᾶσαι ou αἱ πλείους.

Une seconde partie étudie les athétèses et les condamnations prononcées par les philologues alexandrins. Sur ce point également, l'auteur se montre systématiquement conservateur. Il n'a pas de peine à montrer que certaines des condamnations d'Aristarque sont motivées par l'*aprepeia*, que d'autres visent à supprimer des incohérences de détails. A la différence de G. M. Bolling, il estime que le texte authentique est un texte *long*, et que certains vers omis par la majorité ou la totalité de nos manuscrits doivent être conservés. Il reconnaît toutefois qu'un certain nombre de vers additionnels fournis par les papyrus antérieurs à Aristarque doivent être écartés. M. V. d. V. donne son avis sur certains développement litigieux comme la *Seconde Nekyia* qu'il considère comme « homérique ». Tout dépend du sens que l'on attribue à cet adjectif, selon qu'on l'emploie pour désigner les parties les plus anciennes du poème, ou que l'on dénomme ainsi le dernier « rédacteur ». L'auteur considère que la division en vingt-quatre chants, que l'on fait généralement dater de l'école alexandrine remonte en réalité beaucoup plus haut. Il se rencontre ainsi avec M. Mazon, qui estime que, au moins dans l'*Iliade*, le chant est une unité ancienne (*Introduction à l'Iliade*, p. 138).

Enfin M. V. d. V. soutient que l'*Odyssée* est postérieure à Hésiode. Cette opinion, qui a déjà été soutenue, semble peu vraisemblable, surtout si l'on veut parler des parties les plus anciennes de l'*Odyssée*.

L'auteur de ce livre a le mérite de considérer avec des yeux neufs des problèmes qui ont déjà été souvent envisagés. Il critique de façon pénétrante le travail de la critique alexandrine, à laquelle on se fie souvent aveuglément. Mais il attribue à son tour une valeur excessive à une vulgate, qui, d'après ce que nous savons de l'histoire du texte homérique, risque d'être altérée sur plus d'un point.

P. Chantraine.

E. Beaujon, *Acte et Passion du Héros, Essai sur l'activité d'Homère*. Neuchâtel, éditions de la Baconnière, 1948 ; in-8°, 230 p.

En un temps où l'humanisme est à la mode (et où l'on met sous ce mot des notions parfois trop confuses), on accueillera avec sympathie l'expérience d'un écrivain comme M. Beaujon qui nous livre ce qu'il a cru tirer de valable de la lecture de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Son humanisme, inspiré de Ramuz, vise à appréhender la réalité dans ce qu'elle a de plus concret, et condamne la dissociation de « l'acte et de la connaissance ». Il cite à cet égard un texte typique de Ramuz (p. 32-33), dont voici un extrait : « (les jeunes gens) réclamaient de l'herbe fraîche, et c'est de foin qu'on les nourrissait. Homère, si je puis dire, aurait pu être encore pour nous de l'herbe, mais on avait fauché Homère ; on nous disait : voici des phrases, où est le verbe, où est le régime direct ? Et au cœur même de ces phrases,

toutes les beautés vivantes, après lesquelles on soupirait sans le savoir, auraient pu nous être offertes.... Nous ne distinguions en elles qu'un fourmillement de mots inconnus qu'il fallait apprendre par cœur, ou bien de tristes règles de grammaire ; rien qui pût apaiser la grande faim qui nous venait... » M. Beaujon cherche à retrouver dans les œuvres classiques une image de l'homme, et il montre que le morale homérique est une morale du héros, en quoi il se rencontre avec M. Marrou dans son *Histoire de l'Éducation*.

M. Beaujon estime avec raison qu'il doit récrire la traduction des passages qu'il cite. Il le fait en général pour l'*Iliade*, sinon pour l'*Odyssée*. Mais ses traductions m'ont paru souvent un peu gauches. C'est ce que j'ai trouvé le moins heureux dans cet essai par ailleurs brillant.

P. Chantraine.

H. S. Long, *A study of the Metempsychosis in Greece from Pythagoras to Plato*. Princeton (New-Jersey), 1948 ; in-8°, 94 p.

Cette thèse de l'Université de Princeton traite d'un sujet important, d'ailleurs souvent étudié. L'auteur s'applique à montrer que la doctrine de la métempsychose n'est pas liée à l'orphisme (mais qu'est-ce que l'orphisme ? On désigne de ce nom un ensemble confus de doctrines) : cf. sur ce point l'appendice II.

M. Long présente les faits dans l'ordre chronologique. D'abord les textes pythagoriciens : la doctrine de la métempsychose semble avoir été introduite par Pythagore, et s'être répandue en partant de centres pythagoriciens. Puis l'auteur étudie Pindare, Empédocle, Platon. Il s'agit là de cas entre lesquels il convient de distinguer. Pindare est un poète qui invoque à l'occasion la doctrine de la métempsychose : cf. surtout la seconde Olympique, qu'il faut rapprocher de trois fragments appartenant à des thrènes qui nous ont été conservés par Plutarque et par Platon. Platon fait intervenir la métempsychose dans des dialogues de caractère philosophique.

Sans prétendre résoudre tous les problèmes, M. Long a composé une mise au point claire, qui rendra d'utiles services.

P. Chantraine.

Martin P. Nilsson, *Die Religion in den griechischen Zauberpapyri*, Bulletin de la Société royale des Lettres de Lund, 1947-1948, II, p. 59-93.

M. Nilsson dont les travaux sur l'âge héroïque et sur la religion grecque font autorité, a voulu dans cet article, intéresser les profanes aux éléments religieux contenus dans les papyrus magiques grecs d'Égypte qui n'ont conservé que des miettes d'une magie plus ancienne liée au panthéon grec de l'époque classique. Dans l'impossibilité d'utiliser valablement les documents démotiques et coptes, M. N. laisse de côté les éléments empruntés à la religion égyptienne et, après quelques pages consacrées à l'apport juif dans la démonologie, étudie les dieux à noms grecs. En fait, certains de ces noms cachent des divinités orientales et les papyrus n'ont conservé, parmi les dieux spécifiquement grecs, que ceux qui convenaient particulièrement aux besoins des magiciens, comme Hécate, Séléné, Aphrodite et Éros, ce qui ne saurait surprendre.

J. Schwartz.

Demetrii Triclinii, *In Æschyli Persas Scholia* nunc primum edidit Lydia Massa Positano (Collana di Studi Greci diretta da Vittorio de Falco XIII). Naples, Libreria Scientifica, 1948 ; in-8°, 168 p.

On assiste en Italie à une véritable renaissance des études de philologie grecque : le volume de Mme L. M. Positano prouve que même les travaux les plus techniques ne sont pas négligés. Le manuscrit *Farnesianus* II F 31 contient le *Prométhée,* les *Sept*, les *Perses*, *Agamemnon*, les *Euménides*. Il a été copié par Demetrius Triclinius, qui a accompagné le texte de nombreuses scholies explicatives, critiques, métriques. Or, si certaines de ces scholies ont été publiées par divers savants, celles des *Perses* étaient, aujourd'hui encore, inédites. C'est dire le mérite de Mme L. M. P., dont l'édition répond à toutes les exigences de la critique. Les scholies de Triclinius se répartissent en trois catégories. Celles qui lui sont propres sont précédées du mot ἡμέτερον et d'une croix, ou d'une croix seulement ; d'autres tirées d'une source ancienne sont précédées du mot παλαιόν ; d'autres enfin, tirées d'une source récente, ne sont précédées d'aucune indication. Il y a enfin (cf. p. 9), bien des scholies dont une partie concorde avec une scholie qui figure dans un autre manuscrit, et une autre vient de Triclinius lui-même ; d'autres enfin où se trouvent combinées deux scholies déjà connues. P. 12 on trouvera étudiés, relativement aux scholies, les rapports du *Farnesianus* II F 31 avec les deux manuscrits de la même famille, G (*Marcianus* 616) et F (*Laurentianus* 31,8). Enfin les scholies de Triclinius sont souvent fort utiles pour interpréter et corriger les scholies anciennes de B (Laurentianus 86,3).

Je ne veux pas entrer davantage dans les détails des problèmes que posent ces scholies. L'apparat critique m'a paru clair, et permet de comparer souvent les scholies de Triclinius avec celles de F et de B. Les gloses interlinéaires, peu importantes, se trouvent éditées après les scholies marginales. Un premier appendice donne une idée du travail métrique fort important[1] que Triclinius a consacré aux *Perses*. Un second appendice recueille les scholies et les gloses du manuscrit F qui manquent dans le *Farnesianus*.

L'auteur de cette édition, qui fait honneur à sa formation philologique, nous aide à nous faire une idée de ce qu'était une édition savante byzantine, et apporte une contribution importante à l'édition qu'il faudra bien entreprendre d'un *corpus* des scholies d'Eschyle.

P. Chantraine.

J. Carrière, *Théognis de Mégare, Étude sur le recueil élégiaque attribué à ce poète*. Paris, Bordas, 1948 ; in-8°, x-306 p.

L'œuvre de Théognis, telle qu'elle nous est parvenue, est brève, et pourtant il en est peu qui posent autant de problèmes de toutes sortes. Il faut savoir gré à M. Carrière d'avoir envisagé ces problèmes d'un œil neuf, et d'avoir tenté d'y apporter avec franchise et bon sens des réponses raisonnables. Le volume étudie successivement les données biographiques, le recueil, son origine et sa formation. Une seconde partie propose au lecteur une étude littéraire, une étude philosophique, une étude philologique.

Dès le premier chapitre les difficultés surgissent. M. Carrière après avoir

1. Voir en outre l'article consacré par l'auteur à cette question dans *Dioniso*, 1947, p. 247 sqq.

discuté les témoignages anciens, en particulier un passage des *Lois*, estime, comme la plupart des savants d'aujourd'hui, que notre poète est originaire de la cité de Mégare voisine d'Athènes. Le problème de la date où a vécu Théognis a été particulièrement discuté. M. Carrière analyse la notice de Suidas, et en conclut que l'indication de la 59e Olympiade concerne non la naissance du poète mais son *akmé*. Théognis aurait donc atteint une cinquantaine d'années aux environs de 544, et serait antérieur aux guerres médiques. Seulement, le recueil des *Élégies* contient un beau poème (773-782) qui fait allusion au péril mède. Divers critiques le font remonter au VIe siècle, à l'expédition des généraux de Cyrus en Asie Mineure. Mais Mégare se sentait-elle alors menacée? Il est plus probable qu'il s'agit de l'expédition de Mardonius, ou mieux de celle de Xerxès en 480-479. Mais alors le système chronologique de M. Carrière craque, et il n'a pas d'autre ressource que de soutenir que le poème n'est pas de Théognis. Or il n'a pas d'autre raison de le faire que le système chronologique qu'il a adopté. Il subsiste donc là une difficulté.

Après avoir passé en revue les diverses théories qui ont été proposées depuis le XIXe siècle pour expliquer la constitution du recueil de Théognis, M. Carrière reprend le problème pour son propre compte. Le chapitre III, riche et précis, m'a paru être une des parties les plus originales de l'ouvrage et j'ai l'impression que dans leurs grandes lignes les conclusions pourront en être adoptées. On sait que le second livre, qui contient des poèmes érotiques, n'est donné que par un seul manuscrit, d'ailleurs le plus ancien. Le premier livre lui-même présente un grand nombre de doublets et de répétitions. L'examen des vers cités au cours de l'antiquité montre que notre premier livre résulte de la rencontre de deux recueils différents, mais offrant des passages communs. Les citateurs postérieurs au IIe siècle de notre ère (p. 62) semblent ignorer le début de l'œuvre, qu'avaient précisément bien connu les premiers ; par contre leurs citations sont plus nombreuses vers la fin du recueil. Le caractère composite de notre recueil théognisien est dénoncé par une autre particularité. On y trouve un certain nombre de poèmes dont nous savons de certitude qu'ils sont l'œuvre de Solon, Mimnerme ou Tyrtée. M. Carrière conclut que vers le IXe ou le Xe siècle se sont produites la fusion et la contamination de deux recueils différents des *Élégies* (p. 89). Cette fusion des deux recueils, qui a accueilli bien des poèmes apocryphes, a été suivie de l'élimination des poèmes amoureux qui constituent notre second livre. Ces conclusions sont illustrées par des tableaux synoptiques. Si tel ou tel détail pourra être discuté, l'ensemble apparaît à la fois ingénieux et vraisemblable. On jugera beaucoup plus risqué le développement où l'auteur prétend, p. 130 sqq., nous donner une idée de l'aspect de l'archétype. Lorsque cette recherche n'est pas fondée sur l'examen de copies proches de cet archétype, toute hypothèse est fondée sur le sable.

Le chapitre intitulé assez inexactement *Contribution de la philologie* est moins original. Les critères grammaticaux ou prosodiques que l'on utilise pour distinguer entre les poèmes authentiques et les autres m'ont paru discutables. D'autre part je ne suis pas sûr qu'il faille reconnaître la trace d'un digamma dans des graphies[1] comme en 648 et 574 εὐγεργεσίης où l'hypothèse d'une simple faute du scribe est plus simple (p. 107) ; au vers 440 je me demande si κἀδίων ne s'explique pas par une élision de καὶ (cf. Sch-

1. On est choqué par la formule de la p. 244 : ... « phénomènes d'ordre purement phonétique : développement de consonnes gutturales à partir d'un ϝ ... »

wyzer, p. 402) : c'est ce qu'on observerait aussi en 355 κἐσθλοῖσι, car comment voir dans ce dernier exemple une « crase mégarienne » alors que le texte, s'il est correctement transmis, ne note même pas une longue ?

L'étude littéraire que M. Carrière a consacrée aux poèmes est menée avec goût. Elle ne laisse au lecteur qu'un regret, c'est que l'auteur n'ait pas traité des poèmes qu'il juge apocryphes, nettement à part des autres. C'est, ainsi que, p. 193 sqq., dans un chapitre où est apprécié l'art de Théognis, M. Carrière insère une traduction des vers 773-782 dont nous avons déjà parlé, en l'annonçant par ces mots : « le lyrisme qui lui manque : c'est chez les *faux* Théognis qu'il se rencontrera parfois. » De même, p. 256, en étudiant avec finesse l'emploi du vocabulaire il fait appel à un poème d'Événos qu'il cite tout entier. Le chapitre V intitulé Étude philosophique se lit également avec intérêt. Peut-être aurait-il plus d'accent si l'auteur avait mieux défini les réalités politiques et sociales qu'évoquent les poèmes de Théognis.

De telles critiques ne portent que sur des détails[1] : que M. Carrière soit félicité d'avoir osé s'attaquer à un problème difficile et de l'avoir élucidé sur plus d'un point à force de bon sens et d'ingéniosité.

P. Chantraine.

Théognis *Poèmes élégiaques*, texte établi et traduit par J. Carrière (Collection G. Budé). Paris, Les Belles-Lettres, 1948 ; in-8°, 138 p. en majeure partie doubles.

Cette édition est le fruit de longues recherches puisqu'elle constitue le complément de l'ouvrage que M. Carrière a consacré à Théognis de Mégare. Cette circonstance a pour conséquence que l'introduction se contente pour la difficile question de la vie et de la biographie, de renvoyer à la thèse principale. En revanche elle s'étend sur le classement et la description des manuscrits, dont le plus important est le *Parisinus Suppl. gr. 388*, dit de Modène, qui est le seul à nous transmettre le livre II (A). Ce manuscrit n'a aucune descendance. Tous les autres manuscrits sont issus d'un des proches ancêtres de A, et présentent par rapport à A une forte homogénéité : non seulement le Livre II y manque toujours, mais le cas est fréquent où tous ces manuscrits opposent au texte de A une leçon commune. Le plus utile de ces manuscrits est le *Vaticanus gr.* 915 désigné par le sigle O. Les principes de l'édition de M. Carrière se trouvent mis en évidence dans l'arbre généalogique de la p. 20 et dans le tableau de la p. 23. Le nouvel éditeur a collationné personnellement le manuscrit A et dix des manuscrits dits *recentiores*.

On conçoit que l'apparat critique rédigé par M. Carrière soit personnel et précis. Peut-être pourrait-on lui reprocher d'être alourdi de quelques variantes ou même de fautes sans intérêt réel. Qu'importe qu'au vers 9 les manuscrits O et c donnent ἐγέλασε pour εγέλασσε, et qu'au vers 17 une partie des *recentiores* omette en fin de vers le nu éphelcystique ? Pour l'établissement proprement dit du texte, l'éditeur s'attache à suivre de près le manuscrit A. C'est ainsi que l'on lit au vers 1009 (et en deux ou trois autres

1. Autres remarques de détail : p. 243 pour κρείσσων et μείζων le mieux serait de dire que ce sont des graphies attiques ; — p. 245 peut-on dire que la désinence -σθα soit dorienne ? — p. 246, il ne faut plus citer le C. I. A. ; — p. 251 κωτίλλειν est un mot d'Hésiode.

passages) le tour τῶν αὐτοῦ κτεάνων, alors que trois *recentiores* donnent l'orthographe correcte avec esprit rude. En quelques passages particulièrement difficiles M. Carrières s'est risqué à proposer des conjectures : l'une des plus vraisemblables est celle de 1258 τοῖς φίλοις εἶ.

Le volume se termine par un « Commentaire critique » qui envisage quelques-uns des problèmes que posent les poèmes (authenticité, attribution, nature même de la pièce). Mais ce commentaire est nécessairement partiel, et le lecteur devra avoir toujours sous la main l'ouvrage principal de M. Carrière.

P. Chantraine.

H. G. Œri, *Der Typ der komischen Alten in der griechischen Komödie, seine Nachwirkung und seine Herkunft.* Bâle, Schwabe, 1948 ; in-8°, 100 p.

Thèse de Bâle, issue de l'enseignement de M. Von der Mühll. Le sujet est bien choisi et donne à l'auteur l'occasion de rassembler un utile catalogue de « vieilles femmes » de la comédie grecque. Une première partie envisage les exemples de la comédie ancienne. Elle décrit d'abord l'aspect de la vieille femme en se fondant sur les textes, et en renvoyant d'autre part aux ouvrages de Marguerite Bieber. Puis un certain nombre de points sont étudiés : le sens de σαπρά, la vieille bavarde, l'ivrognesse, le cordax, la vieille amoureuse, la sorcière, les marchandes, les maquerelles, les servantes (en particulier la nourrice), enfin certaines scènes, comme celles où une vieille conseille une jeune femme, etc..).

Les comédies moyenne et nouvelle fournissent à peu près les mêmes types (en outre la vieille courtisane et la femme mariée).

Une des difficultés que rencontre M. Œri consiste dans le fait qu'il n'est pas toujours facile de reconnaître si nous avons affaire à un type de vieille femme. P. 32 il soutient que dans les *Thesmophoriazousai*, vers 852 et suiv., nous avons la γυνὴ Α'. Cela n'est pas évident. — Dans le paragraphe sur le personnage de la femme mariée (p. 64-65) il n'est pas sûr que tous les fragments cités se rapportent à un type de vieille femme.

L'auteur a voulu tirer parti de la comédie latine, ce qui présente quelques difficultés. Le développement sur les mérites du vin, aux vers 96 et suiv. du *Curculio* de Plaute, n'est pas nécessairement pris à un modèle grec.

Les deux dernières parties du mémoire étudient d'abord la littérature influencée par la comédie : Lucien (en particulier les dialogues de courtisanes), Alciphron, quelques épigrammes, le roman, enfin quelques textes latins où il est question de l'interdiction faite aux femmes de boire du vin, et qu'il n'était peut-être pas nécessaire de faire intervenir. Une dernière partie recherche enfin l'origine du type de la vieille femme dans la comédie. L'auteur évoque successivement Épicharme (mais les fragments cités ne concernent pas nécessairement de vieilles femmes), les farces mégariennes et béotiennes, les *phlyakes,* les fêtes d'Artémis Orthia, le mime et même la tragédie ; puis Homère et les lyriques Archiloque, Simonide d'Amorgos, Hipponax (mais le fragment 2174,24 des *Oxyrrh. Pap.* n'est pas facile à interpréter), Anacréon. L'ouvrage se termine par quelques considérations sur la signification des masques en général : elles ne manquent pas d'intérêt, mais paraissent forcément un peu étriquées.

P. Chantraine.

Dr G. J. de Vries, *Spel bij Plato*, N. V. Noord-hollandsche Uitgevers Maatschappij, Amsterdam, 1949, IV + 391 p.

M. G. J. de Vries n'est pas un inconnu pour les hellénistes français qui ont lu avec intérêt les articles qu'il a consacrés, dans diverses revues, à certains aspects du platonisme. Cette fois, c'est un vaste sujet qu'il entreprend de traiter, celui de la place du jeu dans la philosophie et dans l'œuvre de Platon. L'importance que Platon attribue au jeu ne peut manquer de frapper tout lecteur des *Dialogues*. D'ailleurs Platon lui-même, dans un passage bien connu du *Phèdre* (276 d), consacré à célébrer la prééminence du discours sur l'écrit, qualifie de jeu, de divertissement, l'œuvre littéraire. La même idée est exprimée dans la *Lettre VII* où se lit cette affirmation paradoxale qu'aucun auteur sérieux n'écrit sérieusement. Ce qui veut dire évidemment qu'aucune œuvre, à commencer par les *Dialogues*, ne doit être prise à la lettre. Déjà R. Schaerer, dans son ouvrage sur *La question platonicienne*[1], avait insisté sur ce point, mais M. de V. examine la question dans le détail. Dans un premier chapitre intitulé *Jeu et fond*, il jette un regard d'ensemble sur l'œuvre de Platon et montre la place que tient la notion de jeu ou de divertissement dans la philosophie platonicienne. Cette étude est nécessairement rapide (54 pages), mais permet cependant à l'auteur d'aborder un certain nombre de problèmes intéressants, même celui de l'authenticité et de la chronologie de quelques dialogues (p. 53). Les chapitres suivants sont consacrés aux diverses formes que revêt le jeu dans les *Dialogues*. Il serait trop long de suivre l'auteur dans ses analyses. On ne peut faire plus ici que de signaler les grandes divisions de l'ouvrage : le chapitre II étudie le dialogue, le IIIe les sophismes, le IVe l'ironie, le Ve l'humour, le VIe la satire, le VIIe le mythe, le VIIIe l'ironie de soi-même, c'est-à-dire l'ironie de Platon dirigée contre Platon lui-même. Ce chapitre VIII reprend, en le développant, une idée que M. de V. avait déjà exposée dans un article intitulé *Apollodore dans le Banquet de Platon* (*R. E. G.* 48, 1935, pp. 65-69). Il y montrait que le fait que Platon, « sans railler, sans perdre un moment son sérieux », ait pu considérer avec ironie son propre enthousiasme, « témoigne d'une rare indépendance intérieure ». Le dernier chapitre étudie, enfin, les limites du jeu chez Platon, et constitue, en quelque sorte, la conclusion d'une analyse complète des diverses formes sous lesquelles se manifeste le jeu dans les *Dialogues*. On peut cependant regretter que l'auteur n'insiste pas assez sur l'alliance nécessaire, affirmée dans le livre I et surtout le livre II des *Lois*, entre l'éducation et le jeu. C'est par le jeu et les divertissements que Platon recommande aux magistrats de sa cité de laisser se révéler la vocation des enfants. Et s'il faut orienter les goûts et les désirs de l'enfant, c'est par le jeu qu'on doit le faire. M. de V. n'insiste pas assez, non plus, à mon gré, sur la place du jeu dans l'éthique de Platon. On sait quelle place occupe dans le platonisme cette indépendance intérieure, cette attitude de détachement qui s'exprime dans la formule de Plotin : « la vie est un jeu. » Il y avait là un aspect du problème qui méritait une analyse plus approfondie. Le livre se termine par un excellent index de tous les passages des *Dialogues*, étudiés dans le cours de l'exposé, et par une bibliographie qui indique les titres des principaux ouvrages consacrés à l'œuvre de Platon depuis le milieu du siècle dernier jusqu'en 1947. L'auteur a aussi pris soin

1. Voir spécialement p. 19-23, 168, 233.

de rédiger en six pages un sommaire en français ; il est seulement regrettable que ce résumé, qui aurait pu rendre de grands services aux lecteurs français, soit écrit en une langue souvent déroutante.

Pierre Louis.

Ragnar Höistad. *Cynic hero and cynic king.* Uppsala, 1948, 234 p., 1 fig.

Le titre de cet ouvrage peut paraître quelque peu sibyllin. Précisons tout de suite que M. Ragnar Höistad se propose (p. 15) de montrer quelle conception les Cyniques se sont faite de l'homme, à la lumière des représentations idéalisées qu'ils ont laissées du Héros et du Roi. Une telle étude est particulièrement difficile en raison de la fragilité des témoignages et de la complexité des problèmes. Mais l'auteur, qui ne se dissimule pas ces difficultés (p. 20), les aborde de front et commence par discuter, selon la meilleure méthode historique, la valeur des sources dont il dispose : on remarquera en particulier, l'intérêt qu'il accorde à Lucien (pp. 17-18). Le plan suivi ensuite par M. R. H. est d'une netteté parfaite : son livre se compose de trois longs chapitres. Le premier est consacré à l'analyse de la conception du Héros chez les Cyniques, ainsi que celle, idéalisée, du Roi. L'auteur y étudie successivement les personnages d'Héraclès, de Cyrus et d'Ulysse. On notera, au milieu d'une documentation abondante et précise, certaines remarques pénétrantes, par exemple celle-ci sur les raisons qui ont conduit les Cyniques à idéaliser Héraclès, à en faire une espèce de « saint » de leur secte : la raison qui semble la plus importante à l'auteur, c'est le caractère international de ce héros (p. 34), caractère qui le distingue de Thésée qui, lui, est un héros spécifiquement athénien. Le chapitre II présente une interprétation d'un certain nombre de fragments attribués aux Cyniques et concernant la politique et la pédagogie. L'auteur examine d'abord quelques fragments épars d'Antisthène qu'il complète grâce aux renseignements fournis par l'antiquité (p. 103 et sqq.). Il reconstitue de même, d'après des témoignages anciens, en particulier ceux de Diogène Laërce et de Lucien, les doctrines de Diogène le Cynique (p. 116 et sq.). Il examine enfin des fragments d'autres philosophes tels que Cratès. Le troisième et dernier chapitre est consacré à rechercher les traces des théories cyniques touchant l'éducation et la royauté dans l'œuvre de Dion Chrysostome. Tel est cet ouvrage dont une analyse aussi rapide ne peut donner qu'un aperçu. Il me paraît mériter l'attention à deux points de vue : on y trouve d'abord, et c'est là que réside bien entendu son principal intérêt, une étude très poussée de la littérature cynique, étude qui a d'autant plus de prix que les textes conservés sont rares et mutilés. L'introduction fournit une revue très complète des principales thèses soutenues sur les Cyniques et une excellente mise au point des problèmes que se pose la critique. M. R. H. établit, par exemple, entre autres faits, que Diogène et Antisthène n'ont pas pu avoir les relations que d'aucuns ont supposées. Mais on trouve aussi dans ce livre des analyses fort intéressantes sur le mythe d'Héraclès et d'Ulysse à travers la littérature grecque, analyses que les lecteurs d'Homère ou de Pindare consulteront avec fruit, de même que les spécialistes de Xénophon s'intéresseront aux pages que l'auteur consacre à Cyrus (en particulier p. 77 et sq.). Ainsi un nouveau titre s'ajoute à la liste déjà longue des ouvrages consacrés aux Cyniques depuis une cinquantaine d'années ; mais ce volume apporte en même temps une contribution non négligeable à l'étude de certains aspects de la littérature grecque.

Pierre Louis.

Carlo Diano, *La Psicologia d'Epicuro e la teoria delle passioni*. Firenze, Giornale critico di filosofia italiana, 1939-1942.

Dans cinq numéros du *Journal critique de philosophie italienne*, M. C. Diano a poursuivi, de 1939 à 1942, une longue et minutieuse étude sur la psychologie d'Épicure, dont je viens seulement d'avoir connaissance. Elle intéresse surtout les philosophes, mais les philologues qui ont à expliquer Lucrèce y trouveront mainte interprétation utile et suggestive, et l'on souhaite que l'auteur réunisse en un volume ces articles dispersés. M. Diano dont j'ai déjà signalé l'heureuse activité dans le domaine épicurien, m'a en outre adressé différents articles se rapportant à ces études : 1° *Lettere di Epicuro agli amici di Lampsaco a Pitocle e a Mitre* (12 p.; Extr. des Sp. it. di Fil. cl. 1948); 2° *Note critiche e filologische* (20 p.; Extr. de la Parola del Passato, fasc. V, 1947; il y est traité de Lucrèce et du Culex, et de la 'Vita Borgiana'); 3° *Note Epicuree* (6 p. Extr. de Maia, fasc. II, 1948; discussion de qqs passages de la Lettre à Hérodote). M. Diano continue heureusement la tradition de Giussani et de Bignone.

A. Ernout.

F. Wehrli, *Klearchos* (Die Schule des Aristoteles, Heft III). Bâle, Benno Schwabe 1948; in-8°, 85 p.

M. Wehrli poursuit sa publication exemplaire des fragments des philosophes de l'école d'Aristote. Son Cléarque est établi suivant le même plan, et avec la même sobre précision que le Dicéarque et l'Aristoxène. Les 115 fragments rassemblés dans le volume proviennent d'un éloge de Platon, d'un traité sur le sommeil, de divers traités moraux et philosophiques (en particulier le Gergithios sur les flatteurs, un traité sur l'amour, un traité περὶ βίων qui comprenait au moins huit livres, et qui contenait non des biographies, mais peut-être sous formes dialoguée, une étude, avec des exemples, de divers modes de vie), d'un recueil de proverbes, probablement en deux livres, qui utilisait largement les recueils d'Aristote et de Théophraste, d'un recueil d'énigmes, enfin de divers traités de sciences naturelles (en particulier sur la lune). Cléarque apparaît donc, de même que beaucoup de péripatéticiens, comme un polygraphe, et on ne s'étonne pas qu'un très grand nombre de fragments proviennent d'Athénée et reposent par conséquent sur l'édition de Kaibel, qui aurait besoin d'être refaite. Les corrections nouvelles proposées par M. Wehrli sont assez peu nombreuses : ainsi p. 25 (Athénée 514 e) ἀπολαύων pour ἀπολαύειν; — p. 31 (Athénée 337 a) κρέα χρή pour ἢ χρή.

Le commentaire (p. 45 sqq.) est toujours riche et instructif. Ainsi p. 47 où M. Wehrli montre comment les fragments que nous possédons du traité sur le sommeil touchent au problème de l'âme et de l'immortalité (voir par exemple l'histoire de Cleonymos et Lysias dans le fragment 8). Ce traité met en lumière le platonisme de Cléarque, qui se trouve ainsi, parmi les disciples d'Aristote, proche d'Eudème et opposé à Dicéarque et Aristoxène. Certains traits sont même pythagoriciens, comme le χῶρος ἱερός d'Hestia. — Sur le problème des gloses dont l'attribution à Cléarque est douteuse, voir le commentaire p. 84 : il s'agit en particulier de la leçon εὐηφενέων chez Homère qui figurait également dans les éditions de Rhianos et d'Aristophane.

P. Chantraine.

C. Gallavotti, *La lingua dei poeti eolici* (Mousicai Dialectoi, 3). Bari et Naples, Adriatica editrice, 1948 ; in-8°, 138 p.

Voici le premier volume paru d'une petite collection qui vise à donner un tableau des dialectes grecs littéraires. On nous promet un volume sur Homère[1], un sur la langue des poètes ioniens, un sur la langue du théâtre attique, etc...

M. Gallavoti a réussi à donner dans un livre à la fois dense et clair une idée de la langue des poètes lesbiens. Son objet est de présenter une description des faits plutôt qu'une explication linguistique. C'est en effet le premier problème qui se pose à propos d'Alcée et de Sapho : quelles sont les données sûrement attestées ? M. Gallavotti suit sa propre édition des deux poètes, mais se refère également aux éditions de Lobel dont il reconnaît avec raison l'excellence, et en particulier aux deux introductions qui constituent le fondement de toute étude grammaticale du lesbien littéraire. M. G. analyse d'abord les éléments de la tradition (citations, en particulier celles des grammairiens anciens et des métriciens, papyrus dont quelques-uns présentent des variantes anciennes attribuées à des philologues alexandrins, notent la quantité de certaines syllabes et portent des accents), puis il essaie de donner une idée de l'édition alexandrine. C'est alors seulement qu'il entreprend de décrire le dialecte. Cette description, comme il est inévitable, peut provoquer de la part du lecteur quelques questions ou quelques remarques : p. 29 comment peut-on dire que ἔπλετο équivaut à ἐπέλετο ? Il doit s'agir simplement d'un aoriste ; — même page τιμή et τίμιος doivent être rattachés à τίω, mais non à τίνω ; — p. 33 le problème de la graphie αι pour α long devant sigma est un des plus irritants que pose la tradition d'Alcée et de Sapho ; des graphies comme Κρονίδαις, ἐπέραισε montrent que d'après παῖς (= πᾶς) cette orthographe a été étendue dans l'édition alexandrine à des cas où elle n'était pas phonétique, et il faut les conserver. Mais on l'observe également dans des mots où l'on attend un η, et où elle risque d'être une faute : οἰνοχόαισον, cité p. 33, est bien douteux ; et dans le fragment Θ 7 de Gallavotti = 118 Reinach, la seule orthographe admissible est ἐξεπόνησαν, non -ασαν ou -αισαν ; — p. 112, il est maladroit de classer des formes comme κτένναις ou ἐγέννατο parmi les aoristes asigmatiques : il s'agit d'aoristes sigmatiques où la phonétique a fait disparaître le sigma. — Ces objections ne portent que sur des détails. Certains chapitres m'ont paru bien venus. P. 46 le problème du digamma est traité avec netteté. Il ne figure que dans le pronom personnel et devant ρ (où il est noté *bêta*) : M. G. en conclut que dans toutes les autres positions il était tombé à Lesbos dès le VIe siècle. Nous n'avons pas d'inscription archaïque qui permette de confirmer ou d'infirmer cette proposition. — Je voudrais enfin attirer l'attention sur les p. 81-87 où M. Gallavotti examine, après M. Lobel, les poèmes de Sapho qu'il appelle « irréguliers ». Ces poèmes, généralement écrits dans le mètre dactylique, présentent dans la langue, la prosodie et la métrique des traits particuliers. On peut se demander s'ils sont tous bien authentiques.

P. Chantraine.

V. de Falco, *Proposte di correzioni a testi alchimisti.* (Extrait de l'*Athenaeum*), 26 (1948), p. 96-109.

La plupart de ces corrections portent sur le recueil de Berthelot-Ruelle.

1. Sur ce volume voir maintenant, ci-dessus, p. 93.

L'auteur ne cite que les corrections de Zuretti et paraît ignorer celles de Reitzenstein et du R. P. Festugière. P. 18,9 καιρικήν est bien corrigé en Καρικήν (cf. p. 226,25) ; — p. 20,9 M. de F. corrige ⟨ἀ⟩σώματα σωματωθῶσι qui s'appuie sur des passages parallèles ; — p. 30,18 il corrige τὴν φύσιν en τῇ φύσει ; — p. 48, 4 sqq. il améliore le § 16 par la comparaison d'un *excerptum* qui figure dans le *Vaticanus* 1174, 149 verso ; — p. 63,8 il corrige συγγένειαν en εὐγένειαν qui est un terme connu chez les alchimistes ; — p. 105, 8 il a raison de défendre le tour connu en grec tardif κατ' ὀλίγον ὀλίγον. Voir d'autres remarques du R. P. Festugière sur les corrections de M. de Falco, dans la *Revue des Études grecques*, 62 (1949) p. 235-236.

P. Chantraine.

Eumusia Ernst Howald zum sechzigsten Geburtstag. Erlenbach-Zurich, Eugen Rentsch, 1947 ; in-8°, 208 p.

Des élèves, des collègues, et des amis ont offert à l'éminent professeur de Zurich, Ernest Howald, cet élégant recueil de mélanges qui fait honneur au dédicataire autant qu'aux auteurs des articles. La plupart de ces articles concernent l'antiquité classique. De M. von Salis, un mémoire savoureux qui étudie une représentation des Sept Sages découverte à Ostie (cf. en dernier lieu G. Calza, *Die Antike* XV, 1939, p. 99 sqq.) en un emplacement fort inattendu. — De M. Ernest Meyer un article où se trouvent comparées les structures politiques de la cité grecque et de la cité romaine. — De M. Wehrli une étude sur la conception de l'histoire dans l'antiquité, qui se fonde sur la polémique de Polybe contre Phylarque, et qui oppose une histoire scientifique à une histoire « littéraire » qui cherche à émouvoir. L'auteur analyse également les théories de Théophraste, qui avait consacré un ouvrage de critique à l'histoire où il donnait comme modèle l'œuvre de Thucydide, qui unit la rigueur scientifique et l'éclat du style. — M. Risch analyse un certain nombre d'étymologies de noms propres qui figurent chez Hésiode et chez Homère (Cyclope, Pégase, Aphrodite, Astyanax, etc.). Il souligne justement que ces explications ne présentent pas le même caractère chez Homère que chez Hésiode, qui leur attribue plus d'importance, et que chez Homère même on les observe plutôt dans des parties « récentes », ainsi dans l'épisode d'Autolycos au chant XIX de l'*Odyssée*. On signalera entre autres détails l'étude de τριχάικες p. 78, ou celle de Τιτῆνας p. 77 où le caractère « populaire » de ces étymologies apparaît à plein : le rapprochement avec τιταίνω ne tient pas compte de la quantité de l'iota. — J'ai lu avec un vif intérêt le travail de M. F. Stoessl, intitulé *Leben und Dichtung im Sparta des siebenten Jahrhunderts*. Il montre comment des influences littéraires et musicales venues d'Asie Mineure avec Terpandre et Alcman ont été ensuite rejetées à la suite de la révolte de la Messénie. Le triomphe des traditions locales s'exprime dans l'œuvre de Tyrtée, qui chante le patriotisme et le courage militaire. Mais la majeure partie de l'article est consacrée à une analyse nouvelle de l'énigmatique *Parthénée* d'Alcman, où M. Stoessl voit un poème chanté par deux demi-chœurs, qui représentent, l'un, la culture et la musique orientale, l'autre, les traditions locales. Le premier, qui a pour chef Agido brillante comme le soleil, et qui offre à la déesse un somptueux manteau, l'autre plus rude, dont le chef Hagesichora ressemble à un cheval de prix, et qui se moque de l'opulence lydienne. On trouvera, pp. 102 et 103, les conclusions sur ce point de M. Stoessl, avec l'indication détaillée de la

répartition des répliques. L'auteur a raison de remarquer que le manque de symétrie de ces répliques ne constitue pas une objection décisive à sa reconstitution. Il attache une grande importance aux pronoms personnels et aux particules qui peuvent indiquer le changement d'interlocuteur. Toutefois je suis un peu gêné de ce que le changement d'interlocuteur s'opère souvent à l'intérieur d'un *colon* métrique. Le travail de M. Stoessl est à verser au dossier déjà épais (et, hélas, contradictoire), du *Parthénée* d'Alcman. Il fait voir une fois de plus l'importance essentielle que présente pour la philologie classique le problème de la ponctuation et de la délimitation du dialogue.

Les derniers articles du recueil ne concernent pas la philologie classique. Je me contente d'en énumérer les auteurs et les titres : R. R. Bezzola, *Olivier* ; — M. Straumann, *Zur Auffassung vom Wesen der Tragödie in der englischen Literatur vor Shakespeare* ; — T. Spoerri, *Das Lächeln Molières* ; — E. Staiger, *Gœthes antike Versmasse* ; — G. Jedlika, *Grecos « Begräbnis des Grafen Orgaz » in Santo Tomé in Toledo.*

P. Chantraine.

Hommages à Joseph Bidez et à Franz Cumont (Collection Latomus, vol. II), x-392 p. in-8° + 2 portraits et 26 planches ; Bruxelles, Latomus, s. d.

L'amitié les unissait, comme la communauté des travaux ; il était donc juste que leur mémoire fût célébrée dans un commun hommage. C'est la jeune et active revue Latomus qui en a pris l'initiative, et qui a publié dans sa Collection ce recueil d'articles qu'ont envoyés des savants de divers pays, Belgique, France, Italie, Grande-Bretagne, Danemark et Suède, Pays-Bas, États-Unis ; car partout on aimait la personne, et on admirait l'œuvre des deux disparus. Pour nous, Français, leur figure nous était si familière que nous les considérions presque comme nôtres ; et la collaboration importante de mes compatriotes (13 articles sur 40) prouve l'estime et l'affection particulières que nous leur portions. Il m'est impossible d'analyser ces 40 études, ni même d'en donner les titres ; mais je puis assurer que, toutes groupées autour de l'activité scientifique de J. Bidez et F. Cumont, elles fourniront à l'helléniste comme à l'histoire des religions ou de l'art d'important enrichissement à leur science.

A. Ernout.

Paul Collomp et ses élèves, *Papyrus grecs* (Publication de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Strasbourg, fasc. 97) ; 44 p. in-8° ; Paris, Les Belles-Lettres, 1948.

L'Université de Strasbourg a eu la pieuse pensée de réunir en un volume différents papyrus de la Bibliothèque nationale et universitaire, dont P. Collomp avait, avec ses élèves, assuré le déchiffrement. C'est un hommage rendu à la mémoire du professeur sauvagement tué par les Allemands ; c'est aussi un instrument de travail utile aux papyrologues et aux historiens, qui complète heureusement les deux volumes de F. Preisigke. Ces textes, assez tardifs, sont du IIe au IVe siècle de notre ère ; ils concernent des affaires de droit privé (prêts, quittances, divorces, etc.) ou d'administration : aucun fragment littéraire, malheureusement.

A. Ernout.

Bulletin analytique de bibliographie hellénique. 1947, fascicules I et II (Collection de l'Institut français d'Athènes). Athènes, 1948, in-8°, 166 p.

M. Merlier a entrepris, sous le patronage de l'Institut Français, la publication d'ouvrages très variés : œuvres littéraires grecques, traductions en français d'œuvres littéraires grecques, traductions en grec de textes classiques français, recherches linguistiques, folkloriques, historiques, etc... Voici, d'autre part, un bulletin analytique de bibliographie hellénique qui comporte les rubriques suivantes : Littérature, Sciences, Sciences humaines, Traductions. Une seconde partie du bulletin contient une chronique critique due au professeur Tenekidis, qui traite de la vie juridique en Grèce dans les publications parues de 1945 à 1947. Sous son double aspect, le *Bulletin critique* est appelé à rendre les plus grands services.

P. Chantraine.

Marcel Richard, *Répertoire des Bibliothèques et des Catalogues de manuscrits grecs* (Publications de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, I), Paris, centre de documentation du C. N. R. S., 1948, in-8°, xvi-132 p.

Sous l'égide du Centre National de la Recherche Scientifique, l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes nous présente un instrument de travail qui sera très utile à tous les hellénistes. L'ouvrage est dû à M. l'abbé Marcel Richard, responsable de la section grecque dudit Institut.

Après la bibliographie générale du sujet et deux listes de catalogues spécialisés (Bible, Alchimie, Astrologie, Hagiographie...) ou régionaux (nationaux serait plus juste), l'essentiel du travail est consacré à la liste alphabétique des villes possédant des manuscrits grecs et à l'énumération de tous les inventaires existants (catalogues détaillés, inventaires sommaires, simples articles de revues parfois). Chaque ouvrage est doté d'un numéro pour faciliter les renvois : 529 titres sont ainsi recensés. Cela ne veut pas dire que le philologue amené à rechercher les manuscrits d'un auteur donné aura à compulser plus de 500 catalogues — plus ou moins étendus ! Car cette liste contient de nombreux inventaires spécialisés auxquels il n'aura pas à recourir. Inversement l'auteur sait parfaitement que toutes les bibliothèques n'ont pas été complètement inventoriées, — que même dans de grands centres, certains fonds restent inconnus des chercheurs... et, en tout cas, tout ce qui s'appelle Supplément Grec ou Fonds Additionnel. J'ajouterai même que, à Paris par exemple, des manuscrits grecs se sont égarés dans les Fonds Français (mss grecs de Racine) ou Latin (mss contenant notamment des extraits de Polybe et des *Parecbolae*). Mais l'auteur nous console en nous assurant de pouvoir atteindre « sans trop de mal les huit dixièmes » des manuscrits.

On doit savoir gré à M. Richard du scrupule et de la conscience avec lesquels il a mené son enquête. Il n'échappera à personne ce que peut avoir de fastidieux un tel travail et quel soin réclame la présentation typographique d'un texte plein de titres, de dates, de références, donc de chiffres...

Quand on saura que l'ouvrage sort des presses de Protat à Mâcon, on devinera avec quelle perfection il se présente à nous. Le papier nous rappelle les plus belles éditions d'avant-guerre. L'ère du papier journal semble révolue. Réjouissons-nous.

Il y a beaucoup à apprendre dans ce livre. L'auteur a cru utile d'indiquer, chaque fois qu'il le pouvait, l'importance de chaque bibliothèque (ou de certains fonds). Ces chiffres, — approximatifs, il le reconnaît, — permettent de se représenter assez bien la répartition des manuscrits grecs. Le Mont Athos reste en tête avec plus de 8.000 mss au total (y compris la grande Laure) ; la Bibliothèque Nationale de Paris vient ensuite avec près de 5.000 numéros, suivie de près par la Vaticane (4.500). Les chiffres d'Oxford ne sont pas donnés. L'Amérique possède près de 300 manuscrits grecs.

Malheureusement les catalogues ont parfois groupé toutes sortes de choses disparates, copies récentes, travaux d'érudits, éditions classiques annotées, voire photographies... C'est ainsi que, si l'on a la curiosité d'additionner tous les chiffres donnés, on dépasse la somme de 46.000 mss, chiffre manifestement exagéré.

On ne manquera pas de s'étonner du nombre important de bibliothèques qui ne contiennent qu'un ou deux manuscrits grecs (une centaine de mss. dans une trentaine de villes). Ma suggestion paraîtra à leurs conservateurs intempestive, mais n'y aurait-il pas intérêt à regrouper ces *membra disjecta*, tout au moins pour les bibliothèques publiques ?

En tout cas, M. Richard nous annonce dès maintenant un inventaire sommaire de ces bibliothèques mineures. Les philologues l'attendent avec autant de curiosité et d'impatience que le catalogue du supplément grec préparé par M. Dain et ses collaborateurs.

La présente publication fait bien augurer de la prochaine. M. M. Richard est, du premier coup, passé maître en la matière. Et l'Institut de la rue Vieille du Temple, qui a déjà rendu tant de services, ne faillira pas à sa mission essentielle : Recherche des Textes.

J. de Foucault.

Constantin Emm. Periphanakis, *La théorie grecque du droit et le classicisme actuel*, 217 p., Athènes, 1946.

Le dessein de l'auteur est de nous montrer que les thèses essentielles et les tendances du droit contemporain ont leurs sources dans les théories élaborées par les penseurs de l'ancienne Grèce, notamment par Aristote et par Platon. Il y a toujours quelque chose d'un peu artificiel et forcé dans des tentatives de ce genre. Trop de changements se sont produits depuis lors pour que l'on puisse affirmer que les mêmes mots soient chargés du même sens. Cela dit, il résulte des nombreuses citations que nous donne l'auteur, que nous vivons encore en grande partie sur les vérités que ces grands philosophes ont été les premiers à dégager. Il est remarquable que leur génie souple et complexe ait trouvé des formules susceptibles de servir de base aussi bien aux théories individualistes et spiritualistes qu'aux doctrines positivistes et sociologiques du droit contemporain.

Henri Lévy-Bruhl.

Theod. Henr. Maurer Junior, *A morphologia e a sintaxe do genitivo latino* (Estudo histórico) ; Univers. de São Paulo, Bol. da Fac. de Filos., Ciénc. e Letras LV ; Filol. romănica, n. 1 ; 93 p. in-8° ; São Paulo, Brasil, 1948.

M. Maurer Jr., qui est actuellement professeur de philologie romane à l'Université de São Paulo, a présenté ce travail en 1944 comme thèse de doctorat. Ce n'est pas une mauvaise préparation aux études romanes que

d'étudier dans le détail une question concernant la grammaire latine, et le génitif latin, par sa double forme au singulier, et par la multiplicité de ses emplois, est plus qu'un autre cas suceptible de mettre à l'épreuve l'érudition et l'esprit critique du chercheur. M. Maurer s'est montré dans cette étude judicieux et bien informé, s'il n'apporte pas de solutions nouvelles, il se prononce en général, dans les cas douteux, pour la solution la plus vraisemblable, et sait écarter les explications fantaisistes, comme celle de M. Pisani sur l'origine des génitifs en *ī-* (p. 27, n. 3). Sur la syntaxe, je ferais quelques réserves ; et je ne crois pas qu'il soit possible d'expliquer par une origine « indo-européenne » commune la variété des sens du génitif latin, à moins d'admettre un sens originel vague, comme « en ce qui concerne ». On eût aimé qu'un futur romaniste examinât la tendance à éliminer le génitif au profit de la construction « prépositionnelle » avec *de*.

A. Ernout.

Ladislaus Strzelecki, *De litterarum Romanarum nominibus* (Travaux de la Soc. des Sciences et des Lettres de Wrocław, S. A. N. 19) ; Wratislaviae, 1948, sumptibus Soc. Scient. Wratislaviensis ; 41 p. in-8°.

Après tant d'autres, dont W. Schulze, Marx, Hammarström, M. Strzelecki a repris le problème de la naissance de l'alphabet latin, et de la prononciation des lettres qui le composent. Hammarström a montré que c'est par l'intermédiaire des Étrusques que les Latins ont connu l'alphabet grec. M. S. examine surtout les documents latins, les maigres fragments de Lucilius, et le texte de Terentianus Maurus qui s'en inspire : de cet examen très approfondi et subtil, où les données de la prosodie sont utilisées avec méthode, il conclut que depuis le IIIe siècle avant notre ère jusqu'à Varron, l'alphabet latin se présentait sous la forme suivante :

A, BE, CE, DE, E, FE, GE, HA, I, KA, LE, ME, NE, O, P, QV, RE, SE, TE, V, XE.

C'est Varron qui, pour distinguer des consonnes proprement dites les ' semiuocales ' *f*, *l*, *m*, *n*, *r*, *s*, *ve* imagina de préposer l'*e* au lieu de le postposer : d'où *EF*, etc., de plus, il considéra comme superflues les lettres H, K, Q, X, qu'il ne réussit pourtant pas à éliminer de l'usage. C'est à lui en définitive que nous devons notre alphabet. M. Strzelecki expose avec clarté ce problème obscur et compliqué ; et s'il demeure encore dans son étude quelques points douteux, la solution qu'il propose apparaît comme digne d'être retenue dans son ensemble.

A. Ernout.

Ladislaus Strzelecki, I. *Studia prosodiaca* et *metrica* (Polska Akademia Umiejętnósci ; Rozprawy Wydziału Filologicznego, t. LXVIII, 3) ; 40 p. in-8° ; Krákow 1949 ; II. *De Senecae Agamemnone Euripidisque Alexandro* (Prace Wrocławskiego Towarzystwa Naukowego, Ser. A. 33) ; 25 p. in-8° ; Wratislaviae, 1949.

M. Strzelecki a repris l'étude de la quantité de *o* final dans Virgile. On sait que *ō* final a tendu à s'abréger dans les mots iambiques, comme du reste toute voyelle longue : ainsi s'expliquent *modŏ*, *agŏ*, etc. Cet abrégement s'est progressivement étendu à d'autres mots que ceux de forme iambique ; et à l'époque impériale, il s'était presque partout répandu. Toutefois, par une exception surprenante au premier abord « *illud* ' o' *secundae*

declinationis Vergilii aetate pristinam retinuit mensuram, cum eadem tertiae declinationis et *verborum primae personae syllaba iam paene sit facta anceps* » (p. 9). Les mots de forme crétique chez Virgile sont placés de manière à élider leur syllabe finale : *Pollio amat nostram, quamuis est rustica, Musam* (B. 3, 84), mais on ne rencontre jamais dans cette position des mots de cette forme appartenant à la 2e déclinaison. C'est évidemment parce que l'*ŏ* de *dominŏ* est un exposant casuel indispensable : la différence entre le nominatif-accusatif et le datif-ablatif était marquée par l'opposition *ŭ(s)* *-u(m)* issus de *ŏ-s o-m*, et *ō* issu *de -ō i* (datif), et *ōd* ablatif. Virgile, tout en donnant des preuves de la tendance à l'abrègement, est plus conservateur qu'Horace et Ovide : Horace n'hésite pas à scander *Pollĭŏ, oderŏ* Serm. 1. 10. 42 ; 1. 4, 104 ; Ovide a *conferŏ* Pont. 1. 1. 25 ; et dans les dissyllabes *ergŏ, nemŏ, tollŏ, credŏ*. Mais, comme Virgile, Horace et Ovide conservent l'*ō* du datif-ablatif de la 2e déclinaison.

La seconde étude de M. Strzelecki traite de la « synalèphe » chez Juvencus : le poète se conforme aux habitudes des poètes du siècle d'Auguste, ce qui ne doit pas nous étonner chez un écrivain dont l'œuvre n'est qu'un pâle reflet des œuvres classiques.

Enfin M. Strzelecki étudie dans un troisième chapitre les rapports de l'Agamemnon de Sénèque avec l'Alexandre d'Euripide, dans la scène de la prophétie de Cassandre, où généralement on voyait seulement une imitation de l'Agamemnon d'Eschyle. De l'Alexandre d'Euripide nous n'avons que des fragments conservés par les papyrus, et les restes de la traduction qu'en a faite Ennius. M. S. a utilisé fort ingénieusement de maigres restes qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de la tragédie, tant grecque que latine.

A. Ernout.

Enzo W. Marmorale, *Cato Maior*, 2a ed., 266 p. in-8° ; Bari, Gius. Laterza e figli, 1949.

Écrite sous les bombardements et parmi les ruines de la guerre, entre Naples et Catane, en 1944, cette biographie de Caton l'Ancien n'a pas été seulement un divertissement de l'esprit pour l'auteur, mais l'occasion de réfléchir sur les origines de la situation où se trouvait l'Italie en ce moment tragique, et de montrer à ses compatriotes par l'exemple du vieux Caton *« che la libertà è un bene che va ogni giorno difeso contro gl'interessi della tirannide comunque mascherata, e che il suo possesso non permette abbandoni e sonnolenza »*. (Préf. de la 1re éd., Catania, 1944.) Caton est devenu plus un symbole qu'un personnage historique : c'est l'homme défendant la liberté contre le césarisme naissant, que personnifie Scipion. C'est de ce point de vue qu'il faut lire et juger le livre de M. Marmorale, dont l'érudition est vaste et sûre. Son admiration va moins à l'homme lui-même — qui ne fut pas sans défauts — qu'à l'idéal qu'il incarne. L'historien fera les réserves nécessaires que réclame cette apologie, et que l'auteur lui-même ne refuse pas d'accepter.

A. Ernout.

J. Marouzeau, *Quelques aspects de la formation du latin littéraire* (Collection linguistique publiée par la Soc. de Linguistique de Paris, t. LIII) ; 232 p. in-8° ; Paris. C. Klincksieck, 1949.

Sous ce titre. M. Marouzeau a réuni huit études où sont condensés les résultats les plus importants des recherches qu'il poursuit depuis quarante ans

dans le domaine de la langue et de la stylistique latine : I. Aspects du latin ancien : A) Latinitas, Vrbanitas-Rusticitas ; B) Un exemple de purisme : la langue de Plaute, p. 7 ; II. Dérivation : A) Régularité de la suffixation ; B) Groupement de suffixes ; C) Accidents historiques, p. 29) ; III. Vocabulaire : A) Synonymie et Supplétivation ; B) Le souci étymologique ; C) Quelques particularités lexicales ; D) Sur l'accent de mot : deux témoignages, p. 57 ; IV. La « Copia dicendi » : A) Indigence originelle : B) Phraséologie religieuse et juridique, p. 93 ; V. La conquête de l'abstrait, p. 107 ; VI. L'apport du grec, p. 125 ; VII. Syntaxe : A) Principes et méthode ; B) Un exemple de restauration syntaxique : le participe présent, p. 153 ; VIII. Stylistique : A) Principes et méthodes) ; B Langue et style ; C) Langue et poésie ; D) L'expression indirecte ; E) L'expression négative ; F) Quelques éléments de poétique : l'art horatien, p. 161-193.

Si la plupart de ces études ont été publiées, au moins partiellement, M. Marouzeau les a, dans ce volume, complétées, corrigées, mises à jour, et chacune d'elles a pris ainsi une valeur nouvelle. Mais le grand avantage du recueil, c'est de faire apparaître l'unité de la doctrine dans la diversité des sujets traités : phonétique, morphologie, syntaxe, ordre des mots et vocabulaire n'intéressent M. M. qu'en tant qu'éléments de la formation du latin littéraire : et c'est l'histoire de l'enrichissement des moyens d'expression de la langue que nous pouvons suivre à travers ces chapitres : enrichissement du vocabulaire par la création de termes abstraits, par l'accroissement des dérivés suffixaux ; par l'emprunt direct, ou indirect, celui-ci sous la forme de calques sémantiques, au grec ; épuration de la morphologie par l'élimination des formes aberrantes ou désuètes ; enrichissement de la syntaxe, par l'assouplissement de la phrase, la complexité plus grande de ses parties, le souci de leur équilibre, et la recherche de la variété ; enrichissement du style, par la multiplication des figures, le souci de l'expression rare ou neuve, la recherche des sonorités évocatrices, et, chez les poètes, « la correspondance entre la phrase, élément syntaxique et le vers, élément métrique ».

Ces études conduisent à une conception nouvelle de la stylistique, qui élargit et précise aussi la définition qu'en avait donnée Ch. Bally ; le style d'un écrivain se définit essentiellement par le choix qu'il fait — par instinct ou par réflexion — entre les différents procédés d'expression que lui offre la langue ; la stylistique sera donc l'étude des rapports entre ces moyens d'expression envisagés sous tous leurs aspects, forme, son, sens, agencement syntaxique ou rythmique, et l'usage qu'en fait tel ou tel écrivain, à telle ou telle époque de la langue, dans telle ou telle forme littéraire. La stylistique sort ainsi des monographies individuelles dans lesquelles on avait tendance à l'enfermer sans grand profit, pour devenir une discipline dont les principes et la méthode peuvent et doivent guider toute étude sur « le style », dans quelque langue qu'elle soit. Elle relève de l'histoire et de la psychologie ; elle entre donc dans le domaine de la linguistique.

A. Ernout.

Térence,, *Comédies*, t. III : *Hécyre*, *Adelphes* ; texte établi et trad. par J. Marouzeau ; 188 p. en majeure partie doubles ; Paris, les Belles-Lettres, 1949.

Voici heureusement terminée l'édition de Térence due aux soins de M. Marouzeau. On trouvera dans ce troisième volume les mêmes qualités

que j'ai déjà signalées à propos des tomes précédents[1] : texte scrupuleusement établi, apparat critique détaillé, qui tient compte non seulement de la tradition manuscrite directe, mais des témoignages indirects (commentateurs, citations), traduction qui vise moins à l'élégance qu'à la parfaite exactitude, et à l'indication des moindres nuances de l'original. Le texte de Térence laisse peu de prises aux corrections nouvelles, et M. Marouzeau ne recourt pas volontiers aux conjectures, et préfère même, en cas de doute, signaler le passage difficile ou corrompu par des croix symboliques[2] plutôt que de recourir à des corrections incertaines. Toutefois, il ne s'interdit pas de mettre sa marque dans le texte : ainsi Héc. Prol. v. 1-2 : *Haec cum data/Nouast*; cette dernière forme *nouast* est de lui, et supprime l'allongement étrange *nouā* que Lindsay-Kauer étaient réduits à admettre pour maintenir la leçon des mss (avant eux, on écrivait soit *nouae*, soit *noua* ⟨*ei*⟩). — Héc. v. 649 : *eam cum sequitur* est substitué à la leçon *cum eam consequitur* des mss et de Donat, et remplace *cum eam sequitur* de F^2 adopté par Bentley, et ses successeurs. — Ad. v. 60 : *quid ais, Micio?* n'est pas à proprement parler une conjecture, la leçon est dans G^1, et reprise par M. René Durand, qui a revisé l'édition, mais elle se substitue à la leçon *agis* de tous les autres manuscrits, et à la correction de la plupart des éditeurs qui suppriment le mot pour rendre le vers scandable. J'avoue que, même ainsi corrigé, le vers me paraît dur; dans le commentaire métrique, M. Marouzeau note lui-même : « Le texte de G^1 (*quid ais ?* avec le sens habituel de : « dis un peu ») est scandable, à condition de considérer *ais* comme un monosyllabe soumis à l'abrégement iambique. » J'aimerais bien avoir, pour y croire, un second exemple sûr de *ais* monosyllabique ainsi abrégé. — Ad. 82-83 : *Rogas me, ubi nobis Aeschinus/Siet, quid tristis ego sum?* La ponctuation donne un sens meilleur que la ponctuation de Lindsay-Kauer, qui, si l'on considère le contexte, est inintelligible : *Rogas me ubi nobis Aeschinus/siet ? Quid tristis ego sum?* — Ad. 207 : *Accipiunda et mussitanda iniuria adulescentulum est.* M. Marouzeau a préféré, sans doute en application du principe de la *lectio difficilior*, la leçon *adulescentulum* (génitif pluriel) de *D G* à la leçon *adulescentium* de *A P C F E*, adoptée par tous les autres éditeurs. Mais on se demande pourquoi Sannion aurait employé ici le diminutif, alors qu'au v. 188, il a dit : *Leno sum, fateor, pernicies communis adulescentium.* — Ad. 940 : *De te largitor puer!* est traduit par « Généreux à ton compte, mon garçon ». M. Marouzeau fait sans doute de *largitor* un substantif en *-tor*; depuis Priscien, on avait toujours considéré la forme comme l'impératif en *-tor* de *largior, -īrī*, cf. le *largiendo* du v. 988, et la construction comparable de *largiri* avec *ex* chez Plaute, Pe. 265 : *mea ex crumina largiar*; Tri. 742 *ex ea* (scil. *dote*) *largiri te illi.* Je dois dire que je ne vois pas de raison de changer l'ancienne interprétation. — Dans le commentaire métrique, à propos du v. 72 des Adelphes, M. Marouzeau, reprenant une remarque de Laidlaw, note : « Il est rare que les quatre syllabes d'un procéleusmatique appartiennent à un même mot; il semble que, lorsque le fait se produit, il s'agit d'un mot composé : *beneficium* Ad. 254, Eun. 871; *malefaciant* Ph. 374. » — Mais y a-t-il en latin beaucoup de mots simples composés de quatre brèves? Malgré ma longue fréquentation des dictionnaires, je ne vois guère que *memoria*; et je me rappelle à ce propos les remarques de

1. Voir *Rev. de Philol.*, 1943, p. 87-92; 1948, p. 102-104.
2. Par ex., Héc., 543, 745-746; Ad., 350, 687.

M. Nougaret[1] sur la rareté des pentasyllabes à la fin de l'hexamètre dactylique : si on les trouve peu souvent, c'est moins parce que le poète les évite que parce qu'il a très peu souvent l'occasion de les employer.

A. Ernout.

Catullus, ed. M. Schuster ; xiv-153 p. in-8° ; Leipzig, B. G. Teubner, 1949.

Le nouveau volume de la Bibliotheca Teubneriana se présente sous un aspect différent des précédents : le format est plus grand (0 m. 30 × 0 m.12), et en dehors de l'apparat critique, chaque pièce est accompagnée d'indication des passages comparables, grecs ou latins, et de renvois aux auteurs qui en ont traité. En outre, l'*appendicula graeca* donne les passages de Sapho et de Callimaque traduits par Catulle ; l'*index metrorum*, une brève étude des mètres employés par Catulle, et des particularités métriques et prosodiques de son œuvre; l'*index uerborum et locutionum* signale ce qui, dans la grammaire, le vocabulaire et le style de Catulle a semblé digne d'être noté ; enfin l'*index nominum* contient les noms propres accompagnés, si besoin est, d'une courte notice. On voit que M. Schuster nous a fait la part belle, et qu'à défaut d'un commentaire suivi tel que l'a présenté Kroll, par exemple, en 1929, il nous fournit à peu près tous les matériaux pour le bâtir.

Le texte de Catulle reste toujours établi sur le *Sangermanensis* et l'*Oxoniensis* que l'on s'accorde à considérer comme issus l'un et l'autre d'un *Veronensis* aujourd'hui perdu, et de ce côté l'apparat de M. Schuster ne marque guère de progrès sur celui que L. Schwabe avait rédigé en 1886 : il est toutefois plus clair. La grande nouveauté de ces vingt dernières années, ç'a été la découverte dans un papyrus d'un fragment de la « Boucle de Bérénice » de Callimaque (poème 66 de Catulle), publié d'abord par Vitelli. Kroll put l'utiliser partiellement dans les *Nachträge* de son édition, p. 298 ; Lenchantin de Gubernatis en donna le texte complet avec un commentaire, et une étude sur l'art de traduire dans Catulle (cf. l'Introduction de son édition 'Il Libro di Catullo, Turin, 1933, p. lxiv-lxxxiii : *Callimaco e Catullo ; I frammenti della Chioma di Callimaco e il testo di Catullo ; L'arte di tradurre e Catullo ; Il* ' bonum facinus ' *di Berenice*). Ce fragment, de 19 vers plus ou moins complets, que divers philologues, depuis Vitelli, se sont ingéniés à restituer, correspond aux vers 45-64 du texte de Catulle. Il nous permet de juger de la fidélité de sa traduction ; et l'on peut voir que Catulle s'est efforcé de rendre aussi exactement que possible le texte de son modèle grec. Cette littéralité ne va pas malheureusement sans obscurité. Le passage concerné contient entre autres trois vers, dont le sens demeure incertain, pour ne pas dire inconnu : voici le texte tel que le donne Kroll

51 *Abiunctae paulo ante comae mea fata sorores*
Lugebant, cum se Memnonis Aethiopis
Unigena inpellens nutantibus aera pennis
Obtulit Arsinoes Locricos ales equos.

Lenchantin de Gubernatis a le même texte, sauf au dernier vers, où il substitue *Locridos* à *Locricos*. Les mss donnent *elocridicos alis equos*. Malgré les corrections et les tentatives laborieuses d'interprétation, *Memmonis Aethiopis unigena, Arsinoes Locricos* (*Locridos* ?) *ales equos* restaient

1. *Traité de métrique latine classique*, Paris, Klincksieck, 1948, §§ 109 et suiv.

énigmatiques. On pouvait espérer tirer quelque lumière du texte de Callimaque. Malheureusement, celui-ci n'est pas plus clair, et en tirer un sens, c'est vouloir expliquer *obscurum per obscurius*. Le voici tel que le donne M. Schuster

[ὡς ἄρ' ἀπ]οτμητόν με κόμαι ποθέεσκον ἀδ[ελφεαί]
καὶ πρόκατε γνωτὸς Μέμνονος Αἰθίοπος
ἵ[ε]το κυκλώσας βαλιὰ πτερὰ θῆλυς ἀήτης,
[δοῦλος] ἰο[ζ]ώνου — Λοκρικὸς — Ἀρσινόης.

Il semble bien que γνωτὸς corresponde à *unigena* et que *Locricos* soit confirmé par le papyrus, mais ceci ne donne pas le sens des deux épithètes, et le θῆλυς ἀήτης n'est pas non plus limpide. M. Schuster écrit

abiunctae paulo ante comae mea fata sorores
lugebant, cum se Memnonis Aethiopis
unigena, impellens nutantibus aera pennis,
optulit Arsinoes Locricos alitebos.

Le lecteur se demandera avec inquiétude ce que peut bien être le monstre *alitebos*. M. Schuster s'en explique dans l'apparat : alitebos (*i.q.* halitibus, cf. θῆλυς ἀήτης Callim.) *Bi.* (i. e. Bickel), cf. *Bi.*[1], *112 sqq.* alis equos V ; puis vient la mention d'autres conjectures : ales equos (*i. e. struthocamelus*) **d**, *Monti*, *El.* (= *Ellis*), *alii* alisequus *Sta.*, *Housman* (*Cl. Rev. 1929, 168*), *alii*. Je n'ai pas la place pour passer en revue toutes les corrections et interprétations plus ou moins arbitraires qu'on a données de ce passage ; mais ce que je dois dire, c'est que de toutes la plus invraisemblable est celle qu'a proposée Bickel, et que M. Schuster a si malencontreusement adoptée. Sur quoi s'appuie cette forme barbare *alitebos* ? Sur le *nauebos* de la colonne Rostrale, ou sur le *trebibos* d'une inscription campanienne CIL I[2] 398? Quiconque est tant soit peu au courant de l'histoire des formes et des graphies en latin, considérera ce *alitebos* sans *h*, avec son *e*, et son *o*, comme un

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

Et je ne parle pas du sens qu'il donne...

Mais en général, M. Schuster se montre raisonnable et judicieux, dans le choix des variantes et des corrections, et l'on doit rendre hommage au consciencieux travail qu'il a accompli. L'*index uerborum et locutionum* sera utile ; on regrette qu'il ne soit pas plus complet, et l'on n'aperçoit pas toujours les raisons qui ont fait admettre ou éliminer tel ou tel mot : par ex. je n'y ai pas trouvé *mnemosynum* de la pièce 12, v. 13, qui est, si je ne m'abuse, le seul exemple du mot en latin, non plus que *epistolium* de 68, 2. Pour l'étude des hellénismes dans Catulle, ils ne sont pas sans intérêt. La bibliographie ne signale pas l'édition de Catulle, avec traduction en vers d'Eugène Rostand, et commentaire d'Eug. Benoist, et Em. Thomas. Sans doute est-elle vieille (1882-1891), mais le commentaire est encore précieux, et en vaut bien d'autres plus récents.

A. Ernout.

César, *La guerre d'Afrique*, texte établi et trad. par A. Bouvet ; XLI-128 p. (en partie doubles) + 2 cartes et plans ; Paris, Les Belles-Lettres, 1949.

Le titre a dû embarrasser l'éditeur : à qui attribuer le *Bellum Africum* ? Il sait mieux que personne que l'auteur en est inconnu ; mais était-il bien

nécessaire de mettre un nom sur la couverture ! Ne suffisait-il pas d'imprimer *La guerre d'Afrique* ? Le CÉSAR en grandes capitales qui domine la page est surprenant. Les œuvres authentiques de César, éditées par L.-A. Constans et Pierre Fabre, comptent parmi les bons volumes de la collection latine Budé ; ce nouveau « César » ne déparera pas les précédents. L'introduction renferme de bonnes remarques sur la langue et le style — toutefois la définition de la langue classique dont la correspondance de Cicéron se trouve exclue (p. XXVI) est bien étroite et d'un purisme exagéré ; le texte est établi sur une révision personnelle des manuscrits ; les notes sont judicieuses. Il était difficile d'être original sur un texte aussi travaillé ; mais M. Bouvet a su tirer parti des secours que lui apportaient ses devanciers, Stoffel, Gsell, Veith, et les rédacteurs de la Real-Encyclopädie. L'apparat critique aurait pu se passer de variantes graphiques qui l'encombrent sans profit : par ex. p. XLVII, 5 *harundinibus* et *arundinibus*. La traduction n'était pas très facile à faire : non que l'auteur soit obscur, mais il écrit mal ; il se répète, ainsi XL, 6 *Horum corpora mirifica specie amplitudinequc caesa toto campo ac prostrata diuerse iacebant* ; et sa période est souvent lourde et embarrassée ; XLVI, 4 *Qua ex re Caesar commotus, eos quos in stationibus cum longis nauibus apud Thapsum custodiae causa in salo esse iusserat, ut suis onerariis longisque nauibus praesidio essent, ob neglegentiam ignominiae causa dimittendos ab exercitu grauissimumque in eos edictum proponendum curauit.* M. Bouvet, ici, a renoncé à suivre l'auteur dans ses méandres, et il a fractionné le texte : « Cette aventure émut César ; il châtia ceux qui avaient mission de croiser au large de Thapsus pour assurer la protection de ses transports et de ses bateaux de guerre. Il les chassa de l'armée avec une note infamante pour négligence et publia contre eux un édit très sévère. » Je suis sûr qu'il eût été possible de reproduire en français l'allure de la phrase latine.

A. Ernout.

Dr Heinrich Lansberg, *Elemente der literarischen Rhetorik* ; 93 p. in-8° ; München, Max Huber Verlag, 1949.

Ce petit livre est une « Einführung für Studierende der romanischen Philologie » ; mais la rhétorique est de tous les temps ; l'auteur déclare lui-même « qu'il s'est efforcé de s'en tenir à Quintilien et à la tradition de l'école », sa bibliographie comprend nombre de titres latins, et les définitions des différentes figures sont empruntées aux Latins, Cicéron, Quintilien, Grammairiens, et illustrées d'exemples, tant latins que français ; certains paragraphes même concernent uniquement le latin, p. ex. les §§ 50-51 qui traitent des clausules. La plus grande partie de l'exposé est consacrée aux « figures de mots », tropes, figures grammaticales, figures de phrases (§§ 5-66, p. 14-64) ; les deux autres chapitres, figures de pensées (§§ 67-97, p. 65-85), fautes de style (§§ 98-102, p. 85-88), sont rapidement esquissés. Les définitions françaises sont « en général » (*im allgemeinen*) empruntées au *Larousse du XXe siècle*. Pourquoi pas au Littré ? Il ne faut pas demander à ce livre élémentaire plus qu'il ne veut donner : c'est aux débutants qu'il s'adresse, et il peut leur rendre des services[1].

A. Ernout.

1. P. 36, Aen. 5, 508, lire *oculos* ; p. 64, l. 4, l. *rex* ; p. 61 et 62, Cid. 1.4.14, et 1.3.46, *Mourir sans vengeance ou vivre dans la honte ; Ce bras du royaume est le plus ferme appui* ; pourquoi imprimer la citation avec une majuscule, après

P. Vergili Maronis libellus qui inscribitur *Catalepton*, conspectu librorum, prolegomenis, notis criticis, commentario exegetico instructus, Pars prior; ed. R. E. H. Westendorp Boerma; L-168 p. in-8°; Groningue, De Waal, 1949.

Le titre même du livre est instructif. Dans le débat qui met aux prises depuis des siècles partisans et adversaires de l'attribution à Virgile du Catalepton, l'auteur se range résolument du côté des « virgiliens ». Après avoir passé en revue les diverses opinions émises et les arguments sur lesquels elles s'appuient, il conclut, p. XLVIII « *Mea igitur opinio fert haec carmina octo* (les 8 premières pièces) *a Vergilio iuvene scripta esse inter annos 54-41 suae tantum et amicorum voluptatis causa, sed a poeta ipso foras non data esse. In parte altera de ceteris epigrammatis disputabo, quorum 10, 11, 12 Vergilii esse mihi videntur* ». C'est dire qu'il a pris position, chemin faisant, contre notre compatriote M. Galletier, dont il rappelle la controverse avec M. Carcopino (p. XXXIII) : il conteste qu'on ne puisse porter qu'un jugement ' subjectif ' en pareille matière, et réunit les critères ' objectifs ' qui, selon lui, doivent entraîner la conviction. Ce sont 1° les *Testimonia veterum*; 2° les *Argumenta historica*; 3° les *Vitae Vergilianae*; 4° l'*Usus verborum*; 5° la *Res metrica*; 6° la *Vis litteraria*, c.-à-d. le style et la couleur poétique. Ces critères sont de valeur inégale, et, quoi qu'en pense M. Westendorp Boerma, l'interprétation qu'on en donne, essentiellement subjective. Mais ils s'appuient mutuellement, et si aucun d'entre eux n'est décisif, leur somme est impressionnante. A mon avis, l'argument le meilleur est celui-ci : il n'est pas douteux que Virgile ait écrit quelques essais poétiques avant les Bucoliques, petites pièces et épigrammes à la manière du Catulle familier. Ces pièces, il les a lues sans doute à ses amis, et si par scrupule d'auteur, il s'est refusé à les publier de son vivant, il a dû les garder dans ses cartons, d'où elles furent extraites après sa mort. Que ce recueil ait été grossi d'œuvres apocryphes, c'est vraisemblable. Les anciens n'étaient pas très scrupuleux en matière de propriété littéraire; et comme le Catalepton n'a jamais figuré dans les recueils qui contenaient les trois *opera maiora*, Bucoliques, Géorgiques, Énéide, et que la publication dut en être clandestine, la fraude en a été facilitée. Il reste tout de même étonnant qu'on ne trouve pas mention de ces *carmina minora* avant Quintilien.

En tout cas, on ne peut que louer l'érudition déployée par M. Westendorp Boerma au service de sa thèse. La bibliographie générale occupe treize pages, et chaque pièce est accompagnée d'une bibliographie particulière. M. W. a collationné de nouveau le principal manuscrit sur photographies, et constitué un apparat critique abondant où les variantes et les conjectures sont soigneusement mentionnées. Le texte est suivi d'une traduction en anglais, d'après Fairclough, d'un commentaire d'ensemble sur le sens général et l'objet de la pièce, puis d'une annotation détaillée, vers par vers, et presque mot par mot : le tout si touffu qu'on a peine à retrouver dans cette masse de prose les 8 malheureux petits poèmes qui font l'objet de contestations si vives. On pourrait pourtant y ajouter quelques additions : p. 87 à propos de l'épithète *doctus*, je suis étonné de ne pas voir cité le vers de Lucrèce II 600 *Hanc veteres Graium docti cecinere poetae*; à propos de l'emploi de l'infinitif parfait au lieu du présent, il eût été bon

---

avoir supprimé le *Et* initial ? Les vers ainsi tronqués n'ont plus que 11 syllabes, Par contre, p. 60, la citation tirée de Phèdre 4, 5, 14; *Il s'armait d'un œil si fier, d'un front si redoutable*, a une syllabe de trop.

de signaler que le parfait n'est souvent qu'un expédient métrique, pour remplacer une forme interdite dans l'hexamètre, par ex. *răpŭīssĕ* au lieu du tribraque *răpĕrĕ*, etc. Le *excussisse* de Vg. est peut-être un véritable parfait par le sens, mais on peut penser que *excŭtĕrĕ* était impossible. L'existence d'un infinitif aoriste en grec — à côté d'un infinitif parfait — dont le sens ne différait guère de l'infinitif présent a sans doute contribué à répandre l'usage de cet infinitif chez des poètes tout imprégnés d'hellénisme. Il s'en faut du reste que M. W. ait réussi à tout expliquer et tout éclaircir dans ces petits poèmes dont la forme et l'intention restent souvent des énigmes. Mais en général le lecteur le plus exigeant sera satisfait des explications que lui donne M. Westendorp Boerma, disciple qui fait honneur à son excellent maître, Mr P. J. Enk.

A. Ernout.

Tacitus, *Annales*, *v. I l. I-VI v. II l. XI-VVI*, ed. Harald Fuchs ; 252 et 249 p. in-8° + 11 tables généalogiques ; Frauenfeld, Huber et Cie, 1946 et 1949. Prix : 5 et 6 fr. suisses.

Cette nouvelle édition des *Annales* fait partie d'une collection ' Editiones Helveticae ' que publie la Conférence suisse des Chefs de Départements de l'Instruction publique, et figure dans la Series Latina 4/I et II : je ne connais pas les précédents volumes. Elle comprend dans chaque volume le texte, suivi d'un bref apparat critique, et d'un index nominum et rerum : chaque tome se suffit donc à lui-même ; on peut toutefois se demander s'il n'eût pas été plus pratique de faire un seul index pour l'ouvrage entier. Cet index est entièrement l'œuvre de l'éditeur, qui a jugé que l'index d'Ernesti, reproduit plus ou moins fidèlement par les éditeurs qui l'ont suivi, « officiis satis diu praestitis honestam meruit missionem » ; une rapide comparaison m'a permis de constater qu'il est plus complet que l'index joint à l'édition de Koestermann (Teubner) en 1936 : cette édition du reste, M. Fuchs la juge sévèrement (t. I, Append. crit., p. 195) ; mais il n'est pas plus tendre, hélas ! pour l'édition d'Henri Goelzer qu'il qualifie de *socors*. Le texte repose sur une révision personnelle des *Medicei*, faite d'après les reproductions publiées par Enrico Rostagni à Leyde chez Sijthoff (1902), avec l'aide de la collation de Francis Ritter, injustement oubliée (1864), et des éditions d'Andresen (Leipzig, 1913) et de Lenchantin de Gubernatis (Rome, 1940). Il est difficile de trouver du nouveau dans un texte que tant de philologues éminents se sont évertués à établir ou à expliquer correctement. M. Fuchs y a réussi pourtant en proposant de nouvelles distributions des paragraphes, des ponctuations rendant mieux — selon lui — la marche du récit, voire de la phrase de Tacite ; de plus le passage d'une année à l'autre est marqué par un blanc conformément au titre *Annales*. Pour l'orthographe, il a été très prudent, et s'est gardé de vouloir établir partout une uniformité trompeuse. Le texte distingue par les artifices typographiques ordinaires (italiques, crochets droits ou obliques, croix, astérisques) les passages corrigés, corrompus ou lacunaires. Dans l'apparat, M. Fuchs multiplie les rapprochements de fautes semblables ; le texte est en général édité dans un esprit conservateur : e. g. II 13,1 il maintient *cum... plurimi... per seria per iocos eundem animum laudibus ferrent*, tandis que depuis Nipperdey on lit *eundem ⟨in⟩ animum* ; II 55,3 *sed tanta mansuetudine agebat, ut*, (sic) *cum orta tempestas raperet in abrupta possetque interitus inimici ad casum referri miserit triremis*, (sic) *quarum subsidio discrimini eximeretur* ; pour éviter l'amphibologie, les éditeurs ont inséré

un complément à *raperet* : ainsi Nipperdey *ut cum ⟨illum⟩ raperet*, Prammer et Heraeus *ut, cum orta tempestas raperet in abrupta ⟨Pisonem⟩* ; M. Fuchs justifie son texte par une série de rapprochements dans lesquels « *supersedet Tacitus de qua loquatur persona expressim declarare* ». Puisque M. Fuchs attache un prix spécial à la ponctuation, je me demande pourquoi I 13,1 il imprime *plurimi patientiam comitatem* sans virgule entre *patientiam* et *comitatem*, et 55,3 il met une virgule entre *agebat* et *ut*, et une autre entre *triremis* et *quarum*. Dans le premier cas, l'absence de virgule est surprenante, dans les deux autres, la présence de la virgule est inutile. Parmi les rares conjectures personnelles, notées *Fs* dans l'apparat, je note IV 12,4 *a ⟨gi⟩tque haec callidis criminatoribus* ; Madvig avait déjà proposé *a ⟨li⟩tque haec*. Ni l'une ni l'autre addition ne me paraît nécessaire ; et Tacite est coutumier de l'ellipse du verbe dans des phrases de ce type. On voit que l'édition de M. Fuchs apporte des éléments nouveaux : elle suppose une connaissance approfondie du texte et de la tradition ; enfin elle est présentée avec agrément : ce sont là des mérites certains.

A. Ernout.

José Ruysschaert, *Juste Lipse et les Annales de Tacite, Une méthode de critique textuelle au XVIe* (Univ. de Louvain, *Recueil de travaux d'histoire et de philologie*, 3e S., F. 34) ; xviii-222 p. in-8° ; Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1949.

Parmi les éditeurs de Tacite, Juste Lipse tient sans conteste le premier rang, et de loin. Dans les huit éditions qu'il publia de l'historien, il n'a cessé de poursuivre ses recherches sur l'établissement et l'explication du texte, et chacune d'elles marque un progrès sur la précédente. Encore aujourd'hui la plupart des corrections qu'il a proposées sont valables, et si certaines ont été remplacées soit par un retour à la leçon des manuscrits mieux connue ou mieux comprise, soit par une correction fondée sur une meilleure connaissance des faits de langue ou d'histoire, au moins figurent-elles encore souvent, à titre de suggestion ou de comparaison, dans l'apparat. Une telle œuvre méritait d'être étudiée de près ; et c'est un excellent exercice pour un futur éditeur de textes que d'examiner la méthode et les procédés de Juste Lipse, et d'en tirer, pour son propre compte et pour l'édification d'autrui, les enseignements nécessaires. M. Ruysschaert l'a fait avec beaucoup de rigueur critique. Il s'est replongé, si je puis dire, dans l'atmosphère lipsienne, reprenant les livres dont il a pu se servir, les éditions et les manuscrits qu'il a connus, les rapports qu'il a eus avec les savants contemporains, notamment avec Chifflet et Mercier — auxquels Juste Lipse semble avoir emprunté sans grand scrupule pas mal de corrections ; et M. Ruysschaert, malgré toute son indulgence pour son compatriote, ne réussit pas à le laver complètement de l'accusation de plagiat. Ainsi l'étude apparaît non seulement comme la monographie critique d'un grand érudit, mais comme une contribution importante à l'histoire de l'humanisme.

A. Ernout.

Attilio di Lorenzi, *Quaderni filologici II ; Dimidiatus Menander alla luce della polemica antiatticista di Cicerone* ; 49 p. in-8° ; Napoli, 1948.

La biographie de Térence que nous a laissée Suétone se termine par le rappel des jugements qu'ont portés sur son œuvre d'éminents écrivains latins ; et surtout par dix vers souvent cités où Térence est mis en paral-

lèle avec son modèle grec Ménandre. Généralement on voit dans ces dix vers deux épigrammes distinctes, l'une de Cicéron (v. 1-4), l'autre de César (v. 5-10). Cette opinion a toutefois été combattue, pour la première fois par M. Hermann, qui considérant la mention de G. Caesar, qui figure seulement dans les manuscrits *T* (Vatic. Lat. 2905) et *F* (Florent. Marcell G. 224) comme un glose interpolée, a proposé de restituer les dix vers au seul Cicéron. M. Hermann a eu des sectateurs surtout en Italie ; et c'est à défendre par de nouveaux arguments sa thèse que travaille M. A. di Lorenzi dans cette brochure. Il le fait avec foi, en s'efforçant de montrer l'unité d'inspiration de ces dix vers, où il voit une attaque voilée, mais transparente, de Cicéron contre les partisans de l'atticisme un peu grêle et sec, auquel s'oppose la *vis* ou la *virtus* qu'il pratique lui-même.

A. Ernout.

Paul Perrochat, *Les modèles grecs de Salluste* (Collection d'Études latines, Série scientifique, XXIII) ; viii-86 p. in-8° ; Paris, Les Belles-Lettres, 1948.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a signalé les emprunts que Salluste a faits aux Grecs, et ses rapports avec Thucydide ont déjà été vus par les Latins eux-mêmes. Des recherches minutieuses faites par divers philologues ont mis en lumière d'autres influences que celle de l'historien de la guerre du Péloponèse : celle de Démosthène, de Platon, d'Isocrate. Mais une étude d'ensemble manquait sur le sujet ; le livre de M. Perrochat vient combler cette lacune. L'auteur est bien informé ; ses recherches personnelles lui ont permis de grossir la liste des emprunts établis par ses devanciers ; en outre, non content de les classer, il s'est efforcé d'en dégager la signification et la portée. Bonne contribution à la connaissance de Salluste, et qui, dépassant le cadre de l'auteur, fait apparaître l'importance de l'influence hellénique sur la littérature romaine.

A. Ernout.

Gaetano Righi et Alfonso Lanza, *Il pensiero di Cicerone*, xx-164 p. in-8° ; Firenze, Le Monnier, 1947. Prix : Lire 220.

Ce choix de passages de Cicéron, empruntés pour la plupart aux œuvres morales et philosophiques, est destiné surtout à l'enseignement secondaire ; mais les maîtres aussi auront profit à le lire. Il est fait par des érudits qui se sont spécialisés dans les textes qu'ils éditent, et M. Righi, outre un livre sur *La filosofia civile e giuridica di Cicerone*, paru à Bologne en 1930, a publié des commentaires du *de Senectute*, des livres I et II du *de Finibus*, du l. I du *de Legibus* ; M. Lanza, un commentaire du l. III du *de Officiis*. Le livre permet d'avoir une vue d'ensemble sur les idées de Cicéron en matière d'esthétique, de politique, de morale, de religion ; chacun des neuf chapitres est précédé d'une introduction substantielle qui en dégage l'esprit. Ce livre sert bien l'histoire de la philosophie romaine... et la mémoire de Cicéron.

A. E.

Armando Salvatore, I. *Ritmo e stile in Tacito*, 33 p. in-8° ; Napoli, Tipografia pontificia degli Artigianelli, 1947 ; II. *Attualità e modernità dei poeti latini* ; 19 p. in-8° ; Milano, Roma, Caserta, Casa editr. Dott. Dante Salvatore.

Dans ces deux conférences, M. Salvatore, lecteur de latin à l'Université

de Naples, montre un goût littéraire sûr, servi par des connaissances étendues de la littérature latine, et des travaux qui s'y rapportent. Je n'ai toutefois pas compris pourquoi il scande, p. 19, *omittit studium quo non aliud*, avec *-ŭm* bref mais, p. 20, *artium principem, sordidis* avec *-pēm* long (par position). Les deux cas sont semblables, une ponctuation forte se trouvant après *studium*, comme après *principem*; p. 30 l. 1, il faut lire *saucĭis*.

A. Ernout.

Guy Le Grelle, S. J., *Le premier livre des Géorgiques poème pythagoricien* (Extr. de la Revue *Les Études classiques*, t. XVII, 2-3, 1949), p. 139-235; Namur, 1949.

A la suite de M. Maury[1], dont on connaît l'ingénieuse et spécieuse interprétation des Bucoliques, M. Le Grelle s'efforce de retrouver l'influence du nombre pythagoricien dans le premier livre des *Géorgiques*. Je signale son étude aux curieux, sans vouloir la juger, car j'avoue humblement n'y avoir rien compris; et je me demande le profit que peut tirer l'interprétation virgilienne de ces exégèses aussi obscures que laborieuses.

A. E.

Nino Salanitro, I. *Introduzione a Giovenale*, 73 p. in-8°; Napoli, casa ed. L. Loffredo, 1944; II. *Gli epigrammi di Marziale a Giovenale*, 24 p. in-8°; Napoli, casa ed. A. Morano, 1948.

Ces deux études de M. Salanitro se complètent mutuellement; elles ont pour objet de définir exactement l'art de Juvénal, et de marquer la différence de tempérament et d'inspiration entre le satirique et l'épigrammatiste[2]. Tout en faisant à la rhétorique et à la déclamation la part qui leur revient dans l'œuvre de Juvénal, M. Salanitro repousse l'opinion extrême qui ne voit en lui qu'un déclamateur de profession, qui ne professe pour la vertu qu'un amour tout conventionnel, démenti par sa conduite; il note en quelques traits justes le caractère spécial de la poésie satirique, qui lui fait avoisiner la prose. Ces analyses sont l'œuvre d'un esprit judicieux et pénétrant, qui connaît bien les poètes dont il parle et leurs œuvres.

A. Ernout.

Pierre Fabre, *Essai sur la chronologie de l'œuvre de Saint Paulin de Nole* (Publ. de la Fac. des lettres de l'Univ. de Strasbourg, F. 109); 144 p. in-8°; Paris, Les Belles-Lettres, 1948.

Sujet très spécial, aride, épineux, exigeant une discussion subtile, qui n'aboutit pas toujours à des résultats certains. M. Fabre l'a traité fort habilement, et a eu la bonté de résumer dans un tableau d'ensemble, pour des lecteurs que rebuterait la controverse, le résultat de ses recherches. Le livre prendra toute son utilité quand M. Fabre aura publié la thèse principale qu'il consacre à l'œuvre de Paulin de Nole : espérons que cette publication ne tardera pas.

A. Ernout.

---

1. *Le secret de Virgile et l'architecture des Bucoliques*, Lettres d'Humanité, III, 1944, p. 71-147.

2. Giovenale è uno spirito propriamente *satirico*, Marziale, invece, uno spirito essenzialmente *comico* : diverso è l'angolo visuale dal quale guardano la società... (*Gli epigrammi*, p. 7).

L. Halkin, *Le délai légal de viduité chez les Romains* (Extr. des « Études classiques », 1949, p. 236-242).

Cet article complète l'étude consacrée par l'auteur au problème des « decem menses » de la IVe Églogue de Virgile, dont j'ai signalé l'intérêt dans la Revue. M. H. montre par des exemples pertinents que le délai imposé à la veuve avant qu'elle pût se remarier correspond exactement au X *menses* d'une grossesse normale, et qu'il s'agit effectivement d'une interdiction de neuf mois.

A. E.

Saint Jérôme, *Lettres*, texte établi et traduit par Jérôme Labourt, tome I, lxvii-170 p. en partie doubles. Paris, Les Belles-Lettres, 1949.

Comme pour faire pendant à la *Correspondance* de saint Cyprien, donnée naguère par le chanoine Bayard, la collection Guillaume Budé, enrichissant son domaine patristique, vient de publier le premier volume des *Lettres de saint Jérôme*, texte établi et traduit par le chanoine J. Labourt, connu déjà par ses travaux savants sur l'établissement du christianisme en Perse.

Moins étendue et, d'autre part, moins riche de substance théologique et morale que celle de saint Augustin, la correspondance de saint Jérôme n'en représente pas moins l'un des monuments les plus importants de la littérature chrétienne latine. Elle constitue un document historique qui nous restitue l'effervescence partiale et passionnée des querelles du temps ; elle représente aussi à l'instar des *Confessions* mais, pour ainsi dire, à l'insu de l'auteur, un témoignage psychologique et biographique de premier ordre. Tous les sentiments d'une âme susceptible, douloureusement meurtrie par la souffrance physique et les contingences extérieures, exacerbée par la pénitence, la rancune, la jalousie, s'y trouvent dépeints dans leur spontanéité native, leur explosivité : *tantaene animis caelestibus irae* ? On frémit en songeant au réquisitoire qu'un Carcopino déduirait sans effort d'un pareil dossier.

Mais il ne s'agit pas de redire une fois de plus l'intérêt qui s'attache à une œuvre littéraire et polémique dont Gruetzmacher, Brochet et Cavallera ont surtout dégagé l'apport historique. Il s'agit d'apprécier les qualités et aussi peut-être certaines déficiences de la présente édition.

Les Lettres de saint Jérôme, orgueil des collections monastiques médiévales, après avoir fait au xviiie siècle par les soins de Vallarsi l'objet d'une édition magistrale pour l'époque (reproduite dans Migne, t. XXII), ont fourni, grâce au dévouement et à l'érudition d'Isidore Hilberg, l'un des joyaux les plus justement réputés du *Corpus* de Vienne (CSEL LIV, LV, LVI, Vienne, 1910-1918).

Au point de vue critique, on ne voit guère ce que l'on pourrait ajouter aux investigations scrupuleuses du philologue autrichien. Le chanoine Labourt a donc eu raison de considérer l'édition de ce dernier comme « une sorte de *textus receptus* », dont il convenait en principe d'admettre les données, se réservant de puiser à l'occasion dans l'immense choix de variantes, dont il ne nous a transmis que les plus significatives. A cet égard l'éditeur français en filtrant une documentation exhaustive a rendu celle-ci plus accessible aux lecteurs. Qui pourrait d'ailleurs aujourd'hui se procurer pour son compte personnel les trois volumes du *Corpus* de Vienne ? et croit-on que les tomes de Migne, si lourds, si déplaisants d'aspect, si médiocrement imprimés, soient utilisables en dehors des bibliothèques

publiques? L'édition Labourt permettra au plus modeste philologue d'avoir désormais sur sa table de travail pour son usage propre, le texte de saint Jérôme.

A ce premier mérite de vulgarisation scientifique au meilleur sens du mot, s'ajoutent les qualités de la traduction : le chanoine Labourt a mis à cette partie de son travail une coquetterie particulière ; il en a souligné l'extrême difficulté, il en a surmonté les obstacles.

C'est un véritable régal de voir en quelle langue alerte, moderne, incisive, il est arrivé à rendre les fluctuations, les caprices, les sursauts de ce style concret, pittoresque, impétueux. Il a des trouvailles d'expression charmantes[1] ; le ton grondeur et enjoué de la lettre au diacre Nicéas est rendu d'une manière excellente : *Ep.* VIII (p. 25) : « Debout, debout, réveille-toi de ton sommeil ! accorde une seule feuille de papier à l'affection, tandis que tu jouis de ta patrie et, qui sait ? que tu regrettes ce voyage que nous fîmes ensemble. Si tu m'aimes, réponds. Brouillé ? écris, quoique brouillé. Mon regret sera grandement consolé si je reçois la lettre d'un ami même en colère ! » Que l'on relise ces pièces célèbres et ces morceaux de bravoure que sont la lettre à Chromatius (VII), la lettre à Héliodore (XIV), la lettre à Eustochium (XXII); que l'on examine la transcription si délicate à réaliser des textes techniques tels que les lettres à Damase, et l'on devra convenir que la traduction du chanoine Labourt constitue une réussite digne des plus grands éloges : « C'est un lettré insigne, écrit-il, que nous avions mission de faire connaître à d'autres lettrés. A ce dessein d'ordre avant tout littéraire, nous avons délibérément *limité notre effort.* »

C'est avec regret qu'il nous faut constater que cette « limitation » exprime trop réellement l'ambition extrême de l'éditeur-traducteur. Sans doute aucun humaniste ne se plaindra qu'autour d'un texte si rempli de sève, si palpitant de vie, un homme de culture et de goût ait pris à cœur de déployer ses ressources d'interprétation, sa virtuosité de style. Mais dans une édition savante publiée sous le patronage des Universités de France, il aurait fallu prendre davantage en considération les exigences de l'historien et du philologue. Il est fâcheux que, à ce double point de vue, ni l'auteur, ni le réviseur, n'aient songé à porter cette nouvelle édition des *Lettres* de saint Jérôme au niveau que l'on était en droit d'attendre. La notice sur « L'homme et l'œuvre » paraîtra à beaucoup de lecteurs banale et confuse : indigence des renseignements historiques et chronologiques ; exposé superficiel et tendancieux des différentes controverses dans lesquelles s'engagea saint Jérôme ; parti pris optimiste et simpliste d'excuser à tout prix le comportement du personnage ou de minimiser ses violences. Quel historien acceptera sans discussion des « à peu près » de ce genre : (p. XXVIII) « Pélage était un moine breton qui obtint à Rome *quelque succès* en niant le péché originel... une tourbe de moines pélagiens assaillit ses monastères (de Jérôme)... l'audace criminelle des novateurs, dont la doctrine était d'ailleurs plus que suspecte et condamnée par des Conciles locaux, en attendant qu'elle le fût par l'Église universelle. » Ceci au moment où le Concile de Diospolis venait de reconnaître la correction dog-

1. *Ep.* XXII, 13 (p. 122, l. 28) : *erecta cervice et ludentibus pedibus incedunt* ; « elles marchent la tête haute et les pieds frétillants ». Cf. *Ep.* XIV, 11 (p. 45, l. 15) : *operarii et quaestuariae filius*, « ce fils de l'artisan et de la salariée ». J'aime moins, *Ep.* XXII, 16 (p. 125, l. 4) : *solent mulierculae* : « ces braves dames ont coutume ».

matique de Pélage et quand l'Église de Rome, par la voix du pape Zosime, s'apprêtait à le réhabiliter, malgré les efforts déployés par l'Église d'Afrique.

Pierre Courcelle souscrirait-il à ce raccourci ? (p. XXXVIII) : « Les hordes germaniques se déversaient sur l'Occident. Composées de barbares, dirigées par des barbares maquillés en « patrices » ou même en « consuls » de l'Empire, les Légions plièrent à la fin sous le choc. Les Goths avaient jeté leur dévolu sur l'Italie. » Des renseignements précis sur les événements de Palestine entre 406-419 auraient mieux fait notre affaire.

Les philologues s'étonneront de certaines interprétations hâtives ou douteuses. *Ep.* I, § 2, p. 3 *caeca nocte nimborum niuei fluctus canescunt* : « la nuit est noire, mais l'orage fait blanchir les vagues écumantes ». *Ep.* I, 3, p. 3, l. 21 : *Solusque omnium* : « Seul aux yeux de tous ». — *Ep.* III, 2, p. 12, l. 13 : *Curvo adsidens litori* : « Assise sur un rivage battu de la houle. » *Ep.* III, 6, p. 16, l. 2 : *Caritas non potest comparari* : « Tout cela ne soutient pas comparaison avec l'amour. » (Nous dirions : « L'amour n'est pas article de vente. ») *Ep.* XX, 3, p. 80, l. 19 : « *Ne quid in latino mutare uideamur* : « N'ayons pas l'air de changer quoi que ce soit *au* latin : *Ep.* XXII, 2, p. 112, l. 10, *Cruciet paelex* : « La domesticité agace. »

Tant au bas des pages que dans les notes complémentaires, le lecteur regrettera d'autant plus l'absence de certaines informations nécessaires que l'on n'a pas ménagé autre part les explications oiseuses. Aucun renseignement, *Ep.* III (p. 12), sur le *subitus turbo* qui, pour la première fois, dissocia Jérôme et Rufin. Aucune précision sur les textes mentionnés, p. 29 (*Ep.* X, 3) : commentaire de Fortunatien, histoire d'Aurelius Victor ; p. 133 (*Ep.* XXII, 22) : sur les divers traités d'édification sur la virginité dus à Tertullien, Cyprien, Ambroise.

Ce sont ces lacunes et ces insuffisances qui empêchent la présente édition d'être l'édition parfaite que l'on aurait désirée. Souhaitons du moins que, tout en donnant par la suite une application plus grande à l'éclaircissement des détails historiques, le chanoine Labourt puisse mener à bon terme la tâche difficile et fructueuse qu'il a assumée et, dont au point de vue littéraire tout au moins, il s'est acquitté avec tant de succès. Fidèle au prototype hilbergien, il n'a pas osé désencombrer sa voie en écartant les écrits qui, sous le titre factice de « lettres », ne sont en réalité que des traités d'exégèse ou de doctrine. Ainsi dans ce premier volume, les lettres à Damase (*Ep.* XVII, et XX) occupent une place démesurée. En sacrifiant les opuscules de pure érudition, le chanoine Labourt aurait pu nous procurer plus rapidement une édition maniable et complète de la *Correspondance* proprement dite de saint Jérôme, qui nous serait précieuse à bien des égards.

G. DE PLINVAL.

Marcel SIMON, *Verus Israel, Étude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'Empire romain (135-425)* ; Biblioth. des Éc. fr. d'Ath. et Rome, f. 166 ; 475 p. in-8° ; Paris, de Boccard, 1948.

Il était bon qu'un problème comme celui-là, qui éveille tant de résonances actuelles, fût examiné sans parti pris, par un chercheur soucieux uniquement de comprendre et de dire vrai. Élève de Guignebert, M. Simon avait toute la compétence exigée pour examiner en connaissance de cause les deux aspects du conflit, il avait aussi l'impartialité qui n'exclut pas la sympathie. D'une façon grossière, on peut résumer ainsi la thèse exposée

par M. Simon. Issu du judaïsme, mais hellénisé, le christianisme a tendu sans cesse à relâcher, jusqu'à les rompre, les liens qui l'unissaient à la pensée et à la foi hébraïques, tandis que, par une réaction inévitable, le judaïsme pur, abandonnant le contact avec l'hellénisme, évoluait vers le rabbinisme talmudique. Lutte entre le Λόγος divinisé, et la Loi. Mais celle-ci est étroite et rigide ; l'Église chrétienne est autrement souple ; elle puise sans scrupules dans le fonds de la philosophie profane, et des croyances païennes, offrant à ses fidèles un complexe tel qu' « on devient, ou plus souvent maintenant [1], on naît chrétien sans cesser d'être ' Hellène ' ». Mais chez les chrétiens, la foi n'implique pas la race : pour être juif, il faut faire partie du peuple élu ; n'est pas d'Israël qui veut. Cette doctrine ira se fortifiant à mesure que le christianisme étendra ses conquêtes. On peut prévoir les conclusions qu'en tirera Israël sur son rôle et sa destinée, comme aussi les réactions de mépris, de méfiance, et d'hostilité que son attitude provoquera dans l'Église triomphante, et chez ses fidèles incapables de concevoir que leur foi puisse être issue de l'autre. Dans les travaux qui, depuis Renan, ont paru sur l'histoire des origines du christianisme, je n'en connais guère qui donnent autant à penser que le livre de M. Marcel Simon.

A. Ernout.

Carmelo Rapisarda, *Prudenzio e la lingua greca* (Est. dalle Miscellanea di Studi di Letter. crist. ant. II, 1948) ; Catania ; 39 p. in-8°.

M. Rapisarda enseigne, en qualité d'assistant, la littérature chrétienne à l'Université de Catagne : c'est un nouveau signe de l'intérêt croissant que l'on porte à ce genre d'études depuis quelques années. M. Courcelle a examiné d'une façon générale le problème des lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore ; mais il reste à traiter nombre de questions, dont notamment celle de la pénétration du vocabulaire grec dans le vocabulaire latin. Les travaux que nous avons sur ce sujet sont incomplets ou vieillis : il faudrait, pour le reprendre dans son ensemble, nombre de monographies préliminaires. D'après M. Rapisarda, sur 3.600 mots que comprend son lexique, Prudence a 380 mots grecs, dont un cinquième environ sont des « christianismes » ; le reste, ce sont des mots grecs déjà introduits dans la langue latine, depuis plus ou moins longtemps ; un seul hapax véritable, c'est *mysteriarches*. Ainsi, point d'innovations ; Prudence utilise un vocabulaire déjà formé, et de la présence de mots grecs dans son œuvre on ne peut conclure avec assurance qu'il ait connu directement la langue grecque elle-même. Un autre enseignement se tire de l'examen des mots grecs employés par Prudence : c'est qu'il semble avoir connu les deux Testaments non par la Vulgate, mais par un texte préhiéronymien. L'article de M. Rapisarda contient en outre des remarques intéressantes sur les titres grecs des poèmes de Prudence — dont quelques-uns ne doivent pas être de lui —, sur le sens de *Apotheosis* « La natura di Dio », *Psychomachia* « La lotta (dei vizi e delle virtù) nell'anima » ; sur les prétendus hellénismes de syntaxe, sur les souvenirs d'auteurs, de personnages, ou d'événements grecs, etc. Tout concourt à démontrer que Prudence n'a jamais été un helléniste, ni un hellénisant. Le « lessico esotico di Prudenzio » mis en appendice à cette étude pourra servir.

A. Ernout.

1. C.-à-d. quand le christianisme est devenu religion d'État.

H. L. Pinner, *The world of books in classical Antiquity*; 64 p. in-8° ; Leiden, A. W. Sijthoff, 1948.

C'est plutôt une plaquette qu'un livre, plaquette du reste imprimée et illustrée de façon fort élégante. Dans ces quelques pages, M. Pinner résume brièvement, mais avec sûreté, ce que nous savons du livre dans l'antiquité : documents sur lesquels s'appuie notre connaissance, papyri, uolumina, codices ; la matière du livre, sa forme, son étendue ; l'édition et le commerce des livres, les bibliothèques publiques et privées ; l'indication des sources (Source references, p. 59-64) montre que l'auteur n'écrit pas de seconde main, et affirme la valeur scientifique de ce volume de bibliophile.

A. E.

Maurice Toussaint, *Metz à l'époque gallo-romaine*, Metz, 1948, 219 p. in-8°, 3 cartes. Préface de A. Grenier.

En marge de ses Inventaires archéologiques des départements lorrains, M. Maurice Toussaint consacre une monographie à la ville de Metz, *Divodurum Mediomatricorum Mediomatricis* puis *Mettis*. Un inventaire chronologique des trouvailles de (1513 à 1944) occupe la moitié du volume : chaque document est signalé avec sa bibliographie complète (toutes les inscriptions transcrites et traduites, toutes les sculptures décrites, notamment l'admirable collection du Musée de Metz), et son numéro renvoie au lieu de découverte, reporté sur une carte de la ville actuelle : excellente méthode, qui permet de retrouver l'étendue et les dispositions principales de la ville antique. Les découvertes les plus récentes (depuis 1922) concernent une rue principale de la ville (voie Lyon-Trèves) dans ses trois états successifs, plusieurs tronçons de l'enceinte du Bas-Empire, et les thermes publics dont un plan partiel est pour la première fois publié. Les chapitres de synthèse exposent l'histoire de la ville — bien mal connue —, son développement vers le sud et son resserrement dans les limites du *castrum* au Bas-Empire, les principaux monuments publics, la vie politique, économique et sociale, la vie religieuse (les déesses gauloises semblent avoir joui d'une particulière faveur), et ce qu'on sait des Médiomatrices en Gaule et hors de Gaule. L'étude du plus lointain passé de Metz met en lumière son caractère de grande ville romaine, sa latinisation rapide (les noms latins sont la règle dès le IIIe siècle), son appartenance, dès les origines, à la civilisation occidentale.

Paul-Marie Duval.

Jean Capart, *Pour faire aimer l'Art Égyptien* ; 76 p. in-8° + 80 planches ; Bruxelles, Fondation égyptologique Reine-Élisabeth, 1949.

Pierre Gilbert, *La poésie égyptienne* ; 106 p. in-8° + 15 planches ; Bruxelles, Fondation égyptologique Reine-Élisabeth, 1949.

La fondation Reine-Élisabeth ne pouvait rendre plus bel hommage à la mémoire de son directeur, Jean Capart, qu'en publiant son dernier livre qu'il qualifiait lui-même de ' testament spirituel '. On sait l'impulsion que ce maître a donnée aux études égyptologiques dans son pays : grâce à lui la Belgique tient une place de choix dans cet ordre de recherches : Égypte pharaonique, Égype gréco-romaine, Égypte chrétienne, aucun des aspects de l'Égypte ancienne n'a été négligé. Mais J. Capart n'a pas été seulement un fouilleur heureux, et un érudit, érudit technicien. Il a aussi voulu faire

connaître au grand public et lui faire aimer les merveilles d'art que le sol égyptien ne cesse de révéler. Déjà il avait publié dans cet esprit ' la Beauté égyptienne ', ' Visions de l'Égypte ancienne '. Le volume actuel réunit un certain nombre de chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture (statuaire, bas-reliefs) et de la peinture, qu'une introduction brève, mais dense, permet de mieux comprendre. Le choix est riche, varié ; à côté de figures déjà vues, on est heureusement supris de rencontrer des œuvres moins connues — notamment les admirables têtes d'hommes provenant de la collection Nubar Pacha, pl. 23, 51, le chat de la même collection, p. 52, ou encore la fillette portant un vase d'Alnwick Castle, pl. 45. Les planches sont d'une exécution parfaite : pour faire aimer l'art égyptien on ne peut trouver d'effort plus réussi.

Le volume sur la Poésie Égyptienne de M. P. Gilbert sera pour beaucoup une révélation. Les profanes se représentent la littérature égyptienne comme étant uniquement hiératique ou historique, et la voient sous l'aspect de ces majestueux et un peu raides hiéroglyphes célébrant les victoires de pharaon et les vertus de son règne. Sans doute cette forme de poésie officielle existe, et c'est à celle-là que M. Gilbert consacre le premier chapitre de son livre ; mais les ostraca et les papyrus ont révélé une forme de poésie plus personnelle, amoureuse et lyrique, dont les thèmes rappellent étrangement les thèmes de la poésie lyrique ou élégiaque gréco-latine. La traduction de M. Gilbert rend à merveille le charme de ces poèmes sensuels et passionnés.

A. Ernout.

Beiträge zur Namenforschung, 1er Jahrgang, 1949, H. 1 ; 104 p. in-8° ; Heidelberg, C. Winter Universitätsverlag. Pr. DM. 8.

Le titre de cette publication que dirige M. Hans Krahe, en liaison avec Ernst Dickenmenn, en indique suffisamment l'objet. On trouve dans cette première livraison 9 articles : 1. Prof. Dr. Dietrich Gerhardt, *Über die Stellung d. Namen im lexikalischen System*, p. 1-24 ; 2. Prof. Dr. Hans Krahe, *Alteuropäische Flussnamen*, p. 24-51 ; 3. Prof. Dr. Ernst Schwarz, *Die bayrische Landnahme um Regensburg im Spiegel der Völker u. Ortsnamen* p. 51-71 ; 4. Prof. Dr. Viltore Pisani, *Intorno al nome dei Germani*, p. 72-74 ; 5. Dr. Ernst Hirsch, *Zum Namen d. Chisone*, p. 74-78 ; 6. Dr. Demetrius J. Georgacas, *The Middle Greek Place-Name Skortá (in Arcadia)*, p. 78-84 ; 7. Prof. Dr. Ernst Dickenmann, *Über einige alte Flussnamen Osteuropas*, p. 85-98 ; 8. Prof. Dr. A J. Van Windekens, *Les noms des Sáces et des Scythes*, p. 98-102 ; 9. Dr. Willy Borgeaud, *Amphiaraos et le nom de la Sarre*, p. 102-104. Onomastique et toponymie sont à la mode, et ces Beiträge ont su se procurer une collaboration internationale : deux raisons qui peuvent assurer son succès.

La livraison II comprend : I. Dr. W Kaspers, *Untersuchungen z. d. politischen Ortsnamen des Frankenreiches*, p. 105-148 ; II. Dr. Dem. J. Georgacas, *Italia Place-Names in Greece and Place-Names from Italian Loanwords*, p. 149-170 ; III. Dr. Ad. Bach, *Latein.* mons *in deustchen Ortsnamen. Ein Beitrag z. Kenntnis der Germania Romana*, p. 170-180 ; IV. Dr. H. Krahe, *Der Ortsname Sulmo u. seine Verwandten*, p. 180-187 ; V. Dr. Ludw. Mühlhausen, *Über die Rolle der Personennamen (Keltisches u. Nordisches)*, p. 187-194 ; VI. Dr. A. J. Van Windekens, *Quelques survivances du mot pélasgique *akh- eau, rivière, mer, dans l'onomastique grecque*, p. 194-201 ; VII. Wolfg. Fritze. *Ostrogard bei Adam von Bremen*, p. 201-204. VIII. Dr. H, Krahe,

*Idg. *brod (h) os in illyrischen Eigennamen*, p. 204-206 ; IX. *Bericht über den III Internat. Kongress f. Namenforschung* (H. Dickenmann), p. 206-208.

A. Ernout.

Classica et Mediaevalia, vol. X, fasc. 2, Copenhague, Gyldendal, 1949.

I. W. B. Sedgwick, *The Origin a. Development of Roman Comic Metres*, p. 171 ; II. E. L. B. Meurig Davies, *Notes on Ammianus Marcellus*, p. 182 ; III. John Danstrup, *Manuel I's Coup against Genoa a. Venice in the Light of Byzantine Commercial Policy*, p. 195 ; IV. Toni Schmid, *Ein Timaioskommentar in Sigtuna*, p. 220 ; V. Émile Brouette, *' Vinum Falernum ' contribution à l'étude de la sémantique latine au haut moyen âge*, p. 257 [1]. — Dans ce dernier article, l'auteur montre, par de nombreux exemples, que dès Grégoire de Tours, *falernum* était devenu le synonyme de *uinum* : « La conséquence est qu'il faut retirer le falerne des preuves que fournissent les sources mérovingiennes sur la continuation du commerce entre nos régions et le bassin méditerranéen. » — On voit qu'un petit fait de langue, convenablement interprété, peut conduire à des conclusions d'assez grande portée.

A. Ernout.

Dioniso, Vol. VI, N. S., fasc. 3-4 ; luglio-ottobre, 1948, Administrazione e Redazione, Siracusa.

Sommario : M. Gigante, *Echi di vita politica delle « Ecclesiazuse » di Aristofane*, p. 147 ; C. Anti, *Il Teatro greco trapezoidale ed ali convergenti*, p. 152 ; C. Corbato, *L' « Anteo » di Agatone*, p. 163 ; F. Fochi, *« Il maestro di scuola » Mimo* (III) *di Eroda*, p. 173 ; C. Ferrari, *Il frammento del papiro berlinese 11771 e la trasformazione del coro da Aristofane a Menandro*, p. 177 ; G. Patroni, *Il Teatro Minoico e Mediterraneo precursore del Teatro Greco Classico*, p. 188 ; G. L. Luzzatto, *Traduzioni tedesche di Sofocle : da Steinbrüchel a Holderlin*, p. 198 ; E. Della Valle, *« Contendenti di Menandro » finale del V atto*, p. 216 ; *Le rappresentazioni classiche del 1948 a Siracusa nel giudizio della Stampa*, p. 261. *Recensioni*, p. 235, *Bibliografia*, p. 239.

Vol. XII, N. S., fasc. 3 ; luglio, 1949.

Sommario, Vincenzo Buonajuto, p. 143 ; B. Constantini, *La fortuna di Eschilo in Italia*, p. 148 ; M. Untersteiner, *Le ' Coefore ' di Eschilo* (*I parte*) p. 171 ; G. L. Luzzatto. *Traduzioni tedesche di Sofocle*, p. 193 ; F. Fochi, *Un monologo di Euripide e tre di Shakespeare*, p. 209 ; G. Caputo, *Accezione di lacuna, proscaenium, podium*, p. 214 ; *Recenzioni*, p. 216. — *Notiziario* dell' attività teatrale dell' Istituto nel 1949, p. 219.

Gnomon, 21 Bd H. 1/2 ; Biederstein Verlag, München, 1949.

La Revue reparaît sous la forme d'un copieux numéro qui comprend les comptes rendus suivants :

E. Kunze : Reichel, Griechisches Goldrelief, p. 1 ; F. Matz : Lehmann-Hartleben a. Olsen, Dionysiac Sarcophagi in Baltimore, p. 12 ; L. Gelzer : Accame, Il dominio romano in Grecia dalla guerra acaica ad Augusto,

1. Sur la p. de la couverture, je signale à M. Blatt la faute : LIVRES REÇUES.

p. 20; J. Vogt : Alföldi, Die Kontorniaten, p. 25; G. Klaffenbach : Hellenica, Recueil d'épigr., de numism. et d'ant. grecques publ. par Robert, p. 29; E. Fraenkel : Buck a. Petersen, A Reverse Index of Greek Nouns a. Adjectives, p. 37; E. Risch : Chantraine, Grammaire homérique, p. 40; W. Marg : Fränkel, Ovid, p. 44; F. Zucker : Aristote, In gloria di Roma, ed. Stella, p. 57; H.-R. Schwyzer : 1. Henry, Études plotiniennes. 2. Les manuscrits des Ennéades. 2. Plotino, Le Enneadi ed. Faggin. 3. Plotino, Enneadi transt. Cilento, p. 61; H. Herter : Venzke, Die orphischen Argonautika in ihrem Verhältnis zu Apollonios Rhodios, p. 68. Le reste de la Revue est occupé par des *Vorlagen u. Nachrichten* ; un *Anschriftenverzeichnis Nr.* 1, et une *Bibliographische Beilage*, Nr. 1.

Harvard *Studies in Classical Philology*, Vol. LVIII-LIX ; 234 p. in-8° ; Cambridge, Harvard University Press, 1948.

Voici le contenu de ce volume : I. Herbert Bloch, Indices to Roman Brick-Stamps, p. 1 ; II. Mason Hammond, Ancient Imperialism : Contemporary Justifications, p. 105 ; III. Ernst Pulgram, The Origin of the Latin ' Nomen Gentilicium ', p. 189 ; IV. Elisabeth C. Evans, Literary Portraiture in Ancient Epic, p. 189 ; V. Summaries of Dissertations for the Degree of Ph. D., p. 219 ; VI. Index, p. 233.

Les index des marques de briques composés par M. H. Bloch complètent le travail qu'il a publié sur *I bolli laterizi e la storia edilizia romana*, dans le Bollet. della commiss. Archeol. comunale del Governatorato di Roma en 1936-38 ; étant donnés les renseignements précieux que ces marques fournissent aux historiens et aux archéologues, ces index, un peu compliqués à force de vouloir être précis et complets, rendront de bons services. M. Pulgram s'en prend au problème difficile de l'origine du *nomen gentilicium* en latin, et de l'usage des *tria nomina*, se substituant à l'usage, sans doute ancien, d'un seul *nomen*. Il y voit — non sans hésitation — une influence étrusque : l'hypothèse a déjà été présentée, mais M. Pulgram l'appuie de considérations — je n'ose pas dire de preuves — nouvelles. L'article, bien écrit et bien conduit, est à lire, même s'il ne convainc pas sans réserves. Les deux autres études, celles de M. Hammond sur l'impérialisme, et de Mlle Evans sur le portrait dans la poésie épique, sont de caractère moins technique, mais se lisent avec intérêt. A une époque où les concepts ' impérialisme ' et ' démocratie ' se heurtent — et parfois se confondent — il ne sera pas inutile de réfléchir sur les conclusions de l'article de M. Hammond, notamment sur cette phrase : « *Ancient imperialism, whether in the form of the dominance of one people over another or in the form of an ecumenical monarchy, teaches a far more profound lesson than that an empire to endure must conform itself to standards set by some moral justification. This lesson is that government must never cease to be nost only for the people but, even more than this, of and by the people.* »

A. Ernout.

Latomus, t. VIII, f. 1 (janvier-mars 1949).

Sommaire de ce numéro : I. E. Benveniste, Le sens du mot ' emolumentum ', p. 3 ; II. H. J. Rose, Two Notes on Roman Religion ; I. The Luperci-Wolves or Goats ? II. Macte uirtute, p. 9 ; III. M. Renard, Les socles kalyptères du temple de l'Apollon à Véies, p. 19 ; IV. W. Basanoff, Deuotio de

M. Curtius eques, p. 31 ; V. V. M. Santangelo, Iscrizioni in latino arcaico su due « pocula deorum» de Veio, p. 37 ; VI. L. Hermann, La règle des dix-huit vers et le « Corpus Tibullianum », p. 47 ; VII. P. Grimal, L'épisode d'Antée dans la « Pharsale », p. 55 ; VIII. Edward Rosen, The correspondence between Justus Lipsius and Thomas Seget, p. 63 ; IX. Comptes rendus, p. 69-96.

Numéro riche et varié, auquel une collaboration internationale donne un éclat particulier.

Phoibos, t. II, fasc. 2, Bulletin du Cercle de Philologie classique et orientale de l'Univ. libre de Bruxelles ; p. 61-130.

Sommaire : Christiane De Vleminck, Desiderata, p. 61 ; L. Herrmann, Esquisse d'une histoire des fables à Rome, p. 63 ; Chr. De Vleminck et René Van Compernolle : I. Le pont du Gard, p. 77 ; II. Bibliographie analytique de l'Antigone de Sophocle, p. 85 ; Chronique du Cercle, Bibliographie, Comptes rendus, etc., p. 113 et s.

Revue de mise au point et d'information, cette publication a pour but de de fortifier l'enseignement des langues anciennes, et d'aider le professeur dans sa tâche.

Paideia, A. IV, N. 1 (Gennaio-Febraio 1949) ; Editrice Libraria Paideia, Arona ; Librairie Klincksieck, Paris.

En dehors de quelques comptes rendus, et de brèves notices bibliographiques, ce fascicule ne contient aucun article qui intéresse directement l'antiquité classique.

A. E.

Revue du Moyen Age Latin, t. IV, n. 3 et 4, août-oct. ; nov.-déc. 1948 ; p. 225-450.

Je parcours toujours avec curiosité et soif d'apprendre, la Revue du Moyen Age latin que dirige avec un zèle robuste M. l'abbé Chatillon. Mais, à mon grand regret, j'y trouve peu d'articles qui servent la connaissance de l'antiquité classique. Dans la table des matières de tout le tome IV, je peux seulement glaner : H.-I. Marrou et F. Chatillon, Patristique et moyen âge (et encore s'agit-il là plus de théologie que de philologie) ; F. Bar, Riobe dans la table Peutinger ; M. Bouyges, la Métaphysique d'Aristote chez les Latins du XIIIe siècle ; H. Dubled, le mot causidicus au moyen âge ; A. Vernet, Fragments du *Phédon* dans un manuscrit de Clairvoux : toutes études en général fort courtes, parfois insignifiantes, et dont le lien avec nos études est souvent fort lâche. Je sais bien que la profession des collaborateurs les incline pour la plupart vers la théologie ou la scolastique, et que le plaisir de découvrir quelque sermonaire oublié fait passer sur l'indigence de la forme et la banalité de la pensée. Mais est-ce là tout le moyen âge latin ? Et ne peut-on concevoir des recherches ayant pour objet d'étudier la survie de l'antiquité profane dans le monde médiéval, l'influence qu'elle y exerce, sous quelles formes, dans quelles conditions, quelles limites, avec quelles déformations ? La Revue me semble un peu étroite, et manque d'air « laïque ».

A. Ernout.

Symbolae Osloenses, edd. S. Eitrem et E. Skard, fasc. XXIV, XXV, XXVI, XXVII, Oslo, A. W. Brøgger, 1945, 1947, 1948, 1949 ; 191, 82, 178, 147 p. in-8°

La Société gréco-latine qui assure la publication de cette Revue est toujours aussi active : douze articles, dont deux malheureusement précédés d'une croix funéraire dans le fasc. XXIV : ceux de Robert Philipson, *De natura Deorum Buch II et III* (p. 16-48) et de S. Pantzerhielm Thomas, *De Octauia praetexta* (p 49-87). On revoit ou découvre avec plaisir les noms de Martin P. Nilsson, *The Syncretistic Relief at Modena* (p. 1-8), Gunnar Rudberg, *Sokrates Reden* (p. 8-15), S. Eitrem, *La sybille de Cumes et Virgile* (p. 88-120) ; Leiv Amundsen, *Christian Papyri from the Oslo Collection* (p. 121-147), Sten Konow, *Notes on Strabo XI, 8, 2* (p. 148-150) ; Eiliv Skard, *Zu Platons Apologie 23 B*, p. 151-153 ; Eirik Vandvik, *Some Notes on the 'Works' of Hesiod* (p. 154-163) ; Jens S. Th. Hanssen, *Observations on Theodoricus Monachus* (p. 164-180) ; Erik Eggen, *Some observations concerning Antique a. Modern Metre* (p. 181-189) ; Eiliv Skard, *Remarks on the Tradition of Maximinus Thrax* (p. 190-191).

Dans le fasc. XXV :

I. F. M. Heichelheim a. G. Schwarzenberger, *An Edict of Constantine the Great. A Contribution to the Study of Interpolations*, p. 1 ; II. Gunnar Rudberg, *Wissen u. Tugend. Eine Sokrates-Frage*, p. 20 ; III. Eiliv Skard, *Vexillum virtutis*, p. 26 ; IV. Leiv Amundsen, *Notes to the Preface of Livy*, p. 31 ; V. S. Eitrem, *A Purificatory Rite and some Allied rites de passage*, p. 36 ; VI. Marcel Richard, *Une ancienne collection d'homélies grecques sur les psaumes I-XV*, p. 54 ; VII. Erik Eggen, *Postquam calix babilonis*, p. 74 ; VIII. Eiliv Skard, *Eine Bemerkung über spatrömisches Strafrecht in einer Homilie des « Sophisten » Asterios*, p. 80.

Dans le fasc. XXVI :

I. Henning Mørland, *Ablativus u. Quam*, p. 1-45 ; II. Max Pohlenz, *Zu den attischen Reden auf die Gefallenen*, p. 46-74 ; III. A.-J. Festugière, *Un vers méconnu des Oracles Chaldaïques dans Simplicius*, p. 75-77 ; IV. Adolf Wilhelm, *Fünf Epigramme aus Lindos*, p. 78-92 ; V. Jens S. Th. Hanssen, *Xenophanes, Satiriker u. Polemiker*, p. 93-125 ; VI. Eiliv Skard, *Der griechische Qualitätsgenetiv der nachklassischen Zeit*, p. 134-150 ; VII. Henning Mørland, *Zum griechischen Genetivus comparationis I*, p. 151-166 ; S. Eitrem *Varia*, p. 167,-178.

Fasc. XXVII :

I. Gunfar Rudberg, *Z. geistigen Kultur Gross. Griechenlands*, p. 1 ; II. Eiliv Skard, Ὠφελεῖν τὸν κοινὸν βίον, p. 11 ; III. L. Radermacher, *Anfänge d. Charakterkunde bei d. Griechen* p. 19 ; IV. Adolf Wilhelm, Διάφορα, p. 25 ; V. Ad. Wilhelm, *Zu Semonides von Amorgos*, p. 40 ; VI. Eiliv Skard, *Bemerkungen zu d. Asterios-Texten*, p. 54 ; VII. Jens S. Th. Hansen, *Theodoricus Monachus a. European Literatur*, p. 70 ; VIII. Julien L. Tondriau, *Romains de la République assimilés à des divinités*, p. 128 ; IX F. M. Heichelheim, *Modern Forgeries in the Mildenhall Treasure?*, p. 141 ; X. S. Eitrem, *Varia*, p. 143 ; XI. Ad. Wilhelm, *Nachtrag z. S. 40 ff.*, p. 147.

Wiener Studien, *Zeitschrift für klassische Philologie*, hrsg. von K. Mras, LXI-LXII Bd, 1943-1947 ; 208 p. in-8° ; Wien, Osk. Höfels, 1948.

Les publications de langue allemande commencent à reparaître. Le

double fascicule des W. St., qui comprend les années 1943-1947, est dédié à Ludwig Radermacher pour sa 80e année : *volumen resuscitatum sospiti congratulans.* Outre une communication relative au Thesaurus, de K. Meister, le volume comprend les articles suivants.

I. Radermacher L., Übersehenes, p. 1 ; II. Pfligersdorffer G., Λόγιος u. die λόγιοι ἄνθρωποι bei Demokrit, p. 5., III. Topitsch Ernst, 'Ανθρωπεία φύσις u. Ethik bei Thukydides, p. 50 ; IV. Wilhelm Ad., Zu Lykurgos' Rede gegen Leokrates, p. 68 ; V. Gerstinger Hans, Zur Frage d. Komposition, literarischen Form u. Tendenz der Dionysiaka des Nonnos von Panopolis, p. 71 ; VI. † Schissel-Fleschenberg Otmar (Eisner Wolfgang), Eine kosmiche Ausdeutung des menschlichen Körpers, p. 88 ; VII. Mras Karl, Anthimus u. andere latein. Ärzte i. Lichte d. Sprachforschung, p. 28 ; VIII † Kalinka Ernst, Analecta latina, p. 118 ; IX. Schuster Mauriz, Die *detestatio auri* des Tiberianus, p. 150 ; X. † Schissel-Fleschenberg Otm., Rutilius Namatianus, *De reditu suo* I, 399-414, p. 155 ; XI. Wilhelm Adolf, Διόνυσος 'Ελευθερεύς, p. 162 ; XII. Wilhelm Ad., Zu einem Beschluss d. Amphiktionen, p. 167 ; XII. Lesky Albin, Ein verschollenes Aition z. Reiterstatue d. Mark Aurel, p. 190 ; XIV. Diez Erna, Ein Herkules Musarum in Flavia Solvar, p. 195.

Trois noms marqués d'une croix dans cette liste ; mais aussi des noms nouveaux à côté d'autres déjà connus. Une grande variété dans les articles, tant grecs que latins. L'article de M. Mras renferme nombre d'observations intéressantes sur la langue d'Anthimus, notamment sur ses hellénismes, et sur ses néologismes : e. g. *salemoria*, latinisation de ἁλμυρίς, ital. *salamoia*, fr. *saumure* ; *escotoma, - ae* f. = σκότωμα ; *acidiua* = ἀκηδεια ; *avetarda* « outarde » doublet de *auis tarda*, etc. Dans les Analecta édités par Kalinka figurent les maigres restes d'un glossaire d'Avranche 240, IXe s., qui renferme quelques formes curieuses : *sicotica. ganta ; sicotica* est un dérivé de συκωτός « *ficātus* » et *ganta* est l'all. *Ganse* « oie » ; *capito* : *cauenum*, cf. fr. *chevesne* de *capitinem* ; *trygonus* : *sturio*, cf. vha *Stōr* ; *mentula* : *fiscus* (cf. *suffiscus* dans Festus) ; *gastrimargus* : *licator* (= lecator, v. fr. *lecheour*) ; *fulatura* : *ambulatura* (de fullō,-āss ?) ; *pirrica* : *ludus qui fit in armis, rustice* : *quintana* (v. fr. *quintaine*).

A. Ernout.

DERNIERS OUVRAGES REÇUS

André (J.), *Étude sur les termes de couleur dans la langue latine* (Études et Commentaires, VII), 427 pages, in-8°; Paris, 1949, C. Klincksieck.

André (J.), *La vie et l'œuvre de C. Asinius Pollion* (Études et Commentaires, VIII), 139 pages, in-8°; Paris, 1949, C. Klincksieck.

Anthologia Lyrica Graeca, tert. ed. E. Diehl, fasc. 1 : *Poetae elegiaci* (Bibliotheca Teubneriana), 144 pages, in-8°; Leipzig, 1949, Teubner. Prix : $ 2,40.

M. Tullius Cicero, Fasc. 13 : *In C. Verrem actionis secundae libri IV-V*, iterum rec. A. Klotz (Bibliotheca Teubneriana), pages 351 à 528, in-8°; Leipzig, 1949, Teubner. Prix : $ 2,15.

Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris, IXe année, 1949, 94 pages, in-8°; Paris, 1950, C. Klincksieck.

Ernout (A.), *Les adjectifs latins en -ōsus et en -ulentus* (Collection linguistique, LIV), 121pages, in-8°; Paris, 1949, C. Klincksieck.

Meautis (G.), *Platon vivant*, 563 pages, in-8° : Paris, 1950, A. Michel. Prix : fr. 480.

Mugler (C.), *Platon et la recherche mathématique de son époque*, xxviii-427 pages, 25 fig.; in-8°; Strasbourg-Zurich, 1948, P. H. Heitz.

Fuad I University Papyri, ed. by D. S. Crawford (Publications de la Société Fouad I de Papyrologie, Textes et Documents, VIII), vii-130 pages, in-4°; Alexandrie, 1949, Société de Publications Égyptiennes.

Pourrat (H.), *Le Sage et son Démon*, précédé de *Le Démon de Socrate* de Plutarque, trad. de E. des Places S. J., 252 pages, in-8°; Paris, 1950, A. Michel.

Redard (G.), *Les noms grecs en* -ΤΗΣ, -ΤΙΣ *et principalement en* -ΙΤΗΣ, -ΙΤΙΣ, *étude philologique et linguistique* (Études et Commentaires, V) 316 pages, in-8°; Paris, 1949, C. Klincksieck.

Schwyzer (E.), *Griechische Grammatik*, auf der Grundlage von K. Brugmanns, Griechischer Grammatik, zweiter Band : *Syntax und syntaktische Stilistik*, vervollständigt und herausgegeben von A. Debrunner, xxiii-714 pages, in-8°; Munich, 1950, C. H. Becksche Verlagsbuchhandlung. Prix : Br. DM 48, entoil. DM 54.

Untersteiner (M.), *Sofisti, testimonianze e frammenti*, fasc. 2, Gorgia, Licofrone e Prodico, intr. trad. e comm. xi-203 pages, in-8°; Florence, 1949, La Nuova Italia Editrice.

The Year's Work in Classical Studies, vol. 34 (1945-1947), ed by M. Platnauer, xv-102 pages, in-8°; Bristol, 1950, Arrowsmith. Prix : sh. 10.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES ORIGINAUX

Pages

T. W. Allen. — Théognis, éd. Diehl 1936 135
P. Courcelle. — Plotin et Saint Ambroise 29
A. Ernout. — *Tyrrhenus* chez Virgile 5
P. Fournier. — *Notulae Plinianae* 166
B. Gerov. — Nouvelles données sur le début de l'histoire d'Œscus. 146
J. Heurgon. — L'effort de style de Varron dans les *Res Rusticae* 57
A. La Penna. — Le Parisinus Latinus 6370 et le texte des *Commentarii* de Macrobe 177
M. Lejeune. — Les noms d'agents féminins en grec 9

NOTES ET DISCUSSIONS

P. Chantraine. — C. Gallavotti : *Saffo e Alceo* 72
F. Chapouthier. — Giovanni Pugliese Carratelli : *Le iscrizioni preelleniche di Haghia Triada in Creta et della Grecia Peninsulare, contributo alla Storia della Civiltà Egea* .....

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Attilio di Lorenzi. — Quaderni filologici II. Dimidiatus Menander alla luce della polemica antiatticista di Cicerone (**A. Ernout**). 227
E. Beaujon. — Acte et Passion du Héros, Essai sur l'activité d'Homère (**P. Chantraine**) 204
Beitrage zur Namenforschung, 1er Jahrgang, 1949, H. 1 (**A. Ernout**). 235
C. D. Buck. — A dictionary of selected synonyms in the principal indo-european languages (**A. Ernout**) 190
Bulletin analytique de bibliographie hellénique. 1947 (**P. Chantraine**) 216
J. Capart. — Pour faire aimer l'Art égyptien .....
P. Gilbert. — La poésie égyptienne (**A. Ernout**) 235
J. Carrière. — Théognis de Mégare, Étude sur le recueil élégiaque attribué à ce poète (**P. Chantraine**) 206
Catullus, ed. M. Schuster (**A. Ernout**) 222
César. — La guerre d'Afrique, texte et trad., par A. Bouvet (**A. Ernout**) 223
Classica et Mediaevalia, Revue danoise de philologie et d'histoire, publiée par F. Blatt. Vol. VIII (**A. Ernout**) 129
Vol. X, fasc. 2 (**A. Ernout**) 236
Ugo Coli. — Saggio di lingua etrusca (**A. Ernout**) 127
P. Collomp et ses élèves. — Papyrus grecs (**A. Ernout**) 215
Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris, t. VIII, années 1940-1948 (**A. Ernout**) 197

P. Courcelle. — Histoire littéraire des grandes invasions germaniques (**A. Ernout**)..... 124
P. Courcelle. — Les lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore ; nouv. édit. (**A. Ernout**)..... 124
F. Cumont. — Lux perpetua (**A. Ernout**)..... 188
J. Day. — An economic history of Athens under Roman domination (**G. Daux**)..... 87
V. de Falco. — Proposte di correzioni a testi alchimisti (**P. Chantraine**)..... 213
C. del Grande. — Hybris (**P. Chantraine**)..... 96
M. van den Bruwaene. — Le miracle grec (**A. Ernout**)..... 197
Dr Marchinus H. A. L. H. Van der Valk. — Textual Criticism of the Odyssey (**P. Chantraine**)..... 202
C. Diano. — La Psicologia d'Epicuro e la teoria delle passioni (**A. Ernout**)..... 212
Dioniso. — Vol. VI et XII. (**A. Ernout**)..... 236
H. van Effenterre. — La Crète et le monde grec de Platon à Polybe (**A. Ernout**)..... 198
Éthérie. — Journal de voyage ; texte, introd. et trad. de H. Pétré (**A. Ernout**)..... 125
Eumusia Ernst Howald zum sechzigsten Geburtstag (**P. Chantraine**) 214
P. Fabre. — Essai sur la chronologie de l'œuvre de Saint Paulin de Nole (**A. Ernout**)..... 229
Festschrift für Édouard Tièche zum 70. Geburtstage (**A. Ernout**).... 129
A.-J. Festugière. — L'hermétisme (**P. Chantraine**)..... 110
P. Friedländer, avec H. B. Hoffleit. — Epigrammata, Greek Inscriptions in Verse, from the Beginnings to the Persian Wars (**G. Daux**)..... 89
Gai Institutiones secundum codicis Veronensis apographum Studemundianum et reliquias in Aegypto repertas ed. M. David (**A. Ernout**)..... 124
C. Gallavotti. — La lingua dei poeti eolici (**P. Chantraine**)..... 213
C. Gallavotti et A. Ronconi. — La lingua Omerica (**P. Chantraine**) 93
Gnomon. — 21 Bd. H. 1/2 (**A. Ernout**)..... 236
Sister Th. A. Goggin. — The Times of Saint Gregory of Nyssa as reflected in the Letters and the Contra Eunomium (**A.-J. Festugière**)..... 109
R. Gouast. — Anthologie de la Poésie latine (**A. Ernout**)..... 126
M. Grammont. — Phonétique du grec ancien (**P. Chantraine**)..... 92
L. Halkin. — Le délai légal de viduité chez les Romains (**A. Ernout**)..... 230
Esther V. Hansen. — The Attalids of Pergamon (**G. Daux**)..... 86
Harvard Studies in Classical Philology, Vol. LVIII-LIX (**A. Ernout**). 237
Sister Rose de Lima Henry. — The late Greek Optative and its Use in the Writings of Gregory Nazianzen (**P. Chantraine**)..... 93
M. Herter. — Vom dionysischen Tanz zum komischen Spiel (**P. Chantraine**)..... 98
M. J. Higgins. — The Renaissance of the first century and the origin of standard late Greek (**P. Chantraine**)..... 94
R. Höistad. — Cynic kero and cynic king (**P. Louis**)..... 211
Hommages à J. Bidez et à F. Cumont (**A. Ernout**)..... 215
K. Hönn. — Solon, Staatsman und Weiser (**P. Louis**)..... 101
W. W. Hyde. — Ancient greek mariners (**A. Ernout**)..... 198

Saint Jérôme. — Lettres, texte ét. et trad. par J. Labourt, T. I (**G. de Plinval**)..... 232
Grammaire abrégée de la langue grecque, par Ad. Kaegi, nouv. éd. corrigée par A. Perrenoud (**A. Ernout**)..... 202
Jula Kerschensteiner. — Platon und der Orient (**A.-J. Festugière**). 107
R. H. Kotting-Menko. — Individu en Kosmos. Over enige gemeenschappelijke Aspecten van vroeggriekse Dichters en voorsocratische Philosophen (**P. Louis**)..... 104
H. Krare. — Historische Grammatik des Griechischen (Laut- und Formenlehre) (**P. Chantraine**)..... 201
Dr Heinrich Lansberg. — Elemente der literarischen Rhetorik (**A. Ernout**)..... 224
Latomus. — T. VIII, f. 1 (janvier-mars 1949) (**A. Ernout**)..... 237
G. Le Grelle, S. J. — Le premier livre des Géorgiques poème pythagoricien (**A. Ernout**)..... 229
J. Léonard. — Le bonheur chez Aristote (**P. Louis**)..... 106
H. S. Long. — A study of the Metempsychosis in Greece from Pythagoras to Plato (**P. Chantraine**)..... 205
E. V. Marmorale. — Cato Maior, 2a ed., (**A. Ernout**)..... 219
E. V. Marmorale. — La questione Petroniana (**A. Ernout**)..... 120
J. Marouzeau. — Quelques aspects de la formation du latin littéraire (**A. Ernout**)..... 219
J. Marouzeau et Mlle J. Ernst. — L'Année philologique, t. XVII, 1945-1946 ; t. XVIII, 1947 (**A. Ernout**)..... 189
Th. H. Maurer Jr. — A morphologia e a sintaxe do genitivo latino (**A. Ernout**)..... 217
Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire ancienne, offerts à J. Marouzeau par ses collègues et élèves étrangers (**A. Ernout**). 110
M. P. Nilsson. — Die Religion in den griechischen Zauberpapyri (**J. Schwartz**)..... 205
H. G. Oeri. — Der Typ der komischen Alten in der griechischen Komödie, seine Nachwirkung und seine Herkunft (**P. Chantraine**)..... 209
A. N. Van Omme. — « VIRTUS », Een semantiese studie (with a summary in english) (**A. Ernout**)..... 117
Paideia. — A. IV, N. 1 (**A. Ernout**)..... 238
L. R. Palmer. — A grammar of the post-Ptolemaic papyri, vol. I, Accidence and Word-formation, Part I, The suffixes (**P. Chantraine**)..... 100
L. Pepe. — Tibullo minore (**A. Ernout**)..... 118
C. E. Periphanakis. — La théorie grecque du droit et le classicisme actuel (**H. Lévy-Bruhl**)..... 217
P. Perrochat. — Les modèles grecs de Salluste (**A. Ernout**)..... 228
A. W. Persson. — The Religion of Greece in Prehistoric Times (**F. Chapouthier**)..... 199
Phoibos. — T. II, fasc. 2 (**A. Ernout**)..... 238
H. L. Pinner. — The world of books in classical Antiquity (**A. Ernout**). 234
V. Pisani. — Glottologia indoeuropea, 2e éd. revue et complétée (**A. Ernout**)..... 192
W. K. Prentice. — The Ancient Greeks, Studies toward a better understanding of the Ancient world (**G. Daux**)..... 86
W. K. Pritchett and O. Neugebauer. — The calendars of Athens (**G. Daux**)..... 88

I. Quinte-Curce. — Histoires, t. II (L. VII-X) ; texte et trad. par H. Bardon ; II. Prudence, t. III, Psychomachie, Contre Symmaque ; texte et trad. par M. Lavarenne (**A. Ernout**)..... 122
C. Rapisarda. — Prudenzio e la lingua greca (**A. Ernout**)..... 233
J. E. Raven. — Pythagoreans and Eleatics (**P. Louis**)..... 103
Revue du Moyen Age Latin. — T. IV, n. 3 et 4 (**A. Ernout**)..... 238
M. Richard. — Répertoire des Bibliothèques et des Catalogues de manuscrits grecs (**J. de Foucault**)..... 216
G. Righi et A. Lanza. — Il pensiero di Cicerone (**A. Ernout**)..... 228
B. Riposati. — Studi sui ' Topica ' di Cicerone (**A. Ernout**)..... 117
A. Rivier. — Les horizons métaphysiques du Gorgias de Platon (**P. Louis**)..... 98
N. Romero. — L'argument historique et la prononciation du latin (**A. Ernout**)..... 128
J. Ruysschaert. — Juste Lipse et les Annales de Tacite, Une méthode de critique textuelle au xvie (**A. Ernout**)..... 227
N. Salanitro. — I. Introduzione a Giovenale ; II. Gli epigrammi di Marziale a Giovenale (**A. Ernout**)..... 229
A. Salvatore. — I. Ritmo e Stile in Tacito ; II. Attualità e modernità dei poeti latini (**A. Ernout**)..... 228
W. Schadewaldt. — Von Homers Welt und Werk (**P. Chantraine**)..... 97
J. Scherer. — Papyrus de Théadelphie (**A. Bataille**)..... 100
Scriptorum paganorum i-iv saec. de christianis testimonia, éd. W. den Boer (textus minores, vol. II) (**A. Ernout**)..... 121
A. Severyns. — Homère l'artiste (**P. Chantraine**)..... 95
R. B. Sherlock. — The syntax of the nominal forms of the verb, exclusive of the participle, in St. Hilary (**A. Ernout**)..... 127
Th. Simenschy. — La construction du verbe dans les langues indo-européennes (**A. Ernout**)..... 194
M. Simon. — Verus Israel, Étude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'Empire romain (135-425) (**A. Ernout**)..... 232
L. Strzelecki. — De litterarum Romanarum nominibus (**A. Ernout**). 218
L. Strzelecki. — I. Studia prosodiaca et metrica ; II. De Senecae Agamemnone Euripidisque Alexandro (**A. Ernout**)..... 218
Studi publicati dall'Istituto di Filologia classica I. G. Baligan. Il terzo libro dei Corpus Tibullianum ; II, V. Cremona. Originalità et sentimento litterario nella poesia di Claudiano ; III, S. Prete I « Cantica » di Terenzio ; IV, G. B. Pighi. Analisi ritmica di alcuni luoghi dei Comici latini (**A. Ernout**)..... 119
Symbolae Osloenses, edd. S. Eitrem et E. Skard, fasc. XXIV, XXV, XXVI, XXVII (**A. Ernout**)..... 239
Tacitus. — Annales, v. I et II, ed. Harald Fuchs (**A. Ernout**)..... 226
Térence. — Comédies, t. III : Hécyre, Adelphes, texte et trad. par J. Marouzeau (**A. Ernout**)..... 220
Q. Septimius Florens Tertullianus. — De oratione, critische Uitgave met Commentaar door G. F. Diercks (**A. Ernout**)..... 123
Q. Septimi Florentis Tertulliani. — Libros de Patientia, de Baptismo, de Paenitentia, ed. J. W. Ph. Borleffs (**A. Ernout**)..... 123
Théognis. — Poèmes élégiaques, texte et trad. par J. Carrière (**P. Chantraine**)..... 208
R. Thomsen. — The Italic Regions from Augustus to the Lombard invasion (**J. Heurgon**)..... 113

G. Thomson. — Studies in Ancient Greek Society. The Prehistoric Ægean (**A. Ernout**)..... 197
Bertha Tilly. — Vergil's Latium (**J. Heurgon**)..... 111
M. Toussaint. — Metz à l'époque gallo-romaine (**P.-M. Duval**)..... 234
Travaux du cercle linguistique de Copenhague, IV (**A. Ernout**)..... 192
Demetrii Triclinii. — In Æschyli Persas Scholia nunc primum edidit M. Positano (**P. Chantraine**)..... 206
P. Vergili Maronis. — Libellus qui inscribitur Catalepton, ed. R. E. H. Westendorp Boerma (**A. Ernout**)..... 225
Dr G. J. de Vries. — Spel bij Plato (**P. Louis**)..... 210
A. Walde. — Lateinisches Etymologisches Wörterbuch, 3e éd., par J. B. Hofmann. Livraisons 13, 14 et 15 (**A. Ernout**)..... 191
F. Wehrli. — Klearchos (**P. Chantraine**)..... 212
O. Weinreich. — Römische Satiren (**A. Ernout**)..... 126
Wiener Studien. — Zeitschrift für klassische Philologie, hrsg. von K. Mras, LXI-LXII Bd (**A. Ernout**)..... 239
W. Wili. — Horaz und die Augusteiche Kultur (**A. Ernout**)..... 118
Xénophon. — Économique, texte et trad. par P. Chantraine (**P. Louis**)..... 105
J. Zafiropulo. — Anaxagore de Clazomène (**P. Louis**)..... 102
W. Zürcher. — Die Darstellung des Menschen im Drama des Euripides (**P. Chantraine**)..... 99

Le Gérant : P. Laurent.

Imprimerie Protat Frères, Mâcon. — Novembre 1950. — N°s : impr. 6415.
Dépôt légal : 4e trimestre 1950.

REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES